







1907



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario *521*

Sala *Grande*

Scansia *10* *Pilchetta*

N.º d'ord. *1*

X-7-1¹³

Palet. X-16 (1)



HISTOIRE
ANCIENNE.

TOME PREMIER.

THE

LIBRARY

OF THE

54158
HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS;
DES CARTHAGINOIS;
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition.

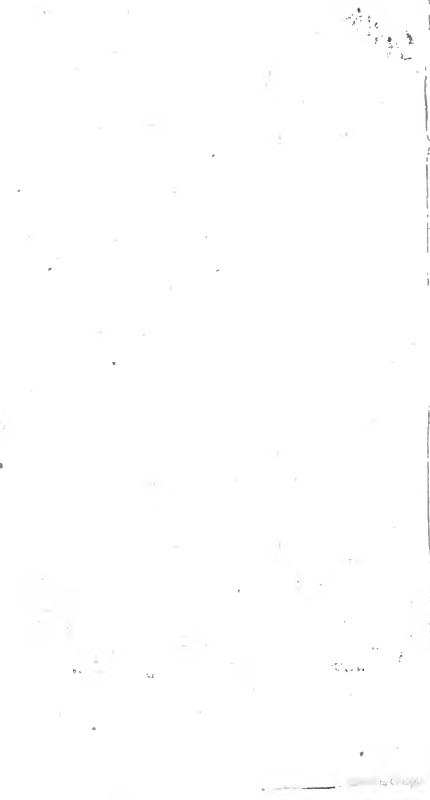


A PARIS;

Chez les Freres ESTIENNÉ, rue S. Jacques
à la Vertu.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi





PRÉFACE.

§. I. UTILITÉ

DE L'HISTOIRE PROFANE;

sur tout par rapport à la Religion.



ÉTUDE de l'Histoire profane ne mériteroit point qu'on y donnât une attention sérieuse & un tems considérable, si elle se bor-

*Observer
dans l'histoi-
re, outre les
faits & la
chronologie.*

noit à la stérile connoissance des faits de l'antiquité, & à la sombre recherche des dates & des années où chaque événement s'est passé. Il nous importe peu de savoir qu'il y a eu dans le monde un Alexandre, un César, un Aristide, un Caton, & qu'ils ont vécu en tel ou tel tems; que l'empire des Assyriens a fait place à celui des Babyloniens, & ce dernier à l'empire des Médes & des Perses, qui ont été ensuite subjugués eux-

Tome I,

a

mêmes par les Macédoniens, & ceux-ci par les Romains.

1. La cause
de l'élévation
& de la
chute des Empires.

MAIS il est d'une grande importance de connoître comment ces Empires se sont établis, par quels degrés & par quels moiens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons, ce qui a fait leur solide gloire & leur véritable bonheur, & quelles ont été les causes de leur décadence & de leur chute.

2. Le génie
& le caractère
des peuples
& des grands
hommes.

IL N'EST pas moins important d'étudier avec soin les mœurs des peuples, leur génie, leurs loix, leurs usages, leurs coutumes; & sur-tout de bien remarquer le caractère, les talens, les vertus, les vices même de ceux qui les ont gouvernés, & qui par leurs bonnes ou mauvaises qualités ont contribué à l'élévation ou à l'abaissement des Etats qui les ont eus pour conducteurs & pour maîtres.

Voilà les grands objets que nous représente l'Histoire ancienne, en faisant passer comme en revue devant nous tous les royaumes & tous les empires de l'univers, & en même tems tous les grands hommes qui s'y

font distingués de quelque manière que ce soit , & en nous instruisant , moins par des leçons que par des exemples , sur tout ce qui regarde l'art de régner , la science de la guerre , les principes du gouvernement , les règles de la politique , les maximes de la société civile & de la conduite de la vie pour tous les âges & pour toutes les conditions.

ON Y APPREND aussi , & ce ne doit point être une chose indifférente pour quiconque a du goût & de la disposition pour les belles connoissances ; on y apprend comment les sciences & les arts ont été inventés , cultivés , perfectionnés ; on y reconnoit , & l'on y suit comme de l'œil , leur origine & leur progrès ; & l'on voit avec admiration que plus on s'approche des lieux où les enfans de Noé ont vécu , plus on y trouve les sciences & les arts dans leur perfection : au lieu qu'ils paroissent oubliés ou négligés à proportion que les peuples en ont été dans un plus grand éloignement : de sorte que quand on a voulu les rétablir , il a falu remonter à l'origine d'où ils étoient partis.

3. *L'origine
& le progrès
des arts &
des sciences.*

Je ne fais que montrer légèrement tous ces objets , quelque importants qu'ils soient , parce que je les ai traités ailleurs * avec étendue.

* 3. & 4.
Tomes de la
manière d'é-
tudier.

4. Observer
principale-
ment ce qui a
rapport à la
religion.

M A I S un autre objet, infiniment plus intéressant , doit attirer notre attention. Car quoique l'Histoire profane ne nous parle que de peuples abandonnés à toutes les folies d'un culte superstitieux , & livrés à tous les dérèglemens dont la nature humaine , depuis la chute du premier homme , est devenue capable : elle annonce partout la grandeur de Dieu , sa puissance , sa justice , & sur-tout la sagesse admirable avec laquelle sa providence conduit tout l'univers.

Si l'intime conviction de cette dernière vérité élevoit , selon la remarque de Cicéron , le peuple Romain au-dessus de tous les peuples de la terre : on peut assurer de même que rien ne relève plus l'Histoire au-dessus de beaucoup d'autres connoissances , que d'y trouver empreintes pres-

a Pietate ac religione ,
atque hac una sapientia
od deorum immorta-
um numine omnia regi

gubernarique persequimus,
omnes gentes nationesque
superavimus. *Or. de Arusp.*
respons. n. 19.

que à chaque page des traces précieuses & des preuves éclatantes de cette grande vérité , que Dieu dispose de tout en maître souverain ; que c'est lui qui fixe & le sort des Princes , & la durée des Empires ; & qu'il transporte les royaumes d'un peuple à un autre pour punir les injustices & les violences qui s'y commettent.

Il faut avouer qu'en comparant la manière attentive , bienfaisante , sensible dont il gouvernoit autrefois son peuple , & celle dont il conduisit toutes les autres nations de la terre , on diroit que celles-ci lui ont été indifférentes & étrangères. Dieu regardoit la nation sainte comme son domaine propre & comme son héritage. Il y demouroit comme un maître dans sa maison , & comme un pere dans sa famille. *Israel* étoit son fils , & son fils premier-né. Il avoit pris plaisir à le former dès son enfance , & à l'instruire par lui-même. Il se communiquoit à lui par ses oracles : il le gouvernoit par des hommes miraculeux : il le proté-

Dieu a pris un soin plus particulier de son peuple.

a Regnum à gente in gentem transfertur propter iniquitates , & contumelias , & diverfos dolos. *Eccli.* 10. 8.

vj P R E F A C E.

geoit par les merveilles les plus étonnantes. A la vûe de tant de glorieux privilèges qui ne s'écrieroit avec le

Isai. 33. 21. Prophète : » Ce n'est que dans Israël » que Dieu fait éclater sa grandeur & » sa magnificence ! « *Solummodo ibi magnificus est Dominus noster.*

Mais il veillait sur tous les peuples de la terre.

Cependant ce même Dieu , quoiqu'oublié par les nations , & quoiqu'il parût les avoir oubliées , exerçoit toujours sur elles un empire souverain , qui , pour être caché sous le voile des événemens ordinaires & d'une conduite purement humaine , n'en étoit ni moins réel , ni moins

Psf. 23. 1. divin. Toute la terre est au Seigneur , dit le Prophète , & tous les hommes qui la remplissent font également son ouvrage ; & il n'a garde de le négliger. Ce seroit une erreur bien injurieuse à Dieu , que de penser qu'il n'est le maître que d'une seule famille , & non le maître de toutes les nations.

Il a présidé à la dispersion des hommes après le déluge.

On reconnoit cette importante vérité en remontant jusqu'à l'antiquité la plus reculée , & jusqu'à l'origine primitive de l'Histoire profane , je

vetix dire jusqu'à la dispersion des descendans de Noé dans les différentes contrées de la terre où ils s'établirent. La liberté , le hazard , les vûes d'intérêt , le goût pour certains pays ; & d'autres motifs pareils , furent , ce semble , les seules causes des choix différens que firent les hommes. Mais l'Ecriture nous apprend qu'au milieu de la confusion & du trouble qui suivirent le changement subit qui se fit dans le langage des descendans de Noé , Dieu présida invisiblement à tous leurs conseils & à toutes leurs délibérations , que rien ne se fit que par son ordre , & que ce fut lui qui conduisit * & plaça tous les hommes selon les règles de sa miséricorde & de sa justice : *Dispersit* Gen. 11. 3.
& *divisit eos Dominus in universas* & 9.
terras.

Il est vrai que dès lors Dieu eut une attention particulière sur le peuple qu'il devoit un jour s'attacher. Il marqua la place qu'il lui destinoit.

* Les Anciens même au rapport de Pindare (Olymp. Od. 7.) avoient retenu quelque idée que la dispersion des hommes ne s'étoit point faite au hazard , & qu'ils avoient été placés par les ordres de la Providence.

Il la fit garder par un autre peuple laborieux , qui s'appliqua à la cultiver & à l'embellir , & à faire valoir l'héritage futur des Israélites. Il mesura le nombre des familles qu'il en mit alors en possession , sur le nombre des familles d'Israel quand il seroit tems de le lui rendre ; & il ne permit à aucune des nations qui n'étoient pas sujettes à l'anathême prononcé par Noé contre Chanaan , d'entrer dans un héritage qui devoit être restitué tout entier aux Israélites. *

Quando dividebat Altissimus gentes , quando separabat filios Adam , constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel. Mais cette attention particulière de Dieu sur son peuple futur n'est point contraire à celle qu'il eut sur tous les autres peuples , attestée clairement par les deux passages de l'Ecriture que j'ai cités , qui nous apprennent que toute la suite des siècles lui est présente , qu'il n'ar-

* » Quand le Très-haut
» a fait la division des peuples , quand il a séparé
» les enfans d'Adam , il
» marqué les limites * des
» peuples selon le nombre
» des enfans d'Israel (qu'il
» avoit en vûe. *) C'est un
les tems qu'on donne à ce
passage , & qui paroît fort
naturel.

rive rien dans le monde que par son ordre , & que d'âge en âge il en régle tous les événemens. *Tu es Deus conf-* Eccli. 39.
9. 32. 25.
pektor seculorum A seculo usque in
seculum respicis.

Il faut donc regarder comme un Dieu seul a
réglé le sort
de tous les
empires, soit
par rapport
à son peuple,
soit par rap-
port au ré-
gne de son
Fils
principe incontestable , & qui doit
servir de base & de fondement à l'é-
tude de l'Histoire profane , que c'est
la Providence divine qui de toute
éternité a réglé & ordonné l'établif-
sement , la durée , la destruction des
roiaumes & des empires, soit par ra-
port au plan général de tout l'uni-
vers connu de Dieu seul , qui met
un ordre & une harmonie merveil-
leuse dans toutes les parties qui le
composent ; soit en particulier par
rapport au peuple d'Israel , & enco-
re plus par rapport au Messie & à l'é-
tablissement de l'Eglise , qui est sa
grande œuvre , & le but de tous ses
autres ouvrages, toujours présent à sa
vûe. : *Notum à seculo est Domino opus* Aa. 15. 12.
suum.

IL A PLU à Dieu de nous décou-
vrir dans ses Ecritures une partie des
liaisons que plusieurs peuples de la
terre ont eues avec le sien ; & le peu

qu'il nous en a découvert répand une grande lumière sur l'histoire de ces peuples , dont on ne connoit que la surface & l'écorce , si l'on ne pénètre plus avant par le secours de la révélation. C'est elle qui expose au grand jour les pensées secrètes des Princes , leurs projets insensés , leur fol orgueil , leur impie & cruelle ambition ; qui manifeste les véritables causes , & les ressorts cachés des victoires & des défaites des armées , de l'aggrandissement & de la décadence des peuples , de l'élévation & de la ruine des Etats ; & , ce qui est le principal fruit de l'Histoire , c'est elle qui nous apprend le jugement que Dieu porte & des Princes & des Empires , & qui fixe par conséquent l'idée que nous devons nous en former.

*Rois puissans
sans emploi,
pour punir
ou pour protéger
Israël.*

POUR ne point parler de l'Egypte , qui d'abord servit comme de berceau à la nation sainte ; qui se changea ensuite pour elle - en une dure prison & en une fournaise ardente , & qui devint enfin le théâtre des plus étonnantes merveilles que Dieu ait opérées

a Educam vos de erga. 16. 6. De fornace ferrea
fculo Aegyptiorum. Exod. Aegypti. Deut. 5. 10.

en faveur d'Israël : les grands Empires de Ninive & de Babylone nous fournissent mille preuves de la vérité que j'établis ici.

Leurs plus puissans rois , Théglath-phalasar , Salmanasar , Sennachérib , Nabucodonosor , & plusieurs autres , étoient entre les mains de Dieu comme autant d'instrumens , dont il se servoit pour punir les prévarications de son peuple. Il les appelloit , selon Isaïe , d'un coup de sifflet des extrémités de la terre pour venir prendre ses ordres. Il leur mettoit lui-même l'épée en main. Il régloit leur marche jour par jour. Il remplissoit leurs soldats de courage & d'ardeur , rendoit leurs troupes infatigables & invincibles , répandoit à leur approche la terreur & l'effroi.

Isai. 5. 25-30. 10. 8-14. 13. 4. 61.

La rapidité de leurs conquêtes auroit dû leur faire entrevoir la main invisible qui les conduisoit. Mais , dit l'un d'entre eux au nom de tous les autres , » C'est par la force de mon » bras que j'ai fait ces grandes choses , & c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. J'ai enlevé les anciennes bornes des peuples , j'ai pillé les

Sennachérib

» trésors des Princes , & comme un
 » conquérant j'ai arraché les Rois de
 » leurs trônes. Les peuples les plus
 » redoutables ont été pour moi
 » comme un nid de petits oiseaux qui
 » s'est trouvé sous ma main. J'ai réuni
 » sous ma puissance tous les peuples
 » de la terre , comme on ramasse quel-
 » ques œufs (que la mere a abandon-
 » nés :) & il ne s'est trouvé personne
 » qui osât seulement remuer l'aîle, ni
 » ouvrir la bouche , ni faire le moin-
 » dre son.

Mais ce Prince si grand & si sage à
 ses propres yeux , qu'étoit-il à ceux
 de Dieu ? Un ministre subalterne , un
 serviteur mandé par son maître , une
 verge & un bâton dans sa main :

Isai. 10. 5. Virga furoris mei & baculus ipse est. Le
 dessein de Dieu étoit de corriger ses
 enfans , & non de les exterminer.

*Isai. 10. 7. Mais Sennachérib avoit résolu de tout
 perdre & de tout détruire : Ipse au-
 tem non sic arbitrabitur , sed ad conte-
 rendum erit cor ejus.* Que deviendra

donc cette espèce de combat entre
 les desseins de Dieu , & ceux de ce
*Isai. 10. 12. Prince ? Lorsqu'il se croioit déjà maî-
 tre de Jérusalem , le Seigneur d'un*

souffle seul dissipe toutes ses pensées fastueuses , fait périr en une nuit cent quatre-vingts cinq mille hommes de son armée , & lui ^a mettant un cercle au nez , & un mord à la bouche comme à une bête féroce , le ramène dans ses Etats couvert d'opprobre à travers ces mêmes peuples , qui l'avoient vû , un peu auparavant , plein d'orgueil & de fierté.

Nabucodonosor roi de Babylone *Nabucodonosor.*
 paroît encore plus visiblement régi par une providence qu'il ignore , mais qui préside à ses délibérations , & qui détermine toutes ses démarches.

Arrivé avec son armée à la tête de deux chemins , dont l'un conduit à Jérusalem , l'autre à Rabbath capitale des Ammonites , ce Prince incertain & flotant délibère lequel il prendra , & jette le sort. Dieu le fait tomber sur Jérusalem , pour accomplir les menaces qu'il avoit faites à cette ville de la détruire , de brûler le temple ,

^a *Infanisti in me , & superbia tua ascendit in aures meas : ponam itaque circumculum in naribus tuis , & camum in labiis tuis , & reducam te in viam per quam venisti. 4. Reg. 19. 18.*

& d'emmener son peuple en captivité.

Ezech. cap.
26 27. & 28.

Des raisons seules de politique sembloient déterminer ce Conquérant au siège de Tyr , pour ne pas laisser derrière soi une ville si puissante & si bien fortifiée. Mais le siège de cette place étoit ordonné par une volonté supérieure. Dieu vouloit d'un côté humilier l'orgueil d'Ithobal son roi , qui se croiant plus éclairé que Daniel dont la réputation étoit répandue dans tout l'orient , & n'attribuant qu'à sa rare prudence l'étendue de son domaine & la grandeur de ses richesses , se considéroit en lui-même comme un Dieu. De l'autre il vouloit aussi punir le luxe , les délices , l'arrogance de ces fiers Négocians , qui se regardoient comme les Princes de la mer , & les maîtres des Rois mêmes ; & sur-tout cette joie inhumaine de Tyr , qui lui faisoit trouver son aggrandissement dans les ruines de Jérusalem sa rivale. C'est par ces motifs que Dieu lui-même conduisit Nabucodonosor à Tyr , lui faisant exécuter ses ordres sans qu'il les connût : IDCIRÇO ecce

EGO ADDUCAM *ad Tyrum Nabucodonosor.*

Pour récompenser ce Prince qu'il tenoit à sa solde du service qu'il vient de lui rendre à la prise de Tyr, (c'est Dieu lui-même qui s'exprime ainsi) & pour dédommager les troupes Babylonniennes épuisées par un siège de treize ans, il leur donne toutes les contrées de l'Egypte comme des quartiers de rafraîchissement, & leur en abandonne les richesses & les dépouilles. *Ezech. 29. 13. 19.*

Ce fait est plus détaillé dans l'histoire des Egyptiens sous le règne d'Amasis.

Le même Nabucodonosor, plein du desir d'immortaliser son nom par toutes sortes de voies, voulut ajouter à la gloire des conquêtes celle de la magnificence, en embellissant la capitale de son empire par de superbes bâtimens, & par les ornemens les plus somptueux. Mais pendant qu'une Cour flatteuse, qu'il combloit de richesses & d'honneurs, fait retentir par-tout ses louanges, il se forme un Sénat auguste des Esprits surveillans, qui pèse dans la balance de la vérité les actions des Princes, *Dan. 6. 1. 34.*

a In sententia vigilum, & petitio, &c. decretum est, & sermo san. *Dan. 4. 14.*

& prononce sur leur sort des Arrêts sans appel. Le Roi de Babylone est cité à ce tribunal, où préside le Juge souverain qui réunit une vigilance à qui rien n'échape, & une sainteté qui ne peut rien souffrir contre l'ordre : *Vigil*, & *sanctus*. Toutes ses actions, qui faisoient l'objet de l'admiration publique, y sont examinées à la rigueur; & l'on fouille jusqu'au fond de son cœur pour en découvrir les pensées les plus cachées. Où se terminera ce redoutable appareil ? Dans le moment même où Nabucodonosor se promenant dans son palais, & repassant avec une secrète complaisance ses exploits, sa grandeur, sa magnificence, se disoit à lui-même : *N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siège de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma gloire ?* c'est dans ce moment précis, où se flatant de ne tenir que de lui seul sa puissance & son royaume il usurpoit la place de Dieu, qu'une voix du ciel lui signifie sa sentence, & lui déclare que son royaume va lui être enlevé, qu'il sera chassé de la com-

pagnie des hommes , & réduit à la condition des bêtes , jusqu'à ce qu'il reconnoisse que *le Très-haut a un pouvoir absolu sur les roiaumes des hommes , & qu'il les donne à qui il lui plait.*

Ce tribunal , toujours subsistant quoiqu'invisible , a prononcé le même jugement sur ces fameux conquérans , sur ces héros du paganisme , qui se regardoient , aussi bien que Nabucodonosor , comme les seuls artisans de leur haute fortune , comme indépendans de toute autre autorité , & comme ne relevant que d'eux-mêmes.

SI DIEU faisoit servir des Princes *Cyrus.* à l'exécution de ses vengeances , il en a rendu d'autres les ministres de sa bonté. Il destine Cyrus à être le libérateur de son peuple ; & pour le mettre en état de soutenir dignement un si noble ministère , il le remplit de toutes les qualités qui forment les grands capitaines & les grands Princes , & lui fait donner cette excellente éducation que les payens ont tant admirée , mais dont ils ne connoissoient point l'auteur , ni la véritable cause.

On voit dans les Historiens profanes l'étendue & la rapidité de ses conquêtes , l'intrépidité de son courage , la sagesse de ses vûes & de ses desseins , sa grandeur d'ame , sa noble générosité , son affection véritablement paternelle pour les peuples , & du côté des peuples un retour d'amour & de tendresse qui le leur faisoit regarder , moins comme leur maître , que comme leur protecteur & leur pere. On voit tout cela dans les Historiens profanes : mais on n'y voit point le principe secret de toutes ces grandes qualités , ni le ressort caché qui les mettoit en mouvement.

Isaïe nous le montre , & s'explique en des termes dignes de la grandeur & de la majesté du Dieu qui le faisoit parler. Il le représente , ce Dieu des armées tout-puissant , qui prend

a Hæc dicit Dominus
 clivito meo Cyro , cujus
 apprehendi dexteram , ut
 subjiciam ante faciem ejus
 gentes , & dorsa regum
 vertam ; & aperiam coram
 eo januas , & portæ non
 claudentur. Ego ante te
 ibo , & gloriosos terræ hu-

miliabo ; portas æreas con-
 teram , & vèstes ferreos
 confringam. Et dabo tibi
 thesauros absconditos , &
 arcana secretorum : ut scias
 quia ego Dominus , qui
 voco nomen tuum , Deus
 Israël. *Isai. 45. 1-3.*

Cyrus par la main , qui marche devant lui, qui le conduit de ville en ville & de province en province , qui lui assujettit les nations , qui humilie en sa présence les grands de la terre , qui brise pour lui les portes d'airain , qui fait tomber les murs & les remparts des villes , & lui en abandonne toutes les richesses & tous les trésors.

Le Prophète ne nous laisse pas même ignorer les motifs de toutes ces merveilles. C'est pour punir Babylone , & pour affranchir Juda , que Dieu conduit Cyrus pas à pas , & qu'il fait réussir toutes ses entreprises. *Ego suscitavi eum ad justitiam , & omnes vias ejus dirigam . . . propter servum meum Jacob , & Israel electum meum.* Mais ce Prince aveugle & ingrat ne connoît point son maître , & oublie son bienfaiteur. *Vocavi te nomine tuo , & non cognovisti me : accinxi te , & non cognovisti me.* *Isai. 45. 13. & 15.*

Il est rare qu'on juge sainement de la vraie gloire & des devoirs essentiels de la roiauté. Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous en donner une juste idée ; & elle le fait d'une manière ad- *Belle image de la roiauté. Dan. 4. 7-2.*

mirable dans un arbre grand & fort ; dont la hauteur monte jusqu'au ciel , & qui paroît s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Couvert de feuilles , & chargé de fruits , il fait l'ornement & le honneur de la campagne. Il fournit une ombre agréable & une retraite assurée à tous les animaux ; les bêtes privées & les bêtes sauvages demeurent dessous , les oiseaux du ciel habitent sur ses branches , & tout ce qui a vie trouve de quoi s'y nourrir.

Est-il une idée plus juste & plus instructive de la roiauté , dont la véritable grandeur & la solide gloire ne consistent point dans cet éclat , cette pompe , cette magnificence qui l'environnent , ni dans ces respects & ces hommages extérieurs qui lui sont rendus par les sujets , & qui lui sont dûs : mais dans les services réels & les avantages effectifs qu'elle procure aux peuples , dont elle est , par sa nature & par son institution , le soutien , la défense , la sûreté , l'asyle ; en un mot , source féconde de toutes sortes de biens , sur-tout par rapport aux petits & aux foibles , qui

doivent trouver sous son ombre & sous sa protection une paix & une tranquillité que rien ne puisse troubler, pendant que le Prince lui-même sacrifie son repos, & essuie seul les orages & les tempêtes dont il met les autres à l'abri.

Il me semble voir, à la religion près, la réalité de cette noble image & l'exécution de ce beau plan, dans le gouvernement de Cyrus, dont Xénophon nous trace le portrait dans sa belle Préface de l'histoire de ce Prince. Il y a fait le dénombrement d'un grand nombre de peuples, séparés les uns des autres par de vastes espaces, & encore plus par la diversité des mœurs, des coutumes, du langage; mais réunis tous ensemble par les mêmes sentimens d'estime, de respect, & d'amour pour un Prince, dont^a ils auroient souhaité que le gouvernement eût pu durer toujours, tant ils se trouvoient heureux & tranquilles sous son empire.

^a Εὐνὸν ἐπιθυμία ἐμ- τῇ αὐτῇ γυνάμει ἀξίαν κυβί-
 καλὴν τοσάντην τῷ πάντας ἰσθῆναι.
 αὐτῷ χρεῖσθαι, ὥστε αὐτῷ

*Jue idée
Des anciens
Conquérans.*

A ce gouvernement si aimable & si salutaire, opposons l'idée que la même Ecriture nous donne de ces empires & de ces conquérans si vantés dans l'antiquité, qui au lieu de ne se proposer pour fin que le bien public, n'ont suivi que les vûes particulières de leur intérêt & de leur ambition.

Dan. c. 7.

Le Saint-Esprit les représente sous les symboles de monstres nés de l'agitation de la mer, du trouble, de la confusion, du choc des vagues; & sous l'image de bêtes cruelles & féroces, qui répandent par-tout la terreur & la désolation, & qui ne se nourrissent que de meurtres & de carnage; ours, lions, tigres, léopards. Quel tableau! Quelle peinture!

C'est néanmoins de ces modèles funestes que l'on emprunte souvent les règles de l'éducation qu'on donne aux enfans des Grands: c'est à ces ravageurs de provinces, à ces fléaux du genre humain, qu'on se propose de les faire ressembler. En excitant en eux des sentimens d'une ambition démesurée, & l'amour d'une fausse gloire, on en forme, selon l'ex-

pression de l'Ecriture , de jeunes lionceaux , que l'on accoutume de bonne heure & que l'on dresse de loin à piller , à dévorer les hommes , à faire des veuves & des malheureux , à dépeupler les villes. MATER LEÆNA *Ezech. 19.*
in medio leunculorum ENUTRIVIT *ca-* 2-7.
tulos suos DIDICIT præ-
dam capere , & homines devorare
DIDICIT viduas facere , & civitates in
desertum adducere. Et quand avec l'âge ce lionceau est devenu lion , Dieu nous avertit que le bruit de ses exploits & la renommée de ses victoires n'est qu'un affreux rugissement qui porte par-tout l'effroi & la désolation. *Et leo factus est , & desolata est terra & plenitudo ejus à voce rugitus illius.*

Les exemples dont j'ai fait mention jusqu'ici , tirés de l'histoire des Egyptiens , des Assyriens , des Babyoniens , des Perses , prouvent suffisamment le souverain domaine que Dieu exerce sur tous les Empires , & le rapport qu'il lui a plu de mettre entre les autres peuples de la terre & celui qu'il s'est attaché en particulier, la même vérité paroît encore aussi

clairement sous les Rois de Syrie & d'Egypte successeurs d'Alexandre le Grand , avec l'histoire desquels on fait que celle du peuple de Dieu a une liaison particulière sous les Maccabées.

*Joseph. liv.
3. chap. 46.*

A tous ces faits je ne puis m'empêcher d'en ajouter encore un , connu de tout le monde , mais qui n'en est pas moins remarquable : c'est la prise de Jérusalem par Tite. Quand il fut entré dans la ville , & qu'il en eut considéré les fortifications , ce Prince , tout payen qu'il étoit , reconnut le bras tout-puissant du Dieu d'Israel , & plein d'admiration il s'écria : « Il » paroît bien que Dieu a combattu » pour nous , & a chassé les Juifs de » ces tours , puisqu'il n'y avoit point » de forces humaines , ni de machi- » nes , qui fussent capables de les y » forcer.

*Dieu a tou-
jours réglé
les événemens
humains par
rapport au ré-
gne du Mes-
sie.*

O U T R E ce raport de l'Histoire profane avec l'Histoire sacrée , qui est visible , & qui se montre sensiblement , il y en a un autre plus secret & plus éloigné qui regarde le Messie , à l'avénement duquel Dieu , qui a toujours eu son œuvre devant les yeux

x , a préparé les hommes de loin l'état même d'ignorance & de églement où il a permis que le re humain demeurât pendant qu'amille ans. C'est pour nous faire sen- la nécessité d'un Médiateur , que eu a laissé si lontems les nations archer dans leurs voies , sans que les nières de la raison , ni les instru- ons de la philosophie , aient pu ou sifier leurs ténébres , ou corriger urs inclinations.

Quand on envisage la grandeur des mpires , la majesté des Princes , les elles actions des grands hommes , l'ordre des sociétés policées & l'har- monie des différens membres qui les composent , la sagesse des Législa- eurs , les lumières des Philosophes , la terre semble n'offrir rien aux yeux des hommes que de grand & d'écla- tant : mais aux yeux de Dieu elle étoit stérile & inculte , comme au premier instant de sa création , *inanis* & *vacua* ; c'est peu dire , elle étoit toute entière souillée & impure , (il faut se souvenir que je parle ici des payens) & n'étoit devant lui qu'une retraite d'hommes ingrats & perfides ,

Gen. 1. 21

Gen. 6. 11. comme au tems du déluge : *corrupta est terra coram Deo , & repleta est iniquitate.*

Cependant l'arbitre souverain du monde , qui dispense , selon les règles de sa sagesse , la lumière & les ténèbres , & qui fait mettre des bornes au torrent des passions , n'a pas permis que la nature humaine , livrée à toute sa corruption , dégénérât en une barbarie absolue , & s'abrutît entièrement par l'obscurcissement des premiers principes de la loi naturelle , comme nous le remarquons dans plusieurs nations sauvages. Cet obstacle auroit trop retardé le cours rapide qu'il avoit promis aux premiers prédicateurs de la doctrine de son Fils.

Il a jetté de loin dans l'esprit des hommes des semences de plusieurs grandes vérités , pour les disposer à en recevoir d'autres plus importantes. Il les a préparés aux instructions de l'Evangile par celles des philosophes ; & c'est dans cette vûe que Dieu a permis que dans leurs écoles ils examinassent plusieurs questions , & établissent plusieurs principes , qui ont

grand rapport à la religion , & y rendissent les peuples attentifs par l'éclat de leurs disputes. On que les philosophes enseignent tout dans leurs livres l'existence d'un Dieu , la nécessité d'une Providence qui préside au gouvernement du monde , l'immortalité de l'âme , la dernière fin de l'homme ; la récompense des bons & la punition des méchans , la nature des devoirs qui sont le lien de la société , le caractère des vertus qui sont la base de la morale , comme la prudence , la justice , la force , la tempérance , & d'autres pareilles vérités qui n'étoient pas capables de servir l'homme à la justice , mais servoient à écarter certains nuages & à dissiper certaines obscurités.

est par un effet de la même Providence , qui de loin préparoit les esprits à l'Evangile , que lorsque le Christ vint au monde , Dieu avoit un grand nombre de nations qui se parloient en deux langues grecque & latine , & qu'il avoit soumis à un seul empire , depuis l'Océan jusqu'à l'Euphrate.

phrate , tous les peuples que le langage n'unissoit point , pour donner un cours plus libre à la prédication des Apôtres. L'étude de l'Histoire profane , quand elle est faite avec jugement & maturité , doit nous conduire à ces réflexions , & nous montrer comment Dieu fait servir les empires de la terre à l'établissement du règne de son Fils.

Talens extérieurs accordés aux payens.

Elle doit aussi nous apprendre le cas qu'il faut faire de tout ce qu'il y a de plus brillant dans le monde , & de ce qui est le plus capable d'éblouir. Courage , bravoure , habileté dans l'art de gouverner , profonde politique , mérite de la magistrature , pénétration pour les sciences les plus abstruses , beauté d'esprit , délicatesse de goût en tout genre , succès parfait dans tous les arts ; voila ce que l'Histoire profane nous montre , & ce qui fait l'objet de notre admiration , & souvent de notre envie. Mais en même tems cette même Histoire doit nous faire souvenir que depuis le commencement du monde Dieu accorde à ses ennemis toutes ces qualités brillantes que le siècle estime , & dont il fait beaucoup de bruit ;

P R E F A C E. xxix

eu qu'il les refuse souvent à ses fidèles serviteurs , à qui il donne hofes d'une autre importance & autre prix , mais que le monde onnoit & ne defire point. *Bea-dixerunt populum cui hæc sunt : us populus , cujus Dominus Deus*

NE dernière réflexion , qui fuit ^{*Etre fobre dans les louan- ges qu'on leur donne.*} rellement de ce que j'ai dit juſ-ſi , terminera cette première par- le ma Préface. Puisqu'il eſt cer- que tous ces grands hommes , fi és dans l'Histoire profane , ont e malheur d'ignorer le vrai Dieu , e lui déplaire , il faut être fobre & onſpect dans les louanges qu'on donne. ^a Saint Auguſtin , dans le e de ſes rétractations , ſe repent oir trop élevé & trop fait valoir on & les philoſophes Platonis , parce qu'après tout , dit-il , ce oient que des impies , dont la do- e étoit , en pluſieurs points ,

us ipſa , qua Pla- vel Platonicos ſeu nicos Philoſophos extuli , quantum homines non op- t , non immerito	mihi diſplicuit : præſer- tim quorum contra erro- res magnos defendenda eſt Chriſtiana doctrina. Re- tract. lib. 1. cap. 1.
--	---

contraire à celle de Jesus - Christ.

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que Saint Augustin ait cru qu'il ne fût pas permis d'admirer ou de louer ce qu'il y a de beau dans les actions & de vrai dans les maximes des payens. Il a veut qu'on y corrige ce qui s'y trouve de défectueux , & qu'on y approuve ce qu'elles ont de conforme à la règle. Il loue les Romains en plusieurs occasions , & sur-tout dans ses livres de la Cité de Dieu , qui est l'un de ses derniers & de ses plus beaux ouvrages. Il y fait remarquer que Dieu les a rendu vainqueurs des peuples , & maîtres d'une grande partie de la terre , à cause de la modération & de l'équité de leur gouvernement ; (il parle des beaux tems de la République) accordant à des vertus purement humaines des récompenses qui l'étoient aussi , dont cette nation , aveugle en ce point , quoique fort éclairée sur d'autres , avoit le malheur de se contenter. Ce ne sont donc point les louanges des payens

Lib. 5. cap.
19. & 21.
6c.

a Id in quoque corrigendum , quod pravum est : approbandum. *De Bapt. cont. Donat. lib. 7. c. 16.*
quod autem rectum est ,

lles-mêmes , mais l'excès de ces
nges , que saint Augustin con-
ie.

ous devons craindre , nous sur-
qui par l'engagement même de
e profession sommes continuelle-
t nourris de la lecture des Auteurs
ens , de trop entrer dans leur es-
, d'adopter sans presque nous en
ercevoir leurs sentimens en louant
héros , & de donner dans des
s qui ne leur paroissent pas tels ,
e qu'ils ne connoissent point de
us plus pures. Des personnes ,
j'estime l'amitié comme je le
, & dont je respecte les lumières,
trouvé ce défaut dans quelques
oits de l'ouvrage que j'ai donné
ublic sur l'éducation de la jeu-
, & ont cru que j'avois poussé
loin la louange des grands hom-
du paganisme. Je reconnois en
qu'il m'est échappé quelquefois
termes trop forts , & qui ne sont
assez mesurés. Je pensois qu'il
oit d'avoir inséré dans chacun
quatre volumes qui composent
ouvrage plusieurs correctifs, sans
fût besoin de les répéter , &

d'avoir établi en différens endroits les principes que les Peres nous fournissent sur cette matière , en déclarant , avec saint Augustin , que sans la véritable piété , c'est-à-dire sans le culte sincère du vrai Dieu , il n'y a point de véritable vertu , & qu'elle ne peut être telle , quand elle a pour objet la gloire humaine ; vérité , dit ce Pere , qui est incontestablement reçue par tous ceux qui ont une vraie & solide

*De Civitate
Dei , lib. 5.
c. 19.*

piété. Illud constat inter omnes veraciter pios , neminem sine vera pietate , id est veri Dei vero cultu , veram posse habere virtutem ; nec eam veram esse , quando gloriæ servit humanæ.

*Tom. IV.
pag. 81.*

Quand j'ai dit que Persée n'avoit pas eu le courage de se donner la mort , je n'ai point prétendu justifier la pratique des payens , qui croioient qu'il leur étoit permis de se faire mourir eux-mêmes , mais simplement rapporter un fait , & le jugement qu'en avoit porté Paul Emile. Un léger correctif ajouté à ce récit , auroit ôté toute équivoque & tout lieude plainte.

L'Ostracisme employé à Athènes contre les plus gens de bien , le vol permis ce semble par Lycurgue à Spar-

l'égalité des biens établie dans la ville par voie d'autorité, & dans d'autres endroits semblables, peut souffrir quelques difficultés. J'y

attache une attention particulière dans ces temps, lorsque la suite de l'Histoire donnera lieu d'en parler, & je partagerai avec joie des lumières que des personnes éclairées & sans préjugé voudront bien me communiquer.

Dans un ouvrage comme celui que je commence à donner au public, destiné particulièrement à l'instruction des jeunes gens, il seroit à souhaiter qu'il ne s'y trouvât aucun sentiment, aucune expression, qui pût porter dans leur esprit des principes fautive ou dangereux. En le composant, je me suis proposé cette maxime, & j'ai senti toute l'importance; mais je suis bien éloigné de penser que j'y aie toujours été fidèle, quoique ce soit mon intention; & j'aurai besoin de cela, comme en beaucoup d'autres choses, de l'indulgence des Lecteurs.



§. II.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

sur cet Ouvrage.

LE VOLUME que je donne ici au public , est le commencement d'un ouvrage où je me propose d'exposer l'Histoire ancienne des Egyptiens , des Carthaginois , des Assyriens tant de Ninive que de Babylone , des Médés & des Perses , des Macédoniens , & des différens Etats de la Grèce.

Comme j'écris principalement pour les jeunes gens & pour des personnes qui ne songent point à faire une étude profonde de l'Histoire ancienne , je ne chargerai point cet ouvrage d'une érudition qui pourroit naturellement y entrer , mais qui ne convient point au but que je me propose. Mon dessein est , en donnant une histoire suivie de l'antiquité , de prendre dans les Auteurs grecs & latins ce qui me paroitra de plus intéressant pour les faits , & de plus instructif pour les réflexions.

Je souhaiterois pouvoir éviter en

ne tems & la stérile sécheresse des
 égés qui ne donnent aucune idée
 incte, & l'ennuieuse exactitude des
 Histoires qui accablent un
 leur. Je sens bien qu'il est difficile
 prendre un juste milieu qui s'écar-
 galement des deux extrémités ; &
 nique, dans les deux parties d'Hi-
 re qui font la matière de ce pre-
 r volume, j'aie retranché une gran-
 partie de ce qui se rencontre dans
 Anciens, je ne fai si on ne les trou-
 a pas encore trop étendues : mais
 craint d'étrangler les matières, en
 rchant trop à les abréger. Le goût
 public deviendra ma règle, & je
 rai dans la suite de m'y con-
 mer.

'ai eu le bonheur de ne pas lui dé-
 re dans le premier ouvrage que
 composé. Je souhaiterois bien que
 i-ci eût un pareil succès, mais je
 serois l'espérer. La matière que je
 tois dans le premier, belles-lettres,
 sie, éloquence, morceaux d'Hi-
 re choisis & détachés, m'a laissé
 iberté d'y faire entrer une partie
 ce qu'il y a dans les Auteurs an-
 s & modernes de plus beau, de

plus frappant , de plus délicat , de plus solide , tant pour les expressions que pour les pensées & les sentimens. La beauté & la solidité des choses mêmes que j'offrois au Lecteur , l'ont rendu plus distrait ou plus indulgent sur la manière dont elles lui étoient présentées ; & d'ailleurs la variété des matières a tenu lieu de l'agrément que le stile & la composition auroient dû y jetter.

Ici je n'ai pas le même avantage. Je ne suis pas tout-à-fait le maître du choix. Dans une histoire suivie on est obligé de rapporter bien des choses qui ne sont pas toujours fort intéressantes , sur-tout pour ce qui regarde l'origine & le commencement des Empires : & ces sortes d'endroits pour l'ordinaire sont mêlés de beaucoup d'épines , & présentent peu de fleurs. La suite fournira des matières plus agréables , & des événemens qui attachent davantage ; & je ne manquerai pas de faire usage des précieuses richesses que les meilleurs Auteurs nous offriront. En attendant je supplie le Lecteur de se souvenir que dans une grande & belle contrée tout n'est pas

P R E F A C E. xxxvi;

es moissons , beaux vignobles ,
 tes prairies , fertiles vergers ; il
 rencontre quelquefois des terrains
 ns cultivés & plus sauvages. Et
 r me servir d'une autre compa-
 on tirée de Pline , a parmi les ar-
 il y en a qui au printems éta-
 à l'envi une quantité infinie de
 s , & qui par cette riche parure ,
 t l'éclat & les vives couleurs fla-
 agréablement la vûe , annoncent
 heureuse abondance pour une sai-
 plus reculée. Il y en a * d'autres * Comme les
 sont plus tristes , & qui , bien que figuiers.
 les en bons fruits , n'ont pas l'a-
 ment des fleurs , & semblent ne
 dre point de part à la joie de la
 re renaissante. Il est aisé d'appli-
 cette image à la composition de
 toire.
 our embellir & enrichir la mienne ;
 eclare que je ne me fais point un

arborum flos , est ple- is indicium , & an- ascentis : flos , gau- arborum. Tunc se , aliasque quàm sunt , unt : tunc variis co- picturis in certa- isque luxuriant. Sed negatum plerisque.	Non enim omnes florent ; & sunt tristes quædam , quæque non sentiant gau- dia annorum ; nec ullo flore exhilarantur , nata- lesve pomorum recursus annuos versicolori nuntio promittunt. <i>Plin. hist. nat.</i> <i>lib. 16. cap. 25.</i>
---	---

scrupule ni une honte de piller partout , souvent même sans citer les Auteurs que je copie , parce que quelquefois je me donne la liberté d'y faire quelques changemens. Je profite autant que je puis des solides réflexions que l'on trouve dans la seconde & la troisième partie de l'Histoire Universelle de M. Bossuet , qui est l'un des plus beaux & des plus utiles ouvrages que nous ayons. Je tire aussi de grands secours de l'histoire des Juifs du savant M. Prideaux Anglois , où il a merveilleusement approfondi & éclairci ce qui regarde l'Histoire ancienne. Il en fera ainsi de tout ce qui me tombera sous la main , dont je ferai tout l'usage qui pourra convenir à la composition de mon livre , & contribuer à sa perfection.

Je sens bien qu'il y a moins de gloire à profiter ainsi du travail d'autrui , & que c'est en quelque sorte renoncer à la qualité d'Auteur. Mais je n'en suis pas fort jaloux , & je serois très content , & me tiendrois très heureux , si je pouvois être un bon compilateur , & fournir une Histoire passable à mes

eurs , qui ne se mettront pas beaucoup en peine si elle vient de moi ou non , pourvû qu'elle leur soit utile.

Je ne puis pas dire précisément de combien de volumes sera composé mon ouvrage : mais j'entrevois qu'il ne sera pas à moins de cinq ou six. Des Lecteurs , pour peu qu'ils soient studieux , pourront faire aisément cette lecture en particulier dans le cours de l'année , sans que leurs autres occupations en souffrent. Dans mon plan j'estimerois la seconde à cette lecture : c'est une classe où les jeunes gens sont capables d'en profiter , & d'y trouver quelque plaisir : & je réserverois l'Histoire Romaine pour la Rhétorique.

Il auroit été utile , & même nécessaire , de donner à mes Lecteurs quelque idée & quelque connoissance des Auteurs anciens d'où je tire les faits que je raporte ici. La suite même de l'ouvrage me donnera lieu d'en parler , & m'en fournira une occasion naturelle.

EN ATTENDANT , je crois devoir ici quelque chose par avance sur *Jugement qu'il faut porter sur les*

*Augures , les
prodiges , les
oracles des
Anciens.*

la crédulité superstitieuse qu'on re-
proche à la plupart de ces Auteurs
dans ce qui regarde les augures , les
auspices , les prodiges , les songes , les
oracles. En effet on est blessé de voir
des Ecrivains , d'ailleurs fort judi-
cieux , se faire un devoir & une loi
de les rapporter avec une exactitude
scrupuleuse , & d'insister sérieuse-
ment sur un détail ennuyeux de peti-
tes & ridicules cérémonies , du vol
des oiseaux à droit ou à gauche , des
signes marqués dans les entrailles fu-
mantés des animaux , de l'avidité plus
ou moins grande des poulets en man-
geant , & de mille autres absurdités
pareilles.

Il faut avouer qu'un Lecteur sensé
ne peut voir sans étonnement que les
hommes de l'antiquité les plus esti-
més pour le savoir & pour la pruden-
ce , les Capitaines les plus élevés au-
dessus des opinions populaires & les
mieux instruits de la nécessité de pro-
fiter des momens favorables , les con-
seils les plus sages des Princes consom-
més dans l'art de régner , les plus au-
gustes assemblées des graves Séna-
teurs , en un mot les nations les plus

ntes & les plus éclairées , aient
 dans tous les siècles , faire dépen-
 se ces petites pratiques & de ces
 observances la décision des plus
 es affaires , comme de déclarer
 guerre , de livrer une bataille ,
 poursuivre une victoire , délibé-
 rais , qui étoient de la dernière
 importance , & d'où souvent dépen-
 sa destinée & le salut des Etats.
 Mais il faut en même tems avoir
 su de reconnoître que les mœurs,
 coutumes , les loix ne permettoient
 alors de s'écarter de ces usages ;
 l'éducation , la tradition pater-
 nelle & immémoriale , la persuasion
 consentement universel des na-
 tions , les préceptes & l'exemple même
 des philosophes leur rendoient ces
 notions respectables ; & que ces
 notions , quelque absurdes qu'el-
 les paroissent & qu'elles soient
 fautes , faisoient chez les Anciens
 partie de la religion & du culte public.
 Cette religion étoit fautive , & ce
 culte mal entendu ; mais le principe
 étoit louable , & fondé sur la nature.
 C'étoit un ruisseau corrompu ,
 qui venoit d'une bonne source. L'hom-

me , par ses propres lumières , ne connoit rien au delà du présent. L'avenir est pour lui un abîme fermé à la sagacité la plus vive & la plus perçante , qui ne lui montre rien de certain sur quoi il puisse fixer ses vûes , & former ses résolutions. Du côté de l'exécution il n'est pas moins foible & moins impuissant. Il sent qu'il est dans une dépendance entière d'une main souveraine , qui dispose avec une autorité absolue de tous les événemens , & qui , malgré tous ses efforts , malgré la sagesse des mesures les mieux concertées , le réduit par les moindres obstacles & par les plus légers contretens à l'impossibilité d'exécuter ses projets.

Ces ténèbres , cette foiblesse l'obligent de recourir à une lumière & à une puissance supérieure. Il est forcé par son propre besoin , & par ce vif desir qu'il a de réussir dans ce qu'il entreprend , de s'adresser à celui qu'il fait s'être réservé à lui seul la connoissance de l'avenir , & le pouvoir d'en disposer. Il offre des prières , il fait des vœux , il présente des sacrifices , pour obtenir de la divinité qu'il

plaisé de s'expliquer ou par des
 les , ou par des songes , ou par
 tres signes qui manifestent sa vo-
 é , bien convaincu qu'il ne peut
 rer que ce qu'elle ordonne , &
 a un extrême intérêt de la con-
 re , afin de pouvoir s'y confor-

e principe religieux de dépen-
 e & de respect à l'égard de l'E-
 suprême , est naturel à l'homme :
 porte gravé dans son cœur : il
 est averti par le sentiment inté-
 r de son indigence , & par tout
 ui l'environne au dehors ; & l'on
 dire que ce recours continuel à
 ivinité , est un des premiers fon-
 ens de la religion , & le plus fer-
 ien qui attache l'homme au Créa-

eux qui ont eu le bonheur de con-
 re le vrai Dieu , & d'être choi-
 pour former son peuple , n'ont
 et manqué de s'adresser à lui dans
 s besoins & dans leurs doutes
 r obtenir son secours , & pour
 noître ses volontés. Il a bien vou-
 : manifester à eux & les conduire
 des apparitions , par des songes ,

par des oracles , par des prophéties ;
& les protéger par des prodiges éclatans.

Ceux qui ont été assez aveugles pour substituer le mensonge à la vérité , se sont adressés , pour obtenir le même secours , à des divinités fausses & trompeuses , qui n'ont pu répondre à leur attente , & paier l'hommage qu'on leur rendoit , que par l'erreur & l'illusion , & par une frauduleuse imitation de la conduite du vrai Dieu.

De là sont nées les vaines observations des songes , qu'une superstition crédule leur faisoit prendre pour des avertissemens salutaires du ciel ; ces réponses obscures ou équivoques des oracles , sous le voile desquelles les esprits de ténèbres cachotent leur ignorance , & par une ambiguïté étudiée se ménageoient une issue , quel que dût être l'événement. De là sont venus ces prognostics de l'avenir , que l'on se flatoit de trouver dans les entrailles des bêtes , dans le vol & le chant des oiseaux , dans l'aspect des astres , dans les rencontres fortuites , dans les caprices du sort ;

rodiges effraians qui répandoient leur peur parmi tout un peuple , & il croioit ne pouvoir expier que des cérémonies lugubres , & quelquefois même par l'effusion du sang humain ; enfin ces noires inventions de la magie , les prestiges , les enchantemens , les sortilèges , les évocations des morts , & beaucoup d'autres espèces de divinations.

Et ce que je viens de rapporter n'est qu'un usage reçu & observé généralement parmi tous les peuples ; et cet usage étoit fondé sur les principes de religion que j'ai montré sommairement.

On en voit une preuve éclatante dans l'endroit de la Cyropédie où Cambyse , pere de Cyrus *Xenoph. in
Cyrop. lib. 1.
pag. 25. &
37.*

donne à ce jeune Prince de si sages instructions , & si propres à former un grand Capitaine & un grand Roi. Il lui recommande sur-tout d'avoir un souverain respect pour les dieux , de ne former jamais une entreprise , soit petite soit grande , sans les avoir auparavant consultés & consultés ; d'honorer les Prêtres & les Augures qui font leurs fonctions & les interprètes de leurs

volontés ; mais de ne pas s'y fier ni s'y livrer si aveuglément qu'il ne s'instruise par lui-même de ce qui regarde la science de la divination , des augures , & des auspices. Et la raison qu'il rapporte de la dépendance où doivent être les Princes à l'égard des dieux , & de l'intérêt qu'ils ont à les consulter en tout , c'est que , quelque prudens & quelque clair-voians que soient les hommes dans le cours ordinaire des affaires , leurs vûes sont toujours fort courtes & fort bornées par raport à l'avenir : au lieu que la divinité d'un seul regard embrasse tous les siècles & tous les événemens. » Comme les dieux » sont éternels , dit Cambyse à son » fils , ils savent tout , & connoissent également le passé , le présent , & l'avenir. Entre ceux qui les consultent , ils donnent des avis salutaires à ceux qu'ils veulent favoriser , pour leur faire connoître ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas entreprendre. Que si l'on voit qu'ils ne donnent pas de semblables conseils à tous les hommes , il ne faut pas s'en étonner , puisque nulle

essité ne les oblige de prendre
des personnes sur qui il ne
r plaît pas de répandre leurs gra-

lle étoit la doctrine des peuples
lus éclairés par rapport aux diffé-
s espèces de divinations ; & il
pas étonnant que des Historiens
écrivoient l'histoire de ces peu-
, se soient cru obligés de rapor-
vec soin ce qui faisoit partie de
religion & de leur culte , & qui
ent étoit l'ame de leurs délibéra-
, & la règle de leur conduite.
ru , par cette même raison , ne de-
pas entièrement supprimer dans
oire que je donne au public ce
regarde cette matière , quoique
tant j'en aie retranché une grande
e.

me propose de mettre à la fin de
uvrage un abrégé chronologique
us les faits , & une table exacte
natières.

on guide , pour la chronologie ,
rdinairement Ussérius. Dans l'hi-
e des Carthaginois je marque le
souvent quatre époques : l'année
création du monde , que je dé-

xlviij *P R E F A C E.*

signe par ces lettres pour abrégé ;
AN. M ; celles de la fondation de Car-
thage & de Rome ; enfin l'année qui
précède la naissance de Jesus-Christ,
dont je compte les années depuis l'an
du Monde 4004 , suivant en cela Uf-
férius & les autres , qui ne laissent pas
de la croire antérieure de quatre ans.



HISTOIRE



I S T O I R E A N C I E N N E

S E G Y P T I E N S , D E S
A R T H A G I N O I S , D E S A S S Y R I E N S ,
S B A B Y L O N I E N S , D E S M E D E S E T
S P E R S E S , D E S M A C E D O N I E N S ,
D E S G R E C S .



A V A N T - P R O P O S .

*de l'origine & progrès de l'établissement des
Roiaumes.*

POUR CONNOITRE com-
ment se sont formés les
Etats & les Roiaumes qui
ont partagé l'univers , par
quels degrés ils sont parve-
nu à ce point de grandeur que l'Hi-
stoire nous montre , par quels liens les
peuples & les villes se sont réunies
pour composer un corps de société , &
pour vivre ensemble sous une même
autorité & sous des loix communes ; il
Tom. I. A

est à propos de remonter , pour ainsi dire , jusqu'à l'enfance du monde , & jusqu'au tems où les hommes répandus en différentes contrées après la division des langues , commencèrent à peupler la terre.

Dans ces premiers tems chaque pere étoit le chef souverain de sa famille , l'arbitre & le juge des différens qui y naissoient , le législateur né de la petite société qui lui étoit soumise , le défenseur & le protecteur de ceux que la naissance , l'éducation , & leur foiblesse mettoient sous sa sauvegarde , & dont sa tendresse lui rendoit les intérêts aussi chers que les siens propres.

Quelque indépendante que fût l'autorité de ces Maîtres , ils n'en usoient qu'en peres, c'est-à-dire avec beaucoup de modération. Peu jaloux de leur pouvoir , ils ne songeoient point à dominer avec hauteur , ni à décider avec empire. Comme ils se trouvoient nécessairement obligés d'associer les autres à leurs travaux domestiques , ils les associoient aussi à leurs délibérations , & s'aideroient de leurs conseils dans les affaires. Ainsi tout se faisoit de concert , & pour le bien commun.

Les loix que la vigilance paternelle

olissoit dans ce petit sénat domestique,
 it dictées par le seul motif de l'utili-
 publique, concertées avec les en-
 les plus âgés, acceptées par les in-
 eurs avec un plein & libre consen-
 ent, étoient gardées avec religion,
 se conservoient dans les familles
 me une police héréditaire, qui en
 oit la paix & la sûreté.

Différens motifs donnèrent lieu à dif-
 ntes loix. L'un, sensible à la joie
 naissance d'un fils, qui le premier
 oit rendu pere, songea à le distin-
 parmi ses freres par une portion
 considérable dans ses biens, &
 une autorité plus grande dans sa
 lle. Un autre, plus attentif aux in-
 s d'une épouse qu'il chériffoit, ou
 e fille tendrement aimée qu'il vou-
 établir, se crut obligé d'assurer
 s droits, & d'augmenter leurs avan-
 s. La solitude & l'abandon d'une
 ise qui pouvoit devenir veuve,
 ha davantage un autre, & il pour-
 le loin à la subsistance & au repos
 e personne qui faisoit la douceur de
 e. De ces différentes vûes, & d'au-
 pareilles, sont nés les différens usa-
 les peuples, & les droits des na-
 qui varient à l'infini.

A mesure que chaque famille croissoit par la naissance des enfans & par la multiplicité des alliances, leur petit domaine s'étendoit, & elles vinrent peu-à-peu à former des bourgs & des villes.

Ces sociétés étant devenues fort nombreuses par la succession des tems, & les familles s'étant partagées en diverses branches, qui avoient chacune leurs chefs, & dont les intérêts & les caractères différens pouvoient troubler l'ordre public, il fut nécessaire de confier le gouvernement à un seul pour réunir tous ces chefs sous une même autorité, & pour maintenir le repos public par une conduite uniforme. L'idée qu'on conservoit encore du gouvernement paternel, & l'heureuse expérience qu'on en avoit faite, inspirèrent la pensée de choisir parmi les plus gens de bien & les plus sages celui en qui l'on reconnoissoit davantage l'esprit & les sentimens de pere. L'ambition & la brigue

Quos ad fastigium hujus
majestatis
non ambitio
popularis, sed
spectata inter
bonos moderatio
provehatur. Justin.
lib. 1. c. ap. 1.

n'avoient point de part dans ce choix : la probité seule & la réputation de vertu & d'équité en décidoient, & donnoient la préférence aux plus dignes.

Pour relever l'éclat de leur nouvelle dignité, & pour les mettre plus en état de faire respecter les loix, de se consacrer

AVANT-PROPOS: 5

r tout entiers au bien public, de dé-
 dre l'Etat contre les entreprises des
 fins & contre la mauvaise volonté
 citoyens mécontents, on leur donna
 nom de Roi, on leur érigea un trône,
 leur mit le sceptre en main, on leur
 rendre des hommages, on leur affi-
 des officiers & des gardes, on leur
 orda des tributs, on leur confia un
 in pouvoir pour administrer la justi-
 , & dans cette vûe on les arma du
 ive pour réprimer les injustices, &
 ir punir les crimes.

Chaque ville dans les commence- Fines im-
 perii tueri
 magis quàm
 proferre mor-
 erar. Intra
 suam cuique
 patriam re-
 gna sineban-
 tur. Just. ibid.
 ns avoit son Roi, qui plus attentif
 onserver son domaine, qu'à l'éten-
 , renfermoit son ambition dans les
 nes du pays qui l'avoit vû naître.
 ; démêlés presque inévitables entre
 voisins, la jalousie contre un Prin-
 plus puissant, un esprit remuant &
 uiet, des inclinations martiales, le
 ir de s'agrandir & de faire éclater ses
 ns, donnèrent occasion à des guer-
 , qui se terminoient souvent par
 tier assujettissement des vaincus,
 it les villes passaient sous le pouvoir
 Conquérant, & grossissoient peu-
 eu son domaine. De cette sorte, une
 mière victoire servant de degré & Domitis
 proximis,
 cum acces-

*sione virium
fortior ad
alios transi-
ret, & proxi-
ma quæque
victoria in-
strumentum
sequentis ef-
fet, totius
orientis po-
pulos sube-
git. Just. ibid.*

d'instrument à la seconde, & rendant le Prince plus puissant & plus hardi pour de nouvelles entreprises, plusieurs villes & plusieurs provinces, réunies sous un seul Monarque, formèrent des roiaumes plus ou moins étendus, selon que le vainqueur avoit poussé ses conquêtes avec plus ou moins de vivacité.

Parmi ces Princes il s'en rencontra dont l'ambition se trouvant trop resserrée dans les limites d'un simple roiaume, se répandit par-tout comme un torrent & comme une mer, engloutit les roiaumes & les nations, & fit consister la gloire à dépouiller de leurs Etats des Princes qui ne leur avoient fait aucun tort, à porter au loin les ravages & les incendies, & à laisser partout des traces sanglantes de leur passage. Telle a été l'origine de ces fameux Empires qui embrassoient une grande partie du monde.

Les Princes usoient diversement de la victoire selon la diversité de leurs caractères ou de leurs intérêts. Les uns se regardant comme absolument maîtres des vaincus, & croiant que c'étoit assez faire pour eux que de leur laisser la vie, les dépouilloient eux &

s enfans , de leurs biens , de leur
 ie , de leur liberté ; les réduisoient
 à dur esclavage ; les occupoient aux
 nécessaires pour la vie , aux plus
 ministères de la maison , aux pénis-
 ; travaux de la campagne ; & sou-
 t même les forçoient par des traite-
 is inhumains à creuser les mines , &
 uiller dans les entrailles de la terre
 r satisfaire leur avarice. Et de là le
 re humain se trouva partagé comme
 deux espèces d'hommes , de libres
 le serfs , de maîtres & d'esclaves.

D'autres introduisirent la coutume
 transporter les peuples entiers avec
 tes leurs familles dans de nouvelles
 trées , où ils les établissoient , &
 donnoient des terres à cultiver.

D'autres , encore plus modérés , se
 tentoient de faire racheter aux peu-
 vaincus leur liberté , & l'usage de
 s loix & de leurs privilèges , par des
 ats annuels qu'ils leur imposoient :
 quelquefois même ils laissoient les
 s sur leur trône , en exigeant d'eux
 ement quelques hommages.

es plus sages & les plus habiles en
 ière de politique se faisoient un
 neur de mettre une espèce d'éga-
 entre les peuples nouvellement con-

quis & les anciens sujets, accordant aux premiers le droit de bourgeoisie, & presque tous les mêmes droits & les mêmes privilèges dont jouissoient les autres. Et par là d'un grand nombre de nations répandues dans toute la terre, ils ne faisoient plus en quelque sorte qu'une ville, ou du moins qu'un peuple.

Voilà une idée générale & abrégée de ce que l'histoire du genre humain nous présente, & que je vais tâcher d'exposer plus en détail en traitant de chaque empire & de chaque nation. Je ne toucherai point à l'histoire du peuple de Dieu, ni à celle des Romains. Les Egyptiens, les Carthaginois, les Assyriens, les Babyloniens, les Médes & les Perses, les Macédoniens, les Grecs feront le sujet de l'ouvrage dont je donne ici le premier volume au public. Je commence par les Egyptiens & par les Carthaginois, parce que les premiers sont fort anciens, & que les uns & les autres sont plus détachés du reste de l'Histoire, au lieu que les autres peuples ont plus de liaison entr'eux, & quelquefois même se succèdent.





LIVRE PREMIER.
HISTOIRE ANCIENNE
DES
EGYPTIENS.

JE DIVISERAI en trois parties ce que j'ai à dire sur les Egyptiens. La première enfermera un plan abrégé & une courte description des différentes parties de l'Egypte, & de qu'on y trouve de plus remarquable. Dans la seconde je parlerai des mœurs, des loix, & de la religion Egyptiens. Enfin dans la troisième je poserai l'histoire des rois d'Egypte.





PREMIERE PARTIE.

DESCRIPTION

DE

L'EGYPTE,

Et de ce qui s'y trouve de plus remarquable.

L'EGYPTE, dans une étendue assez bornée, renfermoit autrefois * un grand nombre de villes, & une multitude incroiable d'habitans.

* On marque que sous Amasis il y avoit en Egypte vingt mille villes habitées. Herod. lib. 2. c. 177.

Elle est bornée au levant par la mer rouge & l'isthme de Suès, au midi par l'Ethiopie, au couchant par la Libye, & au nord par la mer méditerranée. Le Nil parcourt du midi au nord toute la longueur du pays, dans l'espace de près de deux cens lieues. Ce pays se trouve resserré de côté & d'autre par deux chaînes de montagnes, qui souvent ne laissent entr'elles & le Nil qu'une plaine d'une demie journée de chemin, & quelquefois moins.

Du côté occidental la plaine s'élargit en quelques endroits jusqu'à une étendue de 25 ou 30 lieues. La plus grande largeur de l'Egypte se prend

l'Alexandrie à Damiette , dans un espace d'environ 50 lieues.

L'ancienne Egypte peut se diviser en trois principales parties : la haute Egypte , appelée autrement Thébaïde , qui étoit la partie la plus méridionale ; l'Egypte du milieu , nommée Heptanome , cause des sept Nomes ou départemens qu'elle renfermoit ; la basse Egypte , qui comprenoit ce que les Grecs appellent Delta , & tout ce qu'il y a de pays jusqu'à la mer rouge , & le long de la mer méditerranée jusqu'à Rhinocure , ou au mont Casius. Sous Sésostris , toute l'Egypte fut réunie en un seul royaume , & divisée en trente-six gouvernemens , ou Nomes : dix dans Thébaïde , dix dans le Delta , & seize dans le pays qui est entre deux.

Les villes de Syenne & d'Eléphantine séparaient l'Egypte & l'Ethiopie ; du tems d'Auguste elles servoient de bornes à l'Empire Romain : *claustra olim mani imperii.*

Strab. lib.
17. pag. 787.

Tacit. Ann.
nal. lib. 2.
cap. 61.

CHAPITRE PREMIER.

THÉBAÏDE.

HEBES , qui donna son nom à la Thébaïde , le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cent

Hom II. 1
9. 381.

portes chantées par Homère, sont connues de tout le monde , & lui ont fait donner le surnom d'Hécatonpyle, pour la distinguer d'une autre Thèbes située en Béotie. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaste , & on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble deux cens chariots & dix mille combattans par chacune de ses portes. Les

Strab. l. 17.
pag. 816.
Tacit. An.
l. 2. c. 60.

Grecs & les Romains ont célébré sa magnificence & sa grandeur , encore qu'ils n'en eussent vû que les ruines , tant les restes en étoient augustes.

Voyage de
Thevenot.

On a découvert dans la Thébaïde (on l'appelle maintenant le Sayde) des temples & des palais encore presque entiers, où les colonnes & les statues sont innombrables. On y admire surtout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire des plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vûe , & bornées de part & d'autre par des sphinx d'une matière aussi rare que leur grandeur est remarquable , servent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le tems d'en faire le tour, & ne sont pas même assurés d'en avoir

la moitié : mais tout ce qu'ils ont étoit surprenant. Une salle qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais , étoit soutenue de six-vingts colonnes de six brassées de hauteur , grandes à proportion , & entre-lées d'obélisques que tant de siècles ont pu abattre. La peinture y avoit déployé tout son art & toutes ses richesses. Ses couleurs même , c'est-à-dire , ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du temps , se soutiennent encore parmi les débris de cet admirable édifice , & y conservent leur vivacité : tant l'Egypte avoit imprimé un caractère d'immortalité à tous ses ouvrages. Strabon , qui avoit été sur les lieux , fait la description d'un temple qu'il avoit vu en Egypte , presque entièrement semblable à ce qui vient d'être rapporté.

Le même Auteur , en décrivant les ruines de la Thébaïde, parle d'une statue de Memnon fort célèbre , dont il ne restoit que les restes. ^a On dit que cette statue , lorsqu'elle étoit frappée des premiers rayons du soleil levant , rendoit un son articulé. Et en effet Strabon

Lib. 17.

pag 805.

Pag. 816.

Germanicus aliis quo-
 que miraculis intendit ani-
 mam , quorum præcipua
 fuit , Memnonis saxea ef-

figies , ubi radiis solis icta
 est , vocalem sonum red-
 dens , &c. Tacit. Annal.
 lib. 2. cap. 61.

entendit ce son : mais il doute qu'il vînt de la statue.

CHAPITRE SECOND.

Egypte du milieu , ou Heptanome.

CETTE PARTIE de l'Egypte avoit pour capitale Memphis. On voioit dans cette ville plusieurs temples magnifiques , entre autres celui du dieu Apis , qui y étoit honoré d'une manière particulière. Il en fera parlé dans la suite , aussi bien que des pyramides , qui étoient dans le voisinage de Memphis , & qui ont rendu cette ville si célèbre. Elle étoit située sur le bord occidental du Nil.

*Voyage de
Thevenot.*

Le grand Caire , qui semble avoir succédé à Memphis , a été bâti de l'autre côté du Nil. Le château du Caire est une des choses les plus curieuses qui soient en Egypte. Il est situé sur une montagne hors de la ville. Il est bâti sur le roc qui lui sert de fondement , & entouré de murailles fort hautes & fort épaisses. On monte à ce château par un escalier taillé dans le roc , si aisé à monter , que les chevaux & les chameaux tout chargés y vont fa-

ment. Ce qu'il y a de plus beau & plus rare à voir dans ce château , c'est le puits de Joseph. On lui donne ce nom , soit parce que les Egyptiens aiment à attribuer à ce grand homme ce qu'ils ont chez eux de plus remarquable , soit parce qu'en effet cette institution s'est conservée dans le pays. C'est une preuve au moins que l'ouvrage est fort ancien , & certainement digne de la magnificence des plus grands rois d'Egypte. Ce puits est fait à double étage , taillé dans le roc vif , d'une profondeur prodigieuse.

On descend jusqu'au réservoir qui est entre les deux puits par un escalier qui a deux cents vingt marches , large d'environ sept à huit piés , dont la descente est douce & presque imperceptible. Il y a un accès très facile aux bœufs qui sont employés pour faire monter l'eau. Elle vient d'une source qui est presque seule qui se trouve dans le pays. Les bœufs font tourner continuellement une roue où tient une corde , à laquelle sont attachés plusieurs sceaux. L'eau monte ainsi du premier puits qui est le plus profond , se rend par un petit caduc dans un réservoir qui fait le fond du second puits , au haut duquel elle

est portée de la même manière. Et de là elle se distribue par des canaux en plusieurs endroits du château. Comme ce puits passe dans le pays pour être fort ancien, & qu'effectivement il se sent bien du goût antique des Egyptiens, j'ai cru qu'il pouvoit ici trouver sa place parmi les raretés de l'ancienne Egypte.

Lib. 17. pag.

807.

Strabon parle d'une machine pareille, qui par le moien de roues & de poulies faisoit monter de l'eau du Nil sur une colline fort élevée, avec cette différence, qu'au lieu de bœufs, c'étoient des esclaves, au nombre de cent cinquante, qui étoient employés à faire tourner ces roues.

La partie de l'Egypte dont nous parlons ici, est célèbre par plusieurs raretés, qui méritent d'être examinées chacune en particulier. Je n'en rapporterai que les principales : les obélisques, les pyramides, le labyrinthe, le lac de Moëris, & ce qui regarde le Nil.

§. I. OBÉLISQUES.

L'EGYPTE sembloit mettre toute sa gloire à dresser des monumens pour la postérité. Ses obélisques font encore aujourd'hui, autant par leur beauté

par leur hauteur , le principal ornement de Rome ; & la puissance Romaine désespérant d'égaliser les Egyptiens , a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monumens de ces rois.

Un obélisque est une aiguille ou pyramide quadrangulaire , menue , haute & perpendiculairement élevée en terre , pour servir d'ornement à quelque place , & qui est souvent chargée d'inscriptions ou d'hieroglyphes. On appelle hieroglyphes des figures ou des symboles mystérieux, dont se servoient les Egyptiens pour couvrir & envelopper les choses sacrées, & les mystères de leur théologie.

Résosiris avoit fait élever dans la ville d'Héliopolis deux obélisques d'une pierre très dure , tirée des carrières de la ville de Syenne à l'extrémité de l'Egypte. Ils avoient chacun 120 coudes de haut , c'est-à-dire 30 toises ou 500 piés. L'Empereur Auguste , après avoir réduit l'Egypte en province , fit transporter à Rome ces deux obélisques , dont l'un a été brisé depuis. Il ne fit pas en faire autant à l'égard d'un troisième , qui étoit d'une grandeur égale. Il avoit été construit sous Ra-

*Diod. L. 1.
pag. 37.*

*Plin lib. 36.
cap. 8. & 9.*

Ibid. c. 9.

meſſès : on dit qu'il y avoit eu vingt mille hommes employés à le tailler. Conſtance, plus hardi qu'Auguſte, le fit transporter à Rome. On y voit encore deux de ces obéliſques, auffi-bien qu'un autre de cent coudées ou vingt-cinq toiſes de haut, & de huit coudées ou deux toiſes de diamètre. Caius Céſar l'avoit fait venir d'Egypte ſur un vaiſſeau d'une fabrique ſi extraordinaire, qu'au raport de Plin on n'en avoit jamais vû de pareil.

Toute l'Egypte étoit pleine de ces fortes d'obéliſques. Ils étoient pour la plupart taillés dans les carrières de la haute Egypte, où l'on en trouve encore qui ſont à demi taillés. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que les anciens Egyptiens avoient ſu creuſer juſques dans la carrière un canal, où montoit l'eau du Nil dans le tems de ſon inondation, d'où enſuite ils enlevoient les colonnes, les obéliſques, & les ſtatues ſur des * radeaux proportionnés à leur poids, pour les conduire dans la baſſe Egypte. Et comme le pays étoit tout coupé d'une infinité de ca-

* Radeau eſt un aſſemblage de pluſieurs pièces de bois plates, qui ſert à voiturer des marchandises ſur une rivière.

ux, il n'y avoit guères d'endroits où ils ne pussent transporter facilement des masses énormes, dont le poids auroit fait succomber toute autre sorte de machines.

§. II. PYRAMIDES.

UNE PYRAMIDE est un corps solide creux, qui a une base large & ordinairement quarrée, qui se termine en pointe.

Il y avoit en Egypte trois pyramides plus célèbres que toutes les autres, &c. selon Diodore de Sicile, ont mérité d'être mises au nombre des sept merveilles du monde. Elles n'étoient point fort éloignées de la ville de Memphis. Je ne parlerai ici que de la plus grande des trois. Elle étoit, comme les autres, bâtie sur le roc qui lui servoit de fondement, de figure quarrée par sa base, construite au dehors en forme de degrés, & alloit toujours en diminuant jusqu'au sommet. Elle étoit bâtie de pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de quatre piés, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes de figures hiéroglyphiques. Selon plusieurs anciens Auteurs, chaque côté avoit

Herod. lib.

2. cap. 124.

&c.

Diod. lib. 1.

pag. 39-41.

Plin. lib. 36.

cap. 12.

huit cens piés de largeur , & autant de hauteur. Le haut de la pyramide , qui d'en bas sembloit être une pointe , une aiguille , étoit une belle plate-forme de dix ou douze grosses pierres , & chaque côté de cette plate-forme étoit de seize à dix-sept piés.

Voici la mesure qu'en a donné feu M. de Chazelles de l'Académie des Sciences , qui avoit été exprès sur les lieux en 1693.

Le côté de la base qui est carrée

110 toises.

Les faces sont des triangles équilatéraux ;

ainsi la superficie de la base

est de 12100 toises carrées.

La hauteur perpendiculaire est

donc de 77 toises $\frac{1}{4}$

Et la solidité 513590 toises cubes.

Cent mille ouvriers travailloient à cet ouvrage , & de trois mois en trois mois un pareil nombre leur succédoit. Dix années entières furent employées à couper les pierres soit dans l'Arabie , soit dans l'Ethiopie , & à les voiturer en Egypte : & vingt autres années à construire ce vaste édifice , qui au dedans avoit une infinité de chambres & de salles. On avoit marqué sur la pyramide en caractères égyptiens ce qu'il avoit couté simplement pour les ails ,

poireaux, les oignons, & autres
 eils légumes fournis aux ouvriers ;
 cette somme montoit à feize cens
 ns d'argent, c'est-à-dire à quatre
 lions cinq cens mille livres ; d'où
 toit facile de conjecturer combien
 r tout le reste la dépense devoit
 être énorme.

Telles étoient les fameuses pyrami-
 d'Egypte, qui par leur figure, au-
 que par leur grandeur, ont triom-
 du tems & des barbares. Mais quel-
 effort que fassent les hommes, leur
 nt paroît par-tout. Ces pyramides
 ient des tombeaux, & l'on voit
 ore aujourd'hui au milieu de celle
 étoit la plus grande un * sépulcre
 de, taillé tout entier d'une seule
 re, qui a de largeur & de hau-
 environ trois piés, sur un peu
 s de six piés de longueur. Voila à
 i se terminoient tant de mouve-
 is, tant de dépenses, tant de tra-
 x imposés à des milliers d'hommes
 dant plusieurs années, à procurer
 a Prince dans cette vaste étendue
 ette masse énorme de bâtimens un
 t caveau de six piés. Encore les
 s qui ont bâti ces pyramides, n'ont-
 as eu le pouvoir d'y être inhumés,

* Strabon
parle de ce
sépulcre, liv.
17. pag. 802.

& ils n'ont pas joui de leur sépulcre. La haine publique qu'on leur portoit à cause des duretés inouïes qu'ils avoient exercées contre leurs sujets en les accablant de travaux, les obligea de se faire inhumer dans des lieux inconnus, afin de dérober leurs corps à la connoissance & à la vengeance des peuples.

*Diod. l. 1.
pag. 40.*

Cette dernière circonstance que les Historiens ont soigneusement remarquée, nous apprend quel jugement nous devons porter de ces ouvrages si vantés dans l'antiquité. Il est raisonnable d'y remarquer & d'y estimer le bon goût des Egyptiens par rapport à l'architecture, qui les porta dès le commencement, & sans qu'ils eussent encore de modèles qu'ils pussent imiter, à viser en tout au grand, & à s'attacher aux vraies beautés, sans s'écarter jamais d'une noble simplicité, en quoi consiste la souveraine perfection de l'art. Mais quel cas doit-on faire de ces Princes, qui regardoient comme quelque chose de grand de faire construire à force de bras & d'argent de vastes bâtimens dans l'unique vûe d'éterniser leur nom, & qui ne craignoient point de faire périr des milliers

hommes pour fatifaire leur vanité ?
étoient bien éloignés du goût des
mains, qui cherchoient à s'immor-
iser par des ouvrages magnifiques,
ils consacrés à l'utilité publique.

Pline nous donne en peu de mots Lib. 36.
cap. 12.
une juste idée de ces pyramides, en les

peignant une folle ostentation de la
gloire des Rois, qui ne se termine à
rien d'utile : *Regum pecuniæ otiosa ac-
ta ostentatio* ; & il ajoute que c'est
une juste punition que leur mé-
rite a été ensevelie dans l'oubli, les
historiens ne convenant point entr'eux
du nom de ceux qui ont été les auteurs
des ouvrages si vains : *Inter eos non con-
cordant à quibus factæ sint, justissimo casu
relictæ tantæ vanitatis auctoribus*. En
un mot, selon la remarque judicieuse
de Diodore, autant l'industrie des ar-
chitectes est louable & admirable dans
les pyramides, autant l'entreprise des
Rois est-elle digne de blâme & de mé-

disais ce que nous devons le plus
apprécier dans ces anciens monumens,
la preuve certaine & subsistante
qu'ils nous fournissent de l'habileté des
Égyptiens dans l'astronomie, c'est-à-
dire dans une science qui semble ne

pouvoir se perfectionner que par une longue suite d'années, & par un grand nombre d'expériences. M. de Chazelles, en mesurant la grande pyramide dont nous parlons, trouva que les quatre côtés de cette pyramide étoient exposés précisément aux quatre régions du monde, & par conséquent marquoient la véritable méridienne de ce lieu. Or, comme cette exposition si juste doit, selon toutes les apparences, avoir été affectée par ceux qui élevoient cette grande masse de pierres il y a plus de trois mille ans, il s'ensuit que pendant un si long espace de tems rien n'a changé dans le ciel à cet égard, ou (ce qui revient au même) dans les poles de la terre, ni dans les méridiens. C'est M. de Fontenelles qui fait cette remarque dans l'éloge de M. de Chazelles.

§. III. LABYRINTHE.

Herod. lib. 2. cap. 148. CE QUE nous avons dit sur le jugement qu'on doit porter des pyramides, peut être appliqué aussi au labyrinthe, *Diod. lib. 1. pag. 42.* qu'Hérodote, qui l'avoit vû, nous assure avoir été encore plus surprenant *Plin. lib. 36. cap. 13.* que les pyramides. On l'avoit bâti à *Strab. lib. 17. p. 811.* l'extrémité

extrémité méridionale du lac de Mœ-
s dont nous parlerons bientôt, près
la ville des crocodiles, qui est la
même qu'Arfinoé. Ce n'étoit pas tant
seul palais, qu'un magnifique amas
douze palais disposés réguliè-
rent, & qui communiquoient ensem-
ble. Quinze cens chambres entremê-
s de terrasses s'arrangeoient autour
douze salles, & ne laissoient point
sortir à ceux qui s'engageoient à les
visiter. Il y avoit autant de bâtimens
sur terre. Ces bâtimens souterrains
sont destinés à la sépulture des
rois, & encore (qui le pourroit dire
sans honte, & sans déplorer l'aveu-
nement de l'esprit humain ?) à nour-
rir les crocodiles sacrés, dont une na-
tion, d'ailleurs si sage, faisoit ses dieux.
Pour s'engager dans la visite des
chambres & des salles du labyrinthe,
il faut s'engager aisément qu'il étoit nécessaire
prendre la même précaution qu'A-
lexandre fit prendre à Thésée lorsqu'il fut
obligé d'aller combattre le Minotaure
dans le labyrinthe de Crete. Virgile en
donne ainsi la description.

Quondam Creta fertur labyrinthus in alta
visceribus rectum cœcis iter ancipitemque
e viis habuisse dolum, qua signa sequendi

Tome I.

B

Æneid. lib.
5. v. 582. &c.

Falleret indeprensus & irremeabilis error.

Lib. 6. p. 27. Hic labor ille domûs , & inextricabilis error.
&c. Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit
 Cæca regens filo vestigia.

§. IV. LAC DE MÆRIS.

Herod. lib. 2. cap. 149. LE PLUS GRAND & le plus admirable de tous les ouvrages des Rois d'E-
Strab. l. 17. pag. 787. gypte , étoit le lac de Mœris : aussi
Diod. lib. 1. pag. 47. Hérodote le met-il beaucoup au-dessus
Plin. lib. 5. cap. 9. des pyramides & du labyrinthe. Com-
Pomp. Mela, lib. 1. me l'Egypte étoit plus ou moins fer-
 tile , selon qu'elle étoit plus ou moins
 inondée par le Nil , & que dans cette
 inondation le trop & le trop peu
 étoient également funestes aux terres ,
 le roi Mœris , pour obvier à ces deux
 inconvéniens , & pour corriger au-
 tant qu'il se pourroit les irrégularités
 du Nil , songea à faire venir l'art au
 secours de la nature. Il fit donc creu-
 ser le lac qui depuis a porté son nom.
 Ce lac , selon Hérodote & Diodore
 de Sicile , dont Pline ne s'éloigne
 pas ; ce lac avoit de tour trois mille
 six cens stades , c'est-à-dire cent qua-
 tre-vingts lieues , & de profondeur
 trois cens piés. Deux pyramides , dont
 chacune portoit une statue colossale
 placée sur un trône , s'élevoient de

trois cens piés au milieu du lac , & occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisoient voir qu'on les voit érigées avant que le creux eût été rempli , & montroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme sous un seul Prince.

Voilà ce que plusieurs Historiens ont remarqué du lac de Moëris sur la bonne foi des gens du pays ; & M. Bossuet , dans son discours sur l'Histoire universelle , rapporte ce fait comme incontestable. Pour moi , j'avoue que je n'y trouve aucune vraisemblance. Est-il possible qu'un lac de 180 lieues d'étendue ait été creusé sous un seul Prince ? Comment & où transporter les terres ? Pourquoi perdre la surface de tant de terrain ? Comment remplir ce vaste espace du superflu des eaux du Nil ?

Il y auroit bien d'autres objets à faire. Je croi donc qu'on s'en doit tenir au sentiment de Pomponius Mela , ancien Géographe ; d'autant plus qu'il est appuié par plusieurs Relations modernes. Il ne donne de circonférence à ce lac que vingt mille pas , qui font sept ou huit de nos lieues. *Mæris , Mela, lib. 1. arando campus, nunc lacus, viginti milia passuum in circuitu patens.*

Ce lac communiquoit au Nil par le moien d'un grand canal , qui avoit plus
* 85 *stad.* de * quatre lieues de longueur , & cinquante piés de largeur. De grandes écluses ouvroient le canal & le lac , ou les fermoient selon le besoin.

Pour les ouvrir ou les fermer , il en coutoit cinquante talens , c'est-à-dire cinquante mille écus. La pêche de ce lac valoit au Prince des sommes immenses. Mais sa grande utilité étoit par raport au débordement du Nil. Quand il étoit trop grand , & qu'il y avoit à craindre qu'il n'eût des suites funestes , on ouvroit les écluses , & les eaux aiant leur retraite dans ce lac ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il faloit pour les engraisser. Au contraire , quand l'inondation étoit trop basse , & menaçoit de stérilité , on tiroit de ce même lac par des coupures & des saignées une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres. Par ce moien les inégalités du Nil étoient corrigées : & Strabon remarque que de son tems , sous Pétrone Gouverneur d'Egypte , lorsque le débordement du Nil montoit à douze coudées , la fertilité étoit fort grande ; & lors même qu'il n'alloit qu'à huit coudées , la famine

ne se faisoit point sentir dans le pays : sans doute parce que les eaux du lac apploient à celles de l'inondation par le moyen des coupures & des canaux.

§. V. DÉBORDEMENT DU NIL.

LE NIL est la plus grande merveille de l'Egypte. Comme il y pleut rarement, ce fleuve qui l'arrose toute par ses débordemens réglés, supplée à ce qui lui manque de ce côté-là, en lui apportant, en forme de tribut annuel, les pluies des autres pays ; ce qui fait dire ingénieusement à un * Poète que l'herbe chez les Egyptiens, quelque grande que soit la sécheresse, n'implore point le secours de Jupiter pour obtenir de la pluie.

*Séduque
(Nat. Quæst.
l. 4. c. 2.) at-
tribue ces
vers à Ovi-
de ; mais ils
sont de Ti-
bulle.*

*Te propter nullos tellus tua postulat imbrēs,
Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.*

Pour multiplier un fleuve si bien-aisant, l'Egypte étoit coupée de plusieurs canaux d'une longueur & d'une largeur proportionnées aux différentes situations & aux différens besoins des terres. Le Nil portoit par-tout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissoit les villes entr'elles & la mer méditerranée avec la mer rouge, en-

tretenoit le commerce au dedans & au dehors du royaume , & le fortifioit contre l'ennemi : de sorte qu'il étoit tout ensemble & le nourricier & le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne : mais les villes rehaussées avec des travaux immenses , & s'élevant comme des îles au milieu des eaux , regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée & en même tems fertilisée par le Nil.

Voilà une idée générale de la nature & des effets de ce fleuve si renommé chez les Anciens. Mais une merveille si étonnante , & qui dans tous les siècles a fait l'objet de la curiosité & de l'admiration des savans , semble demander que j'entre ici dans quelque détail. J'abrégèrai le plus qu'il me sera possible.

1. *Sources du Nil.*

Les Anciens ont mis les sources du Nil dans les montagnes appellées vulgairement les montagnes de la lune au dixième degré de latitude méridionale. Mais nos voyageurs modernes ont découvert que ces sources sont vers le douzième degré de latitude septentrionale. Ainsi ils retranchent en-

iron quatre ou cinq cens lieues du cours que les Anciens lui donnoient.

naît au pié d'une grande montagne du royaume de Goïame en Abyssinie. Le fleuve sort de deux fontaines, ou de deux yeux, pour parler comme eux du pays; le même mot en Arabe signifiant *œil & fontaine*. Ces fontaines sont éloignées l'une de l'autre de cent pas, chacune de la grandeur d'un de nos puits, ou d'une roue de noria. Le Nil est augmenté de plusieurs ruisseaux qui viennent s'y joindre; & après avoir traversé l'Ethiopie en serpentant beaucoup, il se rend enfin en Égypte.

2. *Cataractes du Nil.*

ON APPELLE ainsi quelques endroits où le Nil fait des chutes, & tombe de dessus des rochers escarpés.

^a Ce fleuve, qui d'abord couloit paisiblement dans les vastes solitudes de

a Excipiunt eum (Nilum) cataractæ , nobilis signi spectaculo locus ... hic excitatis primùm aquis , quas sine tumultu in alveo duxerat , violentis & torrens per malignos transitus prosilit , dissimilis ubi tandemque elucta-

tus obstantia , in vastam altitudinem subito destitutus cadit , cum ingenti circumjacentium regionum strepitu , quem perferre gens ibi à Persis collocata non potuit , obtusis assiduo fragore auribus , & ob hoc sedibus ad quietiora tran-

l'Ethiopie , avant que d'entrer en Egypte passe par les cataractes. Alors , devenu tout d'un coup , contre sa nature , furieux & écumant dans ces lieux où il est resserré & arrêté , après avoir enfin surmonté les obstacles qu'il rencontre , il se précipite du haut des rochers en bas avec un tel bruit , qu'on l'entend à trois lieues de là.

Des gens du pays accoutumés par un long exercice à ce petit manège , donnent ici aux passans un spectacle plus effrayant encore que divertissant. Ils se mettent deux dans une petite barque , l'un pour la conduire , l'autre pour vider l'eau qui y entre. Après avoir lontems efflué la violence des flots agités , en conduisant toujours avec adresse leur petite barque , ils se laissent entraîner par l'impétuosité du torrent qui les pousse comme un trait.

flatis. Inter miracula fluminis incredibilem incolarum audaciam accepi. Bini parvula navigia conscendunt , quorum alter navem regit , alter exhaurit. Deinde multum inter rapidam insaniam Nili & reciprocos fluctus volutari , tandem tenuissimos canales tenent , per quos angusta rupium effugiunt : & cum toto flumine effu-

si , navigium ruens manu temperant , magnoque spectantium metu in caput nixi , cum jam adploraveris , mersosque atque obertos tanta mole credideris , longè ab eo in quem ceciderant loco navigant , tormenti modo missi. Nec mergit cadens unda , sed planis aquis eradit. *Senec. Nat. Quæst. l. 4. c. 2.*

Le spectateur tremblant croit qu'ils vont être abîmés dans le précipice où ils se jettent. Mais le Nil, rendu à son cours naturel, les remonte sur ses eaux tranquilles & paisibles. C'est Sénèque qui fait ce récit, & les voyageurs modernes en parlent de même.

3. Causes du débordement.

LES ANCIENS ont imaginé plusieurs raisons subtiles du grand accroissement du Nil, que l'on peut voir dans Hérodote, Diodore de Sicile, & Sénèque. Ce n'est plus maintenant une matière de problème, & l'on convient presque généralement que le débordement du Nil vient des grandes pluies qui tombent dans l'Ethiopie, d'où ce fleuve tire sa source. Ces pluies le font tellement grossir, que l'Ethiopie, & ensuite l'Egypte, en sont inondées, & que ce qui n'étoit d'abord qu'une grosse rivière, devient comme une petite mer, & couvre toutes les campagnes.

Strabon remarque que les Anciens avoient seulement conjecturé que le débordement du Nil étoit causé par les pluies qui tombent abondamment dans l'Ethiopie; & il ajoute que plu-

ſieurs voyageurs ſ'en ſont aſſurés depuis par leurs propres yeux , Ptolémée Philadelphie , qui étoit fort curieux pour tout ce qui regarde les arts & les ſciences , aiant envoieé expreſſes ſur les lieux d'habiles gens pour examiner ce qui en étoit , & pour conſtater la cauſe d'un fait ſi ſingulier & ſi conſidérable.

4. *Temſ & durée du débordement.*

Hered. l. 2. HERODOTE , & après lui Diodore
6. 19.
Diod. l. 1. de Sicile , & pluſieurs autres , mar-
pag. 31. quent que le Nil commence à croître en Egypte au ſolſtice d'été , c'eſt-à-dire vers la fin de Juin , & continue d'augmenter juſqu'à la fin de Septembre : vers lequel temſ environ il ſ'arrête , & va toujours depuis en diminuant pendant les mois d'Octobre & de Novembre : après quoi il rentre dans ſon lit , & reprend ſon cours ordinaire. Ce calcul , à peu de choſe près , eſt conforme à ce qu'on lit ſur ce ſujet dans toutes les relations des modernes : & il eſt fondé en effet ſur la cauſe naturelle du débordement , ſavoir les pluies qui tombent dans l'Ethiopie. Or , ſelon le témoignage conſtant de ceux qui ont été ſur les lieux , ces pluies commencent à y tomber au mois d'A-

vril , & continuent pendant cinq mois jusqu'à la fin d'Août , & au commencement de Septembre. La crue du Nil en Egypte doit donc naturellement commencer trois semaines ou un mois après que les pluies ont commencé en Abyssinie : & aussi les relations des voyageurs marquent - elles que le Nil commence à croître dans le mois de Mai , mais d'une manière peu sensible d'abord , en sorte apparemment qu'il ne sort point encore de son lit. L'inondation marquée n'arrive que vers la fin de Juin , & dure les trois mois suivans , comme Hérodote le dit.

Je dois avertir ceux qui consultent les originaux , d'une contradiction qui se rencontre ici entre Hérodote & Diodore d'un côté , & de l'autre Strabon , Pline , & Solin. Ces derniers abrègent de beaucoup la durée de l'inondation , & supposent que le Nil laisse les terres libres après l'espace de trois mois ou de cent jours. Et ce qui augmente la difficulté , c'est que Pline semble appuyer son sentiment sur l'autorité d'Hérodote : *In totum autem revocatur (Nilus) intra ripas in libra , ut tradit Herodotus , centesimo die.* Je laisse aux savans le soin de concilier cette contradiction.

5. Mesure du débordement.

Jul. Epist.
50.

^a LA JUSTE grandeur du débordement, selon Pline, est de seize coudées. Quand il n'y en a que douze ou treize, on est menacé de famine; & quand l'inondation passe les seize, elle devient dangereuse. Il faut se souvenir qu'une coudée est un pié & demi. L'Empereur Julien marque dans une lettre à Ecdice Préfet d'Egypte que la hauteur du débordement du Nil s'étoit trouvée de quinze coudées le 20 Septembre (en 362.) Les Anciens ne conviennent point entièrement sur la mesure du débordement ni entr'eux, ni avec les modernes: mais la différence n'est pas fort considérable, & elle peut venir 1°. de celle des mesures anciennes & modernes, qu'il est difficile d'évaluer sur un pié fixe & certain; 2°. du peu d'exactitude des Observateurs & des Historiens; 3°. de la différence réelle de la crue du Nil,

^a Justum incrementum est cubitorum 16. Minores aquæ non omnia rigant: ampliores detinent tardius recedendo. Hæserendi tempora absumunt solo madente: illæ non dant frugente. Utrumque reputat provincia. In duodecim cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum esurit: quatuordecim cubita hilaritatem asterunt, quindecim securitatem, sexdecim delicias. *Plin. l. 5. c. 9.*

ui étoit moins grande lorsqu'on approchoit de la mer.

Comme la richesse de l'Egypte dépendoit des débordemens du Nil, on avoit étudié avec soin toutes les circonstances, & les différens degrés de ses accroissemens; & par une longue suite d'observations régulières qu'on avoit faites pendant plusieurs années, l'inondation même faisoit connoître quelle devoit être la récolte de l'année suivante. Les Rois avoient fait tracer à Memphis une mesure où ces différens accroissemens étoient marqués; & de là on en donnoit avis à tout le reste de l'Egypte, qui par ce moyen étoit avertie de ce qu'elle avoit à craindre ou à espérer pour la moisson. Strabon parle d'un puits bâti sur le bord du Nil près de la ville de Syene pour le même usage. *Diod. l. 1. pag. 33.*

Encore aujourd'hui au grand Caire la même coutume s'observe. Il y a dans la cour d'une Mosquée une colonne où l'on marque les degrés de l'accroissement du Nil, & chaque jour des crieurs publics annoncent dans tous les quartiers de la ville de combien il est crû. Le tribut que l'on paie au Grand-Seigneur pour les terres, est

Lib. 17. pag. 817.

réglé sur l'inondation. Le jour qu'elle est parvenue à un certain degré, il se fait dans la ville une fête extraordinaire, accompagnée de festins, de feux d'artifice, & de toutes les marques publiques de réjouissance : & dans les tems les plus reculés l'inondation du Nil a toujours causé une joie universelle dans toute l'Egypte, dont elle faisoit le bonheur.

Socrat. l. 1. c. 18.
Sozom. l. 5. c. 3. Les payens attribuoient à leur Dieu Sérapis l'inondation du Nil, & la colonne qui servoit à en marquer l'accroissement étoit gardée religieusement dans le temple de cette idole. L'Empereur Constantin l'ayant fait transporter dans l'Eglise d'Alexandrie, ils publièrent que le Nil ne monteroit plus à cause de la colère de Sérapis : mais il déborda & s'accrut à l'ordinaire les années suivantes. Julien l'Apostat, protecteur zélé de l'idolâtrie, fit remettre cette colonne dans le même temple ; d'où elle fut encore retirée par l'ordre de Théodose.

6. *Canaux du Nil. Pompes.*

LA PROVIDENCE divine, en donnant un fleuve si bienfaisant à l'Egypte, n'a pas prétendu que ses habi-

ans demeuraſſent oififs , ni qu'ils profitaffent d'une ſi grande faveur ſans ſe donner aucune peine. On comprend ſans peine que le Nil ne pouvant pas ſe lui-même couvrir toutes les campagnes , il a falu faire de grands travaux pour faciliter l'inondation des terres , & pratiquer une infinité de canaux pour porter les eaux de tous côtés. Les villages qui ſont en fort grand nombre ſur les bords du Nil dans des lieux élevés , ont chacun des canaux qu'on ouvre à propos pour faire couler l'eau dans la campagne. Les villages plus loignés en ont ménagé d'autres juſqu'aux extrémités de ce royaume. Ainſi les eaux ſont conduites ſucceſſivement dans les lieux les plus reculés. Il n'eſt pas permis de couper les tranchées pour y recevoir les eaux , juſqu'à ce que le fleuve ſoit à une certaine hauteur , ni de les ouvrir toutes enſemble , parce qu'il y auroit en ce cas-là des terres qui ſeroient trop inondées , & d'autres qui ne le ſeroient pas aſſez. On commence par les ouvrir dans la haute Egypte , enſuite dans la baſſe , & cela ſuivant un tarif dont on obſerve exactement toutes les meſures. Par ce moyen on ménage l'eau avec tant de précau-

tions , qu'elle se répand dans toutes les terres. Les pays que le Nil inonde sont si vastes & si profonds , & le nombre des canaux si grand , que de toutes les eaux qui entrent en Egypte aux mois de Juin , de Juillet , & d'Août , on croit qu'il n'en arrive pas la dixième partie dans la mer.

Mais , comme malgré tous ces canaux il reste encore bien des terres dans des lieux élevés , qui ne peuvent point avoir part à l'inondation du Nil , on y a pourvû par le moien des pompes en forme de vis , qu'on fait tourner par des bœufs pour faire entrer l'eau dans des tuiaux qui la conduisent dans ces terres. Diodore parle d'une pareille machine , inventée par Archimède , dans le voiage qu'il fit en Egypte , & qu'on appelle *cochlea ægyptia*.

Lib. 1. pag.
30. & lib. 5.
pag 313.

7. Fécondité causée par le Nil.

IL N'Y A point de pays dans le monde où la terre soit plus féconde qu'en Egypte ; & c'est au Nil qu'elle doit sa fécondité. ^a Car au lieu que les

^a Cum cæteri amnes abluant terras & eviscerent , Nilus adeo nihil exedit nec abradit , ut contraria adjiciat vires Ita juvat agros duabus ex causis , & quod inundat , & quod oblimat. *Senec. Nat. Quæst. l. 4. c. 2.*

autres fleuves emportent le suc des terres & les épuisent en les inondant, celui-ci au contraire, par un heureux imon qu'il traîne avec lui, les engraisse & les fertilise de telle sorte, qu'il suffit pour réparer les forces que la moisson précédente leur a fait perdre. Le laboureur, dans ce pays-là, ne se fatigue point à tracer avec le soc de la charue de pénibles sillons, ni à rompre les mottes de terre. Dès que le Nil est retiré, il n'a qu'à retourner la terre, en y mêlant un peu de fable, pour en diminuer la force; après quoi il la sème sans peine, & presque sans frais. Deux mois après elle est couverte de toutes sortes de grains & de légumes. On sème ordinairement dans les mois d'Octobre & de Novembre, à mesure que les eaux se sont écoulées, & on fait la moisson dans les mois de Mars & d'Avril.

Une même terre porte dans une même année trois ou quatre sortes de fruits différens. On y sème des laitues & des concombres; ensuite du blé: & après la moisson différens légumes qui sont particuliers à l'Egypte. Comme la chaleur du soleil y est extrême, & la pluie très rare, on conçoit aisément

que l'humidité de la terre seroit bientôt desséchée, les grains & les légumes brûlés par une ardeur si vive, sans le secours des canaux & des réservoirs dont l'Egypte est toute remplie, & qui par les saignées & les coupures que l'on a eu soin d'y faire, fournissent abondamment de quoi humecter & rafraîchir les campagnes & les jardins.

Le Nil ne contribue pas moins à la nourriture des bestiaux, qui sont une autre source de richesses pour l'Egypte. On commence à les mettre au verd au mois de Novembre, ce qui dure jusqu'à la fin de Mars. On ne peut exprimer combien les pâturages sont abondans, & combien les troupeaux, à qui la douceur de l'air permet d'y demeurer nuit & jour, s'engraissent en peu de tems. Pendant l'inondation du Nil on leur donne du foin & de la paille hachée, de l'orge, des fèves : c'est là leur nourriture ordinaire.

Tome II.

On ne peut s'empêcher, dit Cornille le Bruyn dans ses voyages, de remarquer ici l'admirable conduite de Dieu, qui envoie dans un tems précis des pluies dans l'Ethiopie, afin d'humecter l'Egypte, où il ne pleut presque point; & qui par ce moyen, du terrain

le plus sec & le plus sablonneux , en fait le pays le plus gras & le plus fertile qu'il y ait dans l'univers.

Une autre chose qu'on doit encore ici remarquer , c'est que , selon le témoignage des habitans , au commencement de Juin & les quatre mois suivans , les vents du Nord-est soufflent régulièrement , afin de repousser l'eau qui s'écouleroit trop tôt , & pour l'empêcher de se décharger dans la mer , dont ils lui ferment , pour ainsi dire , l'entrée. Les Anciens n'ont pas omis cette circonstance.

La même Providence , riche & inépuisable en ressources & en merveil-
 les , qu'elle fait varier à l'infini , écla-
 toit d'une manière toute différente dans la Palestine , en la rendant extrêmement fertile , non par les pluies qui tombent pendant le cours de l'année , comme cela est ordinaire ailleurs ; non par une inondation particulière , comme celle du Nil en Egypte ; mais par des pluies fixes qu'elle envoioit régulièrement aux deux saisons , quand son peuple lui étoit fidèle , afin de lui faire mieux sentir la dépendance continuelle où il étoit de son Maître. C'est Dieu lui-même qui lui commande par la

Multi-
 forme
 sapien-
 tia. *Ephes.* 3.
 10.

bouche de Moÿse de faire cette réflexion. *La terre dont vous allez prendre possession, n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis, où après que l'on a jetté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins : mais c'est une terre de montagnes & de plaines, qui attend les pluies du ciel, que le Seigneur votre Dieu regarde toujours, & sur laquelle il tient ses yeux arrêtés depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin* Après cela Dieu s'engage de donner à ce peuple, tant qu'il lui sera fidèle, la pluie des deux saisons, *temporaneam & serotinam* : la première dans l'autonne, nécessaire pour faire lever les blés ; la seconde dans le printems & l'été, nécessaire pour les faire croître & mûrir.

Deut. 11.
10-13.

8. Double spectacle causé par le Nil.

RIEN n'est si beau à voir que l'Egypte dans deux saisons de l'année.
 a Car si l'on monte sur quelque montagne, ou sur les grandes pyramides

a Illa facies pulcherrima est, cum jam se in agros Nilus ingessit. Latent campi, operaque sunt valles: oppida insularum modo extant. Nullum in mediterraneis, nisi per navigia, commercium est; majorque est lætitia in gentibus, quo minus terrarum suarum vident. Senec. Nat. Quæst. l. 4. c. 2.

du Caire vers les mois de Juillet & d'Aout, on voit une vaste mer, sur laquelle il s'éleve une infinité de villes & de villages, avec plusieurs chaussées qui conduisent d'un lieu à un autre, le tout entre-mêlé de bosquets & d'arbres fruitiers dont on ne voit que les têtes, ce qui fait un coup d'œil charmant. Cette perspective est bornée par des montagnes & des bois, qui dans l'éloignement terminent le plus agréable horison qu'on puisse voir. En hiver au contraire, c'est-à-dire vers les mois de Janvier & de Février, toute la campagne ressemble à une belle prairie, dont la verdure, émaillée de fleurs, charme les yeux. On voit de tous côtés des troupeaux répandus dans la plaine, avec une infinité de laboureurs & de jardiniers. L'air est alors embaumé par la grande quantité de fleurs que fournissent les orangers, les citronniers, & les autres arbres; & il est si pur, qu'on n'en sauroit respirer ni de plus sain, ni de plus agréable: en sorte que la nature, qui est alors comme morte dans un grand nombre de climats, semble presque n'avoir de vie que pour un séjour si charmant.

9. *Canal de communication entre les deux mers par le Nil.*

Herod. l. 2. c. 158. LE CANAL, qui faisoit la communication des deux mers, savoir de
Strab. l. 17. pag. 804. la mer rouge & de la méditerranée,
Plin. l. 16. c. 29. doit trouver ici sa place, & n'est pas
Diod. l. 1. p. 29. un des moindres avantages que le Nil procuroit à l'Egypte. Sésostris, ou selon d'autres, Psamméticus, fut le premier qui en forma le dessein, & qui commença l'ouvrage. Néchao, successeur du dernier, y employa des sommes immenses, & un grand nombre de troupes. On dit que plus de six-vingts mille Egyptiens périrent dans cette entreprise. Il l'abandonna, effrayé par un oracle qui lui avoit répondu que c'étoit ouvrir aux Etrangers un chemin dans l'Egypte. L'entreprise fut recommencée par Darius, premier de ce nom : mais il la quitta aussi, parce qu'on lui dit que la mer rouge, étant plus haute que l'Egypte, inonderoit tout le pays. Enfin elle fut achevée sous les Ptolémées, qui par le moyen des écluses tenoient le canal ouvert ou fermé selon leurs besoins. Il commençoit assez près du Delta, vers la ville de Bubaste. Il avoit de largeur

cent coudées , c'est-à-dire vingt - cinq toises , de sorte que deux bâtimens pouvoient y passer à l'aise : de profondeur , autant qu'il en faut pour porter les plus grands vaisseaux ; & de longueur plus de mille stades , c'est-à-dire plus de cinquante lieues. Ce canal étoit d'une grande utilité pour le commerce. Aujourd'hui il est presque entièrement comblé , & à peine en reste-t-il quelque vestige.

CHAPITRE TROISIÈME.

BASSE EGYPTÉ.

IL ME RESTE à parler de la Basse Egypte. Sa figure , qui ressemble à un triangle ou à un * *Delta* , lui a fait donner ce dernier nom , qui est celui d'une lettre grecque. La Basse Egypte forme une espèce d'île. Elle commence à l'endroit où le Nil se divise en deux grands canaux , par lesquels il va se jeter dans la mer méditerranée. L'embouchure qui est à droite s'appelle *Pelusiennne* , l'autre *Canopique* ; du nom des deux villes , dont elles sont voisines , *Pelusium* & *Canopus* , appelées maintenant Damiette & Rosette. Entre ces deux grandes branches il y en a

* Δ.

cinq autres moins célèbres. Cette île est la partie de l'Egypte la plus cultivée, la plus fertile, & la plus riche. Ses principales villes furent dans les tems les plus reculés Héliopole, Hé-
 racléopole, Naucrète, Saïs, Tanis, Canope, Péluse : & dans les tems postérieurs, Alexandrie, Nicople, &c. Ce fut dans le pays de Tanis que les Israélites habitèrent.

*Plut. de
Isid. p. 354.*

Il y avoit dans Saïs un temple dédié à Minerve, qu'on croit être la même qu'Isis, avec cette inscription : *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, & ce qui sera ; & personne n'a encore percé le voile qui me couvre.*

*Strab. lib.
17. pag. 805.*

Héliopole, c'est-à-dire ville du soleil, fut ainsi appelée à cause d'un temple magnifique qui y étoit dédié au soleil. Hérodote, & après lui d'autres

*Herod. lib.
2. cap. 73.*

*Plin. lib. 10.
cap. 2.*

*Tacit. An.
l. 6. c. 28.*

Auteurs, raconte une chose qui se passoit dans ce temple, & qui seroit bien merveilleuse, si elle étoit vraie : c'est au sujet du *phénix*. Cet oiseau, si on en croit les Anciens, est unique dans son espèce. Il naît dans l'Arabie, & vit cinq ou six cents ans. Il est de la grandeur d'un aigle. Il a la tête ornée & brillante d'un plumage exquis, les plumes du cou dorées, les autres pour-
 prées,

prées , la queue blanche mêlée de plumes incarnates , des yeux étincelans comme des étoiles. Lorsque chargé d'années il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois & de gommés aromatiques , après quoi il meurt. De ses os & de sa moelle il naît un vers , d'où il se forme un autre phénix. Son premier soin est de rendre à son pere les honneurs de la sépulture. Pour cela il compose comme une boule ou un œuf de quantité de parfums de myrrhe du poids qu'il se sent capable de porter , & il en fait souvent l'épreuve ; puis il le vuide en partie , y dépose le corps de son pere , & en ferme avec soin l'entrée qu'il enduit de myrrhe & d'autres parfums. Alors il charge ses épaules de ce précieux fardeau , & va le bruler sur l'autel du soleil dans la ville d'Héliopolis.

Hérodote & Tacite révoquent en doute quelques circonstances de ce fait, mais semblent supposer que le fonds en est vrai. Pline au contraire , dès le commencement du récit qu'il en fait, insinue assez clairement que le tout lui paroit fabuleux ; & c'est le sentiment de tous les modernes.

Cette vieille tradition , fondée sur

une fausseté évidente, a pourtant établi un usage commun dans presque toutes les langues, de donner le nom de phénix à tout ce qui est singulier & rare dans son espèce : *Rara avis in terris*, dit Juvénal, en parlant de la difficulté de trouver une femme accomplie en tous points. Et Sénèque en dit autant d'un homme de bien.

Ce que l'on dit des cygnes, qu'ils ne chantent que quand ils sont près de mourir, & qu'alors ils chantent fort mélodieusement, n'est fondé de même que sur une erreur populaire, & cependant est employé, non seulement par les poètes, mais par les orateurs, & même par les philosophes. *O, mutis quoque piscibus Donatura cygni, si libeat, sonum*, dit Horace, en s'adressant

Ode 3. lib. 4.
Lib. 3. de
Orat. n. 6. à Melpomène. Cicéron compare l'admirable discours que fit Crassus dans le Sénat peu de jours avant sa mort, à la voix mélodieuse d'un cygne mourant :

Illa tanquam cycnea fuit divini hominis vox & oratio. Et Socrate disoit que les gens de bien devoient imiter les cygnes, qui sentant par un instinct secret

a Vir bonus tam cito nix, semel anno quin-
nec fieri potest, nec in- gentesimo nascitur. *Epist.*
telligi : . . tanquam phœ- 41.

DES EGYPTIENS. 51

& une sorte de divination l'avantage, qui se trouve dans la mort, meurent avec joie & en chantant : *Providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriuntur.* J'ai cru que cette petite digression ne seroit pas inutile pour les jeunes gens. Je reviens à mon sujet.

C'est dans Héliopole qu'un bœuf, sous le nom de Mnévis, étoit honoré comme un dieu. Cambyse, roi des Perses, exerça sur cette ville sa fureur sacrilège, brulant les temples, renversant les palais, & détruisant les plus rares monumens de l'antiquité. On y voit encore quelques obélisques qui échapèrent à sa fureur, & quelques autres en ont été transportés à Rome, dont ils font encore l'ornement.

Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand qui lui donna son nom, égala presque la magnificence des anciennes villes d'Egypte. Elle est à quatre journées du Caire. C'est là principalement que se faisoit le commerce de l'Orient. On déchargeoit les marchandises dans une ville sur la côte occidentale de la mer rouge, nommée *Portus Muris*; on les conduisoit ensuite sur des chameaux à une ville de la Thébaïde appelée

Strab. lib. 17. p. 805.

Strab. l. 16. ag. 781.

Copht ; & on les voituroit enfin par le Nil jusqu'à Alexandrie , où les marchands abordoient de toutes parts.

On fait que le commerce de l'orient a toujours enrichi ceux qui l'ont exercé. Ce fut là la principale source des trésors incroyables que Salomon amassa, & qui servirent à construire le magni-

2. Reg. 8.
14.

fique temple de Jérusalem. David , en subjuguant l'Idumée, étoit devenu maître d'Elath & d'Asiongaber , deux villes situées sur le bord oriental de la

3. Reg. 9.
26-28.

mer rouge. C'est de là que Salomon envoioit ses flotes vers Orphir & Tarsis , d'où elles revenoient toujours chargées de richesses immenses. Ce

commerce , après avoir été quelque tems entre les mains des Rois de Syrie qui reconquirent l'Idumée , passa en

Strab. lib.
16. p. 481.

celles des Tyriens. Ils faisoient venir par Rhinocolure , ville maritime située entre l'Egypte & la Palestine , leurs

marchandises à Tyr , d'où ils les distribuoient dans tout l'occident. Ce négoce enrichit extrêmement les Tyriens

sous les Perses , par la faveur & la protection desquels ils en furent pleinement en possession, Mais lorsque les

Ptolémées se furent rendu maîtres de l'Egypte , ils attirèrent bientôt ce tra-

fic dans leur royaume , en bâtiſſant Bérénice & d'autres ports ſur la côte occidentale de la mer rouge qui appartenoit à l'Egypte. Ils établirent leur principale foire à Alexandrie , qui par là devint la ville la plus marchande de l'univers. C'eſt par cette voie , ſavoir par la mer rouge & l'embouchure du Nil , que ſ'eſt fait pendant pluſieurs ſiècles le commerce des pays occidentaux avec la Perſe , les Indes , l'Arabie , & les côtes orientales d'Afrique. Depuis environ deux cens ans qu'on a découvert une route pour aller aux Indes en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance , les Portugais ſont devenus les maîtres de ce commerce , qui maintenant eſt tombé preſque entier entre les mains des Anglois & des Hollandois. C'eſt de M. Prideaux que j'ai tiré cette hiſtoire abrégée du commerce des Indes orientales depuis Salomon juſqu'à notre tems.

Ce fut pour la commodité du commerce , que l'on bâtit tout près d'Alexandrie dans une île appelée Pharos une tour qui en porta auſſi le nom. Au haut de cette tour il y avoit un fanal pour éclairer de nuit les vaiſſeaux qui navigeoient ſur les côtes pleines d'é-

*1. Part. l. 1.
p. 26. 9.*

*Strab. lib.
17. p. 791.
Plin. lib. 36.
cap. 12.*

cueils & de bans de fable , & elle a communiqué son nom à toutes les autres destinées au même usage : *Phare de Messine* , &c. Le célèbre architecte Sostrate l'avoit bâtie par ordre de Ptolémée Philadelphé , qui y employa huit cens talens. Elle étoit comptée au nombre des sept merveilles du monde. Par une erreur de fait , on a loué ce Prince d'avoir permis qu'au lieu de son nom l'architecte mît le sien dans l'inscription de cette tour. Elle étoit fort courte & fort simple , selon le goût des Anciens : *Sostratus Cnidius Dexiphanis F. diis servatoribus pro navigantibus* ; c'est-à-dire : *Sostrate le Cnidién fils de Dexiphanes , aux dieux sauveurs , pour le bien de ceux qui vont sur mer*. Il faudroit en effet que Ptolémée eût fait bien peu de cas de cette sorte d'immortalité dont ordinairement les Princes sont si avides , pour consentir que son nom n'entrât pas même dans l'inscription d'un ouvrage si capable de l'immortaliser. Mais ce qu'on lit dans Lucien sur ce sujet , ôte à Ptolémée le mérite d'une modestie qui paroîtroit

Huit cens mille écus.

Describ hist. pag. 706.

a Magno animo Ptolemaei regis , quod in ea permissit Sostrati Cnidii architecti structuræ nomen inscribi. *Plin.*

assez mal placée. Cet Auteur nous apprend que Sostrate , pour avoir seul chez la postérité tout l'honneur de cet ouvrage , après avoir fait graver sur le marbre même l'Inscription sous son nom , la mit sous le nom du Roi sur de la chaux dont il enduisit le marbre. La suite des années fit bientôt tomber la chaux , & au lieu de procurer à l'Architecte la gloire qu'il s'étoit promise , ne servit qu'à manifester aux siècles futurs sa criminelle supercherie , & sa ridicule vanité.

Les richesses ne manquèrent pas , comme c'est l'ordinaire , d'introduire dans cette ville le luxe & la licence ; & les délices d'Alexandrie passèrent en proverbe. On y cultiva aussi beaucoup les arts & les sciences , témoin ce superbe bâtiment , surnommé Musée , où les Savans tenoient leurs assemblées , & où ils étoient entretenus aux dépens du public ; & cette fameuse Bibliothèque , que Ptolémée Philadelphie augmenta considérablement , & que les Princes ses successeurs firent enfin monter au nombre de sept cens mille volumes. Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie , un incendie consuma une partie de cette Bi-

Ne Alexandrinis quidem peritenda deliciis. *Quintil.*

Plut. in Cæs. pag. 711. Senec. de anq. anim. cap 9.

*C'étoit un
quartier de la
ville d'Ale-
mandrie.*

bliothèque qui étoit placée dans le
Bruchion , & qui contenoit quatre
cens mille volumes.



SECONDE PARTIE.

DES

MŒURS ET COUTUMES DES EGYPTIENS.

L'EGYPTE a toujours été regardée
parmi les Anciens comme l'école
la plus renommée en matière de poli-
tique & de sagesse , & comme l'ori-
gine de la plupart des arts & des scien-
ces. Ses plus nobles travaux & son
plus bel art consistoit à former les
hommes. La Grèce en étoit si persua-
dée , que ses plus grands hommes , un
Homère , un Pythagore , un Platon ,
Lycurgue même & Solon ces deux
grands Législateurs , & beaucoup d'au-
tres qu'il est inutile de nommer , allé-
rent exprès en Egypte pour s'y per-
fectionner , & pour y puiser en tout
genre d'érudition les plus rares con-
noissances. Dieu même lui a rendu un
glorieux témoignage , en louant Moyse
*d'avoir été instruit dans toute la sagesse
des Egyptiens.*

Act. 7. 22.

Pour donner quelque idée des mœurs & des coutumes de l'Egypte , je m'arrêterai principalement à ce qui regarde les Rois & le gouvernement ; les prêtres & la religion ; les soldats & la guerre ; les sciences , les arts , & les métiers.

Je dois avertir le Lecteur de n'être pas surpris s'il rencontre quelquefois , parmi les coutumes que je raporte , une espèce de contradiction. Elle vient ou de la différence des pays & des peuples qui ne suivoient pas toujours les mêmes usages , ou de la diversité des sentimens de la part des Historiens qui me servent de guides.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui regarde les Rois & le Gouvernement.

LES EGYPTIENS sont les premiers qui aient bien connu les règles du gouvernement. Cette nation grave & sérieuse comprit d'abord que la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode , & les peuples heureux.

Le royaume étoit héréditaire : mais ; *Diod. l. 1. p. 63. &c.*
 selon Diodore , les Rois ne se condui-
 soient pas en Egypte , comme il est

assez ordinaire dans les autres monarchies , où le Prince ne reconnoit d'autre règle de ses actions que sa volonté & son bon plaisir. Ils étoient obligés plus que les autres à vivre selon les loix. Ils en avoient de particulières qu'un Roi avoit digérées , & qui faisoient une partie de ce que les Egyptiens appelloient les livres sacrés. Ainsi une coutume ancienne aiant tout réglé, ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres.

Nul esclave , nul étranger n'étoit admis auprès du Prince pour le servir : cet important emploi n'étoit confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance , & qu'à celles qui avoient reçu la plus excellente éducation ; afin qu'ayant le privilège d'approcher jour & nuit de sa personne , elles ne lui apprissent jamais rien d'indigne de la majesté roiale , & ne lui inspirassent que des sentimens nobles & généreux. Car , ajoute Diodore , il est rare que les Rois se portent à des excès vicieux , s'ils ne trouvent dans ceux qui les approchent des approbateurs de leur dérèglement , & des ministres de leurs passions.

Les Rois d'Egypte souffroient sans

peine , non seulement que la qualité des viandes & la mesure du boire & du manger leur fussent marquées , (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte , où tout le monde étoit sobre , & où l'air du pays inspiroit la frugalité) mais encore que toutes leurs heures , & presque toutes leurs actions fussent réglées par la loi.

Dès le matin & au point du jour , lorsque l'esprit est le plus net & les pensées les plus pures , ils lisoient leurs lettres , pour prendre une idée plus juste & plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider.

Sitôt qu'ils étoient habillés , ils alloient sacrifier au temple. Là , environnés de toute leur cour , & les victimes étant à l'autel , ils assistoient à la prière que le Pontife prononçoit à haute voix , & dans laquelle il demandoit aux dieux pour le Roi la santé , & toutes sortes de biens & de prospérités , parce qu'il gouvernoit ses peuples avec bonté & avec justice , & suivoit exactement les loix du royaume. Le Pontife entroit dans un grand détail de ses vertus roiales , marquant qu'il étoit religieux envers les dieux , doux envers les hommes , modéré ,

juste , magnanime , sincère & éloigné du mensonge , libéral , maître de lui-même , punissant au-dessous du mérite, & récompensant au dessus. Il parloit ensuite des fautes que les Rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise ou par ignorance , chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils, & leur déguisoient la vérité. Telle étoit la manière d'instruire les Rois. On croioit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits ; & que le moien le plus efficace de leur inspirer la vertu , étoit de leur marquer leurs devoirs dans des louanges conformes aux loix, & prononcées gravement devant les dieux. Après la prière & le sacrifice , on lisoit au Roi dans les saints livres les conseils & les actions des grands hommes , afin qu'il gouvernât son Etat par leurs maximes , & maintînt les loix qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

J'ai déjà remarqué que le boire & le manger des Rois étoient réglés par les loix tant pour la quantité que pour la qualité. On ne servoit sur leur table que des mets fort communs ; parce que

le but de leurs repas étoit , non de flatter le goût , mais de satisfaire aux besoins de la nature. On auroit dit , remarque l'Historien , que ces règles avoient été dictées non pas tant par un Législateur , que par un habile médecin , uniquement attentif à la santé du Prince. Le même goût de simplicité régnoit dans tout le reste ; & on lit dans Plutar-

*De Isid. &
Ofir. P. 354.*

que qu'il y avoit dans un temple de Thésbes une colonne sur laquelle on avoit gravé des imprécations contre un Roi , qui le premier avoit introduit la dépense & le luxe parmi les Egyptiens. Le principal devoir des Rois , & leur fonction la plus essentielle est de rendre la justice aux peuples. Aussi c'étoit à quoi les Rois d'Egypte donnoient le plus d'attention , persuadés que de ce soin dépendoit , non seulement le repos des particuliers , mais le bonheur de l'Etat , qui seroit moins un royaume qu'un brigandage , si les foibles demeuroient sans protection , & si les puissans trouvoient dans leurs richesses & dans leur crédit l'impunité de leurs crimes & de leurs violences.

Trente Juges étoient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. Le

Prince , pour remplir ces places , choisissoit les plus honnêtes gens du pays , & mettoit à leur tête celui qui se distinguoit le plus par la connoissance & l'amour des loix , & qui étoit le plus généralement estimé. Il leur assignoit certains revenus , afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur tems à faire observer les loix. Ainsi , entretenus honnêtement par la libéralité du Prince, ils rendoient gratuitement au peuple une justice qui lui est dûe de droit, & qui doit être également ouverte à tous les sujets, & encore plus , en un certain sens , aux pauvres qu'aux riches, parce que ceux-ci par eux-mêmes trouvent assez d'appui , au lieu que les autres , par leur état même , sont plus exposés à l'injure , & ont plus besoin de la protection des loix. Pour éviter les surprises , les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence qui éblouit les esprits , & émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche , & l'on vouloit qu'elle seule dominât dans les jugemens , parce qu'elle seule devoit être la ressource du riche & du pauvre , du puissant & du foible.

du favant & de l'ignorant. Le président du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux qu'on appelloit la Vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit à la partie qui devoit gagner sa cause, & c'étoit la forme de prononcer la sentence.

Ce qu'il y avoit de meilleur parmi les loix des Egyptiens, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle étoit *Plat.in Timæ*
un prodige en Egypte : tout s'y fai-^{pag. 656.}
soit toujours de même ; & l'exaëtitude qu'on y avoit à garder les petites choses, maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus lontems ses usages & ses loix.

Le meurtre volontaire étoit puni de mort, de quelque condition que fût *Diod. l. 1. 34*
celui qui avoit été tué, libre ou non.^{pag. 70.}
En quoi les Egyptiens montroient plus d'humanité & d'équité que les Romains, qui donnoient aux maîtres droit absolu de vie & de mort sur leurs esclaves. L'Empereur Adrien le leur ôta dans la suite, & crut devoir corriger cet abus, quelque ancien & quelque autorisé qu'il fût par les loix Romaines.

Pag. 69.

Le parjure étoit aussi puni de mort, parce que ce crime attaque en même tems & les dieux, dont on méprise la majesté en attestant leur nom par un faux ferment ; & les hommes, en rompant le lien le plus ferme de la société humaine, qui est la sincérité & la bonne foi.

Ibid.

Le calomniateur étoit impitoyablement condamné au même supplice qu'auroit subi l'accusé, si le crime s'étoit trouvé véritable.

Ibid.

Celui qui pouvant sauver un homme attaqué ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, & il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans.

Ibid.

Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat : chaque particulier étoit tenu d'inscrire son nom & sa demeure sur un registre public qui demeuroid entre les mains du Magistrat, d'y marquer sa profession, & de déclarer d'où il tiroit de quoi vivre. Si l'on énon-

soit faux, la peine de mort s'ensuivoit.

Pour empêcher les emprunts, d'où *Herod. l. 2. c. 136.* naissent la fainéantise, les fraudes, & la chicane, le Roi Asychis avoit fait une ordonnance fort sensée. Les Etats les plus sages & les mieux policés, comme Athènes & Rome, ont toujours été embarrassés à trouver un juste tempérament pour réprimer la dureté du créancier dans l'exaction de son prêt, & la mauvaise foi du débiteur qui refuse ou néglige de paier ses dettes. L'Egypte prit un sage milieu, qui sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, & sans ruiner les familles, pressoit continuellement le débiteur par la crainte de passer pour infâme, s'il manquoit d'être fidèle. Il n'étoit permis d'emprunter qu'à condition d'engager aux créanciers le corps de son pere, que chacun dans l'Egypte faisoit embaumer avec soin, & conservoit avec honneur dans sa maison, comme il sera dit dans la suite, & qui pouvoit par cette raison être aisément transporté. Or c'étoit une impiété, & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux; & celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir, étoit privé des

honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux morts.

*Diod. lib. 1.
pag. 71.*

Diodore remarque une faute qu'avoient commis quelques Législateurs de la Grèce. Ils défendoient qu'on pût, par exemple, enlever pour dettes à des laboureurs leurs chevaux, leurs charries, & les autres instrumens dont ils se servoient pour cultiver la terre, parce qu'ils trouvoient de l'inhumanité à réduire par là ces pauvres gens à l'impossibilité & de paier leurs dettes, & de gagner leur vie: mais en même tems ils permettoient d'emprisonner les laboureurs mêmes, qui seuls peuvent faire usage de ces instrumens, ce qui les exposoit aux mêmes inconvéniens, & d'ailleurs enlevoit à l'Etat des citoyens qui lui appartiennent, qui lui sont nécessaires, qui travaillent pour l'utilité publique, & sur la personne desquels le particulier n'a aucun droit.

Pag. 72.

La polygamie étoit permise en Egypte, excepté aux Prêtres, qui ne pouvoient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre ou esclave, les enfans étoient censés libres & légitimes.

Pag. 22.

Ce qui marque le plus les profondes ténèbres où étoient plongées les na-

tions qui passoient pour les plus éclairées, est de voir qu'en Egypte le mariage des freres avec les sœurs étoit non seulement autorisé par les loix, mais fondé en quelque sorte sur leur religion même & sur l'exemple des dieux le plus anciennement & le plus généralement honorés dans le pays, savoir Osiris & Isis.

Les vieillards étoient fort respectés en Egypte. Les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur céder par tout la place d'honneur. C'est de là que cette loi a passé à Sparte. *Herod. l. 2.
cap. 10.*

La principale vertu des Egyptiens étoit la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique & particulière. Qui reconnoit les graces, aime à en faire ; & en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. C'étoit sur-tout à l'égard de leurs Rois que les Egyptiens se piquoient de reconnoissance. Ils les honoroient pendant leur vie comme des images vivantes de la divinité, & ils les pleuroient après

leur mort comme les peres communs des peuples. Ce sentiment de respect & de tendresse venoit de la forte persuasion où ils étoient que c'étoit la divinité même qui avoit placé les Rois sur le trône , en les distinguant si fort du reste des mortels ; & qu'ils en portoient le plus noble caractère , en réunissant en eux le pouvoir & la volonté de faire du bien aux autres.

CHAPITRE SECOND.

Des Prêtres & de la Religion des Egyptiens.

LES PRÊTRES en Egypte tenoient le premier rang après les Rois. Ils avoient de grands privilèges & de grands revenus. Leurs terres étoient exemptes de toute imposition. On voit ici des traces de ce qui est dit dans la *Gen. f. 47. 22.* Génèse, que du tems de Joseph les terres des Prêtres ne furent point chargées d'une redevance perpétuelle au Prince, comme celles de tous les autres Egyptiens.

Le Prince , pour l'ordinaire , leur donnoit beaucoup de part dans sa confiance & dans le gouvernement, parce que de tous les sujets de l'Empire c'é-

toient eux qui avoient été les mieux élevés, qui avoient le plus de lumière, & qui étoient les plus dévoués à la personne du Roi, & au bien public. Ils étoient en même tems les dépositaires de la religion & des sciences; & c'est ce qui leur attiroit un si grand respect de la part des habitans du pays & des étrangers, qui s'adressoient également à eux pour les consulter sur ce qu'il y avoit & de plus sacré dans les mystères, & de plus profond dans les sciences.

Les Egyptiens prétendent être les premiers qui ont établi des fêtes & des processions pour honorer les dieux. Il s'en faisoit une dans la ville de Bubaste, où l'on se rendoit de toute l'Egypte, & où il se trouvoit plus de soixante & dix mille personnes, sans compter les enfans. Il y avoit une autre fête surnommée des lumières, qui se célébroit à Saïs. Ceux qui ne s'y trouvoient pas, étoient obligés, dans toute l'étendue de l'Egypte, de tenir des lampes allumées aux fenêtres de leurs maisons. *Herod. l. 2. c. 60.*

On immoloit différens animaux selon les différens pays. Mais c'étoit une cérémonie commune & généralement observée dans tous les sacrifices d'imposer les mains sur la tête de la victime, *Ibid. c. 39.*

de la charger d'imprécations , & de prier les dieux de détourner sur elle tous les malheurs dont les Egyptiens pouvoient être menacés.

*Diod. lib. 1.
pag. 83.*

C'est de l'Egypte que Pythagore avoit emprunté son dogme favori de la métempsychose. Les Egyptiens croioient qu'à la mort des hommes leurs ames passaient dans d'autres corps humains ; & que si elles avoient été vicieuses , elles étoient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses , pour y expier leurs crimes : & qu'après quelques siècles elles venoient de nouveau animer d'autres corps humains.

*Plut. de
Isid. & Osir.
p. 354.*

Les Prêtres avoient entre les mains les livres sacrés , qui renfermoient dans un grand détail , & les principes du gouvernement , & les mystères du culte divin. Les uns & les autres étoient ordinairement envelopés de symboles & d'énigmes ; qui , en voilant la vérité , la rendoient plus respectable & piquoient plus vivement la curiosité. La figure d'Harpocrate qu'on voioit dans les sanctuaires Egyptiens avec le doigt sur la bouche , sembloit avertir qu'on y renfermoit des mystères qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénétrer.

Les Sphinx qui étoient toujours à l'entrée des temples, donnoient le même avertissement. Tout le monde fait que les pyramides, les obélisques, les colonnes, les statues, en un mot tous les monumens publics étoient pour l'ordinaire ornés d'hiéroglyphes, c'est-à-dire d'écritures symboliques, soit que ce fussent des caractères inconnus au vulgaire, soit que ce fussent des figures d'animaux, qui avoient un sens caché & parabolique. Ainsi le lièvre signifioit une attention vive & pénétrante, parce que cet animal a le sens de l'ouïe fort délicat. Une statue de Juge, sans mains, & les yeux baissés en terre, marquoit les devoirs de ceux qui exerçoient la judicature.

*Plut. Sym-
pos. lib. 4.
pag. 670.*

*Id. de Isid.
pag. 355.*

Il y auroit beaucoup de choses à dire, si l'on vouloit traiter à fond ce qui regarde la religion des Egyptiens : mais je me borne à deux articles qui en font la principale partie ; le culte de différentes divinités, & les cérémonies des funérailles.

§. I. CULTE DE DIFFÉRENTES DIVINITÉS.

JAMAIS nation ne fut plus superstitieuse que celle des Egyptiens. Elle

avoit un grand nombre de dieux de différens ordres & de différens étages, dont je ne parle point ici, parce que cette matière appartient plus à la fable qu'à l'histoire. Entre les autres, il y en avoit deux qui étoient généralement honorés dans l'Egypte, Osiris & Isis, qu'on a prétendu être le soleil & la lune : en effet c'est par le culte de ces astres qu'a commencé l'idolâtrie.

Outre ces dieux, l'Egypte adoroit un grand nombre de bêtes ; le bœuf, le chien, le loup, l'épervier, le crocodile, l'ibis, le chat, &c. Plusieurs de ces bêtes n'étoient l'objet de la superstition que de quelques villes particulières ; & pendant qu'un peuple élevait une espèce d'animaux sur ses autels, ses voisins les avoient en abomination. De là les guerres continuelles d'une ville contre une autre ; effet de la fausse politique d'un de leurs rois, qui chercha à les amuser par des guerres de religion, pour leur ôter le tems & les moyens de conspirer contre l'Etat. J'appelle cette politique fausse & mal entendue, parce qu'elle est directement contraire au véritable esprit du gouvernement, qui tend à unir tous les membres de l'Etat par les liens les plus

plus étroits , & qui fait confister fa force dans la parfaite harmonie de toutes fes parties.

Chaque peuple avoit un grand zèle pour fes dieux. Parmi nous , dit Cicéron , il n'eft pas rare de voir des temples dépouillés , & des ftatues enlevées : mais chez les Egyptiens , il eft inoui

Lib. 1. de Nat. Deor. n. 81. Lib. 5. Tuf. cul. Quæft. n. 78.

qu'aucun ait jamais maltraité un crocodile , un ibis , un chat ; & ils auroient fouffert les derniers tourmens , plutôt que de commettre un tel facrilège. Il y

Herod. l. 2.

avoit peine de mort contre quiconque auroit tué volontairement aucun de ces

c. 65. Diod. l. 1. p. 74. & 75.

animaux ; & même peine contre celui qui auroit tué un ibis , ou un chat , de quelque manière que ce fût , volontairement ou non. Diodore rapporte un fait dont il avoit été témoin pendant fon féjour en Egypte. Un Romain aiant tué un chat par mégarde & fans deffein , la populace en fureur courut à fa maifon : & ni l'autorité du Roi qui fur le champ envoya fes gardes , ni la crainte du nom Romain , ne purent le fauver. Leur refpect pour ces animaux les porta dans le tems d'une famine extrême à aimer mieux fe manger les uns les autres , que de toucher à leurs prétendues divinités.

*Herod. lib.
3. c. 27. &c.
Diod. lib. 1.
pag. 76.
Plin. lib. 8.
c. 46.*

De tous ces animaux le bœuf Apis, nommé par les Grecs Epaphus, étoit le plus célèbre. On lui avoit bâti des temples magnifiques. On lui rendoit des honneurs extraordinaires pendant sa vie, & de plus grands encore après sa mort. L'Egypte alors entroit dans un deuil général. On célébroit ses funérailles avec une magnificence qu'on a de la peine à croire. Sous Ptolémée Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à plus de cinquante mille écus. Après qu'on avoit rendu les derniers honneurs au mort, il s'agissoit de lui trouver un successeur ; & on le cherchoit dans toute l'Egypte. On le reconnoissoit à certains signes qui le distinguoient de tout autre : sur le front une tache blanche en forme de croissant : sur le dos la figure d'une aigle ; sur la langue celle d'un escarbot. Quand on l'avoit trouvé, le deuil faisoit place à la joie, & ce n'étoit plus dans toute l'Egypte que festins & réjouissances. On amenoit le nouveau dieu à Memphis pour y prendre possession de sa nouvelle qualité, & il y étoit installé avec beaucoup de cérémonies. On verra dans la

fuite que Cambyse, au retour de sa malheureuse expédition contre l'Ethiopie, trouvant toute l'Egypte en joie à cause qu'on avoit trouvé le dieu Apis, & croiant qu'on insultoit à son malheur, tua dans les transports de sa colère ce jeune bœuf qui ne jouit pas longtemps de sa divinité.

On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites, étoit un fruit de leur séjour dans l'Egypte, & une imitation du dieu Apis, aussi bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israel par le Roi Jéroboam, qui lui-même avoit fait un assez long séjour en Egypte.

Les Egyptiens ne se contentoient pas d'offrir de l'encens aux animaux : ils portoient la folie jusqu'à attribuer la divinité aux légumes de leurs jardins. C'est ce que leur reproche si ingénieusement le Poète satyrique.

Juven. Sat.
syr. 15.

Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat
Pais hæc : illa pavet saturam serpentibus Ibim.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

D ij

Illic cæruleos , hinc piscem fluminis , illic
Oppida tota canem venerantur , nemo Dianam.
Porrum & cæpe nefas violare , ac frangere morfu.
O sanctas gentes , quibus hæc nascuntur in hortis
Numina !

On doit être bien étonné de voir la nation du monde qui se piquoit le plus de sagesse & de lumière , s'abandonner si follement aux superstitions les plus grossières & les plus ridicules. En effet , rendre à des animaux & à de vils insectes un culte religieux , les placer au milieu des temples , les nourrir avec soin & à * grands frais , punir de mort ceux qui leur ôtoient la vie , les embaumer , & leur destiner des tombeaux publics , aller jusqu'à reconnoître pour dieux des poireaux & des oignons , invoquer de pareilles divinités dans ses besoins , en attendre du secours & de la protection ; ce sont des excès qui nous paroissent à peine croiables , & qui sont néanmoins attestés par toute l'antiquité. On entre dans un temple magnifique , dit Lucien , où brillent de toutes parts l'or & l'argent. Les yeux avides y cherchent un dieu , & n'y trouvent qu'une cicogne , un singe , un chat ; belle image , ajoute-t-il , de beaucoup

* Diodore assure que de son tems même ces dépenses n'alloient pas à moins de cent mille écus.
Lib. 1. pag. 76.

Lucian.
Imag.

de palais, dont les maîtres ne font pas le plus bel ornement.

On raporte différentes raisons du *Diod. lib. 1.* culte que les Egyptiens rendoient aux *P. 77. &c.* animaux.

La première se tire de la Fable. On prétend que les dieux, dans une conspiration que firent contre eux les hommes, se réfugièrent en Egypte, & s'y cachèrent sous différentes formes d'animaux. Et de là le culte divin, qui depuis leur a été rendu.

La seconde est tirée ^a de l'utilité que chacun de ces animaux procuroit aux hommes : les bœufs, pour le labourage ; les brebis, par leur laine & leur lait ; les chiens, pour la chasse & pour la garde des maisons, d'où vient que le dieu Anubis est représenté avec une tête de chien ; l'ibis qui est une espèce de cigogne, parce qu'il donne la chasse à des serpens ailés, qui sans cela infesteroient l'Egypte ; le crocodile, qui est un animal amphibie, c'est-à-dire qui vit également dans l'eau & sur la terre, d'une * grandeur & d'une force surprenantes, parce qu'il défend

* Cette grandeur va jusqu'à plus de 17 coudées. *Herod. l. 2. cap. 68.*

^a *Ipsi, qui irridentur, quam ex ea caperent, con-*
Ægyptii nullam belluam, fecerunt. Cic. lib. 1. de
nisi ob aliquam utilitatem Nat. deor. n. 101.

le pays contre l'incursion des voleurs Arabes ; & l'ichneumon , parce qu'il empêche la race des crocodiles de se trop multiplier , ce qui deviendrait funeste à l'Égypte. Or cette petite bête rend ce service au pays en deux manières. Premièrement elle observe le tems que le crocodile est absent , & elle brise ses œufs , sans les manger. En second lieu , lorsque le crocodile dort sur le rivage du Nil , & il dort toujours la gueule ouverte , ce petit animal , qui s'étoit tenu caché dans le limon , faute tout d'un coup dans sa gueule , pénètre jusques dans ses entrailles qu'il ronge , puis se fait une ouverture en lui perçant le ventre dont la peau est fort tendre , & sort impunément , vainqueur par la finesse de la force d'un si terrible animal.

Les philosophes , peu contens de raisons si foibles pour couvrir de si étranges absurdités qui deshonoreroient le paganisme , & dont ils rougissoient en secret , ont imaginé , sur-tout depuis l'établissement du christianisme , une troisième raison du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux , & ont dit que ce n'étoit pas à ces animaux , mais aux dieux dont ils étoient

les symboles , que se terminoit ce culte. » Les Philosophes , dit Plutarque , Pag. 381.
 dans le traité même où il examine ce qui regarde les deux divinités les plus célèbres de l'Egypte , Isis & Osiris ; » les Philosophes honorent
 » l'image de dieu , quelque part qu'elle
 » se montre , même dans les êtres qui
 » sont sans vie , bien plus encore par
 » conséquent dans ceux qui sont animés. On doit donc approuver , non
 » ceux qui adorent ces créatures , mais
 » ceux qui par elles remontent jusqu'à
 » la divinité. On les doit regarder comme
 » autant de miroirs que nous fournit la nature , dans lesquels la divinité se peint d'une manière éclatante ;
 » ou , comme autant d'instrumens dont elle se sert pour faire éclore au dehors son incompréhensible sagesse.
 » Quand donc , pour embellir des statues , on entasseroit dans un même
 » endroit tout l'or & toutes les pierres du monde , ce n'est point à ces
 » statues qu'il faudroit rapporter son culte : car la divinité n'existe point dans
 » des couleurs artistement dispensées ,
 » ni dans une matière fragile , destituée
 » de mouvement & de sentiment. » Pag. 377.
 Plutarque dit dans le même traité , que & 378.

D iv

» comme le soleil , la lune , le ciel , la
» terre , la mer , sont communs à tous
» les hommes , mais ont des noms dif-
» férens selon la différence des nations
» & des langages : ainsi , quoiqu'il n'y
» ait qu'une Divinité unique & une
» Providence unique qui gouverne
» l'univers , & qui a sous elle différens
» ministres subalternes, on donne à cette
» divinité , qui est la même , différens
» noms , & on lui rend différens hon-
» neurs , selon les loix & les coutumes
» de chaque pays. «

Ces réflexions , qui présentent ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour justifier le culte idolâtre , étoient-elles bien propres à en couvrir le ridicule ? Etoit-ce relever dignement les attributs divins , que de les vouloir faire admirer , & d'en chercher l'image dans les bêtes les plus viles & les plus méprisables ; dans un crocodile , dans un serpent , dans un chat ? N'étoit-ce pas plutôt dégrader & avilir la divinité , dont les plus stupides ont ordinairement une idée tout autrement grande & auguste ?

Encore ces philosophes n'étoient-ils pas toujours si fidèles à remonter des êtres sensibles à leur Auteur invisible.

L'Ecriture nous apprend que ces prétendus sages ont mérité par leur orgueil & par leur ingratitude d'être livrés *Rom' c. 1. v. 21-25.* à un sens réprouvé, & de devenir plus fous que le peuple, pour avoir changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image de bêtes à quatre piés, d'oiseaux & de reptiles, & pour avoir adoré la créature à la place du Créateur.

Pour faire voir ce qu'étoit l'homme par lui-même, Dieu a permis que le pays de toute la terre où la sagesse humaine avoit été portée au plus haut degré, fût aussi le théâtre de l'idolâtrie la plus grossière & la plus ridicule. Et d'un autre côté, pour faire voir ce que peut la force toute-puissante de sa grace, il a converti les affreux deserts d'Egypte en un paradis terrestre, en les peuplant, dans le tems marqué par sa providence, d'une troupe innombrable d'illustres solitaires, qui par la ferveur de leur piété, & l'austérité de leur pénitence, ont fait tant d'honneur au christianisme. Je ne puis m'empêcher d'en rapporter un célèbre exemple, & j'espère que le Lecteur me pardonnera cette espèce de digression.

La grande merveille de la basse Thébaïde, dit M. l'Abbé Fleury dans son

Histoire Ecclésiastique, étoit la ville d'Oxirynque. Elle étoit peuplée de moines dedans & dehors, en sorte qu'il y en avoit plus que d'autres habitans. Les bâtimens publics & les temples d'idoles avoient été convertis en monastères; & on en voioit par toute la ville plus que de maisons particulières. Les moines logeoient jusques sur les portes & dans les tours. Il y avoit douze Eglises pour les assemblées du peuple, sans compter les oratoires des Monastères. Cette ville avoit vingt mille vierges, & dix mille moines. On y entendoit jour & nuit retentir de tous côtés les louanges de Dieu. Il y avoit, par ordre des magistrats, des sentinelles aux portes, pour découvrir les étrangers & les pauvres; & c'étoit à qui les retiendroit le premier pour exercer envers eux l'hospitalité.

§. II. CÉRÉMONIES DES *Funérailles.*

IL me reste à rapporter en abrégé les cérémonies des funérailles.

Le respect que tous les peuples ont eu dans tous les tems pour les corps morts, & les soins religieux qu'ils ont

toujours pris des tombeaux , semblent insinuer la persuasion où l'on étoit que ces corps n'y étoient mis qu'en dépôt.

Nous avons déjà observé , en parlant des pyramides , avec quelle magnificence étoient construits les sépulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens sacrés pour porter aux siècles futurs la mémoire des grands Princes , on les regardoit encore comme des demeures où les corps devoient séjourner pendant le cours d'une longue suite de siècles : au lieu que les maisons étoient *Diod. lib. 1. pag. 47.* appelées des hôtelleries , où l'on n'étoit qu'en passant & pendant une vie trop courte pour s'y attacher.

Quand quelqu'un étoit mort dans une famille , tous les parens & tous les amis quittoient leurs habits ordinaires pour en prendre de lugubres , & s'abstenoient du bain , du vin , & de tous mets exquis. Le deuil duroit quarante ou soixante & dix jours , apparemment selon la qualité des personnes.

Il y avoit trois manières d'embaumer *Herod. l. 2. c. 85. &c.* les corps. La plus magnifique étoit pour les personnes les plus considérables , & *Diod. l. 1. pag. 81.* la dépense en montoit à un talent d'argent , c'est-à-dire à trois mille livres.

Plusieurs ministres étoient employés à cette cérémonie. Les uns vuidoient la cervelle par les narines avec un ferrement fait exprès pour cela. D'autres vuidoient les entrailles & les intestins, en faisant au côté une ouverture avec une pierre d'Ethiopie tranchante comme un rasoir. Puis ils remplissoient ces vuides de parfums & de diverses drogues odoriférantes. Comme cette évacuation, accompagnée nécessairement de quelques dissections, sembloit avoir quelque chose de violent & d'inhumain, ceux qui y avoient travaillé, prenoient la fuite, quand l'opération étoit achevée, & étoient poursuivis à coups de pierre par les assistans. On traitoit fort honorablement ceux qui étoient chargés d'embaumer le corps. Ils le remplissoient de myrrhe, de canelle, & de toutes sortes d'aromates. Après un certain tems ils l'envelopoient de bandelettes de lin très fines, qu'ils colloient ensemble avec une espèce de gomme fort déliée, & qu'ils enduisoient encore de parfums les plus exquis. Par ce moien on prétend que la figure entière du corps, les traits même du visage, & jusqu'aux poils des paupières & des sourcils, se

conservoient parfaitement. Quand le corps avoit été ainsi embaumé, on le rendoit aux parens, qui l'enfermoient dans une espèce d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort : puis ils le plaçoient debout & droit contre la muraille soit dans leurs tombeaux, s'ils en avoient, soit dans leurs maisons. C'est ce qu'on appelle momies. Il en vient encore tous les jours d'Egypte, & plusieurs curieux en conservent dans leurs cabinets. On voit par là quel soin les Egyptiens prenoient des corps morts. Leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle. Les enfans, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, & s'excitoient à aimer les loix qu'ils leur avoient laissées. On reconnoit, dans les funérailles de Joseph en Egypte, une partie des cérémonies dont je viens de parler.

J'ai dit que le public avoit reconnu les vertus des morts, parce qu'avant que d'être admis dans l'asyle sacré des tombeaux, il falloit qu'ils subissent un jugement solennel. Et cette circonstance des funérailles chez les Egyptiens, est une des choses des plus remarquables qui se trouvent dans l'histoire ancienne.

C'étoit , chez les payens , une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes ; & ils croioient que de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. L'assemblée des Juges se tenoit au delà d'un lac , qu'ils passoient dans une barque. Celui qui la conduisoit s'appelloit en langue Egyptienne *Charon* ; & c'est sur cela que les Grecs , instruits par Orphée qui avoit été en Egypte , ont inventé leur fable de la barque de Charon. Aussitôt qu'un homme étoit mort , on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise , on en condannoit la mémoire , & il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des loix , qui s'étendoit jusqu'après la mort ; & chacun , touché de l'exemple , craignoit de deshonorer sa mémoire & sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute , on l'ensevelissoit honorablement.

Ce qu'il y avoit de plus étonnant

dans cette enquête publique établie contre les morts , c'est que le trône même n'en mettoit pas à couvert. Les Rois étoient épargnés pendant leur vie, le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exemts du jugement qu'il falloit subir après la mort , & quelques - uns ont été privés de la sépulture. Il se passoit quelque chose de semblable chez les Israélites. Nous voions dans l'Ecriture que les méchans Rois n'étoient point ensevelis dans les tombeaux de leurs ancêtres. Par là ils apprenoient, que si leur majesté les met pendant leur vie au dessus des jugemens humains , ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Lors donc que le jugement qui avoit été prononcé se trouvoit favorable au mort, on procédoit aux cérémonies de l'inhumation. On faisoit son panégyrique , mais sans y rien mêler de sa naissance : toute l'Égypte étoit censée noble. On ne comptoit pour louanges solides & véritables que celles qui étoient rendues au mérite personnel du mort. On le louoit de ce que dans sa jeunesse il avoit eu une excellente éducation , & de ce que dans un âge

plus avancé il avoit cultivé la piété à l'égard des dieux, la justice envers les hommes, la douceur, la modestie, la retenue, & toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Alors tout le peuple applaudissoit, & donnoit aussi des louanges magnifiques au mort, comme devant être associé pour toujours à la compagnie des hommes vertueux dans le royaume de Pluton.

EN FINISSANT l'article qui regarde les cérémonies des funérailles, il n'est pas hors de propos de faire remarquer aux jeunes gens les manières différentes dont en usoient les Anciens à l'égard des corps morts. Les uns, comme nous l'avons dit des Egyptiens, après les avoir embaumés les exposoient en vûe, & en conservoient le spectacle. D'autres les bruloient sur un bucher: & cette coutume étoit en usage chez les Romains. D'autres enfin les dépoisoient dans la terre.

Le soin de conserver les corps sans les cacher dans les tombeaux, paroît injurieux à l'humanité en général, & aux personnes en particulier que l'on prétend ainsi respecter, parce qu'il rend leur humiliation & leur difformité visibles, &, quelque soin qu'on

en puisse prendre , n'offre aux spectateurs que de tristes & d'affreux restes de leurs visages. La coutume de bruler les morts a quelque chose de cruel & de barbare , en se hâtant de détruire ce qui reste des personnes les plus chères. Celle d'enterrer les morts est certainement la plus ancienne & la plus religieuse. Elle remet à la terre ce qui en a été tiré , & nous prépare à croire que le corps qui en a été formé une première fois , pourra bien en être tiré une seconde.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Soldats & de la Guerre.

LA PROFESSION militaire étoit en grand honneur dans l'Egypte. Après les familles Sacerdotales , celles qu'on estimoit les plus illustres, étoient, comme parmi nous , les familles destinées aux armes. On ne se contentoit pas de les honorer , on les récompensoit libéralement. Les soldats avoient douze *Arures* , exemptes de tout tribut & de toute imposition. L'*Arure* étoit une portion de terre labourable , qui répondoit à peu près à la moitié d'un

de nos arpens. Outre ce privilège , on fournissoit par jour à chacun d'eux cinq livres de pain , deux livres de viande , & une pinte de vin. C'étoit de quoi nourrir une partie de leur famille. Par là on les rendoit plus affectionnés & plus courageux ; & l'on trouvoit , re-

Lib. 1. p. 67. marque Diodore , que c'eût été manquer contre les règles , non seulement de la saine politique , mais du bon sens, que de confier la défense & la sûreté de l'Etat à des gens qui n'auroient eu aucun intérêt à sa conservation.

Herod. lib. 2. cap. 154-168. Quatre cens mille soldats que l'Egypte entretenoit continuellement , étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec le plus de soin. On les préparoit aux fatigues de la guerre par une éducation mâle & robuste. Il y a un art de former les corps aussi bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre , étoit bien connu des Anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. La course à pié , la course à cheval , la course dans les chariots , se faisoient en Egypte avec une adresse admirable , & il n'y avoit point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. L'Ecriture *Cant. i. 8. Isai. 36. 9.* vante en plusieurs endroits leur cavalerie.

Les loix de la milice se conservoient aisément parmi eux , parce que les pères les apprennent à leurs enfans. Car la profession de la guerre passoit de père en fils comme les autres. On attacheoit seulement une note d'infamie à ceux qui prenoient la fuite dans le combat , ou qui faisoient paroître de la lâcheté , parce qu'on aimoit mieux les retenir par un motif d'honneur que par la crainte du châtement.

Diod. p. 72.

Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires , & parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix , parce qu'elle aimoit la justice , & n'avoit de soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit , elle ne songeoit point à faire des conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre ; & avec elles la politesse & les loix. Elle régnoit par la sagesse de ses conseils , & par la supériorité de ses connoissances ; & cet empire d'esprit lui parut plus

noble & plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Elle a cependant formé d'illustres Conquérans , & nous en parlerons dans la suite quand nous traiterons de l'histoire de ses Rois.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De ce qui regarde les Sciences & les Arts.

LES EGYPTIENS avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses , & ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'esprit , & à rendre la vie commode & heureuse. Les inventeurs des choses utiles recevoient , & de leur vivant , & après leur mort , de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures , & les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voit des bibliothèques , est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit , inspiroit l'envie d'y entrer ,

& d'en pénétrer les secrets : on les appelloit *le trésor des remèdes de l'ame*. Elle s'y guériffoit de l'ignorance , la plus dangereuse de ses maladies , & la source de toutes les autres. Ψυχὴς ἰα-
τρικόν.

Comme leur pays étoit uni , & leur ciel toujours pur & sans nuages , ils ont été des premiers à observer le cours des astres. Ces observations les ont conduits à régler le cours de * l'année sur celui du soleil : car chez eux , comme le remarque Diodore , dans les tems les plus reculés , l'année étoit composée de trois cens soixante-cinq jours & six heures. Pour reconnoître leurs terres couvertes tous les ans par le débordement du Nil , les Egyptiens ont été obligés de recourir à l'arpentage , qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étoient grands observa-

* On ne sera pas surpris que les Egyptiens , les plus savans observateurs du monde , soient parvenus à cette connoissance , si l'on fait réflexion que l'année lunaire , dont se servoient les Grecs & les Romains , toute incommode & toute informe qu'elle paroît , supposoit néanmoins la connoissance de l'année solaire , telle que Diodore de Sicile l'attribue aux Egyptiens. On verra du premier coup d'œil , en calculant leurs intercalations , que ceux qui avoient été les auteurs de cette forme d'année , avoient su qu'aux trois cens soixante-cinq jours il falloit ajouter quelques heures pour se retrouver avec le soleil. Ils se trompoient seulement en ce qu'ils croioient que c'étoit six heures justes , au lieu qu'il s'en faut près de 12 minutes.

teurs de la nature, qui dans un pays si ferein, & sous un soleil si ardent, étoit forte & féconde.

C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. On n'abandonnoit point au caprice des médecins la manière de traiter les malades. Ils avoient des règles fixes, qu'ils étoient obligés de suivre; & ces règles étoient les observations anciennes des habiles maîtres, qui étoient consignées dans les livres sacrés. En les suivant, ils ne répondoient point du succès: autrement on les en rendoit responsables, & il y avoit contre eux peine de mort. Cette loi étoit utile pour réprimer la témérité des charlatans, mais pouvoit être un obstacle aux nouvelles découvertes & à la perfection de l'art. Chaque médecin, si l'on en croit Hérodote, se renfermoit dans la cure d'une seule espèce de maladie: les uns pour les yeux, d'autres pour les dents, & ainsi du reste.

Lib. 2. c. 84.

Ce que nous avons dit des pyramides, du labyrinthe, de ce nombre infini d'obélisques, de temples, de palais dont on admire encore les précieux restes dans toute l'Egypte, & dans lesquels brilloient à l'envi la ma-

gnifcence des Princes qui les avoient construits , l'habileté des ouvriers qui y avoient été employés , la richesse des ornemens qui y étoient répandus , la justesse des proportions & des symétries qui en faisoient la plus grande beauté ; ouvrages , dans plusieurs desquels s'est conservée jusqu'à nous la vivacité même des couleurs , malgré l'injure du tems qui amortit & consume tout à la longue : tout cela , dis-je , montre à quel point de perfection l'Egypte avoit porté l'architecture , la peinture , la sculpture , & tous les autres arts.

Ils ne faisoient pas grand cas ni de cette partie de la gymnastique ou palestre , qui ne tendoit point à procurer au corps une force solide & une santé robuste ; ^a ni de la musique , qu'ils regardoient comme une occupation non seulement inutile , mais dangereuse , & propre seulement à amollir les esprits.

Diod. l. 2.

p. 73.

^a Τὴν δὲ μουσικὴν ἐμίχουσιν ἢ βλαβεράν , ὅς ἐστι ἐπιθυμύουσα
 οὐ μόνον ἀχρεῖαν ὑπάρχειν , ἀλλὰ τὰς τῆς ἀνδρείου ψυχάς.



CHAPITRE CINQUIÈME.

*Des Laboureurs , des Pasteurs , des
Artisans.*

*Diod. l. 1.
pag. 67. 68.*

LEs laboureurs , les pasteurs , les artisans , qui formoient les trois conditions du bas étage en Egypte , ne laissoient pas d'y être fort estimés , sur-tout les laboureurs & les pasteurs. Il falloit qu'il y eût des emplois & des personnes plus considérables , comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : mais leur éclat ne fait pas mépriser les bras , les mains , les jambes , ni les parties les plus basses. Ainsi parmi les Egyptiens , les prêtres , les soldats , les savans avoient des marques d'honneur particulières : mais tous les métiers , jusqu'aux moindres , étoient en estime , parce qu'on ne croioit pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens , dont les travaux , quels qu'ils fussent , contribuoient au bien public.

Une autre raison supérieure leur avoit pu d'abord inspirer ces sentimens d'équité & de modération , qu'ils conservèrent lontems. Comme ils descendoient tous d'un même pere , qui étoit

étoit Cham , le souvenir de cette origine commune encore récente , étant présent à l'esprit de tous dans les premiers siècles , établit parmi eux une espèce d'égalité , qui leur faisoit dire que toute l'Egypte étoit noble. En effet la différence des conditions , & le mépris qu'on fait de celles qui paroissent les plus basses , ne vient que de l'éloignement de la tige commune , qui fait oublier que le dernier des roturiers , si l'on veut remonter à la source, descend d'une famille aussi noble que les plus grands Seigneurs.

Quoi qu'il en soit , en Egypte nulle profession n'étoit regardée comme basse & fordide. Par ce moien tous les arts venoient à leur perfection. L'honneur qui les nourrit se méloit par-tout. La loi assignoit à chacun son emploi , qui se perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux , ni changer de profession. On faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vû faire , & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance ; & chacun ajoutant sa propre expérience à celle de ses ancêtres , avoit bien plus de facilité à exceller dans son art. D'ailleurs cette coutume salutaire , établie anciennement dans la

nation & dans le pays , éteignoit toute ambition mal entendue , & faisoit que chacun demeuroit content dans son état , sans aspirer par des vûes d'intérêt , de vanité , ou de légéreté à un plus haut rang.

*Diod. lib. 1.
pag. 67.*

C'étoit - là la source d'une infinité d'inventions singulières que chacun imaginoit dans son art pour le conduire à sa perfection , & pour contribuer ainsi aux commodités de la vie & à la facilité du commerce. J'avois d'abord regardé comme une fable ce que Diodore raporte de l'industrie des Egyptiens , qui savoient , par une fécondité artificielle , faire éclore des poulets sans faire couver les œufs par des poules. Mais tous les voyageurs modernes attestent la vérité de ce fait , qui mérite certainement d'être observé , & que l'on dit aussi n'être pas inconnu en Europe. Selon leurs relations , les Egyptiens mettent les œufs dans des fours auxquels ils savent donner un degré de chaleur si tempéré , & qui se raporte si bien à la chaleur naturelle des poules , que les poulets qui en viennent sont aussi forts que ceux qui sont couvés à l'ordinaire. Le tems propre à cette opération est depuis la

fin de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur étant excessive en Egypte tout le reste de l'année. Pendant ces quatre mois ils font couver plus de trois cens mille œufs, qui ne réussissent pas tous à la vérité, mais qui ne laissent pas de fournir à peu de frais une quantité prodigieuse de volailles. L'habileté consiste à donner aux fours un degré de chaleur convenable, & qui ne passe pas une certaine mesure. On emploie environ dix jours pour échauffer ces fours, & autant à peu près pour faire éclore les œufs. C'est une chose divertissante, disent les relations, que de voir éclore ces poulets, dont les uns ne montrent que la tête, les autres sortent de la moitié du corps, & les autres tout-à-fait; & dès qu'ils sont sortis, ils courent au travers de ces œufs; ce qui fait un vrai plaisir. On peut voir dans les voyages de Corneille le Bruyn *Tom. 2. p. 64.* ce que les différens voyageurs ont écrit sur ce sujet. Pline en fait aussi mention: *Lib. 10. cap. 14.* mais il paroît qu'au lieu de fours les Egyptiens anciennement faisoient éclore les œufs dans du fumier.

J'ai dit que les laboureurs sur-tout, & ceux qui prenoient soin des troupeaux, étoient fort considérés en Egy-

pte , à l'exception de quelques contrées , où les derniers n'étoient point soufferts. En effet , c'est à ces deux professions qu'elle devoit ses richesses & son opulence. C'est une chose étonnante de voir ce que le travail & l'adresse des Egyptiens tiroient d'un pays, dont l'étendue n'étoit pas fort considérable , mais dont le fonds étoit devenu , par le bienfait du Nil , & par l'industrie laborieuse des habitans , d'une merveilleuse fécondité.

Il en sera toujours ainsi de tout royaume , où l'attention de ceux qui gouvernent sera tournée vers le bien public. La culture des terres , & la nourriture des animaux , seront une source inépuisable de biens & d'avantages partout où , comme en Egypte , on se fera un devoir de les soutenir & de les protéger par principe d'Etat & de politique ; & c'est un grand malheur qu'elles soient tombées maintenant dans un mépris général , quoique ce soient elles qui fournissent les besoins & même les délices de la vie à toutes les conditions que nous regardons comme relevées. » Car , dit M. l'Abbé Fleury dans son admirable livre des mœurs des Israélites , où il examine à

fond la matière que je traite , » c'est le
 » payſan qui nourrit les bourgeois ,
 » les officiers de juſtice & de finance ,
 » les gentilſhommes , les eccléſiaſti-
 » ques ; & de quelque détour que l'on
 » ſe ſerve pour convertir l'argent en
 » denrées , ou les denrées en argent , il
 » faut toujours que tout revienne aux
 » fruits de la terre , & aux animaux
 » qu'elle nourrit. Cependant , quand
 » nous comparons enſemble tous ces
 » différens degrés de conditions , nous
 » mettons au dernier rang ceux qui
 » travaillent à la campagne ; & plu-
 » ſieurs eſtiment plus de gros bour-
 » geois inutiles , ſans force de corps ,
 » ſans induſtrie , ſans aucun mérite ,
 » parce qu'ayant plus d'argent , ils mé-
 » nent une vie plus commode & plus
 » délicate.

» Mais ſi nous imaginions un pays
 » où la différence des conditions ne fût
 » pas ſi grande ; où vivre noblement
 » ne fût pas vivre ſans rien faire , mais
 » conſerver ſoigneuſement ſa liberté ,
 » c'eſt-à-dire n'être ſujet qu'aux loix
 » & à la puiffance publique , ſubſiſter
 » de ſon fonds ſans dépendre de per-
 » ſonne , & ſe contenter de peu plutôt
 » que de faire quelque baſſeſſe pour

» s'enrichir : un pays où l'on méprisât
» l'oisiveté , la mollesse & l'ignorance
» des choses nécessaires pour la vie ; &
» où l'on fit moins de cas du plaisir que
» de la santé & de la force du corps :
» en ce pays-là il seroit bien plus hon-
» nête de labourer , ou de garder un
» troupeau , que de jouer ou se pro-
» mener toute la vie. « Or , il ne faut
point recourir à la république de Pla-
ton , pour trouver des hommes en cet
état. C'est ainsi qu'a vécu la plus grande
partie du monde pendant près de qua-
tre mille ans : non seulement les Israé-
lites , mais les Egyptiens , les Grecs ,
les Romains , c'est-à-dire les nations les
plus policées , les plus sages , les plus
guerrières , les plus éclairées en tout
genre. Elles nous apprennent toutes le-
cas que nous devrions faire de la cultu-
re des terres , & du soin des troupeaux :
dont l'une , sans parler du chanvre &
du lin d'où l'on tire des toiles , nous
fournit par les grains , les fruits , les lé-
gumes une nourriture non seulement
abondante , mais délicieuse ; & l'autre ,
outre les viandes exquisés dont il cou-
vre nos tables , met presque seul en mou-
vement les manufactures & le commer-
ce par le moien des cuirs & des étofes.

L'intention des Princes pour l'ordinaire , & leur intérêt certainement , est qu'on ménage & qu'on favorise les gens de la campagne , qui soutiennent à la lettre le poids du jour & de la chaleur , & qui portent une grande partie des charges du royaume. Mais les bonnes intentions des Princes sont souvent frustrées par l'insatiable & impitoyable avidité de ceux qui sont chargés du recouvrement de leurs deniers. L'histoire nous a conservé une belle parole de Tibère à ce sujet. Un Diod. l. 57. pag. 608. Gouverneur du pays même dont nous parlons ici , c'est-à-dire de l'Egypte , ayant augmenté l'imposition annuelle que paieoit la province , sans doute pour faire sa cour à l'Empereur , & lui ayant envoyé une somme plus considérable qu'à l'ordinaire ; Tibère , qui dans ses premières années pensoit , ou du moins parloit bien , lui répondit , que *a son intention étoit qu'on tondît ses brebis , & non pas qu'on les écorchât.*

a Κίρεσθαι μὲν τὰ πρόβατα , ἀλλ' ἢ ἐκ ἀποτίρεσθαι βούλομαι.



CHAPITRE SIXIÈME.

De la fécondité de l'Égypte.

JE ne parlerai ici que de quelques plantes particulières à l'Égypte, & de l'abondance du blé qui y croissoit.

Papyrus. C'est une plante qui pousse quantité de tiges triangulaires hautes de six ou sept coudées. Les Anciens ont écrit d'abord sur des feuilles de palmiers : puis sur des écorces d'arbres, d'où est venu le mot *liber* : après cela sur des tablettes enduites de cire, où l'on imprimoit les caractères avec un poinçon qui avoit un bout aigu pour écrire, & l'autre plat pour effacer : ce qui a donné lieu à cette expression d'Horace,

Satyr. 10.
l. 1.

Sæde stylum veritas, iterum quæ digna legi sint
Scripturus :

qui signifie que pour faire un bon ouvrage, il faut beaucoup effacer, beaucoup corriger. Enfin on introduisit l'usage du papier. C'étoient des feuilles propres à écrire, faites de l'écorce de la plante dont nous parlons, *papyrus*, appelée autrement *byblus*:

Lucan.

Nondum flumineas Memphis contexere byblos
Noverat.

Merveilleuse ^a invention , dit Pline : qui est d'un si grand usage dans la vie , qui fixe la mémoire des faits , & qui immortalise les hommes ! Varron l'attribue à Alexandre le Grand , lorsqu'il bâtit Alexandrie : mais elle est bien plus ancienne que lui ; il ne fit que la rendre plus commune. Le même Pline ajoute qu'Eumène , Roi de Pergame , substitua le parchemin au papier par jalousie contre Ptolémée Roi d'Egypte , se piquant de l'emporter par ce moien sur sa bibliothèque , dont les livres n'étoient que de papier. Le parchemin est une peau de mouton ou de bœlier , préparée pour écrire. On l'appelle *pergamenum* , à cause qu'il a été inventé par les Rois de Pergame. Tous les anciens Manuscrits sont sur du parchemin , ou sur du vélin qui est une peau de veau , plus délicate que le parchemin ordinaire. C'est une chose curieuse de voir comment notre papier , qui est si blanc & si fin , se fait de vieux haillons & de sales chiffons qu'on ramasse dans les rues. La plante nommée *papyrus* , ser-

a Postea promiscuè pa- | Chartæ usu maximè huma-
 tuit usus rei , quâ constat | nitas constat in memoria.
 immortalitas hominum.....

voit aussi à faire des voiles de vaisseaux, des cordages, des habits, des couvertures, &c.

*Plin. l. 19.
cap. 1.*

Linum. Le lin est une plante dont l'écorce est pleine de filets qui servent à faire de la toile déliée. On avoit en Egypte une adresse merveilleuse pour le préparer & le travailler, les fils qu'on en tiroit étant d'une si grande finesse qu'ils échapoient presque à la vûe. Les prêtres n'y étoient vêtus que de lin, & jamais de laine; & c'étoit aussi l'habillement ordinaire des personnes considérables. On en faisoit un grand commerce, & il s'en transportoit beaucoup dans les pays étrangers. Ce travail occupoit un grand nombre de personnes en Egypte, sur-tout parmi les femmes, comme on le voit dans l'endroit d'Isaïe où ce Prophète menace l'Egypte d'une affreuse sécheresse qui en fera cesser tous les travaux :

Isai. 19. 9. Confundentur qui operabantur linum, pe-

Exod. 9. 31. cientes & texentes subtilia. On voit aussi dans l'Ecriture que l'un des effets de la grêle que Moïse fit tomber en Egypte, fut de ruiner tout le lin qui commençoit déjà à monter en graine : c'étoit au mois de Mars.

Plin. ibid. Byssus. C'étoit une autre espèce de

lin , extrêmement fin & délié, qui étoit souvent teint en pourpre. Il étoit fort cher , & il n'y avoit que les gens riches & aisés qui s'en vétissent. Pline , qui donne la première place au lin incombustible , met celui-ci après , & dit qu'il servoit à la parure & à l'ornement des dames. Il paroît par l'Écriture sainte que c'étoit de l'Égypte sur-tout qu'on tiroit les toiles composées de cette espèce de lin : *Byssus varia de Ægypto texta est tibi.* Ezech. 27. 7.

Je ne parle point du *lotus* , plante fort commune & fort estimée en Égypte , dont la graine servoit autrefois à faire du pain. Il y avoit un autre *lotus* en Afrique , qui a donné son nom aux *Lotophages* , parce qu'ils vivoient du fruit de cet arbre : fruit d'un goût si délicieux , s'il en faut croire Homère , qu'il faisoit oublier à ceux qui en mangeoient toutes les douceurs de la patrie , comme Ulysse l'éprouva à son retour de Troie. Odys. lib. 9. v. 84-102.

En général les légumes & les fruits étoient excellens en Égypte , & auroient pu ,^a comme Pline le remar-

^a Proximus byssino , mulierum maximè deliciis... ^b Ægyptus frugum quidem fertilissima , sed ut prope sola iis cavere possit , tanta

que, fuffire feuls pour la nourriture ; tant la bonté & l'abondance en étoient grandes. En effet les ouvriers ne vivoient prefque d'autre chofe , comme on le voit dans ceux qui travailloient aux pyramides.

Outre ces richesses champêtres , le Nil , par la pêche & par la nourriture des troupeaux , furniffoit la table des Egyptiens de poiffons exquis de toute efpèce , & de viandes très fucculentes. C'eft ce qui fit regretter fi fort l'Egypte aux Ifraélites , quand ils fe trouvèrent dans le défert. *Qui nous donnera de la chair à manger , difoient-ils d'un ton plaintif & féditieux ? Nous nous fouvenons des poiffons que nous mangions en Egypte prefque pour rien. Les concombres , les melons , les poireaux , les oignons , & l'ail nous reviennent dans l'efprit . . . Nous étions affis près des marmites pleines de viandes , & nous mangions du pain tant que nous voulions.*

Num. 11. 4.
5.
Exod. 16. 3.

Mais la grande & l'incomparable richesse de l'Egypte étoit le blé , qui la mettoit en état , même dans des tems de famine prefque univerfelle , de nourrir tous les peuples voifins , com-

est ciborum ex herbis abundantia. *Plin. lib. 21.* } *cap. 15.*

me cela arriva sous Joseph. Dans les tems postérieurs elle fut toujours la ressource & le grenier le plus assuré de Rome & de Constantinople. On fait que la calomnie inventée contre saint Athanase , à qui l'on imputoit d'avoir menacé d'empêcher à l'avenir que l'on ne transportât du blé d'Alexandrie à Constantinople , fit entrer en fureur contre ce saint Evêque l'Empereur Constantin, parce qu'il savoit que cette ville ne pouvoit subsister sans les convois d'Egypte. C'est la même raison qui porta toujours les Empereurs Romains à prendre un si grand soin de l'Egypte , qu'ils regardoient comme la mere nourrice de Rome.

Cependant le même fleuve qui a mis cette province en état de nourrir & de faire subsister les deux villes du monde les plus peuplées, la réduisoit quelquefois elle-même à une affreuse famine : & il est étonnant que la sage prévoyance de Joseph , qui dans des tems d'abondance avoit mis en réserve des blés pour des années de stérilité , n'ait point appris à ces politiques si vantés à se précautionner par une pareille industrie contre les variétés & les incertitudes du Nil, Pline le jeune,

dans le panégyrique de Trajan, nous fait une peinture admirable de l'extrémité où la famine réduisit cette province sous cet Empereur, & de la généreuse libéralité qu'il fit paroître pour la soulager. On ne sera pas fâché d'en voir ici un extrait, qui rendra moins les expressions que les pensées.

L'Egypte, dit Pline, qui se glorifioit de n'avoir besoin, pour nourrir & faire croître ses grains, ni des pluies, ni du ciel, & qui se croioit assurée pour toujours de le disputer aux terres les plus fertiles, fut condamnée à une sécheresse inopinée, & à une funeste stérilité, parce que l'inondation du Nil, source & mesure certaine de l'abondance, beaucoup moins étendue qu'à l'ordinaire, avoit laissé à sec la plupart des terres. ^a Pour lors elle implora le secours du Prince, comme elle avoit coutume d'attendre celui du fleuve. Le délai ne dura que ce qu'il fallut de tems au courier pour porter à Rome cette triste nouvelle; & il sembloit que ce malheur n'étoit arrivé que pour faire paroître avec plus

^a Inundatione, id est | opem Caesaris invocavit,
ubertate regio fraudata, sic | ut solet amnem suum.

d'éclat la bonté de César. ^a C'étoit une ancienne & commune opinion , que notre ville ne pouvoit subsister que par les vivres qu'elle tiroit de l'Egypte. Cette nation vaine & fastueuse se van-
toit de nourrir , toute vaincue qu'elle étoit , ses vainqueurs , d'avoir leur sort entre ses mains , & de régler par son fleuve leur bonne ou mauvaise destinée. Nous avons rendu au Nil ses moissons , & lui avons renvoié ses convois. Que l'Egypte apprenne donc par son expérience , qu'elle ne nous est point nécessaire , mais qu'elle est notre esclave. Qu'elle sache que ce n'est pas tant des vivres qu'elle nous envoie , qu'un tribut qu'elle nous paie. Et qu'elle n'oublie jamais que nous pouvons nous passer de l'Egypte , mais que l'Egypte ne peut point se passer de nous. C'en étoit fait de cette province si fertile , si elle eût encore été libre. Elle a trouvé un sauveur & un pere dans son maître. Etonnée de voir ses greniers remplis sans le travail de ses

a Percrebuerat antiqui-
tus, urbem nostram nisi
opibus Ægypti ali susten-
tarique non posse. Super-
biebat ventosa & insolens
natio, quòd victorem qui-
dem populum pasceret ta-

men; quòdque in suo flu-
mine, in suis manibus, vel
abundantia nostra vel fa-
mes esset. Refudimus Ni-
lo suas copias. Recepit fru-
menta quæ miserat, depor-
tataque messes reuexit.

laboureurs , elle n'a su d'où lui pouvoient venir ces richesses étrangères & gratuites. La disette de peuples si éloignés de nous , & secourus si promptement , n'a servi qu'à faire mieux sentir quel avantage c'est que d'être sous notre empire. ^a Le Nil a pu dans d'autres tems couvrir d'une plus grande inondation les campagnes d'Egypte , mais il n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains. Puisse le ciel , content d'avoir mis à une telle épreuve & la patience des peuples , & la bonté du Prince , rendre pour toujours à l'Egypte son ancienne fécondité !

Le reproche que Pline fait ici aux Egyptiens d'avoir une vaine & folle complaisance dans les inondations de leur Nil , marque un de leurs caractères les plus particuliers , & me fait
Ezech. 29
2. 3. 6. 9. souvenir d'un bel endroit d'Ezéchiél , où Dieu parle ainsi à Pharaon l'un de leurs rois : » Je viens à toi , grand dragon , qui te couches au milieu de » tes fleuves , & qui dis : Le fleuve est » à moi , c'est moi qui l'ai fait , c'est » moi-même qui me suis créé. « *Ecce*

^a Nilus Ægypto quidem | nunquam largior fluxit,
 sæpe , sed gloriæ nostræ |

ego ad te , Pharao rex Ægypti , draco magne , qui cubas in medio fluminum tuorum , & dicis : Meus est fluviuſ , & ego feci eum , & ego feci memetiſſum. Dieu voioit dans le cœur de ce Prince un orgueil inſupportable : un ſentiment de ſécurité , de confiance dans les inondations du Nil , d'une entière indépendance des influences du ciel , comme ſ'il n'eût dû les heureux effets de cette inondation qu'à ſes ſoins & à ſes travaux , ou à ceux de ſes prédéceſſeurs : *Meus eſt fluviuſ , & ego feci eum.*

AVANT que de terminer cette ſeconde partie qui regarde les mœurs des Egyptiens , je croi devoir avertir les Lecteurs de ſe rendre attentifs à différens traits répandus dans l'hiſtoire d'Abraham , de Jacob , de Joſeph , de Moïſe , qui confirment & éclairciſſent une partie de ce que nous trouvons dans les Auteurs profanes ſur ce ſujet. Ils y remarqueront la police parfaite qui régnoit en Egypte , ſoit à la Cour , ſoit dans le reſte du royaume : la vigilance du Prince qui étoit averti de tout ; qui avoit un Conſeil réglé , des Miniſtres choiſis , des troupes toujours bien entretenues , & de toute ſorte , infanterie , cavalerie , chariots

armés en guerre ; des Intendans dans toutes les provinces ; des gardes des greniers publics, des dispensateurs exacts du blé, qui le distribuoiient avec grand ordre ; une Cour formée , avec tous les Officiers de la Couronne , Capitaine des Gardes , grand Echanfon , grand Pannetier , en un mot tout ce qui compose la maison d'un Prince , & qui fait l'éclat d'une Cour brillante. Ils y admireront plus que tout cela encore , la crainte des menaces de Dieu , inspecteur de toutes les actions , & juge des Rois mêmes ; & l'horreur de l'adultère , reconnu pour un crime capable de faire périr un royaume.

Gen. 11. 10-20.



TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE

DES ROIS D'EGYPTE.

IL N'Y A point dans toute l'antiquité d'histoire plus obscure , ni plus incertaine que celle des premiers Rois d'Egypte. Cette nation fastueuse , & follement entêtée de son antiquité & de sa noblesse , trouvoit qu'il étoit

beau de se perdre dans un abyme infini de siècles qui sembloit l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit, les dieux *Diod. lib. 1. pag. 41.* d'abord, ensuite les demi-dieux ou héros, la gouvernèrent successivement pendant l'espace de plus de vingt mille ans. On sent assez combien cette prétention est vaine & fabuleuse.

Après les dieux & demi-dieux régnerent des hommes Egyptiens, dont Manéthon nous a laissé trente dynasties ou principautés. Ce Manéthon étoit Egyptien, Grand-Prêtre & Garde des archives sacrées de l'Egypte : il avoit été instruit dans les lettres grecques. Il a écrit l'histoire des Egyptiens, & l'a tirée, à ce qu'il dit, des écrits de Mercure, & des autres anciens mémoires conservés dans les archives des temples. Il avoit composé cet ouvrage sous le règne & par l'ordre de Ptolémée Philadelphe. Si on suppose les trente dynasties de Manéthon successives, elles composent plus de cinq mille trois cents ans jusqu'au règne d'Alexandre : ce qui est manifestement convaincu de fausseté. D'ailleurs on voit dans * Eratosthène, appelé à * *Cet Historien étoit de Cyrène.* Alexandrie par Ptolémée Evergète, une liste de trente-huit Rois Thébains,

tout différens de ceux de Manéthon. Le soin d'éclaircir ces difficultés a beaucoup exercé les favans. La voie la plus sûre de concilier ces contradictions , est de supposer , comme le font maintenant presque tous ceux qui traitent cette matière , que les Rois dont il est parlé dans les différentes dynasties ne se sont pas tous succédé les uns aux autres , mais que plusieurs ont régné en même tems dans des contrées différentes. Il y a eu en Egypte quatre dynasties principales : celle de Thèbes , celle de Thin , celle de Memphis , & celle de Tanis. Je ne ferai point ici le dénombrement des Rois qui y ont régné : l'histoire ne nous en a presque conservé que les noms. Je ne rapporterai que ce qui me paroitra propre à éclairer & à instruire les jeunes gens , pour qui principalement j'écris ; & je m'arrêterai sur-tout à ce qu'Hérodote & Diodore de Sicile nous apprennent des Rois d'Egypte , sans même y garder une suite fort exacte , du moins dans les commencemens de cette Histoire qui sont fort obscurs , & sans me mettre en devoir de concilier ces deux Historiens. Leur dessein , sur-tout d'Hérodote , a été , non de donner une

suite exacte des Rois d'Egypte , mais seulement d'indiquer ceux dont l'histoire leur a paru plus intéressante & plus instructive. Je suivrai le même plan , & j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de n'être point entré moi-même , & de n'avoir point engagé avec moi les jeunes gens dans un labyrinthe de difficultés qui est presque sans issue , & d'où les plus habiles ont bien de la peine à se tirer , quand ils veulent suivre le fil de l'histoire , & fixer des dates assurées. Les curieux pourront consulter les savans * ouvra-

ges où cette matière est traitée à fond. Je dois avertir dès le commencement qu'Hérodote , sur la foi des prêtres Egyptiens qu'il avoit consultés , rapporte beaucoup d'oracles & de faits singuliers , qu'un Lecteur éclairé ne prendra que pour ce qu'ils sont , c'est-à-dire pour des fables.

* *La chronique du Chevalier Marsham. Les ouvrages du Pere Pexeron. Les dissertations du Pere Tournemine, & celles de M. l'Abbé Sevin.*

L'histoire ancienne d'Egypte contient 2158 ans , & elle se divise naturellement en trois parties.

La première commence à l'établissement de la monarchie Egyptienne , fondée par Ménès ou Mesraïm fils de Cham , l'année du monde 1816 , & finit à la destruction de cette même

monarchie par Cambyse Roi de Perse l'an 3479. Et cette première partie comprend 1663 ans.

La seconde partie est mêlée avec l'histoire des Perses & des Grecs, & s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand arrivée en 3681, & renferme par conséquent 202 ans.

La troisième est celle où s'est élevée en Egypte une nouvelle monarchie sous les Lagides, c'est-à-dire sous les Ptolémées descendans de Lagus jusqu'à la mort de Cléopâtre dernière Reine d'Egypte en 3974. Et ce dernier espace renferme 293 ans.

Je ne traiterai ici que la première partie, réservant les deux autres pour les tems qui leur sont propres.

ROIS D'EGYPTE.

MENÈS. Tous les Historiens conviennent que Menès est le premier Roi d'Egypte. On prétend, & ce n'est point sans fondement, qu'il est le même que Mesraïm, fils de Cham.

Cham étoit le second fils de Noé. Lorsque la famille de ce dernier, après la folle entreprise de la tour de Babel, se dispersa en différentes contrées; Cham tourna du côté de l'Afrique:

AN. M. 1816.
A. J. C. 2188.

& c'est lui sans doute qui dans la suite y fut honoré comme dieu sous le nom de Jupiter Ammon. Il avoit quatre enfans: Chus, Mesraïm, Phuth, & Chanaan. Chus s'établit en Ethiopie; Mesraïm dans l'Egypte, qui dans l'Ecriture est le plus souvent appelée de son nom, & de celui de Cham son pere; Phuth, dans la partie de l'Afrique qui est à l'occident de l'Egypte, & Chanaan, dans le pays qui depuis a porté son nom. Les Cananéens sont certainement le même peuple que les Grecs nomment presque toujours Phéniciens, sans qu'on puisse rendre raison ni de ce nom étranger, ni de l'oubli du véritable.

Gen. 10. 6.

Je reviens à Mesraïm. On convient que c'est le même que Menès, que tous les Historiens donnent pour le premier Roi d'Egypte. Ils disent que c'est lui qui y établit le premier culte des dieux, & les cérémonies des sacrifices.

Herod. l. 2;

c. 99.

Diod. l. 1.

p1g. 41.

BUSIRIS, assez longtemps après, bâtit la fameuse ville de Thèbes, & y établit le siège de l'Empire. Nous avons parlé ailleurs de la magnificence & des richesses de cette ville. Ce n'est pas le Busiris connu par sa cruauté.

Diod. l. 1. p. 44. 45. OSMANDYAS. Diodore décrit fort au long plusieurs édifices magnifiques que ce Prince avoit fait construire , dont l'un entre autres étoit orné de sculptures & de peintures d'une beauté parfaite , qui représentoient son expédition contre les Bactriens , 'peuple de l'Asie , qu'il avoit attaqués avec une armée de quatre cens mille hommes de pié , & de vingt mille chevaux. On y voioit dans un autre endroit une assemblée de Juges , dont le Président portoit au cou une image de la vérité qui avoit les yeux fermés , & avoit autour de lui un grand nombre de livres : symbole énergique qui marquoit que les Juges devoient être instruits des loix , & juger sans acception de personnes.

On y avoit peint aussi le Roi qui offroit aux dieux l'or & l'argent qu'il tiroit chaque année des mines d'Egypte , qui montoit à la somme de seize millions.

*Trois mille
deux cens
myriades de
mines.*

Non loin de là paroissoit une magnifique bibliothèque , la plus ancienne dont il soit parlé dans l'histoire. Elle avoit pour titre , *Le trésor des remèdes de l'ame*. Près de cette bibliothèque on avoit placé des statues de tous les dieux d'Egypte ,

d'Egypte , à chacun desquels le Roi offroit des présens convenables , par où il sembloit vouloir annoncer à la postérité que pendant sa vie il avoit eu le bonheur de montrer toujours beaucoup de piété envers les dieux , & de justice envers les hommes.

Son tombeau étoit d'une magnificence extraordinaire. Il étoit environné d'un cercle d'or , qui avoit une coudée de largeur , & trois cens soixante & cinq coudées de circuit , sur chacune desquelles étoient marqués le lever & le coucher du soleil , de la lune , & des autres constellations. Car dès lors les Egyptiens divisoient l'année en douze mois chacun de trente jours , & après le douzième mois ils ajoutoient chaque année cinq jours & six heures. On ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer dans ce superbe monument , ou la richesse de la matière ou l'art & l'industrie des ouvriers.

UCHOREUS , l'un des successeurs d'Osymandyas , bâtit la ville de Memphis. Elle avoit 150 stades de circuit , c'est-à-dire plus de sept lieues. Il la plaça à la pointe du Delta , à l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches. Du côté du midi il fit une

Diod. p. 48.

levée fort haute. A droite & à gauche il creusa des fossés très profonds pour y recevoir le fleuve. Ils étoient revêtus de pierres, & du côté de la ville rehaussés par de fortes chaussées : le tout pour mettre la ville en sûreté & contre les inondations du Nil, & contre les attaques des ennemis. Une ville si avantageusement située, & si bien fortifiée, qui étoit comme la clé du Nil, & qui par là dominoit sur tout le pays, devint bientôt la demeure ordinaire des Rois. Elle demeura en possession de cet honneur jusqu'au tems où Alexandre le Grand fit bâtir Alexandrie.

MÆRIS. C'est lui qui construisit ce lac si fameux, qui porta son nom. Nous en avons parlé ci-devant.

L'Egypte avoit été longtemps gouvernée par des Princes nés dans le pays même, lorsque des Etrangers, qu'on nomma Rois-Pasteurs, en langue Egyptienne *Hicfos*, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent d'une grande partie de la basse Egypte & de Memphis; mais ils ne furent point maîtres de la haute Egypte, & le royaume de Thèbes subsista toujours jusqu'au tems de Sésostris. La domination de ces Rois étrangers dura environ 260 ans.

AN.M. 1926,

A.J.C. 2084,

C'est sous l'un d'eux, appelé dans *Gen. 12. 10.* l'Ecriture Pharaon, nom commun à ²⁰ tous les Rois d'Egypte, qu'Abraham *AN. M. 2084. A. J. C. 1920.* passa dans ce pays avec Sara sa femme, qui y courut un grand risque, parce que le Prince, informé de sa rare beauté, & ne la croiant que sœur & non épouse d'Abraham, l'avoit fait enlever.

THETHMOSIS, ou Amosis, aiant *AN. M. 2175. A. J. C. 1825.* chassé les Rois-Pasteurs, régna dans la basse Egypte.

Lontems après, Joseph fut mené en *AN. M. 2176. A. J. C. 1728.* Egypte par des marchands Ismaélites, vendu à Putiphar, & par une suite d'événemens merveilleux conduit à une suprême autorité, & élevé à la première place du royaume. Je ne dis rien ici de son histoire qui est connue de tout le monde. J'avertis seulement que Justin, qui n'a fait qu'abrégier *Justin. l. 36. c. 2.* Trogue Pompée, historien excellent du tems d'Auguste, remarque que Joseph, le dernier des enfans de Jacob, que ses freres par envie avoient vendu à des marchands étrangers, aiant reçu du ciel l'intelligence des songes & la connoissance de l'avenir, sauva par sa rare prudence l'Egypte de la famine dont elle étoit menacée,

& fut extrêmement considéré du Roi.

AN.M. 2298.

A. J. C. 1706.

Jacob y passa aussi avec toute sa famille, qui fut toujours bien traitée par les Egyptiens pendant qu'ils conservèrent le souvenir des services importans que Joseph leur avoit rendus. Mais, dit l'Ecriture, après la mort de Joseph il s'éleva un nouveau Roi, à qui Joseph étoit inconnu.

Exod. 1. 8.

AN.M. 2427.

A. J. C. 1577.

RAMESSÈS-MIAMUN, étoit, selon Ussérius, le nom de ce nouveau Roi, connu dans l'Ecriture sous celui de Pharaon. Il régna pendant soixante & six ans, & fit souffrir aux Israélites des maux infinis. Il établit, dit l'Ecriture, des Intendans des ouvrages, afin qu'ils accablassent les Hébreux de fardeaux insupportables. Et ils bâtirent à Pharaon des villes pour servir de * magasins, savoir Pithom & Ramesthè. . . . Les Egyptiens haïssoient les enfans d'Israel : ils les affligeoient en leur insultant ; & ils leur rendoient la vie ennuyeuse en les employant à des travaux pénibles de boue, de mortier, & de brique, & à toute sorte d'ouvrages de terre dont ils étoient accablés. Ce Roi avoit deux fils, Aménophis & Buisiris.

Exod. 1. 11.

13. 14.

* Heb. Urbes munitas, pour y mettre en réserve le blé, l'huile, & les autres richesses de l'Egypte.
 rum. 70. Urbes munitas, ces villes étoient destinées

AMENOPHIS , qui étoit l'aîné , AN. M. 2494. A. J. C. 1510.
 lui succéda. C'est ce Pharaon sous qui AN. M. 2513. A. J. C. 1491.
 les Israélites sortirent d'Égypte , &
 qui fut submergé au passage de la mer
 rouge.

Selon le P. Tournemine , Sésostris ,
 dont nous parlerons bientôt , est celui
 des Rois d'Égypte qui commença la
 persécution contre les Israélites , &
 qui les accabla de travaux pénibles :
 ce qui est très conforme à ce que
 Diodore remarque de ce Prince , qu'il
 n'emploia dans les ouvrages qu'il fit
 en Égypte que des Étrangers. Ainsi
 l'on peut mettre le grand événement
 du passage de la mer rouge sous * Phé-
 ron son fils ; & le caractère d'impiété
 que lui donne Hérodote , rend cette
 conjecture très vraisemblable. Le plan
 que je me suis proposé me dispense
 d'entrer dans ces discussions de chro-
 nologie.

Diodore , en parlant de la mer rou-
 ge , dit une chose bien digne de re-
 marque. Il y avoit , observe cet Hi-
 storien , dans tout le pays une ancien-
 ne tradition , transmise des peres aux
 enfans depuis plusieurs siècles , qu'au-
 trefois , par un reflux extraordinaire ,
 la mer avoit été entièrement dessé-

Lib. 3 p. 74.

chée, en sorte qu'on en voioit le fond, & que bientôt après les eaux, par un flux violent, avoient repris leur première place. Il est évident que c'est le passage miraculeux de la mer rouge sous Moyse qui est ici désigné; & j'en fais la remarque exprès, pour avertir les jeunes gens de ne pas laisser échapper dans la lecture des Auteurs ces traces précieuses d'antiquité, sur-tout quand elles ont, comme celle-ci, quelque rapport à la religion.

Ussérius dit qu'Aménophis laissa deux fils, l'un nommé Séthosis ou Sésostris, l'autre Armais. Les Grecs l'ont appelé Bélus; & ses deux enfans, Ægyptus & Danaus.

Herod. lib.

2. cap. 102.

116.

Diod. L. 1.

pag. 48-54.

Sésostris a été non seulement l'un des plus puissans Rois qu'ait eu l'Égypte, mais l'un des plus grands conquérans que vante l'antiquité.

Son pere, ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquérant. Il s'y prit à la manière des Egyptiens, c'est-à-dire avec grandeur & noblesse. Tous les enfans qui naquirent le même jour que Sésostris furent amenés à la Cour par ordre du

Roi. Il les fit élever comme ses enfans, & avec les mêmes soins que Sésostris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fidèles ministres, ni des Officiers plus zélés pour le succès de ses armes. On les accoutuma sur-tout, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour avec facilité les fatigues de la guerre. On ne leur donnoit pas à manger, qu'au-paravant ils n'eussent fait à pié ou à cheval une course considérable. La chasse étoit leur exercice le plus ordinaire.

Elien remarque que Sésostris fut instruit par Mercure, & qu'il apprit de lui la politique & l'art de régner. Ce Mercure est celui que les Grecs ont appelé *trismégiste*, c'est-à-dire *trois fois grand*. L'Egypte, où il étoit né, lui doit l'invention de presque tous les arts. Les deux ouvrages que nous avons sous son nom portent des marques si certaines de nouveauté, qu'il n'y a personne qui doute maintenant de leur supposition. Il y a encore eu un autre Mercure fort célèbre chez les Egyptiens par ses rares connoissances, & beaucoup plus ancien que celui-ci.

Τὰ μύματα
ἐκ μυσωδωνίας.
Lib. 12. c. 4.

Jamblique ; Prêtre de l'Egypte , nous assure que l'usage de ce pays étoit de mettre sous le nom d'Hermès ou Mercure les ouvrages & les inventions que l'on donnoit au public.

Quand Sésostris fut plus âgé , son pere lui fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à supporter la faim & la soif , & soumit cette nation jusqu'alors indomtable. La jeunesse élevée avec lui le suivit toujours dans toutes ses campagnes.

Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête , son pere le fit tourner vers l'occident de l'Egypte. Il attaqua la Libye , & la plus grande partie de cette vaste région fut subjuguée.

AN.M.2513.

A.J.C.1491.

SESOSTRIS. En ce tems son pere mourut , & le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde. Mais avant que de sortir de son royaume , il avoit pourvu à la sûreté du dedans , en gagnant le cœur de tous ses peuples , par la libéralité , par la justice , & par des manières douces & populaires. Il n'eut pas moins de soin de ménager les Officiers & les Soldats qui devoient toujours être prêts à

répandre leur sang pour lui , persuadé qu'il ne pourroit réussir dans ses entreprises , s'ils n'étoient fortement attachés à sa personne par les liens de l'estime , de l'affection , & même de l'intérêt. Il divisa tout le pays en trente-six gouvernemens (on les appelloit des Nomes) & il les donna à des personnes du mérite & de la fidélité desquelles il étoit assuré.

Cependant il faisoit ses préparatifs. Il levoit des troupes , & leur donnoit pour capitaines les Officiers les plus braves & les plus estimés , & sur-tout les jeunes gens que son pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-sept cens , capables d'inspirer aux troupes le courage , l'amour de la discipline , & le zèle pour le service du Prince. Son armée montoit à six cens mille hommes de pié , & vingt-quatre mille chevaux , sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre.

Il commença son expédition par l'Ethiopie , située au midi de l'Egypte. Il la rendit tributaire , & obligea les peuples de lui paier tous les ans une certaine quantité d'ébène , d'ivoire , & d'or.

Il avoit équipé une flotte de quatre cens voiles. L'ayant fait avancer sur la

mer rouge , il se rendit maître des îles ; & de toutes les villes placées sur le bord de la mer. Pour lui , il marcha à la tête de son armée de terre. Il parcourut & soumit l'Asie avec une rapidité étonnante , & pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule & que Bacchus , & plus loin que ne fit depuis Alexandre , puisqu'il soumit le pays au-delà du Gange , & s'avança jusqu'à l'Océan. On peut juger par là si les pays plus voisins lui résistèrent. Les Scythes , jusqu'au Tanaïs , lui furent assujettis , aussi bien que l'Arménie & la Cappadoce. Il laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos , situé vers la partie orientale de la mer noire , où les mœurs d'Egypte sont toujours demeurées depuis. Hérodote a vu dans l'Asie mineure , d'une mer à l'autre , les monumens de ses victoires. On lisoit en plusieurs pays cette inscription gravée sur des colonnes : *Sésostris le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs , a conquis ce pays par ses armes.* Il y en avoit jusques dans la Thrace , & il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube. Il y eut des peuples qui défendirent courageusement leur liberté : d'autres cédèrent sans résistance. Sésostris eut soin

de marquer dans ses monumens cette différence en figures hiéroglyphiques , à la manière des Egyptiens.

La difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace , & l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. On remarque un caractère singulier dans ce Conquérant qui ne songea pas , comme les autres , à maintenir sa domination sur les nations vaincues , mais qui se bornant à la gloire de les avoir assujetties & dépouillées , après avoir couru le monde pendant neuf ans , se renferma presque dans les anciennes bornes de l'Egypte , à l'exception de quelques provinces voisines : car on ne voit par aucun vestige que ce nouvel empire ait subsisté ni sous lui , ni sous ses successeurs.

Il revint donc chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus , traînant après lui une multitude infinie de captifs , & couvert de gloire plus que ne l'avoit jamais été aucun de ses prédécesseurs ; j'entends de cette gloire qui consiste à faire beaucoup parler de soi , à envahir par les armes & par la violence un grand nombre de provinces , & souvent à faire bien des malheureux. Il récompensa les Officiers & les Soldats avec une magnificence vrai-

ment roiale , traitant chacun selon sa qualité & son mérite. Il se faisoit un plaisir , & regardoit comme un devoir , de mettre les compagnons de ses victoires en état de jouir paisiblement le reste de leur vie d'un doux loisir , juste fruit de leurs travaux.

Pour lui , toujours occupé du soin de sa réputation , & encore plus du desir de rendre sa puissance utile & salutaire à ses peuples , il employa le repos que la paix lui laissoit à construire des ouvrages plus propres encore à enrichir l'Égypte qu'à immortaliser son nom , & où l'art & l'industrie des ouvriers se faisoient plus admirer , que l'immense grandeur des dépenses qu'on y avoit faites.

Cent temples fameux , érigés en action de graces aux dieux tutélaires de toutes les villes , furent les premiers aussi bien que les plus illustres témoignages de ses victoires ; & il eut soin de publier par les inscriptions que ces grands ouvrages avoient été achevés sans fatiguer aucun de ses sujets. Il mettoit sa gloire à les ménager , & à ne faire travailler que les captifs aux monumens de ses victoires. ^a L'Écriture

^a Porro de filiis Israel non posuit ut servirent operibus | regis. 2. Paral. 8. 9.

remarque quelque chose de pareil en parlant des bâtimens de Salomon.

Il se piqua sur-tout d'orner & d'enrichir le temple de Vulcain à Péluse, en reconnoissance de la protection qu'il croioit en avoir éprouvée, lorsqu'au retour de ses expéditions son frere lui dressa des embuches dans cette ville, & voulut le faire périr avec sa femme & ses enfans, en mettant le feu à l'appartement où il étoit couché.

Son grand travail fut de faire construire dans toute l'étendue de l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit de nouvelles villes, afin que les hommes & les bestiaux y pussent être en sûreté pendant les débordemens du Nil.

Depuis Memphis jusqu'à la mer il fit creuser des deux côtés du fleuve un grand nombre de canaux, pour faciliter le commerce & le transport des vivres, & pour établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées les unes des autres; outre que par là il rendit l'Egypte inaccessible à la cavalerie des ennemis, qui avoit coutume auparavant de l'infester par de fréquentes irruptions.

Il fit plus. Pour mettre le pays à l'aj

* 1100 flades.

bri des incursions des Syriens & des Arabes qui en font fort voisins, il fortifia tout le côté de l'Egypte qui est tourné vers l'Orient, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, c'est-à-dire * plus de sept lieues en longueur.

On pourroit regarder Sésostris comme un des héros les plus illustres & les plus vantés dans l'antiquité, s'il n'avoit lui-même terni l'éclat de ses exploits guerriers & de ses vertus pacifiques par une soif de gloire & par une aveugle complaisance dans sa grandeur, qui lui firent oublier qu'il étoit homme. Les Rois & les Chefs des nations subjuguées venoient dans de certains tems marqués rendre hommage à leur vainqueur, & lui paier les tributs qu'on leur avoit imposés. En toute autre occasion il les traitoit avec assez de douceur & de bonté. Mais quand il alloit au temple, ou qu'il entroît dans la ville, il faisoit atteler à son char ces Rois & ces Princes quatre à quatre au lieu de chevaux, & se croioit bien grand de se faire ainsi traîner par les maîtres & les Seigneurs des autres nations. Ce qui m'étonne le plus, c'est que l'historien Diodore mette cette folle & inhumaine vanité

au nombre de ses plus éclatantes actions.

Devenu aveugle dans sa vieillesse il se donna la mort à lui-même , après avoir régné trente-trois ans , & laissa l'Egypte extrêmement riche. Son empire pourtant ne passa point la quatrième génération. Mais il restoit encore du tems de Tibère des monumens magnifiques qui marquoient l'étendue qu'il avoit eue du vivant de Sésostris , aussi bien que la quantité des tributs qu'on lui payoit.

*Tacit. Ann.
nat. lib. 2. c.
60.*

Je reprends quelques faits particuliers arrivés dans le tems dont je viens de parler , que j'ai omis pour ne point interrompre le fil de l'histoire , & que je me contenterai d'indiquer ici simplement.

Vers le tems dont nous parlons les peuples d'Egypte s'établirent en divers endroits de la terre. La colonie que Cécrops amena d'Egypte fonda douze villes , ou plutôt douze bourgs , dont il composa le royaume d'Athènes.

AN.M.24474

Nous avons remarqué que le frere de Sésostris , appelé par les Grecs Danaus , lui avoit dressé des embuches , & avoit voulu le faire périr , lorsqu'après ses conquêtes il revint en Egypte. Son dessein n'ayant pas réussi ,

AN.M. 2530.

il fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans le Péloponnèse, où il s'empara du royaume d'Argos, fondé près de quatre cens ans auparavant par Inachus.

2537.

Busiris, frere d'Aménophis, si célèbre chez les Anciens pour sa cruauté, exerçoit alors sa tyrannie en Egypte sur les bords du Nil, & égorgeoit impitoyablement tous les Etrangers qui abordoient dans le pays : ce fut apparemment pendant l'absence de Sésostris.

2549.

Vers le même tems Cadmus porta de Syrie en Grèce l'invention des lettres. Quelques-uns prétendent que ces lettres étoient les Egyptiennes, & que Cadmus lui-même étoit d'Egypte, & non de Phénicie ; & les Egyptiens, qui se disent inventeurs de tout, & qui vantent leur antiquité par dessus celle de tous les autres peuples, n'ont pas manqué d'attribuer à leur Mercure l'invention des lettres. * La plupart des savans conviennent que Cadmus porta en Grèce les lettres syriennes ou phéniciennes, & que ces lettres sont

* On peut voir sur cette matière deux savantes dissertations de M. l'Abbé Renaudot, insérées dans le 2. volume de l'hist. de l'Académie des Inscriptions.

les mêmes que les hébraïques, les Hébreux, qui ne faisoient qu'un petit peuple, étant compris sous le nom général de Syriens. Joseph Scaliger, dans ses notes sur la chronique d'Eusebe, prouve que les lettres grecques, & celles de l'alphabet latin qui en ont été formées, tirent leur origine des anciennes lettres phéniciennes, qui sont les mêmes que les samaritaines, dont les Juifs se sont servis avant la captivité de Babylone. Cadmus ne porta que * seize lettres en Grèce, auxquelles on en ajouta huit autres dans la suite.

Je reviens à l'histoire des Rois d'Egypte, & je les rangerai désormais dans l'ordre qu'Hérodote leur a donné. ^a

* Les seize lettres que Cadmus porta en Grèce, sont α, ε, γ, δ, ι, κ, λ, μ, ν, ο, π, ρ, σ, τ, υ. Palamède, à la guerre de Troie, c'est-à-dire plus de 250 ans après Cadmus, ajouta les quatre suivantes, φ, χ, ψ, ω. Et Simonide, longtemps après, inventa les quatre autres, qui sont, θ, ζ, η, θ.

^a Je ne crois pas devoir entrer dans la discussion d'une difficulté, qui seroit fort embarrassante s'il faisoit concilier ici la suite

des Rois d'Hérodote avec le sentiment d'Ussérius. Celui-ci suppose avec plusieurs savans, que Sésostris est le fils du Roi d'Egypte qui fut submergé dans la mer rouge, dont le règne par conséquent a commencé l'année du monde 2513, & a duré jusqu'à l'année 2547, puisque son règne est de 33 ans. Quand on donneroit 50 ans au règne de Phéron son fils, il resteroit encore plus de 200 ans entre Phéron & Protée, qu'Hérodote dit avoir succédé immé-

AN.M.2547.

A. J. C. 1457.

Herod. l. 2.

c. 111.

Diod. lib. 3.

pag. 54.

PHÉRON succéda aux Etats de Sésostris , mais non à sa gloire. Hérodote ne rapporte de lui qu'une action , qui marque combien il avoit dégénéré des sentimens religieux de son pere. Dans un débordement du Nil , qui fut extraordinaire , & qui passa dix-huit coudées , indigné du dégât qu'il cau-
soit dans le pays , il lança un javelot contre le fleuve , comme pour le châ-
tier ; & s'il en faut croire l'Historien , il fut puni lui-même sur le champ de son impiété par la perte de la vûe.

AN.M.2800.

A. J. C. 1204.

Herod. l. 2.

c. 112-120.

PROTÉE. Il étoit de Memphis , où , du tems d'Hérodote , on voioit encore son temple ; dans lequel il y avoit une chapelle dédiée à Vénus l'Etrangère : on conjecture que c'étoit Hélène. Du tems de ce Roi , Paris le Troien retournant chez lui avec Hélène qu'il avoit ravie , fut poussé par la tempête à une des embouchures du Nil , appelée Canopique. De là il fut

*diatement au premier ,
puisque Protée étoit du
tems du siège de Troie ,
dont Ussérius met la prise
en 2820. Je ne sai pas si
c'est parce qu'il a senti cet-
te difficulté , que depuis
Sésostris il ne parle pres-
que plus des Rois d'Egypte.*

*Je suppose qu'entre Phéron
& Protée il y a eu un
grand vuide & un long in-
tervalle. En effet Diodore
(lib. 1. pag. 54.) y place
plusieurs Rois ; & il en
faut dire autant de quel-
ques uns des Rois suivans.*

conduit à Memphis devant Protée , qui lui reprocha fortement le crime & la lâche perfidie dont il s'étoit rendu coupable , en enlevant la femme de son hôte , & avec elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans sa maison. Il ajouta qu'il ne s'abstenoit de le faire mourir , comme son crime le méritoit , que parce que les Egyptiens évitoient de souiller leurs mains dans le sang des Etrangers : qu'il retiendrait Hélène avec toutes ses richesses , pour les restituer à leur légitime possesseur : que pour lui , il eût à sortir de ses Etats dans l'espace de trois jours , faute de quoi il seroit traité comme ennemi. La chose fut ainsi exécutée. Paris continua sa route , & arriva à Troie. L'armée des Grecs l'y suivit de près. Elle commença par sommer les Troiens de leur rendre Hélène , & toutes les richesses qu'on avoit emportées avec elle. Ils répondirent que ni cette Princesse, ni ses biens n'étoient point dans leur ville. Quelle apparence en effet , remarque Hérodote , que Priam , ce vieillard si sage , eût mieux aimé voir périr sous ses yeux ses enfans & sa patrie , que de donner aux Grecs une satisfaction aussi juste que celle qu'ils lui demandoient ?

Mais ils eurent beau affirmer avec serment qu'Hélène n'étoit point dans la ville, les Grecs, persuadés qu'on se moquoit d'eux, persistèrent opiniâtrement à ne les point croire : la divinité, ajoute encore le même Historien, voulant que les Troiens, par la destruction entière de leur ville & de leur empire, apprissent à l'univers effraïé, ^a QUE LES DIEUX VENGEANT LES GRANDS CRIMES D'UNE MANIÈRE ÉCLATANTE. Ménélas à son retour passa en Egypte chez le Roi Protée, qui lui rendit Hélène avec toutes ses richesses. Hérodote prouve, par quelques passages d'Homère, que le voiage de Paris en Egypte n'étoit point inconnu à ce Poète.

*Lib. 2. cap.
214-223.*

R H A M P S I N I T. Ce qu'Hérodote raconte du trésor que Rhampsinit, le plus riche des Rois d'Egypte, fit bâtir, & de sa descente dans les enfers, sent trop la fiction & le roman pour être rapporté ici.

Jusqu'à ce dernier Roi, il y avoit eu dans le gouvernement de l'Egypte quelque ombre de justice & de modération : mais sous les deux régnes sui-

^a Ως τῶν μεγάλων ἀδικημάτων καὶ τῶν μεγάλων ἐπιπονημάτων κατὰ τοὺς θεοὺς.

vans, la violence & la dureté en prirent la place.

CHEOPS & CHEPHREN. Ces deux Princes, véritablement freres par la ressemblance de leurs mœurs, sembloient avoir pris à tâche de se signaler, à l'envi l'un de l'autre, par une impiété ouverte à l'égard des dieux, & par une barbare inhumanité à l'égard des hommes. Le premier régna cinquante ans, & l'autre après lui cinquante-six. Ils tinrent les temples fermés pendant tout le tems de leur règne, & défendirent aux Egyptiens sous de grosses peines d'offrir des sacrifices. D'un autre côté ils accablèrent leurs sujets par de durs & d'inutiles travaux, & ils firent périr un nombre infini d'hommes, pour satisfaire la folle ambition qu'ils avoient d'immortaliser leur nom par des bâtimens d'une grandeur énorme, & d'une dépense sans bornes. Il est remarquable que ces superbes pyramides, qui ont fait l'admiration de l'univers, étoient le fruit de l'irréligion & de l'impitoyable dureté de ces Princes.

MYCERINUS. Il étoit fils de Chéops, mais d'un caractère bien différent. Loin de marcher sur les traces de son pere, il détesta sa conduite,

Herod. l. 2.

c. 124 - 128.

Diod. lib. 1.

pag. 57.

Herod. l. 2.

p. 139. 140.

Diod. p. 58.

& suivit une route toute opposée. Il r'ouvrit les temples des dieux, rétablit les sacrifices, s'appliqua à soulager les peuples, & à leur faire oublier leurs maux passés, & il ne se crut Roi que pour rendre la justice à ses sujets & pour leur faire goûter la douceur d'un règne équitable & paisible. Il écoutoit leurs plaintes, essuioit leurs larmes, soulageoit leur misère, & se regardoit moins comme le maître que comme le pere des peuples. Aussi en étoit-il infiniment chéri. Toute l'Egypte retentissoit de ses louanges, & son nom étoit par-tout en vénération.

Il semble qu'une conduite si douce & si sage auroit dû lui attirer la protection des dieux. Il en fut tout autrement. Ses malheurs commencèrent par la mort d'une fille unique qu'il aimoit tendrement, & qui faisoit toute sa consolation. Il lui fit rendre des honneurs extraordinaires, qui subsistoient encore du tems d'Hérodote. Il dit que dans la ville de Saïs on bruloit pendant tout le jour des parfums exquis auprès du tombeau de cette Princesse, & que pendant la nuit on y conservoit toujours une lampe allumée.

Il apprit par un oracle qu'il ne ré-

gneroit que sept ans. Et comme il en fit ses plaintes aux dieux, en demandant pourquoi le règne de son pere & de son oncle, tous deux également impies & cruels, avoit été si heureux & si long; & pourquoi le sien, qu'il avoit tâché de rendre le plus équitable & le plus doux qu'il lui avoit été possible, devoit être si court & si malheureux: il lui fut répondu que cela même en étoit la cause, parce que la volonté des dieux avoit été que le peuple d'Egypte, en punition de ses crimes, fût maltraité & accablé de maux pendant l'espace de cent cinquante ans; & que son règne qui auroit dû être de cinquante ans comme les précédens, avoit été abrégé, parce qu'il avoit été trop doux. Il bâtit aussi une pyramide, mais bien moindre que celle de son pere.

ASYCHIS. Ce fut lui qui établit *Herod. l. 23* la loi sur les emprunts, par laquelle il *cap. 136* n'est permis à un fils d'emprunter qu'en mettant en gage le corps mort de son pere. Cette loi ajoute que s'il n'a soin de le retirer en rendant la somme empruntée, il sera privé pour toujours, lui & ses enfans, du droit de sépulture.

Il se piqua de surpasser tous ses pré-

décesseurs par la construction d'une pyramide de brique, plus magnifique, si on l'en croit, que toutes celles qu'on avoit vûes jusques-là. Il y fit graver cette inscription : **DONNEZ-VOUS BIEN DE GARDE DE ME MÉPRISER EN ME COMPARANT AUX AUTRES PYRAMIDES FAITES DE PIERRES, JE LEUR SUIS AUTANT SUPÉRIEURE, QUE JUPITER L'EST AUX AUTRES DIEUX.**

En supposant que les six régnes précédens, parmi lesquels il y en a plusieurs dont Hérodote ne fixe point la durée, ont été de cent soixante & dix ans, il reste un intervalle de près de trois cens ans jusqu'au règne de Saba-cus l'Ethiopien. Je place dans cet intervalle deux ou trois faits que l'Ecriture sainte nous fournit.

PHARAON Roi d'Egypte donna sa fille en mariage à Salomon Roi d'Israel, qui la fit venir dans cette partie de Jérusalem appelée la ville de David, jusqu'à ce qu'il lui eût bâti un palais.

SÉSAC, Il est appelé autrement Séfonchis.

C'est vers lui que se réfugia Jéro-boam, pour éviter la colére de Salomon qui vouloit le faire mourir. Jéro-boam demeura en Egypte jusqu'à la mort

3. Reg. 3. 1.
AN.M. 2991.
AV. J.C. 1013

AN.M. 3026.
AV. J.C. 978.

3. Reg. cap.
1. 40. &
cap. 12.

mort de Salomon , après laquelle il retourna à Jérusalem , & s'étant mis à la tête des révoltés , il enleva à Roboam fils de Salomon dix Tribus , dont il se fit déclarer Roi.

Le même Sésac , la cinquième année du règne de Roboam , marcha contre Jérusalem , parce que les Juifs avoient péché contre le Seigneur. Il avoit avec lui douze cens chariots de guerre , & soixante mille hommes de cavalerie. Le peuple qui étoit venu avec lui ne pouvoit se compter : ils étoient tous Libyens , Troglodytes , & Ethiopiens. Sésac se rendit maître des plus fortes places du royaume de Juda , & avança jusques devant Jérusalem. Alors le Roi & les premiers de la Cour aiant imploré la miséricorde du Dieu d'Israël , Dieu leur déclara par son prophète Sèmeias , que , parce qu'ils s'étoient humiliés , il ne les extermineroit point entièrement comme ils l'avoient mérité , mais qu'ils seroient assujettis à Sésac : afin , leur dit-il , qu'ils apprennent quelle différence il y a entre me servir & servir les Rois de la terre : *Ut sciant distantiam servitutis meæ & servitutis regni terrarum.* Sésac se retira donc de Jérusalem , après

1. Paral.

12. 1. 2.

AN. M. 3033.

AV. J. C. 971.

avoir enlevé les trésors de la maison du Seigneur, & ceux du palais du Roi. Il emporta tout avec lui, & même les trois cens boucliers d'or que Salomon avoit fait faire.

^{2.} Paral. 14. 9-13. AN. M. 3063. AV. J. C. 941. Z A R A , Roi d'Ethiopie , & sans doute Roi d'Egypte en même tems , fit la guerre à Afa Roi de Juda. Son armée étoit composée d'un million d'hommes , & de trois cens chariots de guerre. Afa marcha au devant de lui , rangea son armée en bataille , & plein de confiance dans le Dieu qu'il servoit : » Seigneur , lui dit-il , c'est une même » chose à votre égard de nous secourir » avec un petit nombre ou avec un » grand. C'est parce que nous nous » confions en vous , & en votre nom , » que nous sommes venus contre cette » multitude. Seigneur , vous êtes notre » Dieu : ne permettez pas que l'homme » l'emporte sur vous. « Une prière si pleine de foi fut exaucée. Dieu jeta l'épouvante parmi les Ethiopiens. Ils prirent la fuite , & furent défaits , sans qu'il en restât un seul : parce que c'étoit le Seigneur , dit l'Écriture , qui les tailloit en pièces pendant que son armée combattoit : *Ruerunt usque ad internecionem , quia Domino cadent*

te contriti sunt, & exercitu illius præliante.

ANYSIS. Il étoit aveugle. Sous son règne

SABACUS, Roi d'Ethiopie, excité par un oracle, entra avec une nombreuse armée en Egypte, & s'en rendit maître. Il régna avec beaucoup de douceur & de justice. Au lieu de faire mourir les coupables condamnés à mort par les Juges, il les faisoit travailler chacun dans leurs villes aux réparations des levées sur lesquelles elles étoient situées. Il bâtit plusieurs temples magnifiques, un entre autres dans la ville de Bubaste, dont Hérodote fait une longue & belle description. Après avoir régné cinquante ans, qui étoit le terme que lui avoit marqué l'oracle, il se retira volontairement en Ethiopie, & laissa le trône à Anyfis, qui s'étoit tenu caché pendant tout ce tems dans les marais. On croit que ce Sabacus est le même que SVA, dont Osée Roi d'Israël implora le secours contre Salmana-
*Herod. l. 2.
c. 137-140.
Diod. l. 14
P. 19.*

naçar Roi des Assyriens. *4. Reg. 17. 4.
AN. M. 3279.
AV. J. C. 725.*

SETHON. Il régna quatorze ans. *AN. M. 3285.
AV. J. C. 712.*

C'est le même que Sévéchus, fils de Sabacon ou Sual, Ethiopien, qui avoit régné si lontems en Egypte. Ce Prince, au lieu de s'acquitter des fonctions d'un

Roi, affectoit celles d'un Prêtre, s'étant fait consacrer lui-même souverain pontife de Vulcain. Livré entièrement à la superstition, loin de s'appliquer à défendre ses Etats par les armes, il fit peu de cas des gens de guerre, & persuadé qu'il n'auroit jamais besoin de leur secours, il ne se mit point en peine de les ménager; leur ôta leurs privilèges, & alia jusqu'à les dépouiller des fonds de terre que les Rois ses prédécesseurs leur avoient assignés.

Il éprouva bientôt leur ressentiment dans une guerre qui lui survint tout-à-coup, & dont il ne se tira que par une protection miraculeuse, si l'on s'en rapporte au récit qu'en fait Hérodote,

* Herodote
appelle ainsi
ce Prince.

* Sannacharib, Roi des Arabes & des Assyriens, étant entré avec une armée nombreuse en Egypte, les Officiers & les soldats Egyptiens refusèrent de marcher contre lui. Le Prêtre de Vulcain, réduit à une telle extrémité, eut recours à son dieu, qui lui dit de ne point perdre courage, & de marcher hardiment contre les ennemis avec le peu de gens qu'il pourroit ramasser. Il le fit. Un petit nombre de marchands, d'ouvriers, & de gens de la lie du peuple,

se joignit à lui. Avec cette poignée de soldats, il s'avança jusqu'à Péluse, où Sannacharib avoit établi son camp. La nuit suivante une multitude effroiable de rats se répandit dans le camp des Assyriens, & y aiant rongé toutes les cordes de leurs arcs, & toutes les courroies de leurs boucliers, les mit hors d'état de se défendre. Ainsi désarmés, ils furent obligés de prendre la fuite : & ils se retirèrent, après avoir perdu une grande partie de leurs troupes. Séthon, de retour chez lui, se fit ériger une statue dans le temple de Vulcain, où tenant à sa main droite un rat, il disoit dans une inscription : QU'EN ME VOYANT, ON APPRENNE A RESPECTER LES DIEUX.

E'c. l'éc. 746
 ig. l'éc. 746
 520.

Il est visible que cette histoire, telle que je la viens de raconter & qu'on la lit dans Hérodote, est une altération de celle qui est rapportée dans le quatrième livre des Rois. On y voit que Sennachérîb, Roi des Assyriens, après avoir subjugué toutes les nations voisines, & s'être rendu maître de toutes les autres villes du royaume du Juda, prit la résolution d'assiéger Ezéchias dans Jérusalem qui en étoit la capitale. Les Ministres de ce saint Roi, malgré

Chap. 17. &c.

son opposition & les remontrances du prophète Isaïe , qui promettoit une protection assurée de la part de Dieu , si l'on ne mettoit sa confiance qu'en lui seul , mandierent secrettement le secours des Egyptiens & des Ethiopiens. Leurs armées, unies ensemble, s'avancèrent dans le tems marqué vers Jérusalem. L'Assyrien marcha à leur rencontre , les défit en bataille rangée , poursuivit les vaincus jusques dans l'Egypte , & la ravagea entièrement. A son retour , la nuit même qui précéda le jour où l'on devoit donner l'assaut à la ville de Jérusalem , & où tout paroïsoit désespéré , l'Ange exterminateur ravagea le camp des Assyriens , & y fit périr par l'épée & par le feu cent quatre-vingts cinq mille hommes , & montra qu'on avoit raison de se fier , comme avoit fait Ezéchias , à la parole & aux promesses du Dieu d'Israel.

Voilà la vérité du fait. Mais comme elle étoit peu honorable pour les Egyptiens , ils ont tâché de la tourner à leur avantage en la déguisant & la corrompant. Cependant les traces de cette histoire , quoique défigurées , doivent paroître précieuses dans un Historien

d'une aussi grande antiquité & d'un aussi grand poids qu'est Hérodote.

Le prophète Isaïe avoit prédit à plusieurs reprises que cette expédition des Egyptiens, concertée, ce semble, avec tant de prudence, conduite avec tant d'habileté, & où les forces de deux puissans empires s'étoient réunies pour secourir les Juifs; Isaïe, dis-je, avoit prédit que cette expédition, non seulement seroit inutile à Jérusalem, mais tourneroit à la ruine de l'Egypte même, dont les plus fortes villes seroient prises, les terres ravagées, les habitans de tout sexe & de tout âge emmenés captifs. On peut consulter les chapitres 18. 19. 20. 30. 31, &c.

Ussérius & M. Prideaux croient que c'est dans ce tems qu'arriva la ruine de * *No-Amon*, cette fameuse ville dont parle le prophète Nahum, & dont il dit que les habitans avoient été Nahum. 3.
8-10. entraînés en captivité, que les jeunes en-

* La vulgate nomme Alexandrie la ville qui est appelée dans l'hébreu No-Amon, parce qu'Alexandrie fut depuis bâtie à la place de cette dernière. M. Prideaux, après Bouchard, croit que c'est Thèbes surnommée Diospolis.

En effet Amon chez les Egyptiens est le même que Jupiter. Mais Thèbes n'est point l'endroit où fut bâtie depuis Alexandrie. Il se peut faire qu'il y eût là une autre ville, appelée aussi NO-AMON.

fans avoient été écrasés dans les carrefours de ses rues, & que ses plus grands seigneurs, chargés de chaînes, avoient été partagés au sort entre les vainqueurs. Il marque que tous ces malheurs tombèrent sur elle, lorsque *l'Egypte & l'Ethiopie étoient sa force*; ce qui semble désigner assez clairement le tems dont nous parlons, où Tharaca & Séthon étoient unis ensemble. Ce sentiment n'est point sans difficulté, & est contredit par d'habiles gens. Il me suffit d'en avertir le Lecteur.

*Herod. l. 2.
cap. 142.*

Jusqu'au règne de Séthon les prêtres Egyptiens comptoient trois cens quarante & une générations d'hommes, ce qui fait onze mille trois cens quarante années, en mettant trois générations d'hommes pour cent ans. Ils comptoient pareil nombre de Prêtres & de Rois. Ces derniers, soit dieux, soit hommes, s'étoient succédé sans interruption sous le nom de *Piromis*, mot Egyptien, qui signifie *bon & honnête*. Les prêtres Egyptiens montrèrent à Hérodote trois cens quarante & un colosses de bois de ces *Piromis*, rangés tous en ordre dans une grande salle. C'étoit la folie des Egyptiens de se perdre dans une antiquité dont aucun autre peuple n'approchât.

THARACA. C'est celui-là même AN.M. 3299.
Av. J.C. 705.
Afric. apud
Syncel. p. 74.
qui étoit venu avec une armée d'E-
thiopiens au secours de Jérusalem avec
Séthon. Quand celui-ci fut mort après
avoir occupé le trône pendant qua-
torze ans, Tharaca y monta à sa place,
& le tint pendant dix-huit ans. Ce fut
le dernier des Rois Ethiopiens qui ré-
gnèrent dans l'Egypte.

Après sa mort, les Egyptiens ne
pouvant s'accorder sur la succession,
furent deux ans dans un état d'anarchie
accompagné de grands désordres.

XII ROIS.

Enfin douze des principaux Sei- AN.M. 3319.
Av. J.C. 625.
Herod. l. 2.
c. 17. 147-152.
Diod. lib. 1.
pag. 59.
gneurs s'étant ligués ensemble, se fai-
sirent du royaume, & le partagèrent
entr'eux en douze parties. Ils convin-
rent de gouverner chacun leur district
avec un pouvoir & une autorité égale,
sans que jamais l'un ne songeât à rien
entreprendre contre l'autre, ni à s'em-
parer de son gouvernement. Ils cru-
rent devoir faire ensemble cet accord,
& le cimenter par les plus terribles ser-
mens, pour éviter l'effet d'un oracle
qui avoit prédit que celui d'entr'eux
qui auroit fait des libations à Vulcain
dans un vase d'airain, deviendrait le

maître de l'Egypte. Ils régnerent ensemble pendant quinze ans dans une grande union : & pour en laisser à la postérité un célèbre monument , ils bâtirent de concert & à frais communs le fameux labyrinthe , qui étoit un amas de douze grands palais , & qui avoit autant de bâtimens sous terre qu'il en paroissoit au-dehors. J'en ai fait mention ailleurs.

Un jour que les douze Rois affoient ensemble dans le temple de Vulcain à un sacrifice solennel qui s'y faisoit régulièrement dans un certain tems marqué , les Prêtres aiant présenté à chacun d'eux une coupe d'or pour faire les libations, il s'en trouva une de manque , & Psammitique , l'un des douze , sans aucun dessein prémédité , au lieu de coupe prit son casque d'airain , car ils en portoient tous , & s'en servit pour faire les libations. Cette circonstance frapa les autres , & leur rappella dans l'esprit le souvenir de l'oracle dont j'ai parlé. Ils crurent donc se devoir mettre en sûreté contre ses entreprises , & le réleguèrent dans les pays marécageux de l'Egypte.

Après que Psammitique y eut passé quelques années , attendant une occasion favorable pour se venger de l'af-

front qu'il avoit reçu , un courrier vint lui dire qu'il étoit arrivé en Egypte des hommes d'airain : c'étoient des soldats de Grèce , Cariens & Ioniens , que la tempête avoit jettés sur les côtes d'Egypte ; & qui étoient tout couverts de casques , de cuirasses , & d'autres armes d'airain. Psammitique se souvint aussitôt d'un oracle , qui lui avoit répondu que des hommes d'airain viendroient du côté de la mer à son secours. Il ne douta point que ce n'en fût ici l'accomplissement. Il fit donc amitié avec ces étrangers , les engagea par de grandes promesses à demeurer avec lui , leva sous main d'autres troupes , mit à leur tête ces Grecs , & aiant attaqué les onze Rois , il les défit , & demeura seul maître de l'Egypte.

PSAMMITIQUE. Ce Prince , AN. M. 3334.
AV. J.C. 670.
Herod. l. 2.
cap. 153 154. qui devoit son salut aux Ioniens & aux Cariens , les établit dans l'Egypte , fermée jusqu'alors aux étrangers , & leur y assigna de bons fonds de terres , & des revenus assurés , qui leur firent oublier leur patrie. Il leur donna de jeunes enfans Egyptiens à élever , à qui ils apprirent leur langue. A cette occasion & par ce moien les Egyptiens entrèrent en commerce avec les Grecs ,

& depuis ce tems aussi l'histoire d'Egypte, jusques-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des prêtres, commence, selon Hérodote, à avoir plus de certitude.

Dès que Psammitique fut affermi sur le trône, il entra en guerre avec le Roi d'Assyrie au sujet des limites des deux empires. Cette guerre dura lontems. Depuis que les Assyriens eurent conquis la Syrie, la Palestine étant le seul pays qui séparât les deux roiaumes, devint entr'eux un sujet continuel de discorde, comme elle le fut ensuite entre les Ptolémées & les Séleucides. Ce fut à qui des deux l'auroit, & cette province devint tour à tour le partage du plus fort. Psammitique se voyant maître paisible de toute l'Egypte, & y ayant remis toutes choses sur l'ancien pié, crut qu'il étoit tems de penser aux frontières de son roiaume, & de les mettre en sûreté contre l'Assyrien son voisin, dont la puissance augmentoit de jour en jour. Il entra pour cet effet à la tête d'une armée dans la Palestine.

Peut-être faut-il placer au commencement de cette guerre ce qu'on lit dans Diodore, que les Egyptiens, indignés de ce que le Roi avoit placé les Grecs

* Cette révolution arriva environ sept ans après la captivité de Manassé Roi de Juda.

Lib. I. p. 61.

à l'aile droite par préférence à eux , quittèrent le service au nombre de plus de deux cens mille , & se retirèrent en Ethiopie , où on leur donna un établissement avantageux.

Quoi qu'il en soit , Psammitique entra en Palestine. Mais il s'y trouva d'a- *Herod. cap.^e 157.*
bord arrêté à Azot , une des principales villes du pays , qui lui donna tant de peine , que ce ne fut qu'après un siège de ving-neuf ans , qu'il s'en rendit maître. C'est le plus long siège dont il soit parlé dans l'histoire ancienne.

Cette place étoit anciennement une des cinq villes capitales des Philistins. Les Egyptiens , quelque tems auparavant , s'en étant emparés , la fortifièrent si bien , qu'elle devint la plus forte barrière de leur pays de ce côté-là ; en sorte que Sennachérib ne put entrer en Egypte qu'il n'eût premièrement emporté cette place. C'est ce qu'il fit par Tarthan l'un de ses Généraux. Les Assyriens l'avoient conservée jusqu'à ce tems-ci , & ce ne fut qu'après le long siège dont je viens de parler , qu'elle revint aux Egyptiens.

En ce tems-là les Scythes , sortis des *Herod. l. 1.^e c. 105.*
environs des Palus Méotides , s'étant jetés dans la Médie , désirèrent Cyaxare

qui en étoit Roi , le dépouillèrent de toute la haute Asie , dont ils demeurèrent maîtres pendant vingt-huit ans. Ils poussèrent leurs conquêtes dans la Syrie , jusqu'aux frontières d'Egypte. Mais Psammitique alla au devant d'eux, & fit si bien par ses présens & par ses prières , qu'ils ne passèrent pas plus avant , & délivra ainsi son royaume de ces dangereux ennemis.

*Herod. l. 2.
6. 2. 3.*

Jusqu'à son règne les Egyptiens s'étoient toujours cru le plus ancien peuple de la terre. Il voulut s'en assurer par lui-même , & pour cela il employa une expérience fort extraordinaire , si pourtant ce fait doit paroître digne de foi. Il fit élever à la campagne dans une cabane fermée, deux enfans nés tout récemment de pauvres parens , & il chargea un berger de les faire nourrir par des chèvres, (d'autres disent que ce furent des nourrices à qui on avoit coupé la langue) avec défense de laisser entrer aucune personne dans cette cabane , ni de prononcer jamais lui-même devant eux aucune parole. Quand ces enfans furent parvenus à l'âge de deux ans , un jour que le berger entra pour leur donner ce qui leur étoit nécessaire, ils s'écrièrent tous deux, en éten-

dant les mains vers leur pere nourricier , *beccos* , *beccos*. Le berger surpris de ce langage , nouveau pour lui , & qu'ils répétèrent dans la suite plusieurs fois , en donna avis au Roi , qui se les fit apporter pour être témoin lui-même de la vérité du fait : & ils recommencèrent tous deux en sa présence à bégaiier leur petit jargon. Il ne s'agissoit plus que de vérifier chez quel peuple ce mot étoit usité : & il se trouva que c'étoit chez les Phrygiens , qui appellent ainsi du pain. Ils eurent depuis ce tems là parmi tous les peuples l'honneur de l'antiquité , ou plutôt de la primauté , que l'Egypte elle-même , quelque jalouse qu'elle en eût toujours été , fut obligée de leur céder malgré sa longue possession. Comme on amenoit à ces enfans des chèvres pour les nourrir , & qu'il n'est point marqué qu'ils fussent sourds , quelques-uns croient qu'ils avoient pu , d'après le cri de ces animaux , former ce mot BEC ou BECCOS.

Psammitique mourut l'an vingt-quatrième de Josias roi de Juda. Il eut pour successeur son fils Néchao.

NÉCHAO. L'Écriture fait souvent mention de ce Prince sous le nom de pharaon Néchao.

AN. M. 3388

AV. J. C. 616

*Herod. l. 1.
cap. 158.*

Il entreprit de joindre le Nil avec la mer rouge , en tirant un canal de l'un à l'autre. L'espace qui les sépare est au moins de mille stades , c'est-à-dire de cinquante lieues. Après avoir fait périr six vingt mille hommes dans ce travail, il fut obligé de l'abandonner. L'oracle , qu'il avoit envoyé consulter , lui répondit que par ce nouveau canal il ouvroit une entrée aux barbares : c'est ainsi que les Egyptiens appelloient tous les autres peuples.

*Herod. lib.
4. cap. 42.*

Néchao réussit mieux dans une autre entreprise. D'habiles mariniers de Phénicie qu'il avoit pris à son service , étant partis de la mer rouge avec ordre de découvrir les côtes d'Afrique , en firent heureusement le tour , & retournèrent la troisième année de leur navigation en Egypte par le détroit de Gibraltar : voyage fort extraordinaire pour un tems où l'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole. Ce voyage fut fait vingt & un siècles avant que Vasco de Gama Portugais eût trouvé par la découverte du Cap de Bonne-Espérance , l'an de notre Seigneur 1497 , le même chemin pour aller aux Indes , par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes dans la mer méditerranée.

Les Babylonniens & les Mèdes aiant détruit Ninive , & avec elle l'empire des Assyriens, devinrent si redoutables, qu'ils attirèrent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao en fut si allarmé , qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puissante armée pour arrêter leurs progrès. Josias , ce roi de Juda si recommandable par sa rare piété, voiant qu'il prenoit son chemin au travers de la Judée , résolut de s'opposer à son passage. Il amassa dans ce dessein toutes les forces de son royaume , & se posta dans la vallée de Mageddo. (Cette ville étoit dans la Tribu de Manassé en deça du Jourdain : Hérodote l'appelle Magdole). Néchao lui manda par un héraut que ce n'étoit pas à lui qu'il en vouloit; qu'il avoit d'autres ennemis en vûe ; qu'il entreprenoit cette guerre de la part de Dieu qui étoit avec lui ; & qu'il lui conseilloit de n'y prendre aucune part , de peur qu'elle ne tournât à son désavantage. Josias n'eut point touché de ces raisons. Il voioit qu'une si puissante armée ne manqueroit pas de ruiner entièrement son pays par ses seules marches : & d'ailleurs il craignoit qu'après la défaite des Babylonniens le vainqueur ne retombât sur lui, & ne lui

*Joseph. Ant.
tig. lib. 10.
c. 6.*

*4. Reg. 23.
29. 30.
2 Paral. 35.
20-25.*

enlevât une partie de ses Etats. Il marcha donc à sa rencontre. La bataille se donna , & Josias non seulement fut vaincu , mais reçut encore malheureusement une blessure dont il mourut à Jérusalem où il s'étoit fait transporter.

Néchao , encouragé par cette victoire , continua sa marche , & s'avança vers l'Euphrate. Il battit les Babylo niens , prit Charcamis grande ville dans ces quartiers-là , & s'en étant assuré la possession par une bonne garnison qu'il y laissa , il reprit au bout de trois mois le chemin de son royaume.

4. *Reg.* 23. Comme il apprit en chemin que Joachas s'étoit fait déclarer roi à Jérusalem sans lui demander son consentement , il lui ordonna de le venir trouver à Rébla en Syrie. Ce Prince n'y fut pas plutôt arrivé , que Néchao le fit mettre aux fers , & l'envoia prisonnier en Egypte , où il mourut. De là , poursuivant son chemin , il arriva à Jérusalem , où il établit roi Joakim , un des autres fils de Josias , à la place de son frere , & imposa sur le pays un tribut annuel de cent talens d'argent , & un talent d'or. Après quoi il retourna triomphant dans son royaume.

Cette somme montoit à 330000 livres.

Lib. 2. cap. 159. Hérodote , faisant mention de l'ex-

pédition de ce Roi d'Egypte, & de la bataille qu'il gagna à Mageddo, à qui il donne le nom de Magdole, dit qu'après la victoire, il prit la ville de Cadytis, qu'il représente comme située dans les montagnes de la Palestine, & de la grandeur de Sardes, qui étoit en ce tems-là la capitale, non seulement de la Lydie, mais encore de toute l'Asie Mineure. Cette description ne peut convenir qu'à Jérusalem, qui étoit ainsi située, & qui alors étoit la seule ville de ces quartiers-là qui pût être comparée à Sardes. Il paroît d'ailleurs par l'Ecriture, que Néchao, après sa victoire, se rendit maître de cette capitale de Judée: car il y étoit en personne, lorsqu'il donna la couronne à Joakim. Le nom même de Cadytis, qui en hébreu signifie *la Sainte*, désigne clairement la ville de Jérusalem, comme le prouve le savant M. Prideaux,

*I. Part. liv.
1. p. 106. &c.*

Nabopolassar, roi de Babylone, AN. M. 3397.
voiant que, depuis la prise de Charca-AV. J. C. 607.
mis par Néchao, toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance: son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, il s'associa à l'empire son fils Nabucodono-

for , & l'envoia à la tête d'une armée dans ces quartiers-là. Ce jeune Prince battit celle de Néchao vers l'Euphrate , reprit Charcamis , & fit rentrer les provinces soulevées dans son obéissance , comme Jérémie l'avoit prédit. Ainsi il enleva aux Egyptiens tout ce qu'il possédoient depuis ce qu'on appelloit le * ruisseau d'Egypte jusqu'à l'Euphrate , ce qui comprend toute la Syrie & toute la Palestine.

*A rivo d'Egy-
pti.*

Néchao étant mort après avoir régné seize ans , laissa son royaume à son fils PSAMMIS. Son règne fut court , & ne dura que six ans. L'histoire ne nous apprend rien de particulier sinon que ce Prince fit une expédition en Ethiopie.

*AN. M. 3404.
AV. J. C. 600.
Herod. l. 2.
cap. 160.*

Ibid.

Ce fut vers lui que ceux d'Elide ; après avoir établi les jeux Olympiques , dont ils avoient concerté toutes les règles & toutes les circonstances avec tant d'attention, qu'ils ne croioient pas qu'on y pût rien ajouter , ni y trou-

* Ce ruisseau d'Egypte , qui est entre ces deux pays , dont il est si souvent parlé passoit anciennement pour dans l'Ecriture comme ser- leur borne commune. C'est vant de bornes à la Terre jusques-là que s'étendoit le promise du côté d'Egypte , pays qui fut promis à la n'étoit pas le Nil , mais postérité d'Abraham , & une petite rivière qui cou- qui lui fut ensuite divisé lée au travers du desert par sort.

ver rien à redire , envoièrent une célèbre ambassade pour savoir ce que penseroient de cet établissement les Egyptiens , qui passoit pour les hommes les plus sages & les plus sensés de tout l'univers. C'étoit plutôt une approbation , qu'un conseil , qu'ils venoient chercher. Le Roi assembla les anciens du pays. Après qu'ils eurent entendu tout ce qu'on avoit à leur dire sur l'institution de ces jeux , ils demandèrent aux Eléens s'ils y admettoient indifféremment citoyens & étrangers. Et comme on leur eut répondu que l'entrée en étoit également ouverte à tous , ils ajoutèrent que les règles de la justice auroient été mieux observées , si on n'avoit admis à ces combats que les étrangers , parce qu'il étoit fort difficile que les Juges , en adjugeant la victoire & le prix , ne fissent pancher la balance du côté de leurs concitoyens.

APRÈS. Il est appelé dans l'Ecriture Pharaon Ephrée , ou Ophra. Il succéda à son pere Psammis , & régna 25 ans. AN. M. 3410
AV. J. C. 594
Jerem. 44

Pendant les premières années de son règne , il fut aussi heureux qu'aucun de ses prédécesseurs. Il porta les armes contre l'île de Chypre. Il attaqua par Herod. l. 2;
c. 17. 161.
Diod. l. 21.
p. 61.

terre & par mer la ville de Sidon , la prit , & se rendit maître de toute la Phénicie & de toute la Palestine.

De si prompts succès lui enflèrent extrêmement le cœur. Hérodote rapporte de lui qu'il étoit devenu si orgueilleux & tellement infatué de sa grandeur , qu'il se vantoit qu'il n'étoit pas au pouvoir des dieux mêmes de le détrôner , tant il s'imaginoit avoir établi solidement sa puissance. C'est par rapport à de tels sentimens qu'Ezéchiél lui met à la bouche ces paroles pleines d'une vanité folle & impie : *La rivière est à moi, c'est moi qui l'ai faite.* Le vrai Dieu lui fit bien sentir dans la suite qu'il avoit un maître , & qu'il n'étoit qu'un homme ; & il fit prédire par ses Prophètes , lontems auparavant , tous les maux dont il avoit résolu de punir son orgueil.

Ezech. 29. 3. Peu de tems après qu'Ophra fut monté sur le trône , Sédécias Roi de Juda lui envoya des ambassadeurs ; fit alliance avec lui , & l'année d'après , rompant le serment de fidélité qu'il avoit fait au Roi de Babylone , il se révolta ouvertement contre lui.

Quelques défenses que Dieu eût faites à son peuple d'avoir recours aux Egyptiens , & de mettre en eux sa

confiance , & quelque malheureux succès qu'eussent eu les différentes tentatives que les Israélites avoient faites de ce côté-là , l'Egypte leur paroissoit toujours une ressource assurée dans leurs dangers , & ils ne pouvoient s'empêcher d'y recourir. C'est ce qui étoit déjà arrivé sous le saint Roi Ezéchias. Isaïe leur disoit de la part de Dieu : *Isai. ch. 31.*

» Malheur à ceux qui vont en Egypte.
 » chercher du secours , qui mettent
 » leur confiance dans sa cavalerie &
 » dans ses chariots , & qui ne s'appuient point sur le saint d'Israel ,
 » & ne cherchent point l'assistance du
 » Seigneur. . . L'Egypte est un homme ,
 » & non pas un Dieu : ses chevaux ne sont que chair , & non pas
 » esprit. Le Seigneur étendra sa main ,
 » & celui qui donnoit secours sera
 » renversé par terre ; celui qui espéroit
 » d'être secouru tombera avec lui , &
 » une même ruine les envelopera
 » tous. « Ils n'écoutèrent ni le Prophète , ni le Roi , & ne reconnurent la vérité des paroles de Dieu que par une funeste expérience.

Il en fut de même en cette occasion. Sédécias , malgré les remontrances de Jérémie , voulut faire alliance avec

l'Egyptien. Celui-ci , fier de l'heureux succès de ses armes , & ne croiant pas que rien pût résister à sa puissance , se déclara le protecteur d'Israel , & lui promit de le délivrer des mains de Nabucodonosor. Dieu , irrité qu'un mortel eût osé prendre sa place , s'en expliqua ainsi à un autre Prophète . » Fils
 » de l'homme , tournez le visage contre
 » Pharaon Roi d'Egypte , & prophéti-
 » sez tout ce qui lui doit arriver à lui ,
 » & à l'Egypte. Parlez-lui , & dites-lui :
 » Voici ce que dit le Seigneur notre
 » Dieu : Je viens à vous , Pharaon Roi
 » d'Egypte , grand dragon , qui vous
 » couchez au milieu de vos fleuves ,
 » & qui dites : Le fleuve est à moi , &
 » c'est moi-même qui me suis créé. Je
 » mettrai un frein à vos mâchoires , &c. »
 Après l'avoir comparé à un roseau qui se brise sous celui qui s'y appuie , & qui lui perce la main , Dieu ajoute :
 » Je vais faire tomber la guerre sur
 » vous , & je tuerai parmi vous les hom-
 » mes avec les bêtes. Le pays d'Egypte
 » sera réduit en un desert & en une so-
 » litude ; & ils sauront que c'est moi qui
 » suis le Seigneur , parce que vous avez
 » dit : Le fleuve est à moi , & c'est moi
 » qui l'ai fait. » Le même Prophète con-
 tinue

Ezech. 24.
17-22.

Chap. 29. 10.
31. 31.

tinue dans plusieurs chapitres de suite à prédire les maux dont l'Egypte alloit être accablée.

Sédécias étoit bien éloigné d'ajouter foi à ces prédictions. Quand il apprit que l'armée des Egyptiens approchoit, & qu'il vit Nabucodonosor lever le siège de Jérusalem, il se crut délivré, & triomphoit déjà. Sa joie fut courte. Les Egyptiens voyant approcher les Chaldéens, n'osèrent en venir aux mains avec une armée si nombreuse & si aguerrie. Ils reprirent le chemin de leur pays, & abandonnèrent Sédécias à tous les périls de la guerre où ils l'avoient eux-mêmes engagé. Nabucodonosor revint devant Jérusalem, y remit le siège, la prit, & la brûla, comme Jérémie l'avoit prédit.

AN. M. 3416.

AV. J. C. 538.

Jerem. 37.

c. 7.

Plusieurs années après, les Châtiens, dont Dieu avoit menacé Apriès Roi d'Egypte, commencèrent à tomber sur lui. Car les Cyrénéens, colonie des Grecs qui s'étoit établie en

AN. M. 3430.

AV. J. C. 574.

Herod. l. 2.

c. 161. &c.

Diod. l. 1.

p. 62.

Afrique entre la Libye & l'Egypte, aiant pris & partagé entre eux une grande partie du pays des Libyens, forcèrent ces peuples dépouillés à se jeter entre les bras de ce Prince, & à implorer sa protection. Aussitôt Apriès

envoia une grande armée dans la Libye, pour faire la guerre aux Cyrénéens. Mais cette armée aiant été défaite, & presque toute taillée en pièces, les Egyptiens s'imaginèrent qu'il ne l'avoit envoyée dans la Libye que pour l'y faire périr, afin que, quand il en seroit défait, il pût régner plus despotiquement sur ses sujets. Dans cette pensée, ils crurent devoir secouer le joug d'un Prince qu'ils regardoient comme leur ennemi. Apriès aiant appris cette révolte, leur envoya Amasis un de ses officiers pour les appaiser, & pour les faire rentrer dans leur devoir. Mais lorsqu'Amasis eut commencé à leur parler, ils lui mirent sur la tête un casque pour marque de la roiauté, & le proclamèrent Roi. Amasis, aiant accepté la couronne qu'ils lui offrirent, demeura avec eux, & les confirma dans leur révolte.

Apriès à cette nouvelle, encore plus enflammé de colére, envoya Patarbémis, un autre de ses officiers, & l'un des principaux Seigneurs de sa Cour, pour arrêter Amasis, & le lui amener. Mais Patarbémis ne s'étant pas trouvé en état d'enlever Amasis au milieu de cette armée de révoltés dont il étoit

entouré , fut traité à son retour par Apriès de la manière la plus indigne & la plus cruelle. Car ce Prince, sans considérer que ce n'étoit que faute de pouvoir qu'il n'avoit pas exécuté sa commission , lui fit couper le nez & les oreilles. Un outrage si sanglant , fait à un homme de ce rang , irrita si fort les Egyptiens , que la plupart s'allèrent joindre aux mécontents , & que la révolte devint générale. Ce soulèvement de ses sujets obligea Apriès de se sauver dans la haute Egypte , où il se maintint pendant quelques années , tandis qu'Amasis occupa tout le reste de ses États.

Les troubles qui agitoient l'Egypte furent une occasion favorable à Nabucodonosor pour l'attaquer , & ce fut Dieu lui-même qui lui en inspira le dessein. Ce Prince , qui , sans le savoir , étoit l'instrument de la colère de Dieu contre les peuples qu'il vouloit châtier , venoit de prendre la ville de Tyr , où lui & son armée avoient essuié des fatigues incroyables. Pour les en récompenser , Dieu leur abandonna l'Egypte. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet : il y a peu d'endroits dans l'Ecriture plus re-

marquables que celui-ci, & qui fassent mieux comprendre la souveraine autorité de Dieu sur tous les Princes & sur tous les royaumes de la terre.

Ezech. 29. 10. » Fils de l'homme, (c'est ainsi qu'il
 » parle au prophète Ezéchiel) Nabu-
 » codonosor Roi de Babylone m'a ren-
 » du avec son armée un grand service
 » au siège de Tyr. Toutes les têtes de
 » ses gens en ont perdu les cheveux,
 » & toutes les épaules en sont écor-
 » chées : & néanmoins ni lui ni son
 » armée * n'ont point reçu de récom-
 » pense pour le service qu'ils m'ont
 » rendu à la prise de Tyr. C'est pour-
 » quoi (continue Dieu) je vais don-
 » ner à Nabucodonosor Roi de Baby-
 » lone le pays d'Egypte. Il en prendra
 » tout le peuple, il en fera son butin,
 » & il en partagera les dépouilles. Son
 » armée recevra ainsi sa récompense,
 » & il sera païé du service qu'il m'a
 » rendu dans le siège de cette ville. Je

* Pour bien entendre ce qui est dit ici, il faut savoir que Nabucodonosor essuya des fatigues incroyables dans le siège de Tyr, & que, lorsque les Tyriens se virent pressés, les plus nobles de la ville montèrent sur des vaisseaux avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & se retirèrent en d'autres îles. Ainsi Nabucodonosor ayant pris la ville, n'y trouva rien qui fût digne de récompenser les grands travaux qu'il avoit soufferts dans ce siège. S. Hieron.

» lui ai abandonné l'Egypte , parce
 » qu'il a travaillé pour moi , dit le Sei-
 » gneur notre Dieu. « Il enlèvera tout,
 dit-il par un autre prophète , avec la
 même facilité qu'un berger se couvre
 de son manteau. Il se chargera ainsi de
 tout le butin : il mettra ainsi sur ses
 épaules , & sur celles de ses soldats ,
 toute la dépouille de l'Egypte. *Amicie- Jerem. 41. 22*
tur terra Ægypti , sicut amicitur pastor
pallio suo ; & egredietur inde in pace.
 Nobles expressions , qui montrent avec
 quelle facilité toute la puissance &
 toutes les richesses d'un Etat sont en-
 levées , quand Dieu le veut , & pas-
 sent comme un manteau à un nouveau
 maître , qui n'a qu'à le prendre & à
 s'en couvrir !

Le Roi de Babylone profitant donc
 des divisions intestines où la révolte
 d'Amasis avoit jetté ce royaume , mar-
 cha de ce côté-là à la tête de son ar-
 mée. Il subjuga l'Egypte depuis Mig-
 dol ou Magdole qui est à l'entrée du
 royaume , jusques à Syéne qui est à
 l'autre extrémité vers les frontières
 d'Ethiopie. Il y fit par tout d'horribles
 ravages , tua un grand nombre d'habi-
 tans , & réduisit le pays dans une si
 grande désolation , qu'il ne put se réta-

blir de quarante ans. Nabucodonosor aiant chargé son armée de dépouilles , & soumis tout le royaume , en vint à un accommodement avec Amasis ; & l'aiant confirmé dans la possession du royaume comme son viceroy , il reprit le chemin de Babylone.

*Herod. l. 2.
cap. 163. &
269.*

*Diod. lib. 1.
pag. 61.*

Alors Apriès , sortant du lieu de sa retraite , s'avança vers les côtes de la mer , apparemment du côté de la Libye ; & y aiant pris à sa solde une armée de Cariens , d'Ioniens , & d'autres étrangers , il marcha contre Amasis , & lui livra bataille près de la ville de Memphis. Mais aiant été battu & fait prisonnier , il fut mené à la ville de Saïs , & y fut étranglé dans son propre palais.

Dieu avoit annoncé par ses Prophètes dans un détail étonnant toutes les circonstances de ce grand événement. C'étoit lui qui avoit brisé la puissance d'Apriès d'abord si formidable , & qui avoit mis l'épée à la main de Nabucodonosor pour aller punir & humilier cet orgueilleux. » Je viens à Pharaon » Roi d'Egypte , dit-il , & j'acheverai » de briser son bras qui a été fort , » mais qui est rompu , & je lui ferai » tomber l'épée de la main. . . . Je

*Ezech. 30.
22-25.*

« fortifierai en même tems le bras du
 « Roi de Babylone , & je mettrai mon
 « épée entre ses mains & ils sau-
 « ront que c'est moi qui suis le Sei-
 « gneur. »

Il fait le dénombrement de toutes les villes qui doivent être la proie du vain-
 queur : Taphnis , Péluse , No appelée
 dans la vulgate Alexandrie , Memphis ,
 Héliopolis , Bubaste , &c. Idem. v. 14.
17.

Il marque en particulier la fin mal-
 heureuse du Roi , qui doit être livré à
 ses ennemis. « Je vais livrer , dit-il ,
 « Pharaon Ephrée Roi d'Egypte entre
 « les mains de ses ennemis , entre les
 « mains de ceux qui cherchent à lui
 « ôter la vie. » Jerem. 44.
30.

Enfin il déclare que pendant qua-
 rante ans les Egyptiens seront accablés
 de toutes sortes de maux , & réduits
 à un état si déplorable , qu'ils n'aurent
 plus à l'avenir aucun Prince de leur
 nation : *Et dux de terra Ægypti non erit* Ezech. 30.
amplius. L'événement a justifié cette
 prédiction , qui a été accomplie par
 degrés & en différens tems. Peu de
 tems après l'expiration de ces quaran-
 te années , ils devinrent une province
 des Perses , auxquels leurs Rois , quoi-
 qu'originaires du pays , étoient sou-

mis ; & la prédiction commença ainſi à ſ'accomplir. Elle eut ſon entière exécution à la mort de Neſtanébus , AN. M. 3654. dernier Roi de race Egyptienne. Depuis ce tems-là les Egyptiens ont toujours été gouvernés par des étrangers. Car , après l'extinction du royaume des Perſes , ils ont été ſucceſſivement aſſujettis aux Macédoniens , aux Romains , aux Sarafins , aux Mammelucs , & enfin aux Turcs qui en ſont aujourd'hui les maîtres.

Jerem. c. 43.
& 44.

Dieu ne fut pas moins fidèle à accomplir ſes prédictions à l'égard de ceux de ſon peuple , qui après la priſe de Jérusalem ſ'étoient retirés en Egypte contre ſa déſenſe , & qui y avoient entraîné Jérémie malgré lui. Dès qu'ils y furent entrés , & qu'ils furent arrivés à Taphnis , (c'eſt la même que Tanis) le Prophète , après avoir caché en leur préſence par l'ordre de Dieu , des pierres dans une grotte qui étoit près du palais du Roi , leur déclara que Nabucodonosor entreroit bientôt en Egypte , & que Dieu établiroit ſon trône dans cet endroit là même : que ce Prince ravageroit tout le pays , & porteroit par-tout le fer & le feu : qu'eux-mêmes tomberoient entre les

maines de ces cruels ennemis , qui en massacreroient une partie , & traîneroient le reste captifs à Babylone : qu'un très petit nombre seulement échapperoit à la désolation commune , & seroit enfin rétabli dans sa patrie. Toutes ces prédictions eurent leur accomplissement dans les tems marqués.

A M A S I S. Après la mort d'Apriès , AN. M. 3435
AV. J.C. 569
Amasis devint possesseur paisible de toute l'Egypte , dont il occupa le trône pendant quarante ans. Il étoit , selon *In Tim.*
Platon , de la ville de Saïs.

Comme il étoit de basse naissance , Herod. l. 2.
cap. 172.
les peuples , dans le commencement de son règne , en faisoient peu de cas , & n'avoient que du mépris pour lui. Il n'y fut pas insensible , mais il crut devoir ménager les esprits avec adresse , & les rappeler à leur devoir par la douceur & par la raison. Il avoit une cuvette d'or , où lui & tous ceux qui mangeoient à sa table , se lavoient les piés. Il la fit fondre , en fit faire une statue , qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule , & rendirent à la nouvelle statue toutes sortes d'hommages. Le Roi les ayant assemblés , leur exposa à quel vil usage cette statue avoit d'abord servi , ce qui ne

les empêchoit pas de se prosterner devant elle par un culte religieux. L'application de cette parabole étoit aisée à faire. Elle eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre ; & les peuples , depuis ce jour , eurent pour lui tout le respect qui est dû à la majesté roiale.

Ibid. c 73.

Il donnoit régulièrement tout le matin aux affaires , pour recevoir les placets , donner ses audiences , prononcer des jugemens , & tenir ses conseils : le reste du tems étoit accordé au plaisir. Et comme dans les repas & dans les conversations il étoit d'une humeur extrêmement enjouée , & qu'il pouffoit , ce semble , la gaieté au delà des justes bornes ; les courtisans aiant pris la liberté de le lui représenter , il leur répondit que l'esprit ne pouvoit pas être toujours sérieux & appliqué aux affaires , non plus qu'un arc demeurer toujours tendu.

Ce fut lui qui obligea les particuliers dans chaque ville d'inscrire leurs noms chez le Magistrat , & de marquer de quelle profession ou de quel métier ils vivoient. Solon inséra cette loi dans les siennes.

Il bâtit plusieurs temples magnifiques , principalement à Saïs , qui étoit

le lieu de sa naissance. Hérodote y admiroit sur-tout une chapelle faite d'une seule pierre, qui avoit au dehors vingt & une coudées de longueur, sur quatorze de largeur, & huit de hauteur; & un peu moins en dedans. On l'avoit apportée d'Eléphantine, & deux mille hommes avoient été occupés pendant trois ans à la voiturer sur le Nil.

Amasis confidéroit fort les Grecs. Il leur accorda de grands privilèges, & permit à ceux qui voudroient s'établir en Egypte d'habiter dans la ville de Naucratis, très renommée pour son port. Lorsqu'il s'agit de rebâtir le fameux temple de Delphes qui avoit été brûlé, réparation qui devoit monter à trois cens talens, c'est-à-dire, à trois cens mille écus; il fournit à ceux de Delphes une somme fort considérable pour les aider à paier leur cotte-part qui étoit le quart de toute la dépense.

Il fit alliance avec les Cyrénéens, & prit chez eux une femme.

Il est le seul des Rois Egyptiens qui ait conquis l'île de Cypre, & qui l'ait rendue tributaire.

Ce fut sous son règne que Pythagore vint en Egypte: il lui étoit recommandé par le célèbre Polycrate tyran de

Samos, dont il fera parlé ailleurs, & qui étoit lié d'amitié avec Amasis. Dans le séjour que ce Philosophe fit en Egypte, il fut initié dans tous les mystères du pays, & apprit des prêtres tout ce qu'il y avoit de plus secret & de plus important dans leur religion. C'est là qu'il puisa sa doctrine de la métempsychose.

Dans l'expédition où Cyrus s'étoit rendu maître d'une grande partie de la terre, l'Egypte sans doute avoit subi le joug comme toutes les autres provinces, & Xénophon le dit formellement au commencement de la Cyropédie. Apparemment qu'après que les quarante années de désolation prédites par le Prophète furent expirées, l'Egypte commençant un peu à se rétablir, Amasis secoua le joug & se remit en liberté.

Aussi voions-nous qu'un des premiers soins de Cambyse fils de Cyrus, dès qu'il fut monté sur le trône, fut de porter la guerre contre l'Egypte. Quand il y arriva, Amasis venoit de mourir, & avoit eu pour successeur son fils Psamménit.

AN. M. 3475.

AV. J.C. 525.

PSAMMENIT. Cambyse, après le gain d'une bataille, poursuivit les vaincus jusques dans Memphis, assié-

gea la place , & la prit en fort peu de tems. Il traita le Roi avec douceur , lui laissa la vie , & lui assigna un entretien honorable. Mais aiant appris qu'il prenoit des mesures secretes pour remonter sur le trône , il le fit mourir. Le règne de Psamménit ne fut que de six mois. Alors toute l'Egypte se soumit au vainqueur. Je rapporterai plus en détail cette histoire , lorsque j'exposerai celle de Cambyse.

Ici finit la suite des Rois d'Egypte. L'histoire de ce pays , comme je l'ai déjà remarqué , sera confondue avec celle des Perses & des Grecs jusqu'à la mort d'Alexandre. Alors s'élèvera une nouvelle monarchie d'Egypte , fondée par Ptolémée fils de Lagus , qui sera continuée jusqu'à Cléopatre ; & ce dernier espace fera environ de trois cens ans. Je traiterai chacune de ces matières dans son tems.





LIVRE SECOND.

HISTOIRE

DES

CARTHAGINOIS.



JE DIVISERAI en deux parties ce que j'ai à dire sur les Carthaginois. Dans la première je donnerai une idée générale des mœurs de ce peuple, de son caractère, de son gouvernement, de sa religion, de sa puissance, & de ses richesses. Dans la seconde, après avoir indiqué en peu de mots la manière dont Carthage s'établit & s'accrut, je rapporterai les guerres qui l'ont rendue si célèbre.





PREMIÈRE PARTIE.

CARACTÈRE, MŒURS,

RELIGION, GOUVERNEMENT

DES

CARTHAGINOIS.

§. I. CARTHAGE

formée sur le modèle de Tyr, dont elle étoit une colonie.

LES CARTHAGINOIS ont reçu des Tyriens, non seulement leur origine, mais leurs mœurs, leur langage, leurs usages, leurs loix, leur religion, leur goût & leur industrie pour le commerce, comme toute la suite le fera connoître. Ils parloient le même langage que les Tyriens, & ceux-ci le même que les Cananéens & les Israélites; c'est-à-dire, la langue hébraïque, ou du moins une langue qui en étoit entièrement dérivée. Leurs noms avoient pour l'ordinaire une signification particulière. Hannon, signifie *gracieux, bienfaisant*; Didon, *aimable ou bien-aimée*; Sophonisbe, *elle gardera*

*Bochart.
Part. 2. l. 2.
cap. 16.*

bien le secret de son mari. Ils se plaisoient aussi, par esprit de religion, à faire entrer le nom de Dieu dans les noms qu'ils portoient, selon le génie des Hébreux. Annibal, qui répond à Ananias, signifie *Baal (ou le Seigneur) m'a fait grace*: Asdrubal, qui répond à Azarias, signifie *le Seigneur sera notre secours*. Il en est ainsi des autres noms: Adherbal; Maharbal, Mastanabal, &c. Le mot *Pœni*, d'où vient *Punique*, est le même que *Phœni* ou *Phéniciens*, parce qu'ils tiroient leur origine de la Phénicie. On a dans le *Pœtulus* de Plaute une scène en langue Punique, qui a fort exercé les favans.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable ici, c'est l'union étroite qui a toujours subsisté entre les Phéniciens & les

*Herod. l. 3.
c. 17. & 19.*

Carthaginois. Lorsque Cambyse voulut porter la guerre contre ces derniers, les Phéniciens, qui faisoient la principale force de son armée navale, lui déclarèrent nettement qu'ils ne pouvoient pas le servir contre leurs compatriotes: & ce Prince fut obligé de renoncer à son dessein. Les Carthaginois de leur côté n'oublièrent jamais d'où ils étoient sortis, & à qui ils de-

Polyb. p. 944.

voient leur origine. Ils envoioient ré-

gulièrement à Tyr tous les ans un vaisseau chargé de présens , qui étoient *Quint. Curt. l. 4. c. 2. & 3.* comme un cens & une redevance qu'ils paioient à leur ancienne patrie , & ils faisoient offrir un sacrifice annuel aux dieux tutélaires du pays , qu'ils regardoient aussi comme leurs protecteurs. Ils ne manquoient jamais à y envoyer les prémices de leurs revenus , aussi bien que la dixme des dépouilles & du butin qu'ils faisoient sur les ennemis , pour les offrir à Hercule , une des principales divinités de Tyr & de Carthage. Lorsque Tyr fut assiégée par Alexandre , les Tyriens , pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de plus cher , envoièrent à Carthage leurs femmes & leurs enfans , qui y furent reçus & entretenus , quoique dans le tems d'une guerre fort pressante , avec une bonté & une générosité telles qu'on auroit pu les attendre des peres & des meres les plus tendres & les plus opulens. Ces marques constantes d'une vive & sincère reconnoissance font plus d'honneur à une nation , que les plus grandes conquêtes & les plus glorieuses victoires.



§. II. RELIGION DES
Carthaginois.

IL PAROIT par plusieurs traits de l'histoire de Carthage que ses Généraux regardoient comme un devoir essentiel de commencer & de finir leurs entreprises par le culte des dieux. Amilcar, pere du grand Annibal, avant que d'entrer en Espagne pour y faire la guerre, eut soin d'offrir des sacrifices aux dieux. *Liv. I. 21 n. 1.* Son fils marchant sur ses traces, avant que de partir de l'Espagne, & de marcher contre les Romains, se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule, & il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise son entreprise. Après la bataille de Cannes, lorsqu'il fit savoir cette heureuse nouvelle à Carthage, il re-commanda sur-tout qu'on eût soin de rendre aux dieux immortels de solennelles actions de grâces pour toutes les victoires qu'il avoit remportées : *Pro his tantis totque victoriis verum esse grates diis immortalibus agi haberique.* *Lib. 23. n. 11.*

Ce n'étoient pas seulement les particuliers qui se piquoient ainsi de faire paroître en toute occasion un soin religieux d'honorer la divinité : on voit

que c'étoit le génie & le goût de la nation entière.

Polybe nous a conservé un traité de Lib. 7. p. 502.
 paix entre Philippe fils de Démétrius Roi de Macédoine & les Carthaginois, où l'on voit d'une manière bien sensible le respect de ceux-ci pour la divinité, & leur intime persuasion que les dieux assistoient & présidoient aux actions humaines, & sur-tout aux Traités solennels, qui se faisoient en leur nom, sous leurs yeux, & en leur présence. Il y est fait mention de cinq ou six ordres différens de divinités : & ce dénombrement paroît bien extraordinaire dans un Acte public, comme est un traité de paix entre deux Empires. J'en rapporterai les termes mêmes, qui peuvent servir à nous donner quelque idée de la Théologie des Carthaginois. *Ce Traité a été conclu en présence de Jupiter, de Junon, & d'Apollon : en présence du démon ou du génie des Carthaginois, (Δαίμονες) d'Hercule, & d'Iolaus : en présence de Mars, de Triton, de Neptune : en présence des dieux qui accompagnent l'armée des Carthaginois, & du Soleil, de la Lune, & de la Terre : en présence des rivières, des prairies, & des eaux : en présence de tous les dieux qui possèdent*

Carthage. Que dirions-nous maintenant d'un pareil Acte, où l'on feroit intervenir les Anges & les Saints, protecteurs d'un royaume ?

Il y avoit chez les Carthaginois deux divinités qui étoient particulièrement adorées, & dont il est à propos de dire ici un mot.

*Tertul. Apo-
log. cap. 23*

La première étoit la déesse *Céleste*, appelée aussi *Uranie*, qui est la Lune, dont on imploroit le secours dans les grandes calamités, sur-tout dans les sécheresses pour obtenir de la pluie : *Ista ipsa Virgo Cælestis*, dit Tertullien, *pluviarum pollicitatrix*. C'est en parlant de cette Déesse & d'Esculape, que Tertullien fait aux payens de son tems un défi bien hardi, mais bien glorieux au christianisme, en déclarant que le premier venu des chrétiens obligera ces faux dieux d'avouer hautement qu'ils ne sont que des démons ; & en consentant qu'on fasse mourir sur le champ ce chrétien, s'il ne vient à bout de tirer cet aveu de la bouche même de leurs dieux : *Nisi se dæmones confessi fuerint christiano mentiri non audentes, ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite*. Saint Augustin parle souvent aussi de cette divinité. » *Céleste*,

» dit-il, autrefois régnoit souveraine-
 » ment à Carthage. Qu'est devenu son
 » règne depuis Jesus-Christ ? *« Regnum S. Aug. in*
Cœlestis quale erat Carthagini ! Ubi nunc Psal. 98.
est regnum Cœlestis ? C'est sans doute la
 même divinité, que Jérémie appelle *Jerem. c. 7.*
la Reine du ciel, à laquelle les femmes *v. 8. & c. 44.*
v. 17-25. Juives avoient grande dévotion, lui
 adressant des vœux, lui faisant des li-
 bations, lui offrant des sacrifices, &
 lui préparant de leurs propres mains
 des gâteaux : *ut faciant placentas Regi-*
næ cœli ; & dont elles se vantoient d'a-
 voir reçu toutes sortes de biens pen-
 dant qu'elles étoient exactes à lui ren-
 dre ce culte, au lieu que depuis qu'il
 avoit cessé, elles s'étoient vû accablées
 de toutes sortes de malheurs.

La seconde divinité honorée parti-
 culièrement chez les Carthaginois, &
 à qui l'on offroit des victimes humai-
 nes, c'est *Saturne*, connu sous le nom
 de *Moloch* dans l'Ecriture : & ce culte
 avoit passé de Tyr à Carthage. Philon
 cite un passage de Sanchoniat, où l'on
 voit que c'étoit une coutume à Tyr
 que dans les grandes calamités les Rois
 immolassent leurs fils pour appaiser la
 colère des dieux : & que l'un d'eux,
 qui l'avoit fait, fut depuis honoré

comme un dieu sous le nom de la constellation appelée Saturne : ce qui a sans doute donné occasion à la fable qui dit que Saturne avoit dévoré ses enfans. Les particuliers , quand ils vouloient détourner quelque grand malheur , en ufoient de même , & n'étoient pas moins superstitieux que leurs Princes : en sorte que ceux qui n'avoient point d'enfans , en achetoient des pauvres , pour n'être pas privés du mérite d'un tel sacrifice. Cette coutume se conserva lontems chez les Phéniciens & les Cananéens , de qui les Israélites l'empruntèrent , quoique Dieu le leur eût défendu bien expressement. On bruloit d'abord inhumainement ces enfans , soit en les jettant au milieu d'un brasier ardent , tel qu'étoient ceux de la vallée d'Ennon , dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture ; soit en les enfermant dans une statue de Saturne , qui étoit toute enflammée. Pour étouffer les cris que pouffoient ces malheureuses victimes , on faisoit retentir pendant cette barbare cérémonie le bruit des tambours & des trompettes. Les meres se faisoient un honneur & un point de religion d'assister à ce cruel spectacle l'œil

Plut. de superst. p. 171.

sec & sans pousser aucun gémissement :
 & s'il leur échapoit quelque larme
 ou quelque soupir , le sacrifice en étoit
 moins agréable à la divinité , & elles
 en perdoient le fruit. Elles portoient
 la fermeté d'ame , ou plutôt la dureté
 & l'inhumanité , jusqu'à caresser elles-
 mêmes & baiser leurs enfans pour ap-
 païser leurs cris , de peur qu'une vi-
 ctime offerte de mauvaise grace & au
 milieu des pleurs ne déplût à Saturne :

*Tertul. in
Apolog.*

*Blanditiis & osculis comprimebant va-
 gitum , ne flebilis hostia immolaretur.*

Minuc. Fel.

Dans la suite on se contenta de faire
 passer les enfans à travers le feu , com-
 me cela paroît par plusieurs endroits
 de l'Ecriture , & très souvent ils y pé-
 rissoient.

Les Carthaginois retinrent jusqu'à
 la ruine de leur ville cette coutume
 barbare d'offrir à leurs dieux des victi-
 mes humaines ; action qui méritoit bien
 plus le nom de sacrilège que de sacri-
 fice : *Sacrilegium verius quàm sacrum.*
 Ils la suspendirent seulement pendant
 quelques années pour ne pas s'attirer
 la colère & les armes de Darius I. roi
 de Perse , qui leur fit défendre d'immo-
 ler des victimes humaines , & de man-
 ger de la chair de chiens. Mais ils re-

*Quint. Curt.
l. 4. c. 3.*

*Plut. de se-
ra vindica-
tione deor.
pag. 551.*

vinrent bientôt à leur génie , puisque du tems de Xerxès , qui succéda à Darius , Gélon tyran de Syracuse , aiant remporté en Sicile une victoire considérable sur les Carthaginois , parmi les conditions de paix qu'il leur prescrivit y inséra celle-ci , qu'ils n'immoleroient plus de victimes humaines à Saturne. Et sans doute que ce qui l'obligea à prendre cette précaution , fut ce qui avoit été mis en pratique dans cette occasion-là même par les Carthaginois. Car pendant tout le combat , qui dura depuis le matin jusqu'au soir , Amilcar fils d'Hannon leur Général ne cessa point de sacrifier aux dieux des hommes tout vivans , & en grand nombre , en les faisant jeter dans un bûcher ardent : & voiant que ses troupes étoient mises en fuite & en déroute , il s'y précipita lui-même , pour ne point survivre à sa honte ; & , comme le dit saint Ambroise en rapportant cette action , pour éteindre par son propre sang ce feu sacrilège qu'il voioit ne lui avoir servi de rien.

b. Dans des tems de peste ils sacri-

a In ipsos , quos adole-
bat , se se precipitavit ignes,
ut eos vel cruore suo ex-
tingueret , quos sibi nihil

profuiste cognoverat. S.
Ambros.

b Cum peste laborarent,
crucura factorum religione

fioient

fioient à leurs dieux un grand nombre d'enfans , sans pitié pour un âge qui excite la compassion des ennemis les plus cruels , cherchant un remède à leurs maux dans le crime , & usant de barbarie pour attendrir les dieux.

Diodore rapporte un exemple de cette Lib. 2. p. 756. cruauté qui fait frémir. Dans le tems qu'Agathocle étoit près de mettre le siège devant Carthage , les habitans de cette ville se voyant réduits à la dernière extrémité , imputèrent leur malheur à la juste colère de Saturne contre eux , parce qu'au lieu des enfans de la première qualité qu'on avoit coutume de lui sacrifier , on avoit mis frauduleusement à leur place des enfans d'esclaves & d'étrangers. Pour réparer cette faute , ils immolèrent à Saturne deux cens enfans des meilleures maisons de Carthage ; & outre cela , plus de trois cens citoyens , qui se sentoient coupables de ce prétendu crime , s'offrirent volontairement en sacrifice. Diodore ajoute qu'il y avoit une statue

& scelere pro remedio usi sunt. Quippe homines ut victimas immolabant , & impuberes (quæ ætas etiam hostium misericordiam provocat) artis admovebant,	pacem deorum sanguine eorum exposcentes , pro quorum vita dii maximè rogari solent. <i>Justin. l. 18. c. 6.</i>
---	---

d'airain de Saturne , dont les mains étoient panchées vers la terre de telle sorte que l'enfant qu'on posoit sur ces mains tomboit aussitôt dans une ouverture & une fournaise pleine de feu.

Plut. de superst. p. 169-171.

Est-ce là , dit Plutarque , adorer les dieux ? Est-ce avoir d'eux une idée qui leur fasse beaucoup d'honneur , que de les supposer avides de carnage , altérés du sang humain , & capables d'exiger & d'agréer de telles victimes ? La religion , dit cet Auteur sensé , est envi-

Idem. in Camil. p. 132.

ronnée de deux écueils , également dangereux à l'homme , également injurieux à la divinité : savoir , de l'impiété & de la superstition. L'une , par affectation d'esprit fort , ne croit rien ; l'autre , par une aveugle foiblesse , croit tout. L'impiété , pour secouer un joug & une crainte qui la gêne , nie qu'il y ait des dieux : la superstition , pour calmer aussi ses fraieurs , se forge des dieux selon son caprice , non seulement amis , mais protecteurs & modèles du crime. Ne valoit-il pas mieux ,

De superst.

dit-il encore , que Carthage , dès le commencement , prît pour Législateurs un Critias , un Diagoras , athées reconnus & se donnant pour tels , que d'adopter une si étrange & si perverse

religion ? Les Typhons, les Géans, ennemis déclarés des dieux, s'ils avoient triomphé du ciel, auroient-ils pu établir sur la terre des sacrifices plus abominables ?

Voilà ce que pensoit un payen du culte Carthaginois tel que nous l'avons rapporté. En effet on ne croiroit pas le genre humain susceptible d'un tel excès de fureur & de phrénésie. Les hommes ne portent point communément dans leur propre fonds un renversement si universel de tout ce que la nature a de plus sacré. Immoler, égorger soi-même ses propres enfans, & les jeter de sang froid dans un brasier ardent ! Des sentimens si dénaturés, si barbares, adoptés cependant par des nations entières, & des nations très policées ; par les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois, les Scythes, les Grecs même, & les Romains, & consacrés par une pratique constante de plusieurs siècles, ne peuvent avoir été inspirés que par celui qui a été homicide dès le commencement, & qui ne prend plaisir qu'à la dégradation, à la misère, & à la perte de l'homme.

§. III. FORME DU GOUVERNEMENT
de Carthage.

*Arist. lib. 2.
de Rep. c. 11.*

LE GOUVERNEMENT de Carthage étoit fondé sur des principes d'une profonde sagesse , & ce n'est point sans raison qu'Aristote met cette République au nombre de celles qui étoient les plus estimées dans l'antiquité , & qui pouvoient servir de modèles aux autres. Il appuie d'abord ce sentiment sur une réflexion qui fait beaucoup d'honneur à Carthage , en marquant que jusques à son tems , c'est-à-dire depuis plus de cinq cens ans , il n'y avoit eu ni aucune sédition considérable qui en eût troublé le repos , ni aucun tyran qui en eût opprimé la liberté. En effet c'est un double inconvénient des gouvernemens mixtes , tel qu'étoit celui de Carthage , où le pouvoir est partagé entre le peuple & les Grands , de dégénérer ou en abus de la liberté par les séditions du côté du peuple , comme cela étoit ordinaire à Athènes & dans toutes les républiques grecques ; ou en oppression de la liberté publique du côté des Grands par la tyrannie , comme cela arriva à Athènes , à Syracuse , à Corinthe , à Thèbes , à

Rome même du tems de Sylla & de César. C'est donc un grand éloge pour Carthage d'avoir su , par la sagesse de ses loix , & par l'heureux concert des différentes parties qui composoient son gouvernement , éviter pendant un si long espace d'années deux écueils si dangereux & si communs.

Il seroit à souhaiter que quelque Auteur ancien nous eût laissé une description exacte & suivie des coutumes & des loix de cette fameuse République. Faute de ce secours , on n'en peut avoir qu'une idée assez confuse & imparfaite , en ramassant différens traits qu'on trouve épars dans les Auteurs. C'est un service qu'a rendu à la République des Lettres Christophe Hendrich. Son * ouvrage m'a été d'un grand secours.

Le gouvernement de Carthage réunissoit , comme celui de Sparte & de Rome , trois autorités différentes qui se balançoient l'une l'autre , & se pretoient un mutuel secours : celle des deux Magistrats suprêmes , appelés ** *Suffètes* ; celle du Sénat ; & celle du

* Carthago , sive Carthaginiensium Respublica, &c. Francofurti ad Oderam an. 1664.

** Ce nom est dérivé d'un mot qui chez les Hébreux & les Phéniciens , signifie Jugos. Shorhetim.

peuple. On y ajouta ensuite le Tribunal des Cent, qui eurent beaucoup de crédit dans la République.

S U F F E T E S.

LE POUVOIR des Suffètes ne duroit qu'un an, ^a & ils étoient à Carthage ce que les Consuls étoient à Rome. Souvent même les Auteurs leur donnent les noms de Rois, de Dictateurs, de Consuls, parce qu'ils en remplissoient l'emploi. L'histoire ne nous apprend point par qui ils étoient choisis. ^b Ils avoient droit & étoient chargés du soin d'assembler le Sénat : ils en étoient les Présidens & les Chefs : ils y propo-
soient les affaires, & recueilloient les suffrages. ^c Ils présidoient aussi aux jugemens qui se rendoient sur les affaires importantes. Leur autorité n'étoit pas renfermée dans la ville, ni bornée aux affaires civiles : on leur confioit quelquefois le commandement des armées. Il paroît qu'au sortir de la dignité de Suffètes on les nommoit Préteurs, qui

^a Ut Romæ Consules, sic Carthagine quotannis annui bini Reges creabantur. *Corn. Nep. in Annib.* c. 7.

^b Senatum itaque Suffetes, quod velut consulare

imperium apud eos erat, vocaverunt. *Liv. lib. 30. n. 7.*

^c Cùm Suffetes ad jus dicendum confedis-
Liv. lib. 34. n. 62.

étoit une charge considérable , puisqu'outre le droit de présidence dans certains jugemens , elle leur donnoit celui de proposer & de porter de nouvelles loix , & de faire rendre compte à ceux qui étoient chargés du recouvrement des deniers publics , comme on le voit dans ce que Tite-Live nous *Liv. l. 33.* raconte d'Annibal à ce sujet , & que je *n. 46. & 47.* rapporterai dans la suite.

LE SÉNAT.

LE SÉNAT , composé de personnes que leur âge , leur expérience , leur naissance , leurs richesses , & sur-tout leur mérite rendoient respectables , formoit le Conseil d'Etat , & étoit comme l'ame de toutes les délibérations publiques. On ne fait point précisément quel étoit le nombre des Sénateurs. Il devoit être fort grand , puisqu'on voit qu'on en tira cent pour former une Compagnie particulière , dont j'aurai bientôt lieu de parler. C'étoit dans le Sénat que se traitoient les grandes affaires , qu'on lisoit les lettres des Généraux , qu'on recevoit les plaintes des provinces , qu'on donnoit audience aux Ambassadeurs , qu'on déci-

me on le voit en plusieurs occasions.

Arist. loc. cit. Quand les sentimens étoient uniformes, & que tous les suffrages se réunissoient, alors le Sénat décidait souverainement & en dernier ressort. Lorsqu'il y avoit partage, & qu'on ne convenoit point, les affaires étoient portées devant le peuple, & dans ce cas le pouvoir de décider lui étoit dévolu. Il est aisé de comprendre quelle sagesse il y avoit dans ce règlement, & combien il étoit propre à arrêter les cabales, à concilier les esprits, à appuyer & à faire dominer les bons conseils, une Compagnie, comme celle-là, étant extrêmement jalouse de son autorité, & ne consentant pas aisément à la faire passer à une autre. On en voit *Polyb. l. 11. p. 706. & 707.* un exemple mémorable dans Polybe. Lorsqu'après la perte de la bataille donnée en Afrique, à la fin de la seconde guerre Punique, on fit dans le Sénat la lecture des conditions de paix qu'offroit le vainqueur, Annibal voyant qu'un des Sénateurs s'y opposoit, représenta vivement que s'agissant du salut de la République, il étoit de la dernière importance de se réunir, & de ne point renvoyer une telle délibération à l'assemblée du peuple : & il

en vint à bout. Voila sans doute ce qui dans le commencement de la République rendit le Sénat si puissant, & ce qui porta son autorité à un si haut point : & le même Auteur remarque dans un autre endroit, que tant que le Sénat fut le maître des affaires, l'Etat fut gouverné avec beaucoup de sagesse, & que toutes les entreprises eurent un grand succès.

Polyb. l. 6.

pag. 494.

LE PEUPLE.

IL PAROIT par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que jusqu'au tems d'Aristote, qui fait une si belle peinture & un si magnifique éloge du gouvernement de Carthage, le peuple se reposoit volontiers sur le Sénat du soin des affaires publiques, & lui en laissoit la principale administration : & c'est par là que la République devint si puissante. Il n'en fut pas ainsi dans la suite. Le peuple, devenu insolent par ses richesses & par ses conquêtes, & ne faisant pas réflexion qu'il en étoit redevable à la prudente conduite du Sénat, voulut se mêler aussi du gouvernement, & s'arrogea presque tout le pouvoir. Tout se conduisit alors par cabales & par factions ; ce qui fut,

202 H I S T O I R E
selon Polybe , une des principales causes de la ruine de l'Etat.

LE TRIBUNAL DES CENT.

C'ÉTOIT une compagnie Composée de cent quatre personnes ; quoique souvent , pour abrégé , il ne soit fait mention que de cent. Elle tenoit lieu à Carthage , selon Aristote , de ce qu'étoient les Ephores à Sparte , par où il paroît qu'elle fut établie pour balancer le pouvoir des Grands & du Sénat , mais avec cette différence , que les Ephores n'étoient qu'au nombre de cinq , & qu'ils ne demeuroient qu'un an en charge , au lieu que ceux-ci étoient perpétuels , & passaient le nombre de cent. On croit que ces Centumvirs sont les mêmes que les cent Juges dont parle Justin , qui furent tirés du Sénat , & établis pour faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon , qui occupant les premières places , & se trouvant à la tête des armées , s'étoient rendu maîtres de toutes les affaires , donna lieu à cet établissement. On voulut par là mettre un frein à l'autorité des Généraux , laquelle , pendant qu'ils com-

Lib. 19. c. 1.
AN. M. 3609.
DE CARTHAGE. 487.

mandoient les troupes , étoit presque fans bornes , & souveraine ; & on la rendit soumise aux loix par la nécessité qu'on leur imposa de rendre compte de leur administration à ces Juges au retour de leurs campagnes : *Ut hoc metu ita in bello imperia cogitarent , ut domi judicia legesque respicerent*. Parmi ces cent quatre Juges , il y en avoit cinq qui avoient une juridiction particulière , & supérieure à celle des autres : on ne fait pas combien elle duroit de tems. Ce Conseil des Cinq étoit comme le Conseil des Dix dans le Sénat de Venise. Quand il y vaquoit quelque place , c'étoient eux seuls qui avoient le droit de la remplir. Ils avoient droit aussi de choisir ceux qui entroient dans le Conseil des Cent. Leur autorité étoit fort grande : & c'est pour cela qu'on avoit soin de ne mettre dans cette place que des hommes d'un rare mérite ; & l'on ne crut point devoir attacher à leur emploi aucune rétribution ni aucune récompense , le motif seul du bien public devant être assez fort dans l'esprit des gens de bien pour les engager à remplir leurs devoirs avec zèle & fidélité. Polybe , en rapportant la prise de Carthagène par Scipion , distingue net-

Justin. 16.

Lib. 10.
pag. 592.

tement deux compagnies de Magistrats établies à Carthage. Il dit que parmi les prisonniers qu'on fit dans Carthage, il se trouva deux Magistrats du Corps des Vieillards, ἐκ τῆς Γερυσίας : (on appelloit ainsi la Compagnie des Cent) & quinze du Sénat, ἐκ τῆς Συκλήτης. Tite-Live ne fait mention que

Lib. 16. n.
25.

Lib. 30. n.
26.

de ces quinze derniers Sénateurs. Mais dans un autre endroit il nomme les Vieillards, & marque qu'ils composoient le Conseil le plus respectable de l'Etat, & qu'ils avoient une grande autorité dans le Sénat : *Carthaginenses. . . oratores ad pacem petendam mittunt triginta Seniorum principes. Id erat sanctius apud illos concilium, maximaque ad ipsum Senatam regendum vis.*

Les établissemens les plus sages & les mieux concertés dégénèrent peu à peu, & font place enfin au désordre & à la licence qui percent & pénètrent par-tout. Ces Juges, qui devoient être la terreur du crime, & le soutien de la justice, abusant de leur pouvoir qui étoit presque sans bornes, devinrent autant de petits tyrans, comme nous le verrons dans l'histoire du grand Annibal, qui pendant sa Préture, lorsqu'il fut retourné en Afrique, employa tout

son crédit pour réformer un abus si criant ; & de perpétuelle qu'étoit l'autorité de ces Juges , la rendit annuelle , environ deux cens ans depuis que la Compagnie des Cent avoit été formée.

AN. M. 3802.
DE CAR-
THAGE,
682.

DÉFAUTS DU GOUVERNEMENT
de Carthage.

ARISTOTE, entre quelques autres observations qu'il fait sur le gouvernement de Carthage , y remarque deux grands défauts, fort contraires, selon lui, aux vûes d'un sage Législateur , & aux règles d'une bonne & saine politique.

Le premier de ces défauts consiste en ce qu'on mettoit sur la tête d'un même homme plusieurs charges , ce qui étoit considéré à Carthage comme la preuve d'un mérite non commun. Aristote regarde cette coutume comme très préjudiciable au bien public. En effet, dit-il , lorsqu'un homme n'est chargé que d'un seul emploi , il est beaucoup plus en état de s'en bien acquitter, les affaires pour lors étant examinées avec plus de soin , & expédiées avec plus de promptitude. On ne voit pas , ajoute-t-il , que ni dans les troupes , ni dans la marine , on en use de la sorte : un même Officier ne commande pas deux Corps différens ; un même Pilote ne conduit pas

deux vaisseaux. D'ailleurs le bien de l'Etat demande , que , pour exciter de l'émulation parmi les gens de mérite , les charges & les faveurs soient partagées : au lieu que , lorsqu'on les accumule sur un même sujet , souvent elles produisent en lui une sorte d'éblouissement par une distinction si marquée , & excitent toujours dans les autres la jalousie , les mécontentemens , les murmures.

Le second défaut qu'Aristote trouve dans le gouvernement de Carthage , c'est que pour parvenir aux premiers postes il falloit , avec du mérite & de la naissance , avoir encore un certain revenu ; & qu'ainsi la pauvreté pouvoit en exclure les plus gens de bien , ce qu'il regarde comme un grand mal dans un Etat. Car alors , dit-il , la vertu n'étant comptée pour rien , & l'argent pour tout , parce qu'il conduit à tout , l'admiration & la soif des richesses faisoit toute une ville & la corrompt : outre que les Magistrats & les Juges , qui ne le deviennent qu'à grands frais , semblent être en droit de s'en dédommager ensuite par leurs propres mains.

On ne voit , je croi , dans l'antiquité aucune trace qui marque que les di-

gnités, soit de l'Etat, soit de la Judicature, y aient jamais été vénales, & ce que dit ici Aristote des dépenses qui se faisoient à Carthage pour y parvenir, tombe sans doute sur les présens, par lesquels on achetoit les suffrages de ceux qui conféroient les charges; ce qui, comme le remarque aussi Polybe, étoit fort ordinaire parmi les Carthaginois, ^a chez qui nul gain n'étoit honteux. Il n'est donc pas étonnant qu'Aristote condamne un usage dont il est aisé de voir combien les suites peuvent être funestes.

Mais s'il prétendoit qu'on dût mettre également dans les premières dignités les riches & les pauvres, comme il semble l'insinuer, son sentiment seroit réfuté par la pratique générale des Républiques les plus sages; qui, sans avilir ni deshonorer la pauvreté, ont cru devoir sur ce point donner la préférence aux richesses, parce qu'on a lieu de présumer que ceux qui ont du bien ont reçu une meilleure éducation, pensent plus noblement, sont moins exposés à se laisser corrompre & à faire des bassesses, & que la situation

^a Παρὰ Καρχηδονίους ἔστι | κρίσεις. Polyb. lib. 6. pag. 497.
 ὅτι οὐκ ἀναγορεύει νόμιμα.

même de leurs affaires les rend plus affectionnés à l'Etat, plus disposés à y maintenir la paix & le bon ordre, plus intéressés à en écarter toute fédition & toute revolte.

Aristote, en finissant ses réflexions sur la République de Carthage, approuve fort la coutume qui y régnoit d'envoyer de tems en tems des colonies en différens endroits, & de procurer ainsi aux citoiens des établissemens honnêtes. Par là on avoit soin de pourvoir aux nécessités des pauvres, qui sont, aussi bien que les riches, membres de l'Etat; on déchargeoit la Capitale d'une multitude de gens oisifs & fainéans, qui la deshonoreroient, & souvent lui deviennent dangereux: on prévenoit les mouvemens & les troubles, en éloignant ceux qui y donnent lieu pour l'ordinaire, parce que mécontents de leur fortune présente ils sont toujours prêts à remuer & à innover.

§. IV. COMMERCE DE CARTHAGE. *Première source de ses richesses & de sa puissance.*

LE COMMERCE étoit, à proprement parler, l'occupation de Carthage, l'objet particulier de son industrie, son

caractère propre & dominant. C'en étoit la plus grande force & le principal soutien. En un mot le commerce peut être regardé comme la source de la puissance, des conquêtes, du crédit, & de la gloire des Carthaginois. Situés au centre de la méditerranée, & prêtant une main à l'orient & l'autre à l'occident, ils embrassoient par l'étendue de leur commerce toutes les régions connues, & le portoient sur les côtes d'Espagne, de la Mauritanie, des Gaules, au delà du détroit & des colonnes d'Hercule. Ils alloient par-tout acheter à bon marché le superflu de chaque nation, pour le convertir à l'égard des autres en un nécessaire qu'ils leur vendoient fort chèrement. Ils tiroient de l'Egypte le fin lin, le papier, le blé, les voiles & les cables pour les vaisseaux : des côtes de la mer rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles, & les pierres précieuses : de Tyr & de la Phénicie, la pourpre & l'écarlate, les riches étofes, les meubles somptueux, les tapisseries & les différens ouvrages curieux & d'un travail recherché : en un mot, ils alloient chercher en diverses contrées tout ce qui peut fournir

aux nécessités, & contribuer aux commodités, au luxe, aux délices de la vie. A leur retour ils raportoient en échange le fer, l'étain; le plomb, & le cuivre des côtes occidentales : & par la vente de toutes ces marchandises ils s'enrichissoient aux dépens de toutes les nations, & les mettoient à une espèce de contribution d'autant plus sûre, qu'elle étoit plus volontaire.

En se rendant ainsi les facteurs & les négocians de tous les peuples, ils étoient devenus les princes de la mer, le lien de l'orient, de l'occident, & du midi, & le canal nécessaire de leur communication; & avoient rendu Carthage la ville commune de toutes les nations que la mer avoit séparées, & le centre de leur commerce.

Les plus considérables de la ville ne dédaignoient pas de faire le négoce. Ils s'y appliquoient avec le même soin que les moindres citoyens, & leurs grandes richesses ne les dégoûtoient jamais de l'assiduité, de la patience, & du travail nécessaire pour les augmenter. C'est ce qui leur a donné l'empire de la mer, ce qui a fait fleurir leur République, & qui l'a mise en état de le disputer à Rome même, & qui l'a por-

tée à un si haut degré de puissance, qu'il falut aux Romains plus de quarante années d'une guerre cruelle & douteuse pour dompter cette fière rivale. Enfin, Rome triomphante ne crut pouvoir l'assujettir & la subjuguier entièrement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, qui pendant un si long tems l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Au reste, il n'est pas étonnant que Carthage, sortie de la première école du monde pour le commerce, je veux dire de Tyr, y ait eu un succès si prompt & si constant. Les mêmes vaisseaux qui conduisirent ses fondateurs en Afrique, après le transport leur servirent pour le négoce. Ils commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne dans quelques ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandises. Les commodités & les facilités qu'ils y trouvèrent, leur firent naître la pensée de conquérir ces vastes régions : & dans la suite Carthage la neuve, ou Carthagène, donna aux Carthaginois en ce pays-là un empire presque égal à celui que l'ancienne possédoit en Afrique.

§. V. MINES D'ESPAGNE.

Seconde source des richesses , & de la puissance de Carthage.

*Lib. 4. pag.
312. &c.*

DIODORE remarque avec raison que les mines d'or & d'argent que les Carthaginois trouvèrent en Espagne, furent pour eux une source inépuisable de richesses, qui les mirent en état de soutenir de si longues guerres contre les Romains. Les naturels du pays avoient lontems ignoré ces trésors cachés dans le sein de la terre, ou du moins ils en connoissoient peu l'usage & le prix. Les Phéniciens, par l'échange qu'ils faisoient de marchandises de peu de valeur avec ces précieux métaux, profitèrent de l'ignorance de ces peuples, & amassèrent des richesses immenses. Quand les Carthaginois se furent rendu maîtres du pays, ils creusèrent la terre plus avant, que n'avoient fait les anciens Espagnols, qui d'abord apparemment s'étoient contentés de ce qu'ils trouvoient sur la superficie, & les Romains, quand ils eurent enlevé l'Espagne aux Carthaginois, ne manquèrent pas de profiter de leur exemple, & tirèrent de ces mines d'or & d'argent de fort grands revenus.

Le travail , pour parvenir à ces mines , & pour en tirer l'or & l'argent , étoit incroyable. Car les veines de ces métaux paroissent rarement sur la superficie : il falloit les chercher & les suivre dans des profondeurs affreuses , où souvent l'on trouvoit de l'eau en quantité , qui arrêtoit tout court les ouvriers , & sembloit devoir les rebuiter pour toujours. Mais la cupidité n'est pas moins patiente pour soutenir les fatigues , qu'ingénieuse pour trouver des ressources. Dans la suite , par le moyen des pompes qu'Archimède avoit inventées dans son voiage en Egypte, les Romains venoient à bout d'élever en haut toute l'eau de ces espèces de puits , & de les mettre à sec. Pour enrichir les maîtres de ces mines , il en coutoit la vie à une infinité d'esclaves, qui étoient traités avec la dernière dureté , que l'on faisoit travailler malgré eux à coups de bâton, & à qui on ne donnoit de repos ni jour ni nuit. Polybe , cité par Strabon , dit que de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux mines qui étoient dans le voisinage de Carthagène , & qu'ils fournissoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes , c'est-à-dire douze mille cinq cens livres.

*Ibid.**Strab. l. 1,
pag. 147.*

On ne doit pas être surpris de voir les Carthaginois , après les plus grandes défaites , mettre en peu de tems sur pié de nombreuses armées , équiper de grosses flotes , & soutenir pendant plusieurs années des dépenses considérables pour les guerres qu'ils faisoient au loin. Mais il doit paroître bien surprenant que les Romains fissent la même chose , eux , dont les revenus étoient fort modiques avant ces grandes conquêtes qui leur assujettirent les peuples les plus puissans , & qui n'avoient aucune ressource ni du côté du trafic absolument inconnu à Rome , ni du côté des mines d'or & d'argent fort rares en Italie , supposé qu'il y en eût , & dont les frais par cette raison auroient absorbé tout le profit. Ils trouvoient dans leur vie simple & frugale , dans leur zèle pour le bien public , & dans l'amour du peuple pour la patrie , des fonds non moins prompts ni moins assurés que ceux de Carthage , mais plus honorables à la nation.

§. VI. LA GUERRE.

CARTHAGE doit être considérée comme une République marchande tout ensemble & guerrière. Elle étoit

marchande par inclination & par état : elle devint guerrière , d'abord par la nécessité de se défendre contre les peuples voisins , & ensuite par le desir d'étendre son commerce & d'agrandir son empire. Cette double idée nous donne , ce me semble , le vrai plan & le vrai caractère de la République Carthaginoise. Nous avons parlé du commerce.

La puissance militaire de Carthage consistoit en Rois alliés , en peuples tributaires dont elle tiroit des milices & de l'argent , en quelques troupes composées de ses propres citoiens , & en soldats mercénaires qu'elle achetoit dans les Etats voisins , sans être obligée ni de les lever , ni de les exercer , parce qu'elle les trouvoit tout formés & tout aguerris , choisissant dans chaque pays les troupes qui avoient le plus de mérite & de réputation. Elle tiroit de la Numidie une cavalerie légère , hardie , impétueuse , infatigable , qui faisoit la principale force de ses armées ; des îles Baléares les plus adroits frondeurs de l'univers ; de l'Espagne une infanterie ferme & invincible ; des côtes de Gènes & des Gaules des troupes d'une valeur reconnue ; & de la Grèce même des soldats également bons pour toutes les

opérations de la guerre , propres à servir en campagne ou dans les villes , à faire des sièges ou à les soutenir.

Elle mettoit ainsi tout d'un coup sur pié une puissante armée , composée de tout ce qu'il y avoit de troupes d'élite dans l'univers , sans dépeupler ses campagnes ni ses villes par les nouvelles levées , sans suspendre les manufactures , ni troubler les travaux paisibles des artisans , sans interrompre son commerce , sans affoiblir sa marine. Par un sang vénal elle s'acquéroit la possession des provinces & des roiaumes , & convertissoit les autres nations en instrumens de sa grandeur & de sa gloire , sans y rien mettre du sien que de l'argent , que même les peuples étrangers lui fournissoient par son négoce.

Si dans le cours d'une guerre elle recevoit quelque échec , ces pertes étoient comme des accidens étrangers qui ne faisoient qu'effleurer extérieurement le corps de l'Etat , sans porter de plaies profondes dans les entrailles mêmes ni dans le cœur de la République. Ces pertes étoient promptement réparées par les sommes qu'un commerce florissant fournissoit comme un nerf perpétuel de la guerre , & comme un restaurant de

de l'Etat toujours nouveau, pour acheter des troupes toujours prêtes à se vendre : & par l'étendue immense des côtes dont ils étoient les maîtres, il leur étoit aisé de lever en peu de tems tous les matelots & les rameurs dont ils avoient besoin pour les manœuvres & le service de la flotte, & de trouver d'habiles pilotes & des capitaines expérimentés pour la conduire.

Mais toutes ces parties fortuitement assorties ne tenoient ensemble par aucun lien naturel, intime, nécessaire. Aucun intérêt commun & réciproque ne les unissoit pour en former un corps solide & inaltérable. Aucune ne s'affectionnoit sincèrement au succès des affaires & à la prospérité de l'Etat. On n'agissoit pas avec le même zèle, & on ne s'exposoit pas aux dangers avec le même courage pour une République qu'on regardoit comme étrangère, & par là comme indifférente, que l'on auroit fait pour sa propre patrie, dont le bonheur fait celui des citoyens qui la composent.

Dans les grands revers, les Rois alliés pouvoient être aisément détachés *Comme Syphax & Masinissa,* de Carthage, ou par la jalousie que cause naturellement la grandeur d'un

voisin plus puissant que soi, ou par l'espérance de tirer des avantages plus considérables d'un nouvel ami, ou par la crainte d'être enveloppé dans le malheur d'un ancien allié.

Les peuples tributaires dégoûtés par le poids & la honte d'un joug qu'ils portoient impatiemment, se flatoient pour l'ordinaire d'en trouver un plus doux en changeant de maître : ou si la servitude étoit inévitable, ils étoient fort indifférens pour le choix, comme on verra par plusieurs exemples que cette histoire nous fournira.

Les troupes mercénaires, accoutumées à mesurer leur fidélité sur la grandeur ou sur la durée du salaire, étoient toujours prêtes au moindre mécontentement, ou sur les plus légères promesses d'une plus grosse solde, à passer du côté de l'ennemi qu'ils venoient de combattre, & à tourner leurs armes contre ceux qui les avoient appelés à leur secours.

Ainsi la grandeur de Carthage, qui ne se soutenoit que par ces appuis extérieurs, se voioit ébranlée jusques dans ses fondemens aussitôt qu'ils lui étoient ôtés. Et si par dessus cela son commerce, qui faisoit son unique res-

source, venoit à être interrompu par la perte de quelque bataille navale, elle croioit toucher à sa ruine, & se livroit au découragement & au desespoir, comme il parut clairement à la fin de la première guerre Punique.

Aristote, dans le livre où il marque les avantages & les inconvéniens du gouvernement de Carthage, ne la reprend point de n'avoir que des milices étrangères; & il est à croire qu'elle n'est tombée que lontems après dans ce défaut. Les revoltes arrivées dans les derniers tems, dûrent lui apprendre qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un Etat qui ne se soutient que par les étrangers, où il ne trouve ni zèle, ni sûreté, ni obéissance.

Il n'en étoit pas ainsi dans la république Romaine. Comme elle étoit sans commerce & sans argent, elle ne pouvoit acheter des secours capables de l'aider à pousser ses conquêtes aussi rapidement que Carthage: mais aussi, comme elle tiroit tout d'elle-même, & que toutes les parties de l'Etat étoient intimement unies ensemble, elle avoit des ressources plus sûres dans ses grands malheurs, que n'en avoit Carthage dans les siens. Et de là vient qu'elle ne

songea point du tout à demander la paix après la bataille de Cannes , comme celle-ci l'avoit demandée dans un danger moins pressant.

Carthage avoit de plus un corps de troupes composé seulement de ses propres citoyens , mais peu nombreux. C'étoit l'école où la principale noblesse , & ceux qui se sentoient plus d'élévation , de talens , & d'ambition pour aspirer aux premières dignités , faisoient l'apprentissage de la profession des armes. C'étoit de leur sein qu'on tiroit tous les Officiers Généraux qui commandoient les différens corps de troupes , & qui avoient la principale autorité dans les armées. Cette nation étoit trop jalouse & trop soupçonneuse pour en confier le commandement à des capitaines étrangers. Mais elle ne portoit pas si loin que Rome & Athènes sa défiance contre ses citoyens à qui elle donnoit un grand pouvoir , ni les précautions contre l'abus qu'ils en pouvoient faire pour opprimer leur patrie. Le commandement des armées n'y étoit point annuel , ni fixé à un tems limité , comme dans ces deux autres Républiques. Plusieurs Généraux l'ont conservé pendant un long cours d'années, &

jusqu'à la fin de la guerre ou de leur vie , quoiqu'ils demeurassent toujours comptables de leurs actions à la République, & sujets à être révoqués quand ou une véritable faute , ou un malheur , ou le crédit d'une cabale opposée , y donnoit occasion.

§. VII. LES SCIENCES ET LES ARTS.

ON NE PEUT pas dire que Carthage eût entièrement renoncé à la gloire de l'étude & du savoir. Mafiniffa fils d'un roi * puissant , qui y fut envoyé pour y être instruit & élevé , fait croire qu'il y avoit dans cette ville quelque école propre à donner une bonne éducation. Le grand Annibal , qui en a fait l'honneur en tout genre , n'étoit pas ignorant dans les Belles-Lettres , comme on le verra dans la suite. Magon , autre Général fort célèbre , n'a pas moins illustré Carthage par ses ouvrages que par ses victoires. Il avoit écrit vingt-huit volumes sur l'agriculture , & le Sénat Romain en fit tant de cas , qu'après la prise de Carthage , lorsqu'il distribuoit aux Princes d'Afrique les bibliothèques qui s'y trouvèrent , (nouvelle preuve que l'érudition n'en étoit pas absolument bannie ,) il donna or-

* Roi des
Misyliens en
Afrique.

Corn. Nep.
in vit. Annib.
cap. 13.

Cic. l. 1. de
Orat. n. 14.
Plin. l. 18.
cap. 3.

dre qu'on traduisît en latin ces livres sur l'agriculture, quoique l'on eût déjà ceux que Caton avoit composés sur la même matière. Nous avons encore une version grecque d'un traité composé en langue Punique par Hannon sur le voiage qu'il avoit fait par ordre du Sénat avec une flotte considérable autour de l'Afrique, pour y établir différentes colonies. On croit cet Hannon plus ancien que celui dont il est parlé du tems d'Agathocle.

*Voss. de his.
Græc. l. 4.
Plut. de for-
tun. Alex.
pag. 323.
Diog. Laert.
in Clitom.*

Clitomaque, appelé en langue Punique Asdrubal, tient un rang considérable parmi les philosophes. Il succéda au fameux Carnéade qui avoit été son maître, & soutint à Athènes l'honneur de la secte Académique. Cicéron a lui trouve assez d'esprit pour un Carthaginois, & beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il composa plusieurs livres, dans l'un desquels il consolait les malheureux citoyens de Carthage, qui après la ruine de cette ville se trouvoient réduits au triste état de captivité.

Je pourrois mettre au nombre ou plutôt à la tête des Ecrivains qui ont

a Clitomachus, homo
& acutus ut Pœnus, &
valde studiosus ac dili- | gens. *Academ. Quest. lib.*
4. n. 98.

illustré l'Afrique le célèbre Térence , capable de lui faire seul un honneur infini par l'éclat de sa réputation, s'il n'étoit évident que par rapport à ses écrits Carthage où il naquit doit moins être regardée comme sa patrie , que Rome où il fut élevé , & où il puisa cette pureté de stile , cette délicatesse , cette élégance qui l'ont rendu l'admiration de tous les siècles. On conjecture qu'il fut enlevé encore enfant , ou du moins fort jeune , par les Numides dans les courses qu'ils faisoient sur les terres des Carthaginois , pendant la guerre qu'eurent ensemble ces deux peuples depuis la fin de la seconde guerre Punique , jusqu'au commencement de la troisième. On le vendit comme esclave à Térentius Lucanus Sénateur Romain , qui , après l'avoir fait élever avec beaucoup de soin, l'affranchit , & lui fit porter son nom, comme c'étoit alors la coutume. Il fut uni d'une amitié très étroite avec Scipion l'Africain le second , & avec Lélius , & c'étoit un bruit public à Rome que ces deux grands hommes lui aidoient à composer ses pièces. Le Poète , loin de se défendre d'un bruit qui lui étoit si avantageux , s'en fit honneur. Il ne

*Suet. in vit.
Terent.*

nous reste de lui que six Comédies. Quelques Auteurs, au raport de Suetone qui a écrit sa vie, disent qu'à son retour de Grèce, où il avoit fait un voyage, il perdit cent huit pièces qu'il avoit traduites de Ménandre, & qu'il ne put survivre à un accident qui devoit lui causer une douleur très sensible. Mais on ne trouve pas que cette particularité de la vie de Térence ait un fondement fort solide. Quoi qu'il en soit, il mourut l'an de Rome 594, sous le consulat de Cn. Cornélius Dolabella & de M. Fulvius, à l'âge de trente-cinq ans, & par conséquent il étoit né l'an 560.

Il faut pourtant avouer, malgré tout ce que je viens de dire, que la disette d'hommes savans a toujours été grande à Carthage, puisque dans le cours de plus de sept siècles cette puissante République fournit à peine trois ou quatre Auteurs connus. Quoiqu'elle eût des liaisons avec la Grèce, & avec les nations les plus policées, elle ne s'étoit pas mise en peine d'en emprunter les belles connoissances, dont l'acquisition n'entroit point dans les vûes de son commerce. L'éloquence, la poésie, l'histoire semblent y avoir été

peu connues. Un philosophe Carthaginois, parmi les savans, passe presque pour un prodige. Que croit-on d'un géomètre ou d'un astronome ? Je ne sai s'ils faisoient quelque cas de la médecine si utile à la vie, & de la jurisprudence si nécessaire à la société.

Au milieu d'une indifférence si marquée pour tous les ouvrages d'esprit, l'éducation de la jeunesse ne pouvoit être que fort imparfaite & fort grossière. A Carthage toute l'étude, toute la science des jeunes gens se bornoit, pour le grand nombre, à écrire & chiffrer, à dresser un registre, à tenir un comptoir, en un mot à ce qui regarde le trafic. Belles-lettres, histoire, philosophie, c'étoient toutes choses peu estimées à Carthage. Elles furent même dans la suite des tems interdites par les loix, ^a qui défendoient expressément à tout Carthaginois d'apprendre la langue grecque, de peur que par là il ne se mît en état d'entretenir commerce ou par lettres ou de vive voix avec les ennemis.

Que pouvoit-on attendre d'une telle

^a Factum Senatusconsultum ne quis postea Carthaginensis, aut litteris græcis, aut sermoni studeret: ne aut loqui cum hoste, aut scribere sine interprete posset. *Justin. lib. 2. cap. 3.*

disposition ? Aussi ne vit-on jamais parmi eux cette douceur dans la conduite, cette facilité de mœurs, ces sentimens de vertu que l'éducation a coutume d'inspirer aux nations où elle est cultivée. Il faut que le petit nombre des grands hommes que celle-ci a porté n'aient dû leur mérite qu'à un heureux naturel, qu'à des talens singuliers, & à une longue expérience, sans que la culture & l'instruction y aient beaucoup contribué. De là vient que chez ce peuple le mérite des plus grands hommes est terni par de grands défauts, par des vices bas, par des passions cruelles : & il est rare d'y voir briller une vertu sans tache & sans reproche, noble, généreuse, aimable, & soutenue par des principes constans & éclairés, telle qu'on en voit en foule parmi les Grecs & les Romains. On sent bien que je ne parle ici que de vertus payennes, & selon l'idée qu'en avoient les payens.

Je ne trouve pas plus de monumens de leur habileté dans les arts moins élevés & moins nécessaires, comme sont la peinture & la sculpture. Je lis qu'ils avoient beaucoup pillé de ces sortes d'ouvrages sur les nations vaincues :

mais je n'apprends nulle part qu'ils en eussent beaucoup fait eux-mêmes.

De tout ce que je viens de dire, on ne peut s'empêcher de conclure que le commerce étoit le goût dominant & le caractère propre de la nation; qu'il faisoit comme le fonds de l'Etat; qu'il étoit l'ame de la République, & le grand mobile de toutes ses entreprises. Les Carthaginois étoient la plupart de bons négocians, uniquement occupés de leur trafic, poussés par le desir du gain, n'estimant que les richesses, & mettant tous leurs talens aussi bien que leur principale gloire, à en amasser beaucoup, sans en connoître trop la véritable destination, & sans savoir en faire un noble & digne usage.

§. VIII. CARACTÈRES, MŒURS; QUALITÉS *des Carthaginois.*

DANS^a le dénombrement des différentes qualités que Cicéron attribue

^a Quàm volumus licet ipsi nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis ac terræ domestico nativoque sensu Italos ipsos ac Latinos, sed

pietate ac religione, atque hac una sapientia quòd deorum immortalium numine omnia regi gubernatique perspeximus, omnes gentes nationesque superavimus. *De Arusp. resp.* n. 19.

aux différentes nations , & par lesquelles il les caractérise , il donne aux Carthaginois pour caractère dominant la finesse, l'habileté, l'adresse, l'industrie, la ruse, *calliditas* ; qui avoit lieu sans doute dans la guerre , mais qui paroissoit encore davantage dans tout le reste de leur conduite , & qui étoit jointe à une autre qualité fort voisine, qui leur étoit encore moins honorable. La ruse & la finesse conduisent naturellement au mensonge, à la duplicité, à la mauvaise foi ; & en accoutumant insensiblement l'esprit à devenir moins délicat sur le choix des moïens pour parvenir à ses fins, elles le préparent à la fourberie & à la perfidie. C'étoit^a encore un des caractères des Carthaginois ; & il étoit si marqué & si connu , qu'il avoit passé en proverbe, & que pour désigner une mauvaise foi , on disoit une foi Carthaginoise, *fides Punica* ; & que pour marquer un esprit fourbe , on n'avoit point d'expression ni plus propre , ni plus énergique , que de l'appeller un esprit Carthaginois, *Punicum ingenium*.

^a Carthaginienſes fraudulentis & mendaces
 ultis & variis mercatorum advenarumque sermonibus ad ſtudium fallendi
 quæſtûs cupiditate vocabantur. *Cic. orat. 2. in Rull.*
 n. 94.

Le desir excessif d'amasser , & l'amour défordonné du gain , étoit parmi eux une source ordinaire d'injustices & de mauvais procédés. Un seul exemple en fera la preuve. ^a Pendant une trêve que Scipion avoit accordée à leurs instantes prières , des vaisseaux Romains , battus par la tempête , étant arrivés à la vûe de Carthage , furent arrêtés & saisis par ordre du Sénat & du peuple , qui ne purent laisser échapper une si belle proie. Ils vouloient gagner à quelque prix que ce fût. * Les habitans de Carthage reconnurent , au rapport de saint Augustin , dans une occasion assez particulière , qu'ils conservoient encore quelque chose de ce caractère.

Ce n'étoient pas là les seuls défauts *Plut. de gera rep. pag. 792.*

^a Magistratus Senatum vocare , populus in curiæ vestibulo fremere , ne tanta ex oculis manibusque amitteretur præda. Consensum est ut , &c. Liv. l. 30. n. 24.

* Un Charlatan avoit promis aux habitans de Carthage de leur découvrir à tous leurs plus secretes pensées , s'ils venoient un certain jour l'écouter. Lorsqu'ils furent tous assemblés , il leur dit qu'ils pensoient tous , quand ils

vendoient , à vendre cher ; & quand ils achetoient , à le faire à bon marché. Ils convinrent tous , en riant , que cela étoit vrai ; & par conséquent ils reconnurent , dit saint Augustin , qu'ils étoient injustes. Vili vultis emere & carè vendere. In quo dicto levissimi scenici omnes tamen conscientias invenerunt suas, eique vera & tamen improvisa dicentè admirabili favore plauserunt. S. August. lib. 13. de Trinit. cap. 3.

des Carthaginois. Ils avoient dans l'humeur & dans le génie quelque chose d'austère & de sauvage, un air hautain & impérieux, une sorte de férocité qui dans le premier feu de la colère n'écoutant ni raison, ni remontrance, se portoit brutalement aux derniers excès & aux dernières violences. Le peuple, timide & rampant dans la crainte, fier & cruel dans ses emportemens, en même tems qu'il trembloit sous ses magistrats, faisoit trembler à son tour tous ceux qui étoient dans sa dépendance. On voit ici quelle différence l'éducation met entre une nation & une nation. Le peuple d'Athènes, ville qui a toujours été regardée comme le centre de l'érudition, étoit naturellement jaloux de son autorité, & difficile à manier : mais cependant avoit un fonds de bonté & d'humanité qui le rendoit compatissant au malheur des autres, & lui faisoit souffrir avec douceur & patience les fautes de ses conducteurs. Cléon demanda un jour qu'on rompît l'assemblée où il présidoit, parce qu'il avoit un sacrifice à offrir, & des amis à traiter. Le peuple ne fit que rire, & se leva. A Carthage, dit Plutarque, une telle liberté auroit coûté la vie.

Tite-Live fait une pareille réflexion Lib. 21. n^o 61.
 au sujet de Térentius Varro , lorsque
 revenant à Rome après la bataille de
 Cannes qui avoit été perdue par sa fau-
 te , il fut reçu par tous les Ordres de
 l'Etat qui allèrent au devant de lui , &
 le remercièrent de ce qu'il n'avoit pas
 désespéré de la République : lui , dit
 l'historien , qui auroit dû s'attendre aux
 derniers supplices , s'il avoit été Géné-
 ral à Carthage : *Cui , si Carthaginien-
 sum ductor fuisset , nihil recusandum sup-
 plicii foret.* En effet chez eux il y avoit
 un tribunal établi exprès pour faire
 rendre compte aux Généraux de leur
 conduite , & on les rendoit respon-
 sables des événemens de la guerre. A
 Carthage un mauvais succès étoit puni
 comme un crime d'Etat , & un Com-
 mandant qui avoit perdu une bataille ,
 étoit presque sûr à son retour de per-
 dre la vie à une potence : tant ses ha-
 bitans étoient d'un caractère dur , vio-
 lent , cruel , barbare , & toujours prêts
 à répandre le sang des citoiens , com-
 me celui des étrangers. Les supplices
 inouis qu'ils firent souffrir à Régulus
 en font une bonne preuve , & leur hi-
 stoire nous en fournira des exemples
 qui font frémir.



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE
DES

CARTHAGINOIS.

TOUT le tems qui s'est écoulé depuis la fondation de Carthage jusqu'à sa ruine, est de sept cens ans, & peut se diviser en deux parties. La première, beaucoup plus longue, & beaucoup moins connue, comme cela est ordinaire pour le commencement de tous les Etats, s'étend jusqu'à la première guerre Punique, & renferme cinq cens quatre-vingts deux ans. La seconde, qui se termine à la destruction de Carthage, n'est que de cent dix-huit ans.

CHAPITRE PREMIER.

FONDATION DE CARTHAGE;

& ses accroissemens jusqu'à la première guerre Punique.

CARTHAGE d'Afrique étoit une colonie de Tyr, la ville du monde la plus renommée pour le commerce.

^a Lontems auparavant Tyr avoit déjà fait passer dans le même pays une autre colonie, qui y bâtit la ville d'Utique, célèbre par la mort du second Caton, qu'on appelle ordinairement pour cette raison Caton d'Utique.

Les Auteurs varient beaucoup sur l'époque de l'établissement de Carthage. Il est difficile, & peu important, d'entreprendre de les concilier : du moins, pour suivre le plan que je me suis proposé dans cet ouvrage, il suffit de savoir à peu d'années près le tems où cette ville a été bâtie.

Carthage a duré un peu plus de sept cens ans. Elle a été détruite sous le consulat de Cn. Lentulus & de L. Mummius, l'année 603 de Rome; 3859 du monde, 145 ans avant Jesus-Christ. Ainsi sa fondation peut être placée l'an du monde 3158, pendant que Joas régnoit sur Juda, 98 ans avant que Rome fût bâtie, 846 ans avant Jesus-Christ.

L'établissement de Carthage est attribué à Elissa princesse Tyrienne, plus connue sous le nom de Didon. Ithobal Roi de Tyr, & pere de la fameuse Jé-

Liv. Epitome, lib. 51.

Justin. l. 18. cap. 4. 5. 6. App. de bel. Pun. pag. 1.

^a Utica & Carthago, fato Catonis insignis, hæc ambæ inclytæ; ambæ à suo. Pompon. Mel. c. 67. Phœnicibus conditæ; illa

zabel , nommée dans l'Ecriture Ethbaal , étoit son bifaieul. Elle avoit époufé Acerbas fon proche parent , appelé autrement Sicharbas & Sichée , Prince extrêmement riche ; & avoit pour frere Pygmalion , qui régnoit à Tyr. Celui-ci aiant fait mourir Sichée dans le deffein de s'emparer de fes grands biens , Didon trompa la cruelle avarice de fon frere , s'étant retirée fe-crettement avec tous les tréfors de Sichée. Après plufieurs courses , elle aborda enfin fur les côtes de la mer méditerranée au golfe où étoit Utique , dans le pays appelé l'Afrique propre-ment dite , à * fix lieues de Tunis , ville aujourd'hui fort connue par fes corsaires , & s'y ** établit avec fa petite troupe , aiant acheté un terrain des habitans du pays.

Plufieurs de ceux qui deméuroient

* 120 stades.
Strab. l. 14.
pag. 687.

Quelques-uns difent que Didon ufa d'adrefse avec les habitans du pays , & demanda qu'on voulût bien lui vendre, pour l'établiffement qu'elle méditoit, autant de terrain qu'en pourroit renfermer une peau de bœuf. On ne crut pas devoir lui refuser une grace fi petite en apparence. Elle divifa cette peau en lanières fort étroites, & en-

toura par ce moien un circuit fort étendu, où elle bâtit une citadelle , qui de là fut appelée Byrsa. Mais ce petit conte du cuir de bœuf divisé en lanières eft généralement décrit parmi les favans, qui font remarquer que le mot hébreu Boſta , qui fignifie Fortification , a donné lieu au mot grec Byrsa , qui eft le nom de la citadelle de Carthage.

dans le voisinage , invités par l'attrait
 du gain , s'y rendirent en foule pour
 vendre à ces nouveaux venus les cho-
 ses nécessaires à la vie , & s'y établi-
 rent eux-mêmes peu de tems après. De
 ces habitans ramassés de différens en-
 droits , se forma une multitude fort
 nombreuse. Ceux d'Utique , qui les
 regardoient comme leurs compatrio-
 tes , & comme des gens qui avoient
 avec eux une origine commune , leur
 envoièrent des députés avec de grands
 présens , & les exhortèrent à constru-
 ire une ville dans l'endroit même où ils
 s'étoient d'abord établis. Les naturels
 du pays , par un sentiment d'estime &
 de considération assez ordinaire pour
 les étrangers , en firent autant de leur
 côté. Ainsi tout concourant aux vûes
 de Didon , elle bâtit sa ville , qui fut
 chargée de paier aux Africains un tri-
 but annuel pour le terrain qu'on avoit
 acheté d'eux , & qui fut appelé *Car-*
thada , * Carthage ; nom qui dans la
 langue phénicienne & dans la langue
 hébraïque qui sont fort semblables ,
 signifie *la ville neuve*. On dit que lors-
 qu'on en creusoit les fondemens , il
 s'y trouva une tête de cheval , ce qui
 fut pris pour un bon augure , & com-

* Kartha
 hadath , ou
 hadcha.

me une marque qu'un jour cette ville seroit fort belliqueuse.

Cette Princesse dans la suite fut recherchée en mariage par Iarbas Roi de Gétulie , qui menaçoit de lui faire la guerre , si elle ne consentoit à sa proposition. Didon , qui s'étoit engagée par serment à ne passer jamais à de secondes noces , ne pouvant se résoudre à violer la foi qu'elle avoit jurée à Sichée , demanda du tems comme pour délibérer , & pour appaiser les mânes de son premier mari par des sacrifices qu'elle lui offriroit. Aiant donc fait préparer un bucher , elle monta dessus , & tirant un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe , elle se donna la mort.

Virgile a changé beaucoup de choses dans cette histoire , en supposant qu'Enée son héros étoit contemporain de Didon , quoiqu'il se soit écoulé près de trois siècles entre l'un & l'autre , Carthage aiant été bâtie près de trois cens ans après la prise de Troie. On lui pardonne aisément cette licence , ex-

Effodère loco signum , quod regia Juno
Monstrarat , caput acris equi ; sic nam fore bello
Egregiam , & facilem victu per sæcula gentem.
Virg. Æn. lib. 1. v. 447.

culable dans un poëte , qui n'est point astreint à l'exactitude scrupuleuse d'un historien ; & l'on admire avec raison le dessein spirituel de Virgile , qui voulant intéresser à sa poésie les Romains pour qui il écrivoit , trouve le moyen d'y faire entrer la haine implacable de Carthage & de Rome , & en va chercher ingénieusement les semences dans l'origine la plus reculée de ces deux villes rivales.

Carthage , qui avoit eu de très foibles commencemens , comme nous l'avons dit , s'accrut d'abord peu à peu dans le pays même. Mais sa domination ne demeura pas longtems enfermée dans l'Afrique. Cette ville ambitieuse porta ses conquêtes au-dehors , envahit la Sardaigne , s'empara d'une grande partie de la Sicile , se soumit presque toute l'Espagne , & aiant envoyé de tous côtés de puissantes colonies , elle demeura maitresse de la mer pendant plus de six cens ans , & se fit un Etat qui le pouvoit disputer aux plus grands empires du monde par son opulence , par son commerce , par ses nombreuses armées , par ses flotes redoutables , & sur-tout par le courage & le mérite de ses Capitaines. La date & les cir-

constances de plusieurs de ces conquêtes sont peu connues. Je n'en dirai qu'un mot , pour mettre le Lecteur au fait , & pour lui donner quelque idée des pays dont il sera souvent parlé dans la suite.

Conquêtes des Carthaginois en Afrique.

*Justin. l. 19.
cap. 3.* LES PREMIÈRES guerres de Carthage furent pour se délivrer du tribut qu'elle s'étoit engagée à paier tous les ans aux Africains pour le terrain qui lui avoit été cédé. Une telle démarche ne lui fait guères d'honneur. Ce tribut étoit le titre primordial de son établissement. Il semble qu'elle en vouloit couvrir l'obscurité en abolissant ce qui en étoit la preuve : mais elle n'y réussit pas pour lors. Le bon droit étoit entièrement du côté des Africains : le succès répondit à la justice de leur cause , & la guerre se termina par le paiement du tribut.

Idem, cap. 2. Elle porta ensuite ses armes contre les Maures & les Numides , sur qui elle fit plusieurs conquêtes : & devenue plus hardie par ces heureux succès , elle secoua entièrement le joug du tribut qu'elle paioit avec peine , & se rendit maîtresse d'une grande partie de l'Afrique.

Il y eut vers ce tems-là une grande dispute entre Carthage & Cyrène au sujet des limites. Cyrène étoit une ville fort puissante, située sur le bord de la mer méditerranée vers la grande Syrte, qui avoit été bâtie par Battus Lacédémonien.

*Sallust. de
bell. Jugurt.
Valer Max.
l. 5. cap. 6.*

On convint de part & d'autre que deux jeunes gens partiroient en même tems de chacune des deux villes, & que le lieu où ils se rencontreroient serviroit de limites aux deux Etats. Les Carthaginois, (c'étoient deux freres nommés Philènes) firent plus de diligence : les autres prétendant qu'il y avoit de la mauvaise foi, & qu'ils étoient partis avant l'heure marquée, refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux freres, pour écarter tout soupçon de supercherie, ne consentissent à être ensevelis tout vivans dans l'endroit même où s'étoit fait la rencontre. Ils y consentirent. Les Carthaginois y élevèrent en leur nom deux autels, leur rendirent chez eux les honneurs divins, & depuis ce tems là ce lieu a été appelé les autels des Philènes, *Aræ Philanorum*, & a servi de bornes à l'empire des Carthaginois, qui s'étendoit depuis cet

endroit jusqu'aux colonnes d'Hercule.

*Conquêtes des Carthaginois en
Sardaigne , &c.*

*Strab. l. 5.
pag. 224.
Diod. lib. 5.
pag. 296.*

L'HISTOIRE ne nous apprend rien de précis ni du tems où les Carthaginois entrèrent en Sardaigne , ni de la manière dont ils s'en rendirent les maîtres. Elle fut pour eux d'un grand secours , & pendant toutes leurs guerres elle leur fournit toujours des vivres en abondance. Elle n'est séparée de l'île de Corse que par un détroit d'environ trois lieues. La partie méridionale, qui étoit la plus fertile , avoit pour capitale *Caralis*, ou *Calaris*, (maintenant *Cagliari*.) A l'arrivée des Carthaginois les naturels du pays se retirèrent sur les montagnes situées vers le nord , qui sont presque inaccessibles , & d'où on ne put les faire sortir.

*Liv. l. 28.
cap. 37.*

Les Carthaginois s'emparèrent aussi des îles Baléares , appelées maintenant Majorque & Minorque. Le Port-Magon , (*Portus Magonis*) qui est dans la dernière , fut ainsi appelé du nom d'un Général Carthaginois , qui le premier en fit usage , & le fortifia. On ne fait point quel étoit ce Magon. Il y a assez d'apparence que c'étoit le frere d'Annibal.

nibal. Encore aujourd'hui ce port est un des plus considérables de la mer méditerranée.

Ces îles fournissoient aux Carthaginois les plus habiles frondeurs de l'univers, qui leur rendoient de grands services & dans les batailles & dans les sièges de villes. Ils lançoient de grosses pierres du poids de plus d'une livre, & quelquefois même des bales^a de plomb, avec une telle force & une telle roideur, qu'ils perçoient les casques, les boucliers, les cuirasses les plus fortes; & de plus avec tant d'adresse, que presque jamais ils ne manquoient l'endroit qu'ils avoient dessein de fraper. On accoutumoit dès l'enfance les habitans des îles Baléares à manier la fronde: & pour cela les meres plaçoient sur une branche d'arbre élevée le morceau de pain destiné au déjeuner^d des enfans, qui demeuroient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent abbattu. C'est ce qui a fait appeller ces îles par les Grecs *Baleares* & *Gymnasia*, parce que leurs habitans s'exerçoient de bonne heure à lancer des pierres avec leurs frondes.

Diod. lib. 5.

pag. 298 &

l. 19. p. 742.

Liv. l. 28.

n. 37.

Serab. l. 3.

pag. 167.

^a Liquefcit excussa glans velut, igne distillat. *Senec. fundâ*, & attritu aeris, *Nat. Quæst. l. 2. cap. 37.*

Conquêtes des Carthaginois en Espagne.

AVANT que de parler de ces conquêtes, je croi devoir donner une légère idée de l'Espagne.

*Cluver. l. 2.
cap. 2.*

L'Espagne se divise en trois parties : la Bétique, la Lusitanie, la Tarraconnoise.

LA BÉTIQUE, ainsi appelée du fleuve *Batis*, (le Guadalquivir) étoit au midi, & contenoit ce qu'on appelle maintenant le Roiaume de Grenade, l'Andalousie, une partie de la nouvelle Castille, & l'Estramadoure. Cadix, appelée par les anciens *Gades* & *Gadir*, est une ville située dans une petite île du même nom, sur la côte occidentale de l'Andalousie, à neuf lieues en-

*Strab. l. 3.
pag. 171.*

viron de Gibraltar. On fait qu'Hercule aiant poussé jusques-là ses conquêtes, s'y arrêta, comme étant parvenu au bout du monde. Il y érigea deux colonnes, pour servir de monumens à ses victoires selon la coutume de ces tems-là. Le lieu en a toujours conservé le nom, quoique les colonnes aient été ruinées par l'injure des tems. Les sentimens des Auteurs sont fort partagés sur l'endroit où l'on doit placer

*Strab. l. 3.
pag. 139-142.*

ces colonnes. La Bétique étoit la par-

tié de l'Espagne la plus fertile , la plus riche , & la plus peuplée. On y comptoit jusqu'à deux cens villes. C'étoit là qu'habitoient les peuples appelés *Turdetani* ou *Turduli*. Sur le Bætis étoient situées trois grandes villes : vers la source , *Castulo* ; plus bas , *Corduba* , (Cordoue) la patrie de Lucain & des deux Sénèques ; enfin , *Hispalis* (Séville.)

LA LUSITANIE est terminée au couchant par l'Océan , au nord par le fleuve *Durius* , (le Duero) & au midi par le fleuve *Anage* (la Guadiana.) Entre ces deux fleuves est le *Tage*. C'est aujourd'hui le Portugal , avec une partie de la vieille & de la nouvelle Castille.

LA TARRAGONNOISE renfermoit le reste de l'Espagne , c'est-à-dire les royaumes de Murcie & de Valence , la Catalogne , l'Arragon , la Navarre , la Biscaye , les Asturies , la Gallice , le royaume de Leon , & la plus grande partie des deux Castilles. *Tarraco* , (Tarragone) ville très considérable , a donné son nom à cette partie de l'Espagne. Assez près de cette ville est *Barcino* , (Barcelone.) Son nom fait conjecturer qu'elle a été bâtie par Amilcar

furnommé *Barca*, pere du grand Annibal. Les peuples les plus célèbres de la *Iberus*. Tarragonnoise étoient *Celtiberi*, placés au delà de l'Ebre ; *Cantabri*, maintenant la Biscaie ; *Carpetani*, dont la capitale étoit Toléde ; *Oretani*, &c.

L'Espagne, abondante en mines d'or & d'argent, & peuplée d'habitans bel-
 liqueux, avoit de quoi piquer en
 même tems & l'avarice & l'ambition
 des Carthaginois, plus marchands en-
 core que conquérans par la constitu-
 tion même de leur République. Ils sa-
 voient sans doute ce que Diodore rap-
 porte des Phéniciens leurs ancêtres,
 lesquels, profitant de l'heureuse igno-
 rance où étoient encore les Espagnols
 des richesses immenses cachées dans
 les entrailles de leurs terres, leur enle-
 vèrent les premiers ces précieux trésors
 pour des marchandises de nul prix
 qu'ils leur donnoient en échange. Ils
 prévoioient aussi que si ce pays pou-
 voit passer sous leurs loix, il leur four-
 niroit en abondance de bonnes trou-
 pes, qui leur serviroient à conquérir
 les autres nations, comme cela arriva
 en effet.

Justin. l. 44. cap. 5. Ce qui donna d'abord occasion aux
 Carthaginois de passer en Espagne fut

le secours qu'ils envoièrent à ceux de Cadiz , qui étoient attaqués par les Espagnols. Cette ville étoit une colonie de Tyr aussi bien qu'Utique & que Carthage , & même plus ancienne que l'une & que l'autre. Les Tyriens l'ayant bâtie , y établirent le culte d'Hercule , & y construisirent en son honneur un temple magnifique , qui depuis a toujours été fort célèbre. L'heureux succès de cette première expédition des Carthaginois leur fit naître l'envie de porter leurs armes en Espagne.

On ne fait point précisément dans quel tems les Carthaginois entrèrent en Espagne , ni jusqu'où d'abord ils poussèrent leurs conquêtes. Il y a de l'apparence que dans ces premiers commencemens elles furent fort lentes , parce qu'ils avoient affaire à des peuples très belliqueux , & qui se défendoient avec beaucoup de courage. Ils n'en seroient même jamais venus à bout , comme l'observe Strabon , si les Espagnols réunis tous ensemble avoient formé un corps d'Etat , & s'étoient prêté un mutuel secours. Mais chaque canton, chaque peuple étant entièrement séparé de ses voisins , sans avoir avec eux ni commerce ni liaison , il falloit les domter les.

uns après les autres : ce qui d'un côté fut la cause de leur perte, mais de l'autre faisoit traîner les guerres en longueur, & rendoit la conquête du pays beaucoup plus difficile.^a Aussi a-t-on remarqué que quoique l'Espagne ait été la première province de celles qui sont dans le continent que les Romains aient attaquée, elle est la dernière qu'ils aient domptée, & elle ne passa entièrement sous leur joug qu'après plus de deux cens ans d'une vigoureuse résistance.

Il paroît par ce que Polybe & Tite-Live nous disent des guerres d'Amilcar, d'Asdrubal, & d'Annibal en Espagne, dont nous parlerons bientôt, qu'avant ce tems les Carthaginois n'y avoient pas fait de grandes conquêtes; & qu'il leur restoit encore beaucoup de pays à subjuguier. Mais dans l'espace de vingt ans ils achevèrent de s'en rendre presque entièrement maîtres.

*Polyb. l. 3.
pag. 191. &
lib. 1. pag. 9*

Dans le tems qu'Annibal partit pour l'Italie, toute la côte d'Afrique, depuis les Autels des Philéniens (*Philænorum Aræ*) qui sont le long de la grande Syrte, jusques vis-à-vis les colonnes d'Her-

^a Hispania, prima Romanis inrita provinciarum postrema omnium perdomita est. *Liv. lib. 28. n. 12.*
quæ quidem continentis sunt.

cule , étoit soumise aux Carthaginois. En passant le détroit , ils avoient subjugué toute la côte occidentale de l'Espagne le long de l'Océan jusqu'aux Pyrénées. La côte d'Espagne qui est sur la mer méditerranée avoit été aussi presque entièrement subjuguée par les Carthaginois: c'est là qu'ils avoient bâti Carthagène : & ils étoient maîtres de tout ce pays jusqu'à l'Ebre qui bornoit leur domaine. Voila quelle étoit pour lors l'étendue de leur empire. Il étoit resté dans le cœur du pays quelques peuples qu'ils n'avoient pu soumettre.

Conquêtes des Carthaginois en Sicile.

LES GUERRES des Carthaginois en Sicile sont plus connues. Je rapporterai ici celles qui se sont faites depuis le règne de Xerxès , qui engagea les Carthaginois à porter leurs armes en Sicile, jusqu'à la première guerre Punique. Cet espace renferme près de deux cens vingt ans , depuis l'an du Monde 3520 jusqu'à 3738. Dans le commencement de ces guerres, Syracuse , qui étoit la plus considérable & la plus puissante ville de Sicile , avoit mis l'autorité souveraine entre les mains de Gélon, d'Hiéron, de Thrasybule , trois freres qui se suc-

cédèrent l'un à l'autre. Après eux le gouvernement démocratique , c'est-à-dire populaire , y fut établi , & subsista plus de soixante ans. Depuis ce tems-là, ceux qui dominèrent à Syracuse furent les deux Denys , Timoléon , & Agathocle. Pyrrhus ensuite fut appelé en Sicile , & n'en demeura maître que pendant fort peu d'années. Tel fut le gouvernement de la Sicile pendant le tems des guerres dont je vais parler. Elles ne contribueront pas peu à faire connoître quelle étoit la puissance des Carthaginois quand ils commencèrent à entrer en guerre avec les Romains.

La Sicile est la plus grande & la plus considérable de toutes les îles de la mer méditerranée. Elle est de figure triangulaire ; & c'est pour cela qu'elle est appelée *Tinacria* & *Triquetra*. Le côté oriental , qui répond à la mer Ionienne ou de Grèce , s'étend depuis le promontoire ou cap *Pachynum* (Passaro) jusqu'à *Pelorum* (le cap de Pharo.) Les villes les plus célèbres sur cette côte sont *Syracusæ* , *Tauromenium* , *Messana*. Le côté septentrional qui regarde l'Italie , s'étend depuis le cap de Pélore jusqu'au cap *Lilybée* (le cap Boéo.) Les villes les plus célèbres sont , *Mylæ*,

Hymera, *Panormus*, *Eryx*, *Motya*, *Lilybæum*. Le côté méridional qui regarde l'Afrique, s'étend depuis le cap Lilybée jusqu'à Pachynum. Les villes les plus célèbres sont, *Selinus*, *Agri-gentum*, *Gela*, *Camarina*. Cette île est séparée de l'Italie par un détroit de quinze cens pas seulement, qu'on appelle le Phare de Messine, parce qu'il est proche de cette Ville. Le trajet de Lilybée en Afrique, selon Strabon, est de 1500 stades, c'est-à-dire soixante & quinze lieues. Il faut qu'il y ait quelque erreur dans le texte de Strabon : car on prétend que ce trajet n'est que de vingt ou vingt-cinq lieues.

Strab lib. 6.

pag. 267.

On ne fait point non plus précisément dans quel tems les Carthaginois commencèrent à porter leurs armes en Sicile. Il est certain seulement qu'ils en possédoient déjà quelque partie, lorsqu'ils firent avec les Romains un traité l'année même où les Rois furent chassés de Rome, & les Consuls substitués en leur place, vingt-huit ans avant que Xerxès attaquât la Grèce. Ce traité, qui est le premier dont il soit fait mention entre ces deux peuples, parle de l'Afrique & de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois : au lieu que

AN. M. 3501.

CARTH. 343.

ROME 245.

Av. J. C. 103.

Polyb. lib. 3.

pag. 176.

pour la Sicile les conventions ne tombent que sur les parties de cette île qui leur obéissoient. Par ce traité il est marqué expressément que les Romains, ni leurs alliés, ne pourront naviger au delà du *Beau Promontoire* qui étoit tout près de Carthage, & que les marchands qui aborderont dans cette ville pour le commerce, ne paieront que certains droits qui y sont fixés.

Par ce même traité l'on voit que les Carthaginois étoient attentifs à ne donner aux Romains aucune entrée dans les pays de leur obéissance, ni aucune connoissance de ce qui s'y passoit: comme si dès lors les Carthaginois eussent pris ombrage de la puissance naissante des Romains, & qu'ils eussent déjà couvé dans leur sein des semences secrètes de la jalousie & de la défiance qui devoient un jour éclater par des guerres aussi longues que cruelles, & par une animosité & une haine de part & d'autre que la ruine seule de l'un des deux empires pouvoit éteindre.

AN. M. 3520. Quelques années après ce premier
 Ay. J. C. 484. traité, les Carthaginois firent alliance
 Diod. l. 11. avec Xerxès Roi des Perses. Ce Prince,
 p. 1, 6 16-22. qui ne se proposoit rien moins que
 d'exterminer entièrement les Grecs,

qu'il regardoit comme des ennemis irréconciliables, ne crut pas pouvoir réussir dans son dessein s'il n'engageoit dans son parti les Carthaginois, dont la puissance dès-lors étoit formidable. Ceux-ci, qui ne perdoient point de vûe le dessein qu'ils avoient conçu de s'emparer du reste de la Sicile, faisoient avidement l'occasion favorable qui se présentoit d'en achever la conquête. Le traité fut donc conclu. On convint que les Carthaginois attaqueroient avec toutes leurs forces les Grecs établis dans la Sicile & dans l'Italie, pendant que Xerxès en personne marcheroit contre la Grèce même.

Les préparatifs de cette guerre durèrent trois ans. L'armée de terre ne montoit pas à moins de trois cens mille hommes. La flotte étoit composée de deux mille vaisseaux, & de plus de trois mille petits bâtimens de charge. Amilcar, qui étoit le Capitaine de son tems le plus estimé, partit de Carthage avec ce formidable appareil. Il aborda à * Palerme, & après y avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, il marcha contre la ville d'Himère, qui n'en est pas fort éloignée, & en forma le siège. Théron, Gouverneur de la

* Cette ville est appelée en latin Panormus.

place, se voïant fort ferré, députa à Syracuse vers Gélon qui s'en étoit rendu maître. Il accourut aussitôt à son secours avec une armée de cinquante mille hommes de pié, & de cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage & l'espérance aux assiégés qui depuis ce tems-là se défendirent très vigoureusement.

Gélon étoit fort habile dans le métier de la guerre, sur-tout pour les ruses. On lui amena un courier chargé d'une lettre des habitans de Sélinonte ville de Sicile pour Amilcar, par laquelle ils lui donnoient avis que la troupe de cavaliers, qu'il leur avoit demandée, arriveroit un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre, qu'il fit partir vers le tems dont on étoit convenu. Aiant été reçus dans le camp des ennemis comme venant de Sélinonte, ils se jettèrent sur Amilcar qu'ils tuèrent, & mirent le feu aux vaisseaux. Dans le moment même de leur arrivée Gélon attaqua avec toutes ses troupes les Carthaginois, qui se défendirent d'abord fort vaillamment. Mais quand ils apprirent la mort de leur Général, & qu'ils virent leur flotte en feu, le courage &

les forces leur manquant , ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible , & il y en eut plus de cent cinquante mille de tués. Les autres s'étant retirés dans un endroit où ils manquoient de tout , ne purent pas s'y défendre lontems , & se rendirent à discrétion. Ce combat se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles , où trois cens Spartiates disputèrent au prix de leur sang à Xerxès le passage dans la Grèce. Hérodote raconte autrement la mort d'Amilcar. Il dit que le bruit commun Lib. 7. cap. 167. parmi les Carthaginois étoit , que ce Général , voiant la défaite entière de ses troupes , pour ne point survivre à sa honte se précipita lui-même dans le bucher , où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

Quand on apprit à Carthage la triste nouvelle de la défaite entière de l'armée , la surprise , la douleur , le désespoir y causèrent un trouble & une alarme qui ne peuvent s'exprimer. Ils croioient déjà voir l'ennemi à leurs portes. C'étoit le caractère des Carthaginois , de perdre d'abord courage dans les grands revers. Ils députèrent aussitôt vers Gélon , pour lui demander la paix à quelque condition que ce

fût. Il les écouta avec bonté. La victoire si complète qu'il venoit de remporter , loin de le rendre fier & intraitable , n'avoit fait qu'augmenter sa modestie & sa douceur, même à l'égard des ennemis. Il leur accorda la paix , exigeant seulement d'eux qu'ils paiaissent pour les frais de la guerre deux mille talens , ce qui revient à six millions de notre monnoie. Il demanda aussi qu'ils bâtissent deux temples , où l'on exposât en public , & où l'on gardât comme en dépôt les conditions du traité. Les Carthaginois crurent que ce n'étoit point acheter trop cher une paix qui leur étoit si nécessaire , & qu'ils n'avoient presque pas osé espérer. Gifgon fils d'Amilcar , selon la coutume injuste qu'ils avoient d'imputer aux Généraux les mauvais succès de la guerre , & de leur en faire porter la peine , fut puni du malheur de son pere , & envoyé en exil. Il passa le reste de sa vie à Sélinonte ville de Sicile.

Gélon de retour à Syracuse , convoqua le peuple , & invita tous les citoyens à venir à l'assemblée avec leurs armes. Pour lui , il y entra sans armes & sans gardes , & rendit compte de toute la conduite de sa vie. Son dis-

cours ne fut interrompu que par des témoignages publics de reconnoissance & d'admiration. Loin d'être traité comme un tyran qui eût opprimé la liberté de sa patrie, il en fut regardé comme le bienfaiteur & le libérateur. Tous, d'un consentement unanime, le proclamèrent Roi; & cette dignité, après lui, fut conférée à deux de ses freres.

APRÈS la célèbre défaite des Athéniens devant Syracuse, où Nicias périt avec toute sa flotte, les Ségestains, qui s'étoient déclarés pour eux contre les Syracusains, craignant le ressentiment de leurs ennemis & se voyant déjà attaqués par ceux de Sélinonte, implorèrent le secours des Carthaginois, & se mirent eux & leur ville sous leur protection. On délibéra quelque tems à Carthage sur le parti qu'il falloit prendre, l'affaire souffrant de grandes difficultés. D'un côté les Carthaginois desiroient fort se rendre maîtres d'une ville qui étoit tout-à-fait à leur bien-
séance : de l'autre ils craignoient la puissance & les forces des Syracusains, qui venoient d'exterminer l'armée nombreuse des Athéniens, & qu'une si grande victoire rendoit plus formidables que jamais. La passion de s'a-

AN. M. 3592.

CARTH. 434.

ROM. 336.

AV. J. C. 412.

Diod. lib.

13. pag. 167.

171. & 172.

186.

grandir l'emporta, & l'on promit du secours aux Ségestains.

On confia le soin de cette guerre à Annibal, lequel avoit pour lors la première dignité de l'Etat, c'est-à-dire celle de Suffète. Il étoit petit-fils d'Amilcar qui avoit été défait par Gélon & tué devant Himère, & fils de Gisgon qui avoit été condamné à l'exil. Il partit, animé d'un vif desir de venger sa famille & sa patrie, & d'effacer la honte de la dernière défaite. Son armée & sa flotte étoient très nombreuses. Il aborda à un lieu appelé *le puits de Lilybée*, qui a donné son nom à la ville bâtie depuis dans le même endroit. Sa première entreprise fut le siège de Sélinonte. L'attaque fut très vive, & la défense ne le fut pas moins, les femmes même montrant un courage beaucoup au dessus de leur sexe. Après une longue résistance, la ville fut prise d'assaut, & abandonnée au pillage. Le vainqueur exerça les dernières cruautés sans avoir égard ni au sexe, ni à l'âge. Il permit aux habitans qui s'étoient sauvés par la fuite, de demeurer dans la ville après l'avoir démantelée, & de cultiver les terres, à condition de paier un tribut aux Carthaginois. Cette ville subsistoit depuis 242 ans.

Himère, qu'il assiégea ensuite, & qu'il prit aussi d'assaut, après avoir été traitée avec encore plus de cruauté, fut entièrement rasée, 240 ans depuis sa fondation. Il fit souffrir toutes sortes d'ignominies & de supplices à trois mille prisonniers, & les fit égorger tous dans l'endroit même où son grand-père avoit été tué par les Cavaliers de Gélon, pour appaiser & satisfaire ses mânes par le sang de ces malheureuses victimes.

Après ces expéditions, Annibal retourna à Carthage. Toute la ville sortit au-devant de lui & le reçut au milieu des cris de joie & des applaudissemens.

CES HEUREUX succès renouvel-
 rent le desir & le dessein qu'avoient
 toujours eu les Carthaginois de se ren-
 dre maîtres de la Sicile entière. Trois
 ans après, ils nommèrent encore pour
 Général Annibal; & comme il s'excusoit
 sur son grand âge, & refusoit de se
 charger de cette guerre, on lui donna
 pour Lieutenant Imilcon, fils d'Hannon,
 qui étoit de la même famille. Les
 préparatifs de la guerre furent propor-
 tionnés au grand dessein que les Car-
 thaginois avoient conçu. La flotte &
 l'armée se trouvèrent bientôt prêtes,

Diod. l. 13.

n. 201. 203.

206 211.

216-231.

& l'on partit pour la Sicile. Le nombre des troupes montoit , selon Timée , à plus de six vingts mille hommes , & selon Ephore , à trois cens mille. Les ennemis de leur côté s'étoient mis en état de les bien recevoir , & les Syracusains avoient envoyé chez tous leurs alliés pour y lever des troupes , & dans toutes les villes de la Sicile pour les exhorter à défendre courageusement leur liberté.

Agrigente s'attendoit à essuier les premières attaques. C'étoit une ville puissamment riche , & environnée de bonnes fortifications. Elle étoit située , aussi-bien que Sélinonte , sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique. En effet , Annibal commença la campagne par le siège de cette ville. Ne la jugeant prenable que par un endroit , il tourna tous ses efforts de ce côté-là , fit faire des levées & des terrasses qui alloient jusqu'à la hauteur des murs , & employa à ces ouvrages les décombres & les démolitions des tombeaux qui étoient autour de la ville , & qu'il avoit fait abbattre pour cet effet. La peste se mit bientôt après dans l'armée , & fit périr un grand nombre de soldats & le Général même. Les Carthaginois cru-

rent que c'étoit une punition des dieux qui vengeoient ainsi l'injure faite aux morts, dont plusieurs même s'imaginèrent avoir vû les spectres pendant la nuit. On cessa donc de toucher aux tombeaux, on ordonna des prières selon le rit observé à Carthage, on immola un enfant à Saturne par une superstition inhumaine, & l'on jetta plusieurs victimes dans la mer en l'honneur de Neptune.

Les assiégés, qui d'abord avoient remporté plusieurs avantages, se trouvèrent tellement pressés par la famine, que se voyant sans espérance & sans ressource, ils prirent le parti d'abandonner la ville. On marqua la nuit suivante pour le départ. On juge aisément quelle fut la douleur de ces pauvres habitans, obligés d'abandonner leurs maisons, leurs richesses, leur patrie : mais la vie leur étoit plus chère que tout le reste. Jamais spectacle ne fut plus triste. Sans parler des autres, on voioit une troupe de femmes éplorées traîner après elles leurs enfans pour les dérober à la cruauté du vainqueur. Mais ce qu'il y eut de plus douloureux, fut la nécessité où l'on se trouva de laisser dans la ville les vieillards & les malades, à qui

leur état ne permettoit ni de fuir , ni de se défendre. Ces malheureux exilés arrivèrent à Géla , qui étoit la ville la plus prochaine , & ils y reçurent tous les foulagemens qu'ils pouvoient attendre dans un état si déplorable.

Cependant Imilcon entra dans la ville , & fit égorger tous ceux qui y étoient restés. Le butin fut immense , & tel qu'on peut se l'imaginer dans une ville des plus opulentes de la Sicile, qui avoit deux cens mille habitans , & qui n'avoit jamais souffert de siège , ni par conséquent de pillage. On y trouva un nombre infini de tableaux , de vases , de statues de toutes sortes : (car cette ville avoit un goût exquis pour ces raretés) & entre autres le fameux taureau de Phalaris , qui fut envoyé à Carthage.

Le siège d'Agrigente avoit duré huit mois. Imilcon y fit passer le quartier d'hiver à ses troupes , pour leur donner quelque repos , & au commencement du printems il en sortit , après avoir ruiné entièrement la ville. Il assiégea ensuite Géla , & la prit malgré le secours qu'y mena Denys le Tyran , qui s'étoit emparé de l'autorité à Syracuse. Imilcon termina la guerre par un Traité qu'il fit avec Denys , dont les

conditions furent , que les Carthaginois , outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile , demeureroient maîtres du pays des Sicanéens , * de Sélinonte , d'Agrigente , & d'Himère , comme aussi de celui de Géla & de Camarine , dont les habitans pourroient demeurer dans leurs villes démantelées , en payant tribut aux Carthaginois ; Que les Léontins , les Messéniens , & tous les Siciliens vivroient selon leurs loix , & conserveroient leur liberté & leur indépendance : Qu'enfin les Syracusains demeureroient soumis à Denys. Imilcon , après la conclusion de ce traité , retourna à Carthage , où la peste fit encore périr un grand nombre de citoïens.

DENYS n'avoit conclu la paix avec les Carthaginois que pour se donner le tems d'affermir son autorité naissante , & de travailler aux préparatifs de la guerre qu'il méditoit contr'eux. Comme il favoit combien la puissance de ce peuple étoit formidable , il n'oublia rien pour se mettre en état de l'attaquer avec succès ; & il fut merveilleusement secondé dans son dessein par le zèle de ses peuples. La réputation de ce Prince , le desir de s'en faire connoître , l'attrait du gain , & la vûe des ré-

* Les Sicanéens & les Siciliens étoient deux peuples distingués.

AN. M. 3600.
CARTH. 442.
ROME , 344.
AV. J. C. 404.
Diod. l. 14.
p. 158-278.

compensés qu'il promettoit à ceux dont l'industrie se feroit distinguer , attirèrent de toutes parts en Sicile ce qu'il y avoit pour lors de plus habiles ouvriers en tout genre. Syracuse entière étoit devenue comme un grand atelier , où de tous côtés on étoit occupé à faire des épées , des casques , des boucliers , des machines de guerre , & à préparer tout ce qui est nécessaire pour la construction & pour l'équipement des vaisseaux. L'invention de ceux à cinq rangs de rames étoit toute récente : jusques-là on n'avoit vû que des vaisseaux à trois rangs de rames ; *triremes*. Denys animoit le travail par sa présence , par des libéralités & des louanges qu'il faisoit dispenser à propos , & surtout par des manières populaires & engageantes , moiens encore plus efficaces que tout le reste pour réveiller l'industrie & l'ardeur des ouvriers , & il faisoit souvent manger avec lui ceux qui excelloient dans leur genre.

Honos alit
arces.

Quand tout fut prêt , & qu'il eut levé en différens pays un grand nombre de troupes , il convoqua l'assemblée des Syracusains , leur exposa son dessein , & leur représenta que les Carthaginois étoient les ennemis déclarés

des Grecs ; qu'ils ne se propofoient rien moins que d'envahir toute la Sicile ; qu'ils vouloient mettre fous le joug toutes les villes Grecques ; & que fi l'on n'arrêtoit leurs progrès , Syracufe fe verroit bientôt elle-même attaquée ; que s'ils ne faisoient point actuellement d'entreprise , on devoit leur inaction aux ravages que la peste avoit caufés parmi eux ; que c'étoit une conjuncture favorable dont il faloit profiter. Quoique la tyrannie & le tyran fuflent très-odieux aux Syracufains , la haine contre les Carthaginois l'emporta , & tout le monde , plus touché des motifs d'une politique intéreffée que de la juftice , applaudit au difcours de Denys. Sans aucun fujet de plainte , fans déclaration de guerre , il abandonna au pillage & à la fureur du peuple les biens & la perfonne des Carthaginois. Il y en avoit un affez grand nombre à Syracufe , qui fur la foi des traités y exerçoient le commerce. On courut de tous côtés dans leurs maifons ; on pilla leurs effets : on prétendit être fuffifamment autorifé pour leur faire fouffrir à eux-mêmes toutes fortes d'ignominies & de fupplices ; en repréfailles des cruautés qu'ils avoient exercées

contre les habitans du pays ; & ce pernicieux exemple de perfidie & d'inhumanité fut suivi dans toute l'étendue de la Sicile. Ce fut là comme le signal sanglant de la guerre qu'on leur déclaroit. Denys , après avoir ainsi commencé par se faire justice à lui-même , envoya des députés à Carthage , pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les villes de la Sicile , qu'autrement ils y feroient traités comme ennemis. Cette nouvelle y répandit une grande allarme , sur-tout à cause du pitoiable état où ils se trouvoient.

Denys ouvrit la campagne par le siège de Motya, qui étoit la place d'armes des Carthaginois en Sicile , & il poussa vivement ce siège , sans qu'Imilcon , qui commandoit la flotte ennemie , pût la secourir. Il fit avancer ses machines , battit la place à coups de béliers , approcha des murs les tours à six étages , qui étoient portées sur des roues , & qui égaloient la hauteur des maisons ; & de là il incommodoit fort les assiégés par ses catapultes , machines nouvellement inventées , qui lançoient en grand nombre & avec grande force des traits & des pierres contre les ennemis. La ville enfin , après une longue
&

& vigoureuse résistance, fut prise d'assaut, & tous les habitans passés au fil de l'épée, excepté ceux qui se réfugièrent dans les temples. On abandonna le pillage au soldat. Denys y aiant laissé une bonne garnison & un gouvernement sûr, retourna à Syracuse.

L'année suivante Imilcon, que les Carthaginois avoient nommé Suffète, revint en Sicile avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'auparavant. Il aborda à Palerme, recouvra Motya par force, & prit plusieurs autres villes. Animé par ces heureux succès, il marcha vers Syracuse pour en former le siège, menant ses troupes de pié par terre, pendant que sa flotte sous la conduite de Magon cotoioit les bords.

L'arrivée d'Imilcon jeta un grand trouble dans la ville. Plus de deux cens vaisseaux, ornés des dépouilles des ennemis, & s'avancant en bon ordre, entrèrent comme en triomphe dans le grand port, suivis de cinq cens barques. On vit en même tems arriver d'un autre côté l'armée de terre, composée, selon quelques Auteurs, de trois cens mille hommes de pié, & de trois mille chevaux. Imilcon fit dresser sa tente dans le temple même de Jupiter : le

reste de l'armée campa à douze stades, c'est-à-dire à un peu plus d'une demie lieue de la ville. S'en étant approché, il présenta la bataille aux habitans, qui se donnèrent bien de garde de l'accepter. Content d'avoir tiré des Syracusains l'aveu de leur foiblesse & de sa supériorité, il retourna dans son camp, ne doutant point que bientôt il ne dût se rendre maître de la ville, & la regardant déjà comme une proie assurée, & qui ne pouvoit lui échaper. Pendant trente jours il fit le dégât des terres voisines, & ruina tout le pays. Il se rendit maître du fauxbourg d'Achradine, & pilla les temples de Cérès & de Proserpine. Pour fortifier son camp, il abbatit tous les tombeaux qui étoient autour de la ville, & entre autres celui de Gélon & de Démarete sa femme, qui étoit d'une magnificence extraordinaire.

Ces heureux succès ne furent pas d'une longue durée. Tout l'éclat de ce triomphe anticipé s'évanouit en un moment, & montra à tous les mortels, dit l'Historien; que quiconque s'élève insolemment par l'orgueil, tôt ou tard abbatu par une force supérieure sera forcé de reconnoître sa foiblesse. Lorsqu'Imilcon, maître de presque toutes

les villes de Sicile , s'attendoit à mettre le comble à ses victoires par la prise de Syracuse , la maladie contagieuse se mit dans son armée , & y fit des ravages incroyables. On étoit dans le fort de l'été , & la chaleur de cette année étoit très grande. La contagion commença par les Africains , qui mouroient à tâs , sans qu'on pût les secourir. D'abord on entéroit les morts ; mais le nombre en augmentant tous les jours , & le mal se communiquant promptement , les cadavres demeurèrent sans sépulture , & les malades sans secours. Cette peste étoit accompagnée de symptômes extraordinaires , de cruelles dyssenteries , de fièvres violentes , de déchiremens d'entrailles , de douleurs aiguës par tout le corps , de phrénésie même & de fureur , en sorte qu'ils se jettoient sur quiconque venoit à leur rencontre , & le mettoient en pièces.

Denys ne laissa pas échaper une occasion si favorable d'attaquer les ennemis. Plus qu'à demi vaincus par la peste , ils ne firent pas grande résistance. Les vaisseaux furent , pour la plupart , ou pris par l'ennemi , ou consumés par le feu. Tous les habitans de Syracuse , vieillards , femmes , enfans sortirent en

foule de la ville pour être témoins d'un événement qui leur paroissoit tenir du miracle. Ils levoient les mains au ciel, pour remercier les dieux protecteurs de leur ville, & vengeurs de la sainteté des temples & des tombeaux violés indignement par ces barbares. La nuit étant survenue, chacun se retira de son côté. Imilcon profita de ce moment de relâche, & envoya vers Denys pour lui demander la permission d'emmener avec lui à Carthage le peu qui lui restoit de troupes, en lui offrant trois

*Trois cens
mille écus.*

cens talens, qui étoient tout l'argent qu'il avoit de reste. Il ne put obtenir cette permission que pour les seuls Carthaginois, avec lesquels il se sauva de nuit, laissant tous les autres soldats à la discrétion de l'ennemi.

Voilà l'état dans lequel ce Chef des Carthaginois, si fier quelques momens auparavant, se retira de Syracuse. Plaignant amèrement son sort, & encore plus celui de la République, il accusoit avec insulte & emportement les dieux, seuls auteurs de son infortune. Car l'ennemi, disoit-il, peut bien se réjouir de nos maux, mais non s'en glorifier. Vainqueurs des Syracusains, la peste seule a pu nous vaincre. Sa

grande douleur , & qui le touchoit le plus vivement , étoit d'avoir survécu à tant de braves guerriers qui étoient morts les armes à la main. Mais , ajoutoit-il , la suite fera connoître si c'est la crainte de la mort , ou le desir de ramener dans la patrie les restes malheureux de mes citoiens , qui m'a fait survivre à la perte de tant de généreux soldats. En effet , dès qu'il fut arrivé à Carthage , qu'il trouva dans une désolation qui ne se peut exprimer , il entra dans sa maison , en ferma les portes sur lui sans vouloir y admettre personne , pas même ses enfans , & se donna la mort par un prétendu courage que les payens admiroient , mais qui n'en avoit que le nom , & qui cachoit dans le fond un véritable désespoir.

Un nouveau surcroît de malheurs accabla cette ville infortunée. Les Africains , de tout tems pleins de haine contre Carthage , mais irrités alors jusqu'à la fureur de ce qu'on avoit laissé leurs compatriotes à Syracuse en les livrant à la boucherie , s'assemblent comme des forcenés , sonnent l'alarme , prennent les armes , & après s'être saisis de Tunis marchent contre Carthage au nombre de plus de deux

cens mille hommes. La ville se crut perdue. On regarda ce nouvel incident comme un effet & comme une suite de la colère des dieux, qui poursuivait les coupables jusques dans Carthage même. Comme ses habitans portoient la superstition à l'excès, sur-tout dans les calamités publiques, on songea avant tout à appaiser les dieux. Cérès & Proserpine étoient des divinités inconnues jusques-là dans le pays. Pour réparer l'outrage qui leur avoit été fait par le pillage de leurs temples, on leur érigea de magnifiques statues, on leur donna pour prêtres les personnes les plus qualifiées de la ville, on leur offrit des sacrifices & des victimes selon le rit grec, & l'on n'omit rien de ce qu'ils croioient pouvoir leur rendre ces déesses propices. Après ce premier soin, on songea à la défense de la ville. Heureusement pour les Carthaginois cette armée nombreuse étoit sans chef, c'est-à-dire comme un corps sans ame. Nulles provisions, nulles machines de guerre : point de discipline, ni de subordination : chacun vouloit commander, ou se conduire à son gré. La division s'étant donc mise parmi ces troupes, & la famine augmentant tous

les jours de plus en plus, ils se retirèrent chacun dans leur pays, & délivrèrent Carthage d'une grande allarme.

Rien ne rebutoit les Carthaginois, & ils faisoient toujours de nouvelles tentatives sur la Sicile. Magon leur Général, qui étoit un des deux Suffètes, perdit une grande bataille où il fut tué. Les Chefs des Carthaginois demandèrent la paix, qui leur fut accordée à ces conditions, qu'ils sortiroient de toutes les villes de la Sicile, & qu'ils paieroient tous les frais de cette guerre. Ils parurent les accepter : mais aiant représenté qu'ils ne pouvoient livrer les villes sans l'ordre de leur République, ils obtinrent une trêve assez longue pour envoyer à Carthage. On y profita de cet intervalle pour lever & exercer de nouvelles troupes, à qui l'on donna pour chef Magon, fils de celui qui venoit d'être tué. Il étoit tout jeune, mais avoit beaucoup de mérite & de réputation. Dès qu'il fut arrivé en Sicile, & que le tems de la trêve fut expiré, il donna une bataille contre Denys, où Leptine l'un de ses Généraux fut tué, & où il demeura sur la place, du côté des Syracusains, plus de quatorze mille hommes. Le fruit de

cette victoire fut une paix honorable , qui laissoit les Carthaginois en possession de tout ce qu'ils avoient dans la Sicile , en y ajoutant même quelques places , & qui leur assignoit mille talens pour les frais de la guerre , c'est-à-dire trois millions de livres.

*Justin l. 2.
cap. 5.*

Ce fut à peu près vers ce tems-là ; qu'à l'occasion d'un citoyen de Carthage qui avoit écrit en grec à Denys , pour lui donner avis du départ de l'armée Carthaginoise , il fut défendu par arrêt du Sénat aux Carthaginois d'apprendre à écrire ou à parler la langue grecque , pour les mettre hors d'état d'avoir aucun commerce avec les ennemis , soit par lettre , soit de vive voix.

*Diod. l. 15.
pag. 344.*

Carthage eut bientôt après une nouvelle secousse à essuier. La peste se répandit dans la ville , & y fit de grands ravages. Des terreurs paniques & de violens transports de phrénésie faisoient tout-à-coup les malades. Ils sortoient brusquement de leurs maisons les armes à la main comme si l'ennemi se fût emparé de la ville , & tuoient ou bleissoient tous ceux qu'ils trouvoient à leur rencontre. Les Africains , & ceux de Sardaigne , voulurent pro-

fter de l'occafion pour fecouer un joug qu'ils portoient avec peine : mais les uns & les autres furent domtés , & rentrèrent dans l'obéiffance. Une entreprife que Denys forma en Sicile dans le même tems & par les mêmes vûes , ne lui réuffit pas mieux. Il mourut quelque tems après , & eut pour fucceffeur fon fils qui porta le même nom.

Nous avons déjà raporté un premier traité conclu entre les Romains & les Carthaginois. Il y en eut un fecond , qu'Orofe dit avoir été conclu la 402^e année de la fondation de Rome , & par conféquent vers le tems dont nous parlons. Ce fecond traité contenoit à peu près les mêmes conditions que le premier , excepté que ceux de Tyr & d'Utique y étoient nommément compris , & joints aux Carthaginois.

Après la mort du premier Denys , AN.M. 3659. il y eut de grands troubles à Syracufe. CARTH. 498. Denys le jeune , qui en avoit été chaf- ROME 400. fé , s'y rétablit à main armée , & y AV.J.C. 348. exerça de grandes cruautés. Une par- Polyb l. 3. pag. 178. tie des citoiens implora le fecours d'I- Diod. l. 16. pag. 459-472. cétaſ tyran des Léontins , qui étoit Plut. in Tr. nol. originaire de Syracufe. La conjoncture de ces troubles parut très favorable aux Carthaginois pour s'emparer de la

Sicile, & ils y envoièrent une grosse flote. Dans cette extrémité, ceux d'entre les Syracusains qui étoient les mieux intentionnés eurent recours aux Corinthiens, qui les avoient déjà souvent aidés dans leurs périls, & qui d'ailleurs étoient les peuples de la Grèce les plus déclarés contre la tyrannie, & les plus vifs défenseurs de la liberté. Les Corinthiens leur envoièrent Timoléon. C'étoit un homme d'un rare mérite, & qui avoit signalé son zèle pour le bien public, en affranchissant sa patrie du joug de la tyrannie aux dépens de sa propre famille. Il partit avec dix vaisseaux seulement, & étant arrivé à Rhége il éluda par un heureux stratagème la vigilance des Carthaginois, qui aiant été avertis de son départ & de son dessein par Icétas, vouloient l'empêcher de passer en Sicile.

Timoléon n'avoit guères plus de mille soldats avec lui. Avec cette poignée de gens il marche hardiment au secours de Syracuse. Sa petite troupe se grossit à mesure qu'il avance. Les Syracusains se trouvoient dans un étrange état, & avoient perdu toute espérance. Ils voioient les Carthagi-

nois maîtres du port ; Icétas de la ville ; Denys de la citadelle. Heureusement, dès que Timoléon fut arrivé , Denys qui étoit sans ressource , lui remit entre les mains la citadelle avec toutes les troupes , les armes , & les vivres qui y étoient , & il se sauva par son moien à Corinthe. Timoléon avoit fait représenter adroitement aux soldats étrangers , qui , selon le défaut que nous avons remarqué dans le gouvernement de Carthage , faisoient la principale force de l'armée de Magon , & qui même pour la plupart étoient de Grèce , qu'il étoit bien étrange que des Grecs travaillassent à rendre les barbares maîtres de la Sicile , d'où ils passeroient bientôt dans la Grèce. Car enfin pouvoit-on s'imaginer que les Carthaginois fussent venus de si loin , uniquement pour établir Icétas tyran à Syracuse ? Ces discours s'étant répandus dans le camp , Magon fut saisi de fraieur , & comme il ne cherchoit qu'un prétexte pour se retirer , supposant que les troupes étoient prêtes à le trahir & à l'abandonner , il fit sortir sa flotte du port , & cingla vers Carthage. Icétas , après son départ , ne put pas tenir longtems contre les Corinthiens.

ainsi ils demeurèrent seuls maîtres de toute la ville.

*Plut. pag.
248-250.*

Dès que Magon fut arrivé à Carthage , on lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence , & exposé en spectacle au peuple. On leva de nouvelles troupes , & l'on fit partir pour la Sicile une flotte plus nombreuse encore que la précédente. Elle étoit composée de deux cens vaisseaux , sans compter mille barques de transport : & l'armée montoit à plus de soixante & dix mille hommes. Ils abordèrent à Lilybée sous la conduite d'Amilcar & d'Annibal , & résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Timoléon ne les attendit pas , & marcha à leur rencontre. Mais la consternation étoit si grande à Syracuse , que de toutes les troupes qui y étoient , il n'y eut que trois mille Syracusains qui le suivirent , & quatre mille étrangers : encore de ces derniers il y en eut mille qui par crainte l'abandonnèrent dans le chemin. Il ne perdit point courage , & aiant exhorté le reste de ses troupes à combattre vaillamment pour le salut & la liberté de leurs alliés , il les mena contre l'ennemi , dont il savoit que le

rendez-vous étoit près d'une petite rivière appelée Crimise. Il paroissoit de la folie à aller attaquer une armée si nombreuse avec quatre ou cinq mille hommes d'infanterie seulement , & mille chevaux : mais Timoléon qui savoit que la bravoure conduite par la prudence l'emporte sur le nombre , comptoit sur le courage de ses soldats qui paroissoient déterminés à périr plutôt que de céder , & qui demandoient avec ardeur qu'on les menât contre l'ennemi. L'événement justifia ses vûes & son espérance. La bataille se donna : les Carthaginois furent mis en déroute : il y eut de leur côté plus de dix mille hommes de tués , parmi lesquels il se trouva trois mille citoyens de Carthage , ce qui causa dans cette ville un grand deuil & une grande consternation. Leur camp fut pris , & l'on y trouva des richesses immenses : l'on fit aussi un grand nombre de prisonniers.

Timoléon , avec les nouvelles de sa victoire , envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. Car il vouloit que sa ville fût louée & admirée de tous les hommes , lorsqu'ils verroient que c'étoit la seule de toutes les villes de Grèce où les plus

Plut. Thib.

beaux temples étoient ornés, non de dépouilles grecques, ni d'offrandes teintes encore du sang de la nation, & dont la vûe ne pouvoit que renouveler un souvenir funeste; mais de dépouilles barbares, qui par de belles inscriptions faisoient connoître en même tems & le courage & la reconnoissance religieuse de ceux qui les avoient remportées. Car elles disoient *que les Corinthiens, & Timoléon leur Général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs établis dans la Sicile, avoient appendu ces armes dans les temples pour en rendre aux dieux des actions de grâces immortelles.*

Après cela Timoléon, laissant dans le pays ennemi les troupes étrangères pour achever de piller & de ravager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant il bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné en chemin, & il les fit sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, sans en tirer d'autre vengeance.

Cette victoire des Corinthiens fut suivie de la prise de plusieurs villes: ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix.

Autant que les apparences du succès les rendoient prompts à faire de grands efforts, & à mettre sur pié de puissantes armées de terre & de mer, & que la prospérité leur faisoit user de la victoire avec insolence & avec cruauté; autant une adversité imprévue les jettoit dans le découragement, leur faisoit perdre tout d'un coup de vûe toutes leurs ressources, & leur inspiroit la bassesse d'aller demander quartier à des ennemis peu considérables, & d'en accepter sans honte les conditions les plus dures & les plus humiliantes. Celles qu'on leur imposa ici, en leur accordant la paix, furent : Qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient au delà du fleuve * Halycus; qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles & leurs biens; & qu'ils ne conserveroient avec les Tyrans ni alliance ni intelligence.

Il paroît que c'est à peu près dans *Justin. l. 23;* le tems dont nous venons de parler *cap. 4.* qu'arriva à Carthage ce qu'on lit dans Justin. Hannon, l'un de ses citoiens les

* Cette rivière n'est pas dans Plutarque Lycus; Lin d'Agrigene. Elle est mais on croit que c'est une nommée dans Diodore & fautive.

plus puissans , forma le dessein de se rendre maître de la République en faisant périr tout le Sénat. Il choisit pour cette cruelle exécution le jour même des noces de sa fille , où il devoit donner chez lui un repas aux Sénateurs , & les faire tous empoisonner. La chose fut découverte. On n'osa pas punir un crime si horrible , tant étoit grand le crédit du coupable : on se contenta de le prévenir & de le détourner par un décret qui défendoit en général la trop grande magnificence des noces , & mettoit certaines bornes aux dépenses qu'on y pourroit faire. Voiant que la ruse lui avoit mal réussi , il songea à employer la force ouverte en armant tous les esclaves. Il fut encore découvert , & pour éviter la punition , il se retira avec vingt mille esclaves armés dans un château extrêmement fortifié , & de là il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains , & le Roi des Maures : mais en vain. Il fut pris , & conduit à Carthage. Après qu'on l'eut battu de verges , on lui arracha les yeux , on lui brisa les bras & les cuisses , on le fit mourir à la vûe du peuple , & l'on attachà à la potence son corps tout déchiré de coups. Ses enfans , & tous ses

parens , quoiqu'ils n'eussent pris aucune part à sa conspiration , en eurent à son supplice. On les condanna tous à la mort , afin de ne laisser personne dans sa famille en état ou d'imiter son crime , ou de venger sa mort. Tel étoit le génie de Carthage. Toujours sévère & excessive dans ses punitions , elle les portoit aux dernières rigueurs , & les étendoit jusques sur les innocens , sans consulter ni l'équité , ni la modération , ni la reconnoissance.

J'AI MAINTENANT à parler des guerres que soutinrent les Carthaginois tant dans la Sicile que dans l'Afrique même contre Agathocle , qui pendant plusieurs années leur donna beaucoup d'exercice.

Cet Agathocle étoit Sicilien , d'une naissance obscure , & d'une condition très basse. Soutenu d'abord par les forces des Carthaginois , il avoit envahi la souveraine autorité dans Syracuse , & en étoit devenu le Tyran. Dans les commencemens ils réprimèrent ses entreprises , & Amilcar leur chef le fit consentir à un traité qui mettoit la paix dans la Sicile. Mais il n'en garda pas longtems les conditions , & il se déclara bientôt contre les Carthaginois mêmes,

AN.M. 3635.

CARTH. 527.

ROME , 429.

AV. J. C. 319.

Diod. l. 19.

p. 651 - 656.

710 - 712.

737 - 743.

760.

Justin. l. 2.

cap. 1-6.

** C'étoit proche du fleuve & de la ville d'Himère.*

qui sous la conduite d'Amilcar remportèrent sur lui une victoire * considérable , après laquelle il fut obligé de se renfermer dans Syracuse. Les Carthaginois l'y poursuivirent , & formèrent le siège de cette importante place , dont la prise devoit les rendre maîtres de toute la Sicile.

Agathocle , qui leur étoit beaucoup inférieur en forces , & qui d'ailleurs se voioit abandonné par tous les alliés à cause de sa cruauté inouïe , conçut un dessein si hardi & si impraticable selon toutes les apparences , què même après l'exécution & le succès il paroît encore presque incroyable : c'étoit de porter la guerre en Afrique , & d'aller assiéger Carthage , lui qui ne pouvoit ni se défendre en Sicile , ni soutenir le siège de Syracuse. Le profond secret qu'il garda n'est pas moins étonnant que l'entreprise même. Il ne s'ouvrit à personne sur son dessein , & se contenta de déclarer au peuple , qu'il avoit imaginé un moien sûr de le tirer du péril où il étoit : qu'il ne s'agissoit que de supporter avec patience pendant un court intervalle les incommodités du siège : qu'au reste il laissoit à ceux qui ne pourroient se résoudre à prendre ce

parti la liberté de sortir de la ville. Il n'en sortit que seize cens personnes. Il y laissa son frere Antandre avec assez de troupes & de vivres pour faire une bonne défense. Il accorda la liberté à tous les esclaves qui étoient en âge de porter les armes , & après leur avoir fait prêter serment il les joignit à ses troupes. Il n'emporta que cinquante talens pour les besoins présens , bien assuré de trouver dans le pays ennemi tout ce qui lui seroit nécessaire. Il partit donc avec deux de ses fils , Archagathe & Héraclide , sans qu'aucun fût où la flotte devoit faire voile. Ils croioient tous qu'on les meneroit dans l'Italie ou dans la Sardaigne pour y faire du butin , ou vers les côtes de la Sicile qui appartenoient à l'ennemi pour en faire le dégât. Les Carthaginois , surpris d'un départ si inopiné , se mirent en état de l'empêcher. Mais Agathocle se déroba à leur poursuite , & prit le large.

*Cinquante
mille écus.*

Il ne découvrit son dessein que lorsqu'on fut abordé en Afrique. Là , aiant assemblé ses troupes , il leur exposa ses raisons en peu de mots. Il leur représenta que l'unique moien de délivrer leur patrie , étoit de porter la guerre dans le pays ennemi : qu'il les

menoit eux qui étoient aguerris & intrépides contre des citoiens amollis & énervés par les délices d'une vie oisive & voluptueuse : que les habitans du pays, accablés du joug d'une servitude également dure & honteuse, au premier bruit de leur arrivée viendroient en foule se joindre à eux : que la hardiesse seule de leur projet déconcerteroit les Carthaginois, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à voir l'ennemi à leurs portes : qu'enfin jamais entreprise ne procureroit plus d'avantage, & ne feroit plus d'honneur que celle-ci, puisque toutes les richesses de Carthage seroient la récompense des vainqueurs, & que tous les siècles parleroient avec éloge & avec admiration de leur courage. Tous les soldats, se croiant déjà maîtres de Carthage, applaudirent à son discours. Une seule chose les inquiétoit : c'étoit l'éclipse du soleil, qui étoit arrivée précisément à leur départ. Les peuples alors, même les plus policés, connoissoient peu la cause de ces phénomènes extraordinaires de la nature, & étoient accoutumés par leurs devins à en tirer des conjectures superstitieuses & arbitraires, qui servoient

souvent à régler les plus grandes entreprises. Agathocle rassura ses soldats , en leur faisant entendre que ces sortes de défaillances des astres marquoient toujours un changement dans l'état présent : qu'ainsi le bonheur des Carthaginois alloit prendre fin , & qu'il passeroit de leur côté.

Voiant les soldats bien disposés , il exécuta presque dans le même tems une seconde entreprise encore plus hardie & plus hazardeuse que n'avoit été la première , par laquelle il les avoit transportés en Afrique : ce fut de bruler entièrement la flotte qui les y avoit amenés. Plusieurs raisons le déterminèrent à prendre un parti si extrême. Il n'avoit aucun bon port en Afrique où il pût mettre ses vaisseaux en sûreté. Les Carthaginois étant maîtres de la mer n'auroient pas manqué de venir bientôt s'emparer sans résistance de sa flotte. S'il avoit laissé tout ce qu'il falloit de troupes pour la défendre , il auroit trop affoibli son armée , d'ailleurs assez médiocre , & il se seroit mis hors d'état de tirer aucun avantage de cette diversion inopinée , qui dépendoit uniquement d'un succès prompt & éclatant. Enfin il vou-

loit mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre , en ne leur laissant d'autre ressource que la victoire. Il falloit bien du courage pour prendre une telle résolution. Il y avoit préparé les Officiers , qui lui étoient tous dévoués , & suivoient en tout ses impressions. On le vit donc paroître tout d'un coup dans l'assemblée avec une couronne sur la tête , & un habit éclatant , dans l'équipage d'un homme qui se prépare à une cérémonie de religion. Alors prenant la parole : » Lorsque nous partî-
» mes de Syracuse , dit-il , & que l'en-
» nemi nous poursuivoit vivement ,
» dans cette funeste extrémité j'eus
» recours à Proserpine & à Cérès , di-
» vinités protectrices de la Sicile , &
» je leur promis , si elles nous déli-
» vroient d'un danger si présent , de
» bruler en leur honneur tous nos vais-
» seaux , dès que nous serions arrivés
» ici. Aidez-moi , soldats , à m'acquiter
» de mon vœu : les déesses sauront
» bien nous dédommager de ce sacri-
» fice. « En même tems le flambeau à la main , il s'avance à grands pas vers le vaisseau qu'il montoit , & y met lui-même le feu. Tous les Officiers en font autant chacun de leur côté , &

sont suivis du soldat. Les trompettes sonnoient de toutes parts , & toute l'armée retentissoit des cris de joie & d'applaudissemens. En un moment la flotte fut brulée. On n'avoit pas laissé aux soldats le tems de réfléchir sur la proposition qu'on leur faisoit. Une ardeur aveugle & impétueuse les avoit tous entraînés. Mais , lorsqu'ils furent un peu revenus à eux-mêmes , & que mesurant dans leur esprit cette vaste étendue de mer qui les séparoit de leur patrie , ils se virent dans un pays ennemi sans ressource & sans aucun moyen d'en sortir , une noire tristesse & un morne silence succédèrent à ces marques de joie & à ces acclamations qui avoient été générales dans toute l'armée.

Agathocle ne laissa pas non plus ici le tems aux réflexions. Il conduisit sur le champ son armée vers une place qu'on appelloit la Grande-Ville , qui étoit du domaine de Carthage. Le pays qui y conduisoit , étoit le lieu du monde le plus délicieux & le plus agréable à la vûe. On voioit de tous côtés de grandes prairies , entrecoupées de ruisseaux agréables , & couvertes de toutes sortes de troupeaux ; des mai-

sons de campagne bâties avec une magnificence extraordinaire ; de belles avenues plantées d'oliviers , & d'autres arbres fruitiers de toute espèce ; des jardins d'une vaste étendue , & entretenus avec un soin & une propreté qui faisoit plaisir à l'œil. Cette vûe ranima les soldats. Ils arrivèrent pleins de courage à la Grande - Ville , qu'ils emportèrent d'emblée , & s'y enrichirent du butin qui leur fut abandonné. Tunis ne fit pas plus de résistance : cette place n'étoit pas fort éloignée de Carthage.

L'allarme y fut grande , quand on apprit que l'ennemi étoit dans le pays , & avançoit à grandes journées vers la ville. L'arrivée d'Agathocle fit conclure que les armées des Carthaginois avoient été défaites devant Syracuse , & leur flote entièrement dissipée. Le peuple court en desordre dans la place publique : le Sénat s'assemble à la hâte & tumultuairement. On délibère sur les moiens de sauver la ville. Il n'y avoit point de troupes sur pié qu'on pût opposer à l'ennemi , & le danger pressant ne permettoit pas d'attendre celles qu'on pourroit lever à la campagne & chez les alliés. Il fut donc ré-

solu ,

folu , après bien des avis , d'armer les citoyens. Le nombre des troupes monta à quarante mille hommes d'infanterie , mille chevaux , & deux mille chariots armés en guerre. On en donna le commandement à Hannon & à Bomilcar , quoique par des intérêts de famille ils fussent divisés entre eux. Ils marchèrent aussitôt à l'ennemi , & l'ayant atteint rangèrent leur armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montoient qu'à treize ou quatorze mille hommes. On donna le signal : le combat fut très rude. Hannon , avec sa cohorte sacrée , (c'étoit l'élite des troupes Carthagoises) soutint longtemps les Grecs , & les enfonça même quelquefois : mais enfin , accablé d'une grêle de pierres , & percé de coups , il tomba mort. Bomilcar auroit pu rétablir le combat : mais il avoit des raisons secrètes & personnelles de ne pas procurer la victoire à sa patrie. Ainsi il jugea à propos de se retirer avec ses troupes , & il fut suivi du reste de l'armée , qui se vit obligée malgré elle de céder à l'ennemi. Agathocle , après l'avoir poursuivie pendant quelque tems , revint sur ses pas , & pilla le camp des Carthagois. On y trouva vingt mille

paires de menotes , dont ils s'étoient fournis , comptant sûrement qu'ils feroient beaucoup de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places , & la revolte de plusieurs habitans du pays qui se joignirent au vainqueur.

*Liv. l. 28.
n. 43.*

Cette descente d'Agathocle en Afrique fit naître sans doute dans l'esprit de Scipion l'idée de tenter contre la même République , & en partant du même lieu , une semblable entreprise. Aussi , en répondant à Fabius , qui taxoit de témérité le dessein qu'il avoit de porter la guerre de Sicile en Afrique , il ne manqua pas de citer l'exemple d'Agathocle , pour montrer que souvent l'unique moien de se débarrasser d'un ennemi trop pressant , c'est de passer dans son pays , & qu'on se sent tout un autre courage en attaquant qu'en se défendant.

*Diod. l. 17.
pag. 519.
Quint. Curt.
lib. 4. c. 3.*

Pendant que les Carthaginois étoient ainsi pressés par leurs ennemis , ils reçurent une ambassade de Tyr. Elle venoit implorer leur secours contre Alexandre le Grand qui étoit tout prêt d'emporter cette ville qu'il assiégeoit depuis longtems. L'extrémité où étoient réduits leurs compatriotes , (car ils les

appelloient ainsi ,) les toucha aussi vivement que leur propre danger. Etant hors d'état de les secourir , ils se crurent au moins obligés de les consoler , & députèrent vers eux trente de leurs principaux citoyens , pour leur témoigner la douleur où ils étoient de ne pouvoir leur envoyer de troupes dans un besoin si pressant. Les Tyriens , déchus de l'unique espérance qui leur restoit , ne perdirent pourtant point courage. Ils remirent entre les mains de ces députés leurs femmes , leurs enfans , & tous les vieillards de la ville ; & délivrés d'inquiétude pour ce qu'ils avoient de plus cher au monde , ils ne songèrent plus qu'à se défendre avec courage , préparés à tout événement. Carthage reçut cette troupe désolée avec toutes les marques possibles d'amitié , & rendit à des hôtes si chers & si dignes de compassion tous les services qu'ils auroient pu attendre des pères les plus affectionnés & des mères les plus tendres.

Quinte-Curce place l'Ambassade de Tyr vers les Carthaginois pendant que les Syracusains ravageoient l'Afrique , & qu'ils s'étoient avancés jusqu'aux portes de Carthage. Mais l'expédition

d'Agathocle contre l'Afrique ne peut pas se concilier avec le siège de Tyr, qui lui est antérieur de plus de vingt ans.

Elle songea en même tems à chercher un remède aux maux dont elle étoit elle-même accablée. On regarda l'état présent de la République comme un effet de la colère des dieux ; & l'on reconnut, l'avoir justement méritée, sur-tout par rapport à deux divinités, à l'égard desquelles on avoit manqué aux devoirs prescrits par la religion, & observés autrefois avec beaucoup d'exactitude. C'étoit une coutume à Carthage, aussi ancienne que la ville même, d'envoyer tous les ans à Tyr, d'où elle tiroit son origine, la dixme de tous les revenus de la République, & d'en faire une offrande à Hercule le patron & le protecteur des deux villes. Le domaine, & par conséquent le revenu de Carthage, s'étant augmenté considérablement depuis un certain tems, on avoit diminué la portion du dieu, & il s'en faloit bien qu'on ne lui envoiât la dixme en entier. Le scrupule les faisoit : ils reconnurent & avouèrent publiquement leur mauvaise foi & leur sacrilège avarice : & pour expier leur faute, ils envoièrent

à Tyr un grand nombre de présens, & de petites chapelles des dieux toutes d'or, dont le prix montoit à une grande somme.

Un autre violement de la religion, qui ne parut pas moins considérable à leur superstition inhumaine que le premier, causa aussi de grands scrupules. Anciennement on immoloit à Saturne les enfans des meilleures maisons de Carthage. Ils se reprochèrent d'avoir manqué de rendre à cette divinité tous les honneurs qu'ils lui croioient dûs, & d'avoir usé de fraude & de mauvaise foi à son égard, en offrant à la place des enfans de qualité d'autres enfans de pauvres ou d'esclaves qu'on achetoit dans cette vûe. Pour expier une si étrange impiété, on immola à ce dieu sanguinaire deux cens enfans tirés des plus nobles maisons de la ville; & plus de trois cens personnes, qui se sentoient coupables d'un crime si affreux, s'offrèrent eux-mêmes en sacrifice, pour éteindre par leur sang la colère des dieux.

Après ces expiations on dépêcha vers Amilcar en Sicile, pour lui porter les nouvelles de ce qui étoit arrivé en Afrique, & le presser d'envoyer du

secours. Il donna ordre aux députés de garder un profond silence sur la victoire d'Agathocle , & répandit un bruit tout contraire , assurant que ce Général avoit été entièrement défait avec toutes ses troupes , & que sa flotte avoit été prise par les Carthaginois : & pour confirmer ce bruit , il montrait les ferremens des vaisseaux qu'on avoit eu soin de lui envoyer. On ne douta point dans la ville que cette nouvelle ne fût vraie : le grand nombre songeoit déjà à se rendre , & à capituler , lorsqu'une galère à trente rames , qu'Agathocle avoit fait construire à la hâte , arriva dans le port , & parvint non sans peine & sans danger jusqu'aux assiégés. La nouvelle de la victoire d'Agathocle se répandit bientôt dans toute la ville , & rendit la joie & le courage à tous les habitans. Amilcar fit un dernier effort pour emporter la ville d'assaut , & fut repoussé avec perte. Il leva le siège , & envoya cinq mille hommes de secours à sa patrie. Quelque tems après aiant repris le siège , & croiant surprendre les Syracusains en les attaquant de nuit , son dessein fut découvert , & il tomba vif entre les mains des ennemis , qui lui

furent souffrir les derniers supplices. La tête d'Amilcar fut envoyée sur le champ à Agathocle. Il s'approcha aussitôt du camp des ennemis, & y répandit une consternation générale en leur montrant la tête de ce Commandant, qui leur marquoit en quel état étoient leurs affaires de Sicile.

Aux ennemis étrangers s'en joignit un domestique, plus dangereux & plus à craindre que les autres : c'étoit Bomilcar leur Général, & qui actuellement exerçoit la première magistrature. Il songeoit depuis lontems à se faire tyran dans Carthage, & à s'y procurer une autorité souveraine. Il crut que les troubles présens lui en offroient une occasion favorable. Il entre donc dans la ville, & soutenu par un petit nombre de citoyens complices de sa revolte, & par une troupe de soldats étrangers, il se fait déclarer Tyran, & commence en effet à montrer qu'il l'étoit véritablement, en égorgeant sans pitié tout ce qu'il rencontre de citoyens dans les rues. Un grand tumulte s'étant élevé dans la ville, on crut d'abord que c'étoit l'ennemi qui y étoit entré par trahison : mais lorsqu'on eut reconnu que c'é-

*Diod. pag.
75-781.
Justin. l. 22.
cap. 7.*

toit Bomilcar, la jeunesse s'arma pour repousser le Tyran, & du haut des toits on accabla ses gens de traits & de pierres. Quand il vit une armée en forme marcher contre lui, il se retira avec sa troupe sur un lieu élevé, dans le dessein de s'y bien défendre, & de vendre chèrement sa vie. Pour épargner le sang des citoyens, on leur fit promettre à tous sans exception une amnistie générale, s'ils quittoient leurs armes. Ils se rendirent à cette condition, & on leur tint parole, excepté à Bomilcar leur chef. Les Carthaginois, sans avoir égard à leur serment, le condamnèrent à mort, & l'attachèrent à une croix, où ils lui firent souffrir les plus cruels supplices. Du haut de sa potence, comme d'un tribunal, il harangua le peuple, & se crut en droit de lui reprocher avec force son injustice, son ingratitude, & sa perfidie, en faisant le dénombrement de beaucoup d'illustres Généraux dont il avoit payé les services par une mort infâme. Il expira sur la croix, en leur faisant ces reproches.

*Diod. p. 777.
779. & 791.
802.*

*Justin. lib.
22. c. 7. & 8.*

Agathocle avoit engagé dans son parti un puissant roi de Cyrènes, nommé Ophellas, dont il avoit flaté l'am-

bition par de magnifiques espérances, en lui faisant entendre que content pour lui-même de la Sicile, il lui laisseroit l'empire de l'Afrique. Comme les plus grands crimes ne lui coutoient rien, lorsqu'il espéroit en pouvoir tirer quelque utilité, dès que ce Prince lui eut amené son armée, il le fit périr par une perfidie sans exemple, afin de se rendre maître de ses troupes. Plusieurs peuples étoient entrés dans son alliance. Il avoit sous son pouvoir un grand nombre de places fortes. Voiant les affaires d'Afrique en bon état, il crut devoir songer à celles de Sicile, & il y passa aiant laissé le commandement des troupes à son fils Archagathe. Sa renommée & le bruit de ses conquêtes l'y avoit précédé. Quand on sut qu'il y étoit arrivé, plusieurs villes se rendirent à lui. Mais les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Afrique l'obligèrent bientôt d'y retourner. Son absence avoit tout changé, & quelque effort qu'il fît, il ne put y rétablir ses affaires. Toutes ses places s'étoient rendues à l'ennemi : les Africains avoient quitté son parti : il avoit perdu une partie de ses troupes : ce qui lui en restoit, n'étoit pas en état de tenir tête aux Carthagi-

nois , & il ne pouvoit les transporter en Sicile , parce qu'il manquoit de vaisseaux , & que les ennemis étoient maîtres de la mer : il ne pouvoit espérer ni paix ni traité de la part des barbares , qu'il avoit insultés d'une manière si outrageante , étant le premier qui eût osé faire une descente dans leur pays. Dans cette extrémité , il ne songea plus qu'à sauver sa vie. Après plusieurs aventures , lâche déserter de son armée , & cruel traître de ses enfans qu'il abandonnoit à la boucherie , il se déroba par la fuite aux maux qui le menaçoient , & arriva avec un petit nombre de personnes à Syracuse. Ses soldats , se voyant ainsi trahis , égorgèrent ses enfans , & se rendirent à l'ennemi. Lui-même fit bientôt après une fin misérable , & termina par une mort cruelle une vie remplie de crimes.

*Justin. lib.
al. cap. 6.*

On peut aussi placer ici un autre fait rapporté par Justin. Le bruit des conquêtes d'Alexandre le Grand fit craindre aux Carthaginois qu'il ne songeât à tourner ses armes du côté de l'Afrique. Le malheur de Tyr , d'où ils tiroient leur origine , & qu'il venoit de détruire ; l'établissement d'Alexandrie qu'il avoit bâtie sur les confins de l'A-

frique & de l'Egypte , comme pour opposer à Carthage une ville rivale ; les prospérités non interrompues de ce Prince , qui ne mettoit point de bornes ni à son ambition , ni à son bonheur : tout cela leur donnoit de justes allarmes. Pour découvrir ses sentimens, & sonder ses pensées , Amilcar , surnommé Rhodanus , feignant d'avoir été chassé de sa patrie par les cabales de ses ennemis, passa dans le camp d'Alexandre , à qui il fut présenté par le moien de Parménion, & il lui offrit ses services. Le Roi le reçut fort bien , & eut plusieurs entretiens avec lui. Amilcar ne manqua pas de mander à ses compatriotes tout ce qu'il avoit pu découvrir. Cependant , quand il fut revenu à Carthage après la mort d'Alexandre , il fut traité comme un traître qui avoit vendu sa patrie au Roi , & mis à mort par une sentence qui prouvoit également l'ingratitude & la cruauté des Carthaginois.

Il me reste à parler des guerres que les Carthaginois soutinrent en Sicile du tems de Pyrrhus roi d'Epire. Les Romains , à qui les desseins de ce Prince ambitieux n'étoient pas inconnus , pour se fortifier contre les entreprises

AN.M. 3717.

CARTH. 569.

ROME, 471.

AV.J.C. 277.

Polyb. l. 3.

pag. 180.

qu'il pourroit faire en Italie , avoient renouvelé leurs traités avec les Carthaginois , qui de leur côté ne craignoient pas moins qu'il ne passât en Sicile. On ajouta aux conditions des traités précédens , qu'en cas de guerre de la part de Pyrrhus , les deux peuples se prêteroiént mutuellement du secours.

*Justin. lib.
28. cap. 2.*

La prévoyance des Romains n'avoit pas été vaine. Pyrrhus tourna ses armes contre l'Italie , & y remporta plusieurs victoires. Les Carthaginois , en conséquence du dernier traité , se crurent obligés de secourir les Romains , & leur envoièrent une flotte de six-vingts vaisseaux , commandée par Magon. Ce Général , aiant été admis à l'audience du Sénat , lui marqua la part que ses maîtres prenoient à la guerre qu'ils avoient appris qu'on leur suscitoit , & il leur offrit ses services. Le Sénat témoigna sa reconnoissance pour la bonne volonté des Carthaginois , mais pour le présent n'accepta point leur secours.

Ibid.

Magon , quelques jours après , se transporta près de Pyrrhus , sous prétexte de pacifier ses différens au nom des Carthaginois , mais en effet pour

le fonder , & pour pressentir ses desseins au sujet de la Sicile , où le bruit commun étoit qu'il avoit résolu de passer. Ils craignoient également que Pyrrhus , ou les Romains , ne prissent connoissance des affaires de cette île , & n'y fissent passer des troupes.

En effet les Syracusains , assiégés depuis quelque tems par les Carthaginois , avoient envoyé députés sur députés vers Pyrrhus , pour le presser de venir à leur secours. Ce Prince avoit une raison particulière de prendre les intérêts de Syracuse , aiant épousé Lannassa fille d'Agathocle , dont il avoit eu un fils nommé Alexandre. Il partit enfin de Tarente , passa le détroit , & entra en Sicile. Ses conquêtes d'abord y furent si rapides , qu'il ne resta dans toute l'île aux Carthaginois qu'une seule ville , qui étoit Lilybée. Il en forma le siège , mais il fut bientôt obligé de le lever , tant il y trouva de résistance ; & d'ailleurs on le pressoit de retourner en Italie , où sa présence étoit absolument nécessaire. Elle ne l'étoit pas moins en Sicile , & dès qu'il en fut sorti , elle retourna à ses anciens maîtres. Ainsi il perdit cette île avec autant de rapidité qu'il l'avoit conquise.

*Plut. in Pyr-
rho, p. 398.*

Quand il se fut embarqué , tournant les yeux vers la Sicile : ^a *Oh ! le beau champ de bataille , dit-il à ceux qui étoient autour de lui , que nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains ! Et sa prédiction se vérifia bientôt.*

Après son départ , la première magistrature de Syracuse fut déferée à Hiéron , & dans la suite on lui accorda d'un commun consentement le nom & l'autorité de Roi , tant on se trouvoit bien sous son gouvernement. Il fut chargé de la guerre contre les Carthaginois , & remporta sur eux plusieurs avantages. Mais des intérêts communs réunirent les Carthaginois & les Syracusains contre un nouvel ennemi qui commençoit à paroître en Sicile , & qui leur donnoit aux uns & aux autres de vives & de justes allarmes : c'étoient les Romains , qui , débarrassés de tous les ennemis qu'ils avoient eu à combattre jusques-là dans l'Italie même , se virent enfin en état de porter leurs armes au dehors , & d'y jeter les fondemens de cette vaste domina-

*α Οἱ ἀνελήνομεν, ὅ φίλοι ,
καρχηδονίους ἔ Ρωμαίους πα-
λαίεσαν. L'epitote grec est beau.
En effet la Sicile fut com-
me une palestre où les Car-
thaginois & les Romains*

*s'exercèrent dans le mé-
tier de la guerre , & sem-
blèrent pendant plusieurs
années luter les uns con-
tre les autres.*

tion , dont il est vraisemblable que dès-lors ils avoient conçu l'idée & formé le projet. La Sicile étoit trop à leur bienséance , pour ne pas songer à s'y établir. Ils saisirent avidement une occasion favorable d'y passer qui se présenta pour lors à eux , & qui causa leur rupture avec les Carthaginois , & donna lieu à la première guerre Punique. C'est ce que nous exposerons plus au long en rapportant les causes de cette guerre.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE CARTHAGE ;

*Depuis la première guerre Punique
jusqu'à sa destruction.*

LE PLAN que je me suis proposé ne me permet pas d'entrer dans un détail exact des guerres entre Rome & Carthage , ce qui appartient plutôt à l'histoire Romaine , à laquelle je n'ai point dessein de toucher , si ce n'est en passant & par occasion. Je n'en rapporterai donc que ce qui me paroitra le plus propre à donner une juste idée de la République dont j'entreprends de parler , en m'arrêtant principalement

sur ce qui regarde les Carthaginois mêmes, & sur ce qui s'est passé de plus important en Sicile, en Espagne, & en Afrique, ce qui ne laisse pas d'avoir une assez grande étendue.

J'ai déjà remarqué que depuis la première guerre Punique jusqu'à la destruction de Carthage, il s'étoit écoulé cent dix-huit ans. Tout ce tems peut se diviser en cinq parties, ou cinq intervalles.

I. La première guerre Punique dure vingt-quatre ans. 24.

II. L'interval entre la première & la seconde guerre Punique est aussi de vingt-quatre ans. 24.

III. La seconde guerre Punique dure dix-sept ans. 17.

IV. L'interval entre la seconde & la troisième est de quarante-neuf ans. 49.

V. La dernière guerre Punique terminée par la destruction de Carthage ne dure que quatre ans & quelques mois. 4.

218.

ARTICLE PREMIER.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

VOICI quelle fut l'occasion de la première guerre Punique. Des soldats Campaniens, qui avoient été à la solde d'Agathocle Tyran de Sicile, étant entrés comme amis dans la ville de Messine, égorgèrent bientôt après une partie des citoiens, chassèrent les autres, épousèrent leurs femmes, envahirent tous leurs biens, & demeurèrent seuls maîtres de cette place qui étoit fort importante. Ils prirent le nom de Mamertins. A leur exemple, & par leur secours, une légion Romaine traita de la même sorte la ville de Rhége, située vis-à-vis de Messine à l'autre côté du détroit. Et ces deux villes perfides se soutenant mutuellement dans la suite, se rendirent formidables à leurs voisins, sur-tout celle de Messine, qui devint fort puissante, & causa beaucoup d'inquiétude tant aux Syracûsains qu'aux Carthaginois qui étoient maîtres d'une partie de la Sicile. Dès que les Romains se virent délivrés des ennemis qu'ils avoient eus jusques-là sur les bras, & sur-tout de Pyrrhus, ils

*Polyb. l. 1.**pag. 5.**AN. M. 3714.**ROME, 468.**AV. J. C. 280.*

songèrent à punir le crime de leurs citoyens qui s'étoient établis à Rhége d'une manière si injuste & si cruelle depuis près de dix ans. Ils prirent la ville, & tuèrent pendant l'attaque la plus grande partie des habitans que le désespoir avoit fait combattre jusqu'à la mort. Il n'en resta que trois cens, qui furent conduits à Rome, & qui, après avoir été battus de verges dans la place publique, furent tous décapités. La vûe des Romains, dans cette exécution sanglante, étoit de justifier auprès des alliés leur bonne foi & leur innocence. Rhége, sur le champ, fut restituée à ses véritables maîtres. Les Mamertins, considérablement affoiblis tant par la chute de leurs alliés, que par les échecs qu'ils avoient soufferts de la part des Syracusains qui venoient de choisir Hiéron pour leur Roi, crurent devoir songer à leur sûreté. Mais la division se mit parmi les habitans. Les uns livrèrent la citadelle aux Carthaginois, les autres appellèrent à leur secours les Romains, résolus de leur livrer la ville.

*Polyb. lib. 1.
pag. 9. 11.*

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat Romain; qui en l'envisageant par ses différentes faces, y trou-

va de la difficulté. D'un côté, il paroïssoit honteux & indigne de la vertu Romaine de prendre ouvertement la défense de traîtres & de perfides qui étoient précisément dans le même cas que ceux de Rhége, qu'on venoit de punir si sévèrement. D'un autre côté, il étoit de la dernière importance d'arrêter les progrès des Carthaginois, qui, non contents des conquêtes qu'ils avoient faites en Afrique & en Espagne, s'étoient encore rendus maîtres de presque toutes les îles de la mer de Sardaigne & d'Etrurie, & le devien- droient bientôt certainement de la Sicile entière, si on leur abandonnoit Mes- sine. Or de là en Italie la distance n'é- toit pas grande, & c'étoit en quelque sorte inviter un ennemi si puissant à y passer, que de lui en ouvrir ainsi l'en- trée. Ces raisons, quelque fortes qu'el- les fussent, ne purent déterminer le Sé- nat à se déclarer pour les Mamertins, & les motifs d'honneur & de justice l'emportèrent ici sur ceux de l'intérêt & de la politique. Mais le peuple ne fut pas si délicat. Dans l'assemblée qui se tint à ce sujet, il fut résolu qu'on se- courroit les Mamertins. Le consul Ap- pius Claudius partit sur le champ avec son armée, & traversa hardiment le

AN. M. 3741.

CARTH. 583.

ROME, 485.

AV. J. C. 263.

Frontin.

détroit , après avoir trompé par une ingénieuse ruse la vigilance du Général des Carthaginois. Ceux-ci , moitié par ruse , moitié par force , furent chassés de la citadelle , & la ville aussitôt fut remise entre les mains du Consul. Les Carthaginois firent pendre leur Chef pour avoir livré si facilement la citadelle , & ils se préparèrent à assiéger la ville avec toutes leurs troupes. Hiéron y joignit les siennes. Mais le Consul les aiant battus séparément , fit lever le siège , & ravagea impunément tout le pays voisin , les ennemis n'osant plus paroître devant lui. Ce fut là la première expédition des Romains hors de l'Italie.

On doute * si les motifs qui portèrent les Romains à passer en Sicile , étoient bien purs & bien conformes à la justice. Quoi qu'il en soit , leur passage en Sicile , & le secours donné à ceux de Messine , est comme le premier pas qui devoit les conduire un jour à ce haut point de gloire & de grandeur , où ils parvinrent dans la suite.

Polyb. L. 1. Hiéron s'étant accommodé avec les
pag. 15-19. Romains , & aiant fait alliance avec

* M. le Chevalier Folard } ses remarques sur Polybe,
 examine cette question dans } liv. 1. pag. 16.

eux, les Carthaginois tournèrent tous leurs soins sur la Sicile, & y envoièrent de nombreuses armées. Ils choisirent pour place d'armes Agrigente. Les Romains les y attaquèrent, & après un siège de sept mois, & le gain d'une bataille, ils se rendirent maîtres de la ville.

AN. M. 3743.

ROME, 437.

Quelque avantageuses que fussent cette victoire, & la conquête d'une place si importante, ils sentirent bien que tant que les Carthaginois demeureroient maîtres de la mer, les villes maritimes de l'île se déclareroient toujours pour eux, & que jamais ils ne pourroient venir à bout de les en chasser. D'ailleurs ils souffroient avec peine que l'Afrique demeurât paisible & tranquille, pendant que l'Italie étoit infestée par les fréquentes incursions de l'ennemi. Ils songèrent donc pour la première fois à bâtir une flotte, & à disputer l'empire de la mer aux Carthaginois. L'entreprise étoit hardie, & pouvoit sembler téméraire : mais elle montre quel étoit le courage & la grandeur d'ame des Romains. Ils n'avoient pas alors une seule felouque en propre, & pour passer d'Italie en Sicile, ils avoient été obligés d'emprunter des vaisseaux de leurs voisins. Ils

Pag. 10.

n'avoient aucun usage de la marine. Ils n'avoient point d'ouvriers qui fussent construire des bâtimens. Ils ne connoissoient pas même la forme des quinquerèmes , c'est-à-dire des galères à cinq rangs de rames , qui faisoient alors la force principale des flotes. Mais heureusement , l'année précédente , ils en avoient pris une , qui leur servit de modèle. Ils se mirent donc , avec une ardeur & une industrie incroyables, à en bâtir de pareilles : & pendant qu'ils étoient occupés à ce travail , d'un autre côté on amassoit des rameurs ; on les formoit à une manœuvre , qui jusquelà leur avoit été absolument inconnue ; & assis sur des bancs au bord de la mer dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux , on les accoutumoit , comme s'ils eussent été actuellement à la chiourme , & qu'ils eussent eu en main des rames , à s'élancer en arrière en retirant leurs bras , puis à les repousser en avant pour recommencer le même mouvement , & cela tous ensemble , de concert , & dans le même instant, dès qu'on leur en donnoit le signal. On construisit dans l'espace de deux mois cent galères à cinq rangs de rames , & vingt à trois rangs. Après qu'on eut exercé pendant

que tems les rameurs dans les vais-
 & mêmes, la flotte se mit en mer,
 lla chercher l'ennemi. Elle étoit
 mandée par le Consul Duilius.

uand on fut à la vûe des Carthagi-
 près des côtes de Myle, on se pré-
 au combat. Comme les galères des

AN. M. 3745.
 ROME, 489.
 Polyb. l. 1.
 pag. 22.

ains, construites grossièrement &
 hâte, n'étoient pas fort agiles, ni
 es à manier, ils suppléèrent à cet
 nvénient par une * machine qui
 umentée sur le champ, & que de-
 on a appelée *Corbeau*, par le moien
 quelle ils accrochoient les vais-
 & des ennemis, passoient dedans
 ré eux, & en venoient aussitôt aux
 is. On donna le signal du combat.
 ote des Carthaginois étoit compo-
 le cent trente vaisseaux, & com-
 dée par Annibal. * Il montoit une
 e à sept rangs de rames, qui avoit
 rtenu à Pyrrhus. Les Carthaginois,
 is de mépris pour des ennemis à
 la marine étoit absolument incon-
 , & qui n'oseroient pas sans doute
 attendre, s'avancent fièrement,
 is pour combattre, que pour recueil-

* Ce n'est
 pas le grand
 Annibal.

olybe fait une des- On peut voir la disserta-
 on fort détaillée de tion de M. Folard sur
 machine. Il y a plu- cette matière. Polyb. liv. 1.
 sortes de corbeaux. pag. 83. &c.

lir les dépouilles dont ils se croioient déjà maîtres. Ils furent pourtant un peu étonnés de ces machines qu'ils voioient élevées sur la proue de chaque vaisseau, & qui étoient nouvelles pour eux. Mais ils le furent bien plus, quand ces mêmes machines, abaissées tout d'un coup, & lancées avec force contre leurs vaisseaux, les accrochèrent malgré eux, & changeant la forme du combat les obligèrent à en venir aux mains comme si on eût été sur terre. Ils ne purent soutenir l'attaque des Romains. Le carnage fut horrible. Les Carthaginois perdirent quatre-vingts vaisseaux, parmi lesquels étoit celui du Général, qui se sauva avec peine dans une chaloupe.

Une victoire si considérable & si inespérée enfla extrêmement le courage des Romains, & sembloit avoir doublé leurs forces pour continuer cette guerre. Ils rendirent des honneurs extraordinaires au Consul Duilius. Il fut le premier de tous les Romains à qui le triomphe naval fut accordé. On lui érigea une colonne Rostrale * avec une belle inscription :

* On appelloit ces colonnes rostratæ, à cause des becs des épérons des vaisseaux dont elles étoient ornées. Rostra.

cette colonne subsiste encore à Rome.

Pendant les deux années qui suivirent, les Romains se fortifièrent toujours de plus en plus sur mer par plusieurs combats qu'ils y donnèrent, & par les heureux succès qu'ils y eurent. Ils ne les regardoient que comme des essais & des préparatifs pour une entreprise qu'ils avoient dans l'esprit, qui étoit de porter la guerre en Afrique, & d'aller attaquer les Carthaginois dans leur propre pays. Il n'y avoit rien que ceux-ci craignissent davantage, & pour détourner un coup si dangereux, ils résolurent de donner bataille à quelque prix que ce fût.

Les Romains avoient nommé pour consuls M. Atilius Régulus, & L. Manlius. Leur flotte étoit de trois cents trente vaisseaux; & portoit cent quarante mille hommes, chaque vaisseau ayant trois cents rameurs, & six-vingts combattans. Celle des Carthaginois, commandée par Hannon & Amilcar, avoit vingt vaisseaux de plus, & plus de monde aussi à proportion. Les deux flottes se trouvèrent en présence près d'Ecône en Sicile. On ne pouvoit envisager deux flottes & deux armées si nombreuses, ni être témoin des mouve-

Pag. 24.

AN. M. 3749.
ROME, 493.
Pag. 25.

mens extraordinaires qui se faisoient pour se préparer au combat, sans être saisi de quelque fraieur dans la vûe du danger qu'alloient courir deux des plus puissans peuples de la terre. Comme le courage, aussi bien que les forces, étoit égal des deux côtés, le combat fut opiniâtre & le succès lontems douteux : mais enfin les Carthaginois furent vaincus. Plus de soixante de leurs vaisseaux furent pris, & trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre, dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis.

Pag. 30.

Le fruit de cette victoire fut, comme l'avoient projeté les Romains, de faire voile en Afrique, après avoir radoubé les vaisseaux, & les avoir remplis de tous les préparatifs nécessaires pour soutenir une longue guerre dans un pays étranger. Ils abordèrent heureusement en Afrique, & commencèrent par se rendre maîtres d'une ville nommée Clypéa, qui avoit un bon port. De-là, après avoir dépêché des couriers à Rome, pour donner avis de leur débarquement, & pour recevoir les ordres du Sénat, ils se répandirent dans le plat pays, y firent un dégât épouvantable, emmenèrent un grand

ombre de troupeaux, & vingt mille
ptifs.

Le courier cependant étant revenu AN. M. 3704
Rome, apporta les ordres du Sénat, ROME, 424

il avoit jugé à propos de continuer
Régulus sous la qualité de Proconsul
commandement des armées d'Afri-
que, & de rappeler son Collègue avec
la grande partie de la flotte & des
troupes, ne laissant à Régulus que qua-
rante vaisseaux, quinze mille hommes
à pied, & cinq cens chevaux. C'étoit
annoncer visiblement au fruit que l'on
pouvoit attendre de la descente en
Afrique, que de réduire les forces du
consul à un si petit nombre de vais-
seaux & de troupes.

On comptoit beaucoup à Rome sur
l'habileté & le courage de Régulus.
La joie y fut universelle, quand on sut
qu'il le commandement dans l'Afrique

avoit été continué. Lui seul en fut Val. Max.
tristifié, lorsqu'il reçut cette nouvelle. Il lib. 4. cap. 4.

revint à Rome pour demander avec
instance qu'on lui envoiât un succe-
ssor. Sa principale raison étoit que la
mort de son fermier ayant donné lieu à
celle de ses mercénaires d'enlever tous
les instrumens du labour, sa présence
étoit nécessaire pour faire valoir ce

petit fonds de terre , qui seul faisoit subsister sa famille. Il n'étoit que de sept arpens. Le Sénat se chargea de faire cultiver ses terres aux dépens du public , de fournir à la subsistance de sa femme & de ses enfans , & de le dédommager des pertes qu'il avoit faites par le vol du mercénaire. Heureux siècle , où la pauvreté étoit ainsi en honneur , & se trouvoit jointe au plus rare mérite , & aux premières dignités de l'Etat ! Régulus , déchargé des soins domestiques , ne songea plus qu'à bien remplir ceux d'un Général.

*Polyb. lib. 1.
pag. 31. 36*

Après avoir enlevé plusieurs châteaux , il entreprit le siège d'Adis , une des plus fortes places du pays. Les Carthaginois ne pouvant plus souffrir qu'on ravageât ainsi impunément leurs terres, se mirent enfin en campagne , & marchèrent vers l'ennemi , pour lui faire lever le siège. Dans ce dessein ils se postèrent sur une colline qui commandoit le camp des Romains , & d'où ils pouvoient fort les incommoder , mais dont la situation rendoit inutile une partie de leurs troupes. Car la principale force des Carthaginois consistoit dans la cavalerie & les éléphans , qui ne sont d'usage que dans les plaines. Ré-

Julius ne leur laissa pas le tems d'y descendre ; & pour profiter de la faute essentielle qu'avoient fait les Généraux Carthaginois , il les attaqua dans ce poste , & après une foible résistance de leur part les mit en déroute , pilla le camp , ravagea tous les lieux circonvoisins : puis aiant pris Tunis , place importante , & qui l'approchoit de Carthage , il y fit camper son armée.

L'allarme fut extrême parmi les ennemis. Tout leur avoit mal réussi jusques-là. Ils avoient été battus par terre & par mer. Plus de deux cens places étoient rendues au vainqueur. Les Numides faisoient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. Ils s'attendoient à chaque moment à se voir assiégés dans la capitale. Les payens s'y réfugiant de tous côtés avec leurs femmes & leurs enfans pour y chercher leur sûreté , augmentèrent le trouble , & firent craindre la famine en cas de siège. Régulus , dans la crainte qu'un successeur ne vînt lui enlever la gloire de ses heureux succès , fit faire quelques propositions de paix aux vaincus : mais elles leur parurent si dures , qu'ils ne purent y prêter l'oreille. Comme il ne doutoit point que bientôt il ne

fût maître de Carthage , il n'en rabatit rien ; & par un éblouissement que causent presque toujours les succès grands & inopinés , il les traita avec hauteur , prétendant qu'ils devoient regarder comme une grace tout ce qu'il leur laissoit , en ajoutant avec une sorte d'insulte , *a Qu'il faut ou savoir vaincre , ou savoir se soumettre au vainqueur.* Un traitement si dur & si fier les révolta , & ils prirent la résolution de périr plutôt les armes à la main , que de rien faire qui fût indigne de la grandeur de Carthage.

Réduits à cette fatale extrémité , il leur arriva fort à propos de Grèce un renfort de troupes auxiliaires , qui avoient à leur tête Xanthippe Lacédémonien , élevé dans la discipline de Sparte , & qui avoit appris l'art militaire dans cette excellente école. Quand il se fut fait raconter toutes les circonstances de la dernière bataille , qu'il eut vu clairement pourquoi on l'avoit perdue , qu'il eut connu par lui-même en quoi consistoient les principales forces de Carthage , il dit hautement , & le répéta souvent dans les conver-

a Δὲ τὰς ἀγαθὰς ἢ καὶ κακὰς τὰς ἐπιχειρήσεις. *Diod.* | *Eclog. lib. 23. cap. 3.*

ations qu'il eut avec les autres Officiers, que si les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Les discours furent rapportés au Conseil public. On en fut frappé. On le pria de vouloir bien s'y rendre. Il appuya son sentiment de raisons si fortes & si convaincantes, qu'il rendit palpables à tout le monde les fautes qu'avoient commises les Généraux ; & il fit voir assez clairement, qu'en gardant une conduite opposée, on pouvoit non seulement mettre le pays en sûreté, mais en chasser l'ennemi. Un tel discours fit renaître dans les esprits le courage & l'espérance. On le pria, & on le força en quelque sorte, d'accepter le commandement de l'armée. Quand on vit, dans les exercices qu'il fit faire aux troupes tout près de la ville, la manière dont il s'y prenoit pour les ranger en bataille, pour les faire avancer ou reculer au premier signal, pour les faire défilier avec ordre & promptitude, en un mot pour leur faire faire toutes les évolutions & tous les mouvemens que demande l'art militaire ; on fut tout étonné, & l'on avoua que tout ce que Carthage jusques-là avoit eu de

plus habiles Chefs , n'étoient que des ignorans en comparaison de celui-ci.

Officiers & soldats , tout étoit dans l'admiration ; & , ce qui est bien rare , la jalousie n'en empêcha point l'effet , la crainte du danger présent & l'amour de la patrie étouffant sans doute dans les esprits tout autre sentiment. A la morne consternation qui s'étoit répandue dans les troupes , succédèrent tout d'un coup la joie & l'allégresse. Elles demandoient à grands cris & avec empressement qu'on les menât droit à l'ennemi , assurées , disoient-elles , de vaincre sous leur nouveau Chef , & d'effacer la honte des défaites passées. Xanthippe ne laissa pas refroidir leur ardeur. La vue de l'ennemi ne fit que l'augmenter. Lorsqu'il n'en fut plus éloigné que de douze cens pas , il crut devoir tenir conseil de guerre , pour faire honneur aux Officiers Carthaginois en les consultant. Tous d'un consentement unanime , s'en rapportèrent uniquement à son avis. La bataille fut donc résolue pour le lendemain.

L'armée des Carthaginois étoit composée de douze mille hommes de pié , de quatre mille chevaux , & d'environ cent éléphans. Celle des Romains , au-

tant qu'on le peut conjecturer par ce qui précède, (car Polybe ne le marque point ici,) avoit quinze mille fantassins, & trois cens chevaux.

Il est beau de voir aux prises deux armées peu nombreuses comme celles-ci, mais composées de braves soldats, & commandées par des Généraux très habiles. Dans ces actions tumultueuses, où de part & d'autre on compte des deux ou trois cens mille combattans, l'on ne se peut qu'il n'y ait beaucoup de confusion, & il est difficile, à travers mille événemens où le hazard pour l'ordinaire semble avoir plus de part que le conseil, de démêler le vrai mérite des Commandans, & les véritables causes de la victoire. Ici rien n'échappe à la curiosité du Lecteur, qui envisage clairement l'ordonnance des deux armées, qui croit presque entendre les ordres que donnent les Chefs, qui suit tous les mouvemens & toutes les démarches des troupes, qui touche, pour ainsi dire, au doigt & à l'œil toutes les fautes qui se font de part & d'autre, & qui par là est en état de juger certainement à quoi l'on doit attribuer le gain & la perte de la bataille. Le succès de celle-ci, quoiqu'elle paroisse peu con-

O v

fidérable par le petit nombre de combattans, devoit décider du sort de Carthage.

Voici quelle étoit la disposition des deux armées. Xanthippe mit à la tête ses éléphants sur une même ligne. Derrière, à quelque distance, il rangea en phalange, qui ne faisoit qu'un même corps, l'infanterie composée de Carthaginois. Pour les troupes étrangères qui étoient à leur solde, une partie fut mise à la droite entre la phalange & la cavalerie; & l'autre, composée de soldats armés à la légère, fut rangée par pelotons à la tête des deux ailes de cavalerie.

Du côté des Romains, comme ce qui les épouvantoit le plus étoient les éléphants, Régulus, pour remédier à cet inconvénient, distribua les troupes armées à la légère sur une ligne à la tête des légions. Après elles il plaça les cohortes les unes derrière les autres, & mit sa cavalerie sur les deux ailes. En donnant ainsi au corps de bataille moins de front & plus de profondeur, il prenoit à la vérité de justes mesures contre les éléphants (dit Polybe,) mais il ne remédioit point à l'inégalité de la cavalerie, qui du côté des ennemis

étoit beaucoup supérieure à la sienne.

Les deux armées ainsi rangées n'attendoient que le signal. Xanthippe ordonne de faire avancer les éléphants pour enfoncer les rangs des ennemis, & commande aux deux ailes de la cavalerie de prendre en flanc les Romains. Ceux-ci en même tems, après avoir jetté de grands cris selon leur coutume, & fait grand bruit avec leurs armes, marchent contre l'ennemi. Leur cavalerie ne tint pas longtems, elle étoit trop inférieure à celle des Carthaginois. L'infanterie de la gauche, pour éviter le choc des éléphants, & faire voir combien elle craignoit peu les soldats étrangers, qui faisoient la droite dans l'infanterie ennemie, l'attaque, la renverse, & la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui étoient opposés aux éléphants, les premiers furent foulés aux piés, & écrasés, en se défendant vaillamment : le reste du corps de bataille fit ferme quelque tems à cause de sa profondeur. Mais lorsque les derniers rangs, envelopés par la cavalerie, furent contraints de tourner face pour faire tête aux ennemis, & que ceux qui avoient forcé le passage au travers des éléphants rencontrèrent

la phalange des Carthaginois qui n'avoit point encore chargé , & qui étoit en bon ordre , les Romains furent mis en déroute de tous côtés , & entièrement défaits. La plupart furent écrasés sous le poids énorme des éléphants : le reste , sans sortir de son rang , fut criblé des traits de la cavalerie. Il n'y eut qu'un petit nombre qui prit la fuite : mais comme c'étoit dans un pays plat , les éléphants & la cavalerie en tuèrent une grande partie. Cinq cens , ou environ , qui suivoient avec Régulus , furent faits prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cens soldats étrangers , qui étoient opposés à l'aile gauche des Romains : & de ceux-ci , il ne se sauva que les deux mille , qui , en poursuivant l'aile droite des ennemis , s'étoient tirés de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place , à l'exception de Régulus , & de ceux qui furent pris avec lui. Les deux mille , qui avoient échappé au carnage , se retirèrent à Clypéa , & furent sauvés comme par miracle.

Les Carthaginois , après avoir dépouillé les morts , rentrèrent triomphans dans Carthage , traînant après eux le Général des Romains , & cinq cens

prisonniers. Leur joie fut d'autant plus grande , que quelques jours auparavant ils s'étoient vûs à deux doits de leur perte. Hommes & femmes , jeunes gens & vieillards , tous se répandirent dans les temples pour rendre aux dieux d'immortelles actions de grâces ; & ce ne furent , pendant plusieurs jours , que festins & réjouissances.

Xanthippe , qui avoit eu tant de part à cet heureux changement , prit le sage parti de se retirer bientôt après , & de disparoitre , de peur que sa gloire , jusques-là pure & entière , après ce premier éclat éblouissant qu'elle avoit jetté , ne s'amortît peu-à-peu , & ne le mît en butte aux traits de l'envie & de la calomnie , toujours dangereux , mais encore plus dans un pays étranger , où l'on se trouve seul , sans parens , sans amis , & destitué de tout secours.

Polybe dit qu'on racontoit autrement le départ de Xanthippe , & promet de l'exposer ailleurs : mais cet endroit n'est pas parvenu jusqu'à nous. On lit dans Appien , que les Carthagi-

*De bel. Punj.
pag. 30.*

nois , piqués d'une noire & basse jalousie de la gloire de Xanthippe , & ne pouvant soutenir cette pensée qu'ils étoient redevables à Sparte de leur sa-

lut, sous prétexte de le reconduire par honneur dans sa patrie avec une nombreuse escorte de vaisseaux, donnèrent ordre sous main à ceux qui les conduisoient de faire périr en chemin le Général Lacédémonien, & tous ceux qui l'accompagnoient : comme s'ils avoient pu ensevelir avec lui dans les eaux & le souvenir du service qu'il leur avoit rendu, & la noirceur du crime qu'ils commettoient à son égard.

*Lib. 1. pag.
& 37.*

Cette bataille, (dit Polybe) quoique moins considérable que beaucoup d'autres, peut nous donner de salutaires instructions ; & c'est - là, ajoute-t-il, le solide fruit de l'histoire.

Premièrement, doit - on beaucoup compter sur son bonheur, après ce qui arrive ici à Régulus ? Fier de sa victoire, & inexorable à l'égard des vaincus, à peine daigne-t-il les écouter : & lui-même bientôt après il tombe entre leurs mains. Annibal fit faire la même réflexion à Scipion, lorsqu'il l'exhortoit à ne se pas laisser éblouir par l'heureux succès de ses armes. ^a Régulus, lui di-

^a Inter pauca felicitatis virtutisque exempla M. Atilius quondam in hac eadem terra fuisset, si victor pacem precantibus dedisset patribus nostris, Sed non statuendo

tandem felicitati modum, nec cohibendo effertentem se fortunam, quanto altius elatus erat, eo foediùs corruit. *Lib. liij. 30. num. 30.*

soit-il , auroit été un des plus rares modèles de courage & de bonheur qu'il y ait jamais eu , si après la victoire qu'il remporta dans le même pays où nous sommes , il avoit voulu accorder à nos peres la paix qu'ils lui demandoient. Mais , pour n'avoir pas su mettre un frein à son ambition , & ne s'être pas contenu dans de justes bornes , plus son élévation étoit grande , plus sa chute fut honteuse.

En second lieu , on reconnoit bien ici la vérité de ce que dit Euripide , *Qu'un sage conseil vaut mieux que mille bras*. Un seul homme , dans cette occasion , change toute la face des affaires. ὡς ἡ σιγή
βέλευμα τὰς
πλάσι χιῶας
ικῶ. D'un côté il met en fuite des troupes qui paroissent invincibles : de l'autre , il rend le courage à une ville & à une armée qu'il avoit trouvées dans la consternation & dans le desespoir.

Voilà , remarque Polybe, l'usage qu'il faut faire de ses lectures. Car y ayant deux voies de profiter & d'apprendre , l'une par sa propre expérience, & l'autre par celle d'autrui ; il est bien plus sage & plus utile de s'instruire par les fautes des autres , que par les siennes.

Je reviens à Régulus , pour achever ce qui le regarde, dont il est fâcheux que AN.M. 3759;
ROME , 499.
App. de bely

Pun. pag. 2. nous ne trouvions plus rien dans Polybe. * Après avoir été retenu quelques années en prison, il fut envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. On lui avoit fait prêter serment de revenir en cas qu'il ne réussît point. Il exposa au Sénat le sujet de son voyage. Invité par la Compagnie à dire son avis, il répondit qu'il ne pouvoit le faire comme Sénateur, aiant perdu cette qualité, aussi bien que celle de citoyen Romain, depuis qu'il étoit tombé entre les mains des ennemis : mais il ne refusa pas de dire comme particulier ce qu'il pensoit. La conjoncture étoit délicate. Tout le monde étoit touché du malheur d'un si grand homme. Il n'avoit, dit Cicéron, qu'à prononcer un mot pour recouvrer avec sa liberté, ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfans, sa patrie. Mais ce mot lui paroissoit contraire à l'honneur & au bien de l'État. Il déclara donc nettement qu'on ne devoit point songer à faire l'échange des prisonniers : qu'un tel exemple auroit des suites funestes à la République : que des citoyens qui avoient eu la lâcheté

* Ce silence de Polybe est une grande partie de ce regardé de plusieurs savans qu'on rapporte de Régulus comme un préjugé contre depuis sa prise.

de livrer leurs armes à l'ennemi étoient indignes de compassion , & incapables de servir leur patrie : que pour lui , à l'âge où il étoit , on ne devoit compter la perte pour rien , au lieu qu'ils avoient entre leurs mains plusieurs Généraux Carthaginois dans la vigueur de l'âge , & capables de rendre encore à leur patrie de grands services pendant plusieurs années. Ce ne fut point sans peine que le Sénat se rendit à un avis si généreux , & qui étoit sans exemple. Cet illustre exilé partit donc de Rome pour retourner à Carthage , sans être touché ni de la vive douleur de ses amis , ni des larmes de sa femme & de ses enfans. Et cependant il n'ignoroit pas à quels supplices il étoit réservé. En effet , dès que les ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange , il n'y eut point de tourmens que leur barbare cruauté ne lui fit souffrir. Ils le tenoient lontems resserré dans un noir cachot , d'où , après lui avoir coupé les paupières , ils le faisoient sortir tout-à-coup pour l'exposer au soleil le plus vif & le plus ardent. Ils l'enfermèrent ensuite dans une espèce de coffre tout hérissé de pointes , qui ne lui laissoient aucun moment de repos ni jour ni nuit.

Horat. l. 3.
Od. 3.

Enfin , après l'avoir ainsi longtems tourmenté par une cruelle insomnie, ils l'attachèrent à une croix, qui étoit un supplice ordinaire chez les Carthaginois, & l'y firent périr. Telle fut la fin de ce grand homme. En lui dérobant quelques jours ou quelques années de vie, elle couvrit ses ennemis d'une honte éternelle.

*Polyb. l. 1.
pag. 37.*

L'échec reçu en Afrique ne découragea point les Romains. Ils firent de plus grands préparatifs que jamais pour réparer cette perte, & mirent en mer la campagne suivante trois cens soixante vaisseaux. Les Carthaginois allèrent à leur rencontre avec une flotte de deux cens vaisseaux. Ils furent battus dans le combat qui se donna à la vûe de la Sicile, & perdirent cent quatorze vaisseaux qui furent pris par les Romains. Ceux-ci passèrent en Afrique pour y recueillir le peu de soldats qui avoient échapé à la poursuite des ennemis après la défaite de Régulus, & qui s'étoient défendus avec beaucoup de courage dans Clypéa où on les avoit assiégés inutilement.

On est encore ici étonné que les Romains, après une victoire si considérable, & avec une flotte si nombreuse,

viennent en Afrique uniquement pour en tirer une petite garnison, au lieu qu'ils auroient pu en tenter la conquête, que Régulus, avec beaucoup moins de troupes, avoit presque entièrement achevée.

Les Romains, à leur retour, furent *Pag. 38. 40.* accueillis d'une horrible tempête, qui fit périr presque toute leur flotte. Le même malheur leur arriva encore l'année suivante. Ils se consolèrent de cette *Pag. 41. & 42.* double perte par le gain d'une bataille contre Asdrubal, où ils prirent près de cent quarante éléphants. Quand cette nouvelle fut portée à Rome, elle y répandit une grande joie, non seulement parce que la perte des éléphants avoit extrêmement diminué les forces de l'ennemi, mais sur-tout parce qu'elle avoit rendu le courage aux troupes de terre, qui depuis la défaite de Régulus n'avoient osé tenter aucun combat; tant la crainte de ces redoutables animaux avoit saisi généralement tous les esprits. On crut donc qu'il falloit faire de plus grands efforts que jamais, pour mettre fin, s'il se pouvoit, à une guerre qui duroit depuis quatorze ans. Les deux Consuls partirent avec une flotte de deux cens vaisseaux, & étant arrivés

en Sicile , ils formèrent le hardi dessein d'attaquer Lilybée. C'étoit la plus forte place qu'eussent les Carthaginois , dont la perte devoit entraîner après elle celle de tout ce qui leur restoit dans l'île , & laisser aux Romains un libre passage en Afrique.

*Polyb. lib. 1.
pag. 44. 50.*

On conçoit aisément quelle fut l'ardeur de part & d'autre soit pour l'attaque , soit pour la défense. Imilcon commandoit dans la place : il avoit dix mille hommes de troupes , sans compter les habitans ; & Annibal , fils d'Amilcar , lui en amena bientôt autant de Carthage , aiant passé avec un courage intrépide au travers de la flotte ennemie , & étant entré heureusement dans le port. Les Romains n'avoient point perdu de tems. Aiant fait avancer leurs machines, ils abbattirent plusieurs tours à coups de béliet , & gagnant tous les jours un nouveau terrain , ils alloient toujours en avant , en sorte que les assiégés se trouvant fort ferrés, commencèrent à craindre. Le Commandant sentit bien que l'unique moien de sauver la ville étoit de mettre le feu aux machines des assiégeans. Aiant donc disposé ses troupes pour cette entreprise , il les fit sortir dès la pointe du jour

portant des flambeaux à la main avec de l'étope, & toutes sortes de matières combustibles; & attaqua en même tems toutes les machines. Les Romains firent des efforts extraordinaires pour les repouffer. Le combat fut des plus sanglans. Chacun de part & d'autre tenoit ferme dans son poste, & mouroit plutôt que de le quitter. Enfin, après une longue résistance & un furieux carnage, les assiégés sonnèrent la retraite, & laissèrent les Romains maîtres de leurs ouvrages. Cette affaire finie, Annibal se mit en mer pendant la nuit, & déroband sa marche prit la route de Drépane, où étoit Adherbal chef des Carthaginois. Drépane est une place avantageusement située avec un beau port, à six-vingts stades de Lilybée, & que les Carthaginois eurent toujours fort à cœur de conserver.

Six lieues

Les Romains, animés par cet heureux succès, recommencèrent l'attaque avec encore plus d'ardeur qu'auparavant, sans que les assiégés osassent penser à faire une seconde tentative pour bruler les machines, tant la première les avoit rebutés par la perte qu'ils y avoient faite. Mais un vent très violent s'étant levé tout-à-coup, quel-

ques soldats mercénaires en donnèrent avis au Commandant , lui représentant que c'étoit une occasion tout-à-fait favorable pour mettre le feu aux machines des assiégeans , d'autant plus que le vent donnoit de leur côté , & ils s'offrirent pour cette expédition. Leur offre fut acceptée. On leur fournit tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise. En un moment le feu prit à toutes les machines , sans qu'il fût possible aux Romains d'y remédier , parce que dans cet incendie , qui étoit devenu presque général en fort peu de tems, le vent portoit dans leurs yeux les étincelles & la fumée , & les empêchoit de discerner où il falloit appliquer le secours , au lieu que les autres voioient clairement où ils devoient porter leurs coups , & jeter le feu. Cet accident fit perdre aux Romains l'espérance de pouvoir emporter la place de vive force. Ils changèrent donc le siège en blocus, entourèrent la ville par une bonne contrevallation , & répandirent leur armée dans tous les environs , résolus d'attendre du tems ce qu'ils se voioient hors d'état d'exécuter par une voie plus courte.

Pag. 501. Quand on apprit à Rome ce qui se

passoit au siège de Lilybée , & qu'une partie des troupes y avoit péri, cette fâcheuse nouvelle , loin d'abbattre les esprits , sembla renouveler l'ardeur & le courage des citoiens. Chacun se hâtoit de porter son nom pour se faire enrôler. On leva en peu de tems une armée de dix mille hommes , qui aiant passé le détroit , alla par terre se joindre aux assiégeans.

En même tems le Consul P. Claudius Pulcher forma le dessein d'aller attaquer Adherbal dans Drépane. Il se tenoit comme sûr de le surprendre, parce qu'après la perte que les Romains venoient de faire à Lilybée , l'ennemi ne pourroit pas s'imaginer qu'ils songeassent à se mettre en mer. Sur cette espérance , il fait partir de nuit la flotte , pour mieux couvrir son dessein. Mais il avoit affaire à un Chef actif & appliqué , dont il ne put tromper la vigilance , & qui ne lui laissa pas à lui-même le tems de ranger ses vaisseaux en bataille , mais l'attaqua vivement pendant que la flotte étoit encore en désordre & en confusion. La victoire fut complète du côté des Carthaginois. Il ne s'échapa de la flotte Romaine que trente vaisseaux , qui étant auprès du

AN.M. 3756.
ROME, 500.
Pag 51.

Consul , prirent la fuite avec lui , en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reste , au nombre de quatre-vingts treize , tomba avec l'équipage en la puissance des Carthaginois , à l'exception de quelques soldats qui s'étoient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence & à la valeur d'Adherbal , qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Consul Romain.

Polyb. l. 1. pag. 54. 59. Son collègue Junius ne fut ni plus prudent , ni plus heureux que lui , & perdit par sa faute presque toute sa flotte. Cherchant à couvrir son malheur par quelque exploit considérable , il ménagea des intelligences secrètes dans

* *Ville de montagne de Sicile.* Erix , & se fit livrer la ville. Sur le sommet de la montagne étoit le temple de Vénus Erycine , le plus beau sans contredit & le plus riche de tous les temples de la Sicile. La ville étoit située un peu au dessous de ce sommet , & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin très long & très escarpé. Junius plaça une partie de ses troupes sur le sommet , & le reste au pié de la montagne , & crut après ces précautions n'avoir rien à craindre. Mais Amilcar ,
surnommé

urnommé Barca , pere du fameux Annibal , trouva le moien d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps des ennemis , & de s'y établir. De ce poste si avantageux il ne cessoit de harceler les Romains , ce qui dura pendant deux ans. On a peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre , attaqués comme ils étoient & d'enhaut & d'enbas , & ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de la mer dont ils étoient maîtres. C'est par de tels coups , autant & peut-être plus que par le gain d'une bataille , qu'on connoit l'habileté & la sage hardiesse d'un Commandant.

Cinq années se passèrent , sans que de part ni d'autre il se fît rien de considérable. Les Romains avoient cru qu'avec leurs seules troupes de terre ils *Polyb. lib 1. pag. 59-62.* pourroient terminer le siège de Lilybée : mais voyant qu'il traînoit en longueur , ils revinrent à leur premier plan , & firent des efforts extraordinaires pour armer une nouvelle flotte. L'argent manquoit au trésor public : le zèle des particuliers y suppléa , tant l'amour de la patrie dominoit dans les esprits. Chacun , selon ses forces , contribua à la dépense commune , & sur la

foi publique n'hésita point à faire les avances pour une expédition d'où dépendoient la gloire & la sûreté de l'Etat. L'un équipoit seul un vaisseau à ses frais : d'autres se joignoient deux ou trois ensemble pour en faire autant. En fort peu de tems il y en eut deux cens de prêts. On en donna le commandement au Consul Lutatius, qui sans perdre de tems se mit en mer. La flotte ennemie étoit retirée en Afrique. Il s'empara donc sans peine de tous les postes avantageux qui étoient aux environs de Lilybée ; & comme il prévoioit qu'il en faudroit bientôt venir à un combat, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit en assurer le succès, & employa tout le tems qui lui restoit à exercer sur mer les soldats & les matelots.

En effet il apprit bientôt que la flotte ennemie approchoit. Elle étoit commandée par Hannon, qui aborda à une petite île, nommée Hiéra, qui étoit vis-à-vis de Drépane. Son dessein étoit d'approcher d'Eryx avant que d'être aperçu des Romains, pour y décharger ses vivres, y prendre un renfort de troupes, & faire monter Barca sur sa flotte, afin que celui-ci le secondât dans la bataille qui alloit se donner.

AN. M. 3763.
ROME, 507.

Mais le Consul, qui se douta bien de ce qu'il vouloit faire, le prévint, & aiant ramassé tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, il s'avança vers une petite île, voisine de l'autre, qu'on appelloit * Eguse. Il indiqua le combat pour le lendemain. Dès la pointe du jour il s'y prépara. Malheureusement le vent étoit favorable aux ennemis. Il hésita quelque tems s'il hazarderoit la bataille. Mais voiant que la flotte Carthaginoise, quand on auroit déchargé les vivres, deviendrait plus légère & plus propre pour l'action, & que d'ailleurs elle seroit considérablement fortifiée par les troupes & par la présence de Barca, il prit son parti sur le champ, & malgré le mauvais tems il alla attaquer l'ennemi. Le Consul avoit des troupes d'élite, de bons matelots qui avoient été fort exercés, d'excellens vaisseaux construits sur le modèle d'une galère qu'on avoit prise quelque tems auparavant sur les ennemis, & qui étoit la plus accomplie qu'on eût jamais vûe en ce genre. C'étoit tout le contraire du côté des Carthaginois. Comme depuis quelques années ils s'étoient vû seuls maîtres de la mer, & que les Romains n'osoient paroître devant eux, ils les comp-

** On appelle aussi ces îles Eguses.*

toient pour rien , & se regardoient eux-mêmes comme invincibles. Au premier bruit du mouvement que ceux-ci se donnèrent , Carthage avoit mis en mer une flotte , équipée à la hâte , & où tout sentoît la précipitation : soldats & matelots , tous mercénaires , de nouvelle levée , sans expérience , sans courage , sans zèle pour la patrie , comme sans intérêt pour la cause commune. Il y parut bien dans le combat. Ils ne purent pas soutenir la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond , & soixante & dix furent pris avec tout l'équipage. Le reste , à la faveur d'un vent qui se leva fort à propos pour eux , se retira vers la petite île d'où ils étoient partis. Le nombre des prisonniers passa dix mille. Le Consul s'avança aussitôt vers Lilybée , & joignit ses troupes à celles des assiégeans.

Pag. 63.

Quand cette nouvelle fut portée à Carthage , elle y causa d'autant plus de surprise & d'effroi , qu'on s'y étoit moins attendu. Le Sénat ne perdit pas courage , mais il se voioit absolument hors d'état de continuer la guerre. Les Romains tenant la mer , il n'étoit plus possible d'envoyer ni vivres ni secours aux armées de Sicile. Ils dépêchèrent

donc au plutôt vers Barca qui y commandoit , & laissèrent à sa prudence de prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Tant qu'il avoit vû quelque raison d'espérance , il avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre du courage le plus intrépide , & de la sagesse la plus consommée. Mais ne lui restant plus de ressource, il députa vers le Consul pour traiter de la paix : la prudence , dit Polybe , consistant à savoir & résister & céder à propos. Lutatius savoit combien le peuple Romain étoit las de cette guerre qui avoit épuisé ses forces & ses finances , & il n'avoit pas oublié les malheureuses suites de la hauteur inexorable & imprudente de Régulus. Il ne se rendit donc point difficile , & dicta le traité suivant. IL Y AURA , SI LE PEUPLE ROMAIN L'APPROUVE , AMITIÉ ENTRE ROME ET CARTHAGE AUX CONDITIONS QUI SUIVENT. LES CARTHAGINOIS ÉVACUERONT LA SICILE. ILS NE FERONT POINT LA GUERRE A HIERON , ET NE PORTERONT POINT LES ARMES CONTRE LES SYRACUSAINS, NI CONTRE LEURS ALLIÉS. ILS RENDRONT AUX ROMAINS SANS RANÇON TOUS LES PRISONNIERS QU'ILS ONT FAITS SUR

EUX. ILS LEUR PAIERONT DANS L'ES-

* Cette somme morte à peu près à celle de six millions cent quatre-vingt mille livres.

PACE DE VINGT ANS DEUX * MILLE DEUX CENS TALENS EUBOÏQUES D'ARGENT. Il est bon de remarquer en passant la simplicité , la précision , la clarté de ce traité , qui dit tant de choses en si peu de mots , & qui règle en peu de lignes tous les intérêts de deux puissans peuples , & de leurs alliés sur terre & sur mer.

*Polyb. lib. 3.
pag. 182.*

Quand on eut porté ces conditions à Rome , le peuple ne les approuvant point , envoya dix députés sur les lieux pour terminer l'affaire en dernier ressort. Ils ne changèrent rien dans le fonds du traité. Ils abrégèrent seulement les termes du paiement , en les réduisant à dix années ; ajoutèrent mille talens à la somme qui avoit été marquée , qui seroient payés sur le champ ; & exigèrent des Carthaginois qu'ils sortiroient de toutes les îles qui sont entre l'Italie & la Sicile. La Sardaigne n'y étoit pas comprise , mais elle leur fut aussi enlevée par un autre traité qui se fit quelques années après.

AN. M. 1763.
CARTH. 605.
ROME, 507.
AV. J. C. 241.

Ainsi fut terminée l'une des plus longues guerres dont il soit parlé dans l'histoire , puisqu'elle dura vingt-quatre ans entiers sans interruption. L'ar-

deux opiniâtre à disputer de l'empire fut égale de part & d'autre : même fermeté , même grandeur d'ame & dans les projets , & dans l'exécution. Les Carthaginois l'emportoient par la science de la marine ; par l'habileté dans la construction des vaisseaux ; par l'adresse & la facilité avec laquelle ils faisoient les manœuvres ; par l'expérience des pilotes ; par la connoissance des côtes , des plages , des rades , des vents ; par l'abondance des richesses capable de fournir à toutes les dépenses d'une rude & longue guerre. Les Romains n'avoient aucun de ces avantages ; mais le courage , le zèle pour le bien public , l'amour de la patrie , une noble émulation pour la gloire , leur tenoient lieu de tout ce qui leur manquoit d'ailleurs. On est étonné de les voir , tout neufs & inexpérimentés qu'ils sont dans la marine , non seulement tenir tête à la nation du monde la plus habile & la plus puissante sur mer , mais gagner contre elle plusieurs batailles navales. Nulles difficultés , nuls malheurs n'étoient capables de les décourager. Ils n'auroient pas fait certainement la paix dans les mêmes circonstances où nous venons de voir que

les Carthaginois la demandèrent. Une seule campagne malheureuse les abbat : plusieurs n'ébranlèrent point les Romains.

Pour les soldats, nulle comparaison entre ceux de Rome & ceux de Carthage, les premiers l'emportant infiniment pour le courage. Parmi les Chefs, Amilcar surnommé Barca, fut, sans contredit, celui de tous qui se distingua le plus & par sa bravoure, & par sa prudence.

GUERRE DE LIBYE, ou CONTRE LES MERCÉNAIRES.

*Polyb. lib. 1.
pag. 65-89.*

** La même
année que fi-
nit la pre-
mière guerre
Punique.*

A LA GUERRE que les Carthaginois soutinrent contre les Romains en succéda * immédiatement une autre, bien moins longue, mais infiniment plus dangereuse, qui se fit dans le cœur même de l'Etat, & qui fut accompagnée d'une cruauté & d'une barbarie dont on a vû peu d'exemples : c'est celle que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercénaires qui avoient servi sous eux en Sicile, & qu'on appelle ordinairement la guerre d'Afrique ou de Libye. Elle ne dura que trois ans & demi, mais elle fut bien sanglante. Voici quelle en fut l'occasion.

Aussitôt après que le traité avec les Romains eut été conclu, Amilcar aiant conduit dans Lilybée les troupes qui étoient à Eryx, déposa le commandement, & laissa à Gisgon, gouverneur de la place, le soin de faire passer les troupes en Afrique. Celui-ci, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver, ne les fit pas partir toutes ensemble, mais les envoya par petits corps & par bandes, afin que les premiers venus étant païés de ce qui leur étoit dû pour leur solde, on pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres. Cette conduite marquoit beaucoup de sagesse: mais à Carthage on n'en fit pas tant paroître. Comme l'Etat étoit épuisé par les dépenses d'une longue guerre, & par la somme de près de trois millions qu'il avoit falu paier comptant aux Romains en signant le traité de paix, on ne se pressa pas de paier les troupes à mesure qu'elles arrivoient, mais on crut devoir attendre les autres, dans l'espérance d'obtenir d'elles, lorsqu'elles seroient toutes ensemble, une remise d'une partie de la paie qui leur étoit due : & ce fut là une première faute.

On voit ici le génie d'un Etat com-

posé de négocians , qui connoissent tout le prix de l'argent , mais qui connoissent peu le mérite des services des gens de guerre , qui marchandent le sang des troupes comme tout le reste , & qui vont toujours au bon marché. Dans une telle république , le besoin passé , nulle reconnoissance pour les secours qu'on a reçus.

Ces soldats , qui entrèrent la plupart dans Carthage , étant accoutumés à une grande licence , causèrent beaucoup de désordre dans la ville : de sorte que , pour y remédier , on proposa à leurs Chefs de les conduire tous dans une petite ville voisine , nommée Sicca , en leur fournissant de quoi y subsister , jusqu'à ce que le reste de leurs compagnons étant arrivé , on paiât toutes les troupes , & qu'on les renvoiât : seconde faute.

Une troisième , fut de ne pas vouloir leur permettre de laisser à Carthage leurs bagages , leurs femmes , & leurs enfans , comme ils le demandoient , & qui auroient été de leur part comme autant d'otages , mais de les forcer malgré eux de les emmener à Sicca.

Quand ils y furent tous assemblés , comme ils avoient beaucoup de loisir ,

ils commencèrent à compter les paies qu'on leur devoit , les faisant monter beaucoup plus haut qu'elles ne devoient aller. Ils y ajoutoient aussi les promesses magnifiques qu'on leur avoit faites en différentes occasions , quand on les exhortoit à faire leur devoir ; & ils prétendoient les faire entrer en ligne de compte. Hannon , qui étoit alors Gouverneur de l'Afrique , & qu'on leur avoit envoyé , leur proposa , vû le mauvais état de la République , & l'épuisement où elle se trouvoit , de faire quelque remise sur ce qui leur étoit dû , & de se contenter qu'on leur en paiât seulement une partie. Il est aisé de juger comment cette proposition fut reçue. Ce ne furent que plaintes , que murmures , que cris insolens & séditieux. Ces troupes étoient composées de différentes nations , qui ne s'entendoient point les unes les autres , & à qui il n'étoit pas possible de faire entendre raison , quand une fois elles étoient mutinées. Il y avoit des Espagnols , des Gaulois , des Liguriens , des habitans des îles Baléares , des Grecs , la plupart transfuges ou esclaves , & sur-tout un fort grand nombre d'Africains. Transportés de colère ils par-

tent sur le champ , marchent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille, & vont camper à Tunis qui n'étoit pas fort loin de la ville.

Les Carthaginois reconnurent alors, mais trop tard , la faute qu'ils avoient faite. Il n'y eut point de bassesse où ils ne descendissent pour tâcher d'adoucir ces furieux , & point de perfidie que ceux-ci n'emploiaient pour tirer d'eux de l'argent. Quand on leur avoit accordé un point , ils faisoient une nouvelle chicane & une nouvelle demande. La paie étoit-elle réglée , quoiqu'on l'eût portée au delà des conventions , il falloit encore les dédommager des pertes qu'ils disoient avoir faites , soit par la mort de leurs chevaux , soit par le prix excessif du blé qui leur avoit coûté fort cher en certains tems , & leur donner les récompenses qu'on leur avoit promises. Comme rien ne finissoit , les Carthaginois les engagèrent avec assez de peine à s'en rapporter à l'avis de quelqu'un des Généraux qui avoient commandé en Sicile. Ils choisirent Gisgon , qui leur étoit fort agréable , & dont ils avoient toujours été contens. Il leur parla d'une manière douce & insinuante , les fit souvenir

du long tems qu'ils avoient servi sous les Carthaginois , des sommes considérables qu'ils en avoient reçues , & leur accorda presque toutes leurs demandes.

On étoit prêt de conclure le traité , lorsque deux séditions remplirent de tumulte tout le camp. L'un étoit Spendius de Capoue , qui avoit été esclave à Rome , & étoit passé chez les ennemis. Il étoit d'une grande taille , & d'une hardiesse encore plus grande. La crainte qu'il avoit de retomber entre les mains de son maître , qui n'auroit pas manqué de le faire pendre , comme c'étoit la coutume , le porta à rompre l'accord. Il étoit soutenu d'un second , nommé Mathos , qui avoit beaucoup contribué d'abord à faire soulever les troupes. Ils représentèrent aux Africains que dès que leurs compagnons seroient retournés chez eux , se trouvant seuls dans leur pays , ils deviendroient les victimes de la colère des Carthaginois , qui se vengeroient sur eux de la revolte commune. Il n'en falut pas davantage pour les faire entrer en fureur. Ils choisirent pour Chefs Spendius & Mathos. Quiconque entreprenoit de leur faire des re-

montrances , étoit mis à mort. Ils coururent à la tente de Gisgon , pillent l'argent destiné pour le paiement des trou- pes , l'entraînent lui-même en prison avec tous ceux de sa suite , après les avoir traités avec la dernière indignité. Toutes les villes d'Afrique , à qui ils avoient envoie des députés pour les exhorter à se mettre en liberté , se rangèrent de leur parti , excepté deux seulement , Utique & Hippacra , dont sur le champ ils formèrent le siège.

Jamais Carthage ne s'étoit vûe dans un si grand danger. Les Carthaginois tiroient leur subsistance chacun en particulier du revenu de leurs terres , & les dépenses publiques des tributs que payoit l'Afrique. Or tout cela leur manquoit en même tems , & se tournoit même contre eux. Ils se trouvoient sans armes , sans troupes ni de terre ni de mer , sans aucun des préparatifs nécessaires soit pour soutenir un siège , soit pour équiper une flotte , & , ce qui mettoit le comble à leur malheur , sans aucune espérance de secours étranger de la part de leurs amis ou de leurs alliés.

Ils pouvoient , en un certain sens , s'imputer à eux-mêmes l'abandonne-

ment où ils se voioient réduits. Pendant la guerre précédente ils avoient traité avec une extrême dureté les peuples d'Afrique, exigeant d'eux des tributs excessifs, ne faisant aucun quartier aux plus pauvres & aux plus misérables, témoignant beaucoup d'estime non pour ceux des Gouverneurs qui traitoient avec le plus de douceur les peuples, mais pour ceux qui en tiroient de plus grosses sommes; & tel avoit été Hannon. Aussi ne salut-il pas beaucoup d'efforts pour porter les Africains à la revolte. Au premier signal elle éclata, & en un moment devint générale. Les femmes, qui souvent avoient eu la douleur de voir emmener en prison leurs maris & leurs peres faute de paiement, étoient les plus animées, & elles se dépouillèrent avec joie de tous leurs ornemens pour fournir aux frais de la guerre; de sorte que les Chefs de la sédition, après avoir païé aux soldats tout ce qu'ils leur avoient promis, se trouvèrent encore dans l'abondance. Grand exemple, dit Polybe, de la manière dont il faut traiter les peuples, en ne songeant pas seulement au présent, mais en prévoyant l'avenir.

Dans quelque détresse que fussent

alors les Carthaginois , ils ne perdirent pas courage , & firent des efforts extraordinaires. Le commandement de l'armée fut donné à Hannon. On leva des troupes de terre & de mer , de pié & de cheval. On fit prendre les armes à tous les citoiens capables de les porter : on fit venir de tous côtés des mercénaires : on équipa tout ce qui restoit de vaisseaux à la République.

Les séditieux , de leur côté , ne montroient pas moins d'ardeur. Nous avons déjà dit qu'ils avoient formé le siège des deux seules places qui avoient refusé de se joindre à eux. Leur armée s'étoit grossie jusqu'au nombre de soixante & dix mille hommes. Après en avoir fait des détachemens pour ces deux sièges , ils établirent leur camp à Tunis ; & ainsi ils tenoient Carthage en quelque sorte bloquée , & y jettoient la terreur , approchant fréquemment de ses murs soit le jour soit la nuit.

Hannon s'étoit avancé au secours d'Utique , & y avoit remporté un avantage considérable , qui auroit pu être décisif , s'il en avoit su profiter. Mais étant entré dans la ville , & ne songeant qu'à s'y divertir , les mercénaires qui s'étoient retirés sur une hau-

teur voisine couverte de bois ; aiant appris ce qui se passoit , survinrent tout d'un coup , trouvèrent les soldats débandés de côté & d'autre , prirent & pillèrent le camp , & profitèrent de tout ce qu'on avoit apporté de Carthage pour le secours des assiégés. Ce ne fut pas la seule faute qu'il commit ; & dans de telles conjonctures , les fautes sont bien plus funestes. On mit donc à sa place Amilcar , surnommé Barca. Il répondit à l'idée qu'on avoit conçue de lui , & commença par faire lever aux séditieux le siège d'Utique. Puis il s'avança contre l'armée qui étoit près de Carthage , en défit une partie , & s'empara presque de tous les postes avantageux qu'elle occupoit. Ces heureux succès ranimèrent le courage des Carthaginois.

L'arrivée d'un jeune Seigneur Numide , nommé Naravase , qui par estime pour la personne & le mérite de Barca vint se joindre à lui avec deux mille Numides , lui fut d'un grand secours. Encouragé par ce renfort , il attaqua les séditieux qui le tenoient resserré dans un vallon , en tua dix mille , & en fit quatre mille prisonniers. Le jeune Numide se distingua fort dans ce

combat. Barca reçut dans ses troupes ceux des prisonniers qui voulurent s'y enroller, & laissa aux autres la liberté d'aller où ils voudroient, à condition qu'ils ne porteroient jamais les armes contre les Carthaginois, faute de quoi, s'ils étoient jamais pris, ils seroient punis du dernier supplice. Cette conduite fait voir la sagesse de ce Général. Il jugea que cet expédient étoit plus utile qu'une sévérité outrée. En effet, lorsqu'il s'agit d'une multitude mutinée, dont la plupart ont été entraînés par les plus échaufés, ou arrêtés par la crainte des plus furieux, la clémence réussit presque toujours.

Spendius, le chef des révoltés, craignit que cette douceur affectée de Barca ne lui fît perdre beaucoup de ses gens. Il crut donc devoir, par quelque coup éclatant, leur ôter toute pensée & toute espérance de rentrer en grâce avec l'ennemi. Dans cette vûe, après leur avoir lu des lettres supposées, où on lui donnoit avis d'une trahison secrète concertée entre quelques-uns de leurs camarades & Gisgon, pour le sauver de la prison où il étoit retenu depuis assez de tems, il leur fit prendre la barbare résolution de le massacrer

lui & tous les autres prisonniers ; & quiconque oſoit propoſer ſeulement un parti plus doux , étoit ſur le champ immolé à leur fureur. On tire donc de la priſon ce Chef infortuné avec ſept cens prisonniers qui y étoient enfermés avec lui , & on les fait venir à la tête du camp. Giſgon eſt exécuté le premier , & tous les autres enſuite. On leur coupe les mains , on leur briſe les cuiſſes , & on les enfouit tout vivans dans une ſoſſe. Les Carthaginois envoièrent redemander leurs corps , pour leur rendre les derniers devoirs : on les leur refuſa , & on leur déclara que ſi déſormais on envoioit encore quelque héraut ou quelque député , il ſouffriroit le même ſupplice. En effet , ſur le champ il fut arrêté par un conſentement général que tout Carthaginois qui tomberoit entre leurs mains , ſeroit traité de la forte ; & pour les alliés , qu'ils ſeroient renvoiés après qu'on leur auroit coupé les mains. Et cela fut ponctuellement exécuté dans la ſuite.

Dans le tems que les Carthaginois commençoient , ce ſemble , à reſpirer , pluſieurs accidens fâcheux les replongèrent dans un nouveau danger. La

division se mit parmi leurs Chefs. Une tempête fit périr les vivres qu'on leur apportoit par mer , & dont ils avoient un extrême besoin. Mais ce qui leur fut le plus sensible , fut la défection subite des deux seules villes qui leur étoient demeurées fidèles , & qui dans tous les tems avoient eu un attachement inviolable à la République : c'étoient Utique & Hippacra. Ces villes tout d'un coup , sans aucune raison , sans même aucun prétexte , passèrent du côté des revoltés : & transportées comme eux , de fureur & de rage , commencèrent par égorger le Commandant & la garnison qui étoient venus à leur secours , & portèrent l'inhumanité jusqu'à refuser leurs corps morts aux Carthaginois qui les redemandoient.

Les séditieux , animés par ces heureux succès , allèrent mettre le siège devant Carthage : mais ils furent bientôt obligés de le lever. Ils ne laissèrent pas de continuer la guerre. Aiant ramassé toutes leurs troupes , & celles de leurs alliés , au nombre de plus de cinquante mille hommes , ils cotoioient l'armée d'Amilcar , observant de se tenir toujours sur les hauteurs , & d'é-

viter les plaines , où l'ennemi avoit trop d'avantage à cause de sa cavalerie & des éléphants. Amilcar , plus habile qu'eux dans le métier de la guerre, ne leur donnoit aucune prise sur lui, profitoit de toutes leurs fautes , leur enlevoit souvent des quartiers pour peu que leurs gens s'écartassent , & les harceloit en mille manières : & tous ceux qui tomboient entre ses mains étoient exposés aux bêtes. Enfin il les surprit, lorsqu'ils s'y attendoient le moins , & les enferma dans un poste, d'où il leur fut impossible de se tirer. N'osant hasarder le combat , & ne pouvant pas prendre la fuite , ils se mirent à fortifier leur camp , & à l'environner de fossés & de retranchemens. Mais un ennemi intérieur , & bien plus formidable , les pressoit vivement : c'étoit la faim , qui fut telle , qu'ils en vinrent à se manger les uns les autres ; la divine Providence , dit Polybe , vengeant ainsi la barbare inhumanité dont ils avoient usé à l'égard des autres. Aucune ressource ne leur restoit. Ils savoyent à quels supplices ils étoient destinés , s'ils tomboient vifs entre les mains de l'ennemi. Après les cruautés qu'ils avoient commises , il ne leur

venoit pas même dans l'esprit de parler de paix & d'accommodement. Ils avoient envoyé vers leurs troupes qui étoient restées à Tunis , pour demander du secours , mais inutilement. La famine cependant augmentoit tous les jours. Ils avoient commencé par manger les prisonniers , puis les esclaves : enfin il ne leur restoit plus que leurs concitoyens. Alors les Chefs ne pouvant plus soutenir les plaintes & les cris de la multitude , qui menaçoit de les égorger s'ils ne se rendoient , allèrent eux-mêmes trouver Amilcar , dont ils avoient obtenu un sauf-conduit. Les conditions du traité furent que les Carthaginois prendroient à leur choix dix personnes parmi les revoltés pour les traiter comme il leur plairoit , & que les autres seroient renvoyés chacun avec un seul habit. Quand le traité fut signé , ces Chefs eux-mêmes furent arrêtés , & demeurèrent entre les mains des Carthaginois , qui montrèrent clairement dans cette occasion qu'ils ne se piquoient pas beaucoup de bonne foi. Les revoltés , aiant appris qu'on avoit arrêté leurs Chefs , ne sachant rien de la convention qu'on avoit faite , & soupçon-

nant qu'on les avoit trahis , prirent les armes : mais Amilcar les aiant envelopés de toutes parts, & aiant fait avancer contre eux les éléphans , ils furent tous écrasés ou égorgés au nombre de plus de quarante mille.

L'effet de cette victoire fut la réduction de presque toutes les villes d'Afrique , qui rentrèrent aussitôt dans leur devoir. Amilcar , sans perdre de tems , marcha contre Tunis , qui depuis le commencement de la guerre avoit servi de retraite aux revoltés , & avoit été leur place d'armes. Il l'environna d'un côté , pendant qu'Annibal , qui commandoit avec lui , l'assiégeoit de l'autre. Puis , s'approchant des murs , & faisant élever des potences , il y attacha & fit mourir Spendius chef des revoltés , & ceux qu'on avoit arrêtés avec lui. Mathos , l'autre chef , qui commandoit dans la place , vit par là ce qui lui étoit préparé , & il en devint encore plus attentif à se bien défendre. S'apercevant qu'Annibal , comme sûr de la victoire , agissoit en tout fort négligemment , il fait une sortie , attaque les retranchemens , tue un grand nombre de Carthaginois , en fait plusieurs prisonniers & entre au-

tres Annibal leur chef, & se rend maître de tout le bagage. Puis, détachant de la potence Spendius, il fait mettre à sa place Annibal, après lui avoir fait souffrir des tourmens inouis; & immole autour du corps de l'autre trente des plus considérables citoiens de Carthage, comme autant de victimes de sa vengeance. Il semble qu'entre les deux partis il y avoit une espèce de défi à qui feroit paroître plus de cruauté.

Barca, qui pour lors étoit éloigné de son camp, n'avoit appris que fort tard le danger de son Collègue : & d'ailleurs il étoit hors d'état de courir promptement à son secours, parce que le chemin qui séparoit les deux camps étoit impraticable. Ce fâcheux accident causa une grande consternation dans Carthage. On a pu remarquer dans tout le cours de cette guerre une alternative continuelle de prospérités & d'adversités, de confiance & d'alarme, de joie & de douleur, tant les événemens de part & d'autre ont été variés & peu constans.

On crut dans Carthage devoir faire un dernier effort. On arma tout ce qui restoit de jeunesse capable de servir. On envoya Hannon pour Collègue à Amilcar,

Amilcar , & on députa en même tems trente Sénateurs pour conjurer au nom de la République ces deux Chefs, qui jusques - là avoient été brouillés ensemble , d'oublier les querelles passées, & de sacrifier leurs ressentimens au bien de l'Etat. Ils le firent sur le champ, s'embrassèrent mutuellement , & se réconcilièrent sincèrement & de bonne foi.

Depuis ce tems là tout réussit du côté des Carthaginois , & Mathos, qui dans toutes les entreprises qu'il avoit tentées avoit toujours eu du dessous , crut enfin devoir hazarder une bataille : c'est ce qu'on souhaitoit le plus. De part & d'autre chacun exhorta ses troupes comme pour une action qui alloit décider pour toujours de leur sort. On en vint aux mains. La victoire ne fut pas lontems disputée. Les révoltés cédèrent bientôt. Presque tous les Africains furent tués. Le reste se rendit. Mathos fut pris en vie , & conduit à Carthage. Toute l'Afrique aussitôt rentra dans l'obéissance , excepté les deux villes perfides qui s'étoient révoltées en dernier lieu : mais elles furent bientôt obligées de se rendre à discrétion.

Alors l'armée victorieuse revint à

Carthage , & y fut reçue avec les cris de joie & les applaudissemens de toute la ville. Mathos & les siens , après avoir servi d'ornement au triomphe , furent menés au supplice , & terminèrent par une mort également honteuse & douloureuse une vie souillée par les trahisons les plus noires , & par les cruautés les plus barbares. Ainsi finit la guerre contre les mercénaires , après avoir duré trois ans & quatre mois. Elle fournit , dit Polybe , une grande instruction à tous les peuples , & leur apprend à ne pas employer dans les armées un plus grand nombre d'étrangers que de citoyens , & à ne pas se reposer de la défense de l'Etat sur des troupes qui n'y sont attachées ni par l'affection , ni par l'intérêt.

J'ai différé exprès jusqu'ici à parler de ce qui se passa en Sardaigne dans le même tems , & qui fut comme une dépendance & une suite de la guerre que les Carthaginois soutinrent en Afrique contre les mercénaires. On y vit les mêmes secousses de revolte , & les mêmes excès de cruauté , comme si un vent de discorde & de fureur eût soufflé d'Afrique en Sardaigne.

Dès qu'on y apprit ce qu'avoient

fait Spendius & Mathos , les mercénaires qui étoient dans cette île secoururent à leur exemple le joug de l'obéissance. Ils commencèrent par égorger Bostar leur Commandant , & tout ce qu'il y avoit de Carthaginois avec lui. On avoit envoyé à sa place un autre Général. Toutes les troupes qu'il avoit amenées se rangèrent du côté des séditeux , le mirent lui-même en croix ; & dans toute l'étendue de l'île on fit main basse sur les Carthaginois , en leur faisant souffrir des tourmens inouis. Aiant attaqué toutes les places l'une après l'autre , ils se rendirent en peu de tems maîtres de tout le pays. Mais la division s'étant mise entr'eux & les habitans de l'île , les mercénaires en furent entièrement chassés , & se réfugièrent en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne , île d'une grande importance par son étendue , par sa fertilité , & par le grand nombre de ses habitans.

Les Romains , depuis leur traité avec les Carthaginois , s'étoient toujours conduits à leur égard avec beaucoup de justice & de modération. Une querelle passagère , au sujet de quelques marchands Romains qu'on avoit arrêté-

tés à Carthage , parce qu'ils portoient des vivres aux ennemis , les avoit brouillés. Mais les Carthaginois , à la première demande , leur aiant renvoyé leurs citoiens , les Romains , qui se piquoient en tout de générosité & de justice , leur avoient rendu leur première amitié , les avoient servis en tout ce qui dépendoit d'eux , avoient défendu à leurs Marchands de porter des vivres ailleurs que chez les Carthaginois, & avoient même refusé pour lors de prêter l'oreille aux propositions que leur faisoient les révoltés de Sardaigne , qui les invitoient à venir s'emparer de l'île.

Mais dans la suite ils ne furent pas si délicats ; & il seroit difficile d'appliquer ici le témoignage avantageux que César rend à leur bonne foi dans *Saluste*. ^a » Quoique dans toutes les guerres d'Afrique , dit-il , les Carthaginois eussent fait quantité d'actions de mauvaise foi pendant la paix & pendant la trêve , les Romains n'en usèrent jamais de la sorte à leur égard ;

^a Bellis Punicis omnibus, cum sæpe Carthaginenses & in pace & per inducias multa nefanda facinora fecissent , nunquam ipsi per occasionem talia fecere : magis , quàm se dignum foret , quàm quod in illos jure fieri posset , quærebant. *Sallust. in bell. Catilin.*

» plus attentifs à ce qu'exigeoient
 » d'eux leur gloire , qu'à ce que la ju-
 » stice leur permettoit contre leurs en-
 » nemis.

Les mercénaires qui s'étoient reti-
 rés , comme nous l'avons dit , en Ita-
 lie , déterminèrent enfin les Romains
 à passer dans la Sardaigne pour s'en
 rendre maîtres. Les Carthaginois l'ap-
 prirent avec douleur , prétendant que
 la Sardaigne leur appartenoit à bien
 plus juste titre qu'aux Romains. Ils se
 mirent donc en état de tirer une prom-
 te & juste vengeance de ceux qui
 avoient fait soulever l'île contre eux :
 mais les Romains , sous prétexte que
 ces préparatifs se faisoient contre eux ,
 & non contre les peuples de Sardai-
 gne , leur déclarèrent la guerre. Les
 Carthaginois , épuisés en toutes ma-
 nières , & qui à peine commençoient
 à respirer , n'étoient point en état de
 la soutenir. Il falut donc s'accommo-
 der au tems , & céder au plus fort. On
 fit un nouveau traité , par lequel ils
 abandonnoient la Sardaigne aux Ro-
 mains , & s'obligeoient à leur paier de
 nouveau douze cens talens , pour se
 rédimier de la guerre qu'on vouloit
 leur faire. Et c'est cette injustice de la

AN. M. 3767.
 CARTH. 609.
 ROME , 511.
 AV. J. C. 237.

*Douze cens
 mille écus.*

part des Romains qui fut la véritable cause de la seconde guerre Punique, comme nous le dirons dans la suite.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

*Liv. lib. 21.
n. 1.* LA SECONDE guerre Punique, que j'entreprends de traiter, est une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire, & des plus dignes de l'attention d'un lecteur curieux, soit par la hardiesse des entreprises, & par la sagesse des mesures dans l'exécution; soit par l'opiniâtreté des efforts des deux peuples rivaux, & par la promptitude des ressources dans leurs plus grands revers; soit par la variété des événemens inopinés, & par l'incertitude de l'issue d'une longue & cruelle guerre; soit enfin par la réunion des plus beaux modèles en tout genre de mérite, & des leçons les plus instructives que puisse donner l'histoire tant pour la guerre, que pour la politique & l'art de gouverner. Jamais villes ou nations plus puissantes ou du moins plus belliqueuses, ne combattirent ensemble; & jamais celles dont il s'agit ici ne s'étoient vûes dans un plus haut degré de puissance & de gloire. Rome & Carthage étoient alors sans contre-

dit les deux premières villes du monde. Aiant déjà mesuré leurs forces dans la première guerre Punique , & fait essai de leur habileté dans l'art de combattre , elles se connoissoient parfaitement de part & d'autre. Dans cette seconde guerre le fort des armes fut tellement balancé & les succès si mêlés de vicissitudes & de variétés , que le parti qui triompha fut celui qui s'étoit trouvé le plus près du danger de périr. Quelque grandes que fussent les forces des deux peuples , on peut presque dire que leur haine mutuelle l'étoit encore plus : les Romains d'un côté ne pouvant voir sans indignation que des vaincus osassent les attaquer , & les Carthaginois de l'autre étant irrités à l'excès de la manière également dure & avare dont ils prétendoient que le vainqueur en avoit usé à leur égard.

Le plan que je me suis proposé , ne me permet pas d'entrer dans un détail exact de cette guerre , qui eut pour théâtre l'Italie , la Sicile , l'Espagne , l'Afrique ; & qui a plus de rapport encore à l'histoire Romaine qu'à celle que je traite ici. Je m'arrêterai donc principalement à ce qui regarde les Carthaginois , & je m'appliquerai sur-

tout à faire connoître , autant qu'il me fera possible , le génie & le caractère d'Annibal , le plus grand homme de guerre qui ait peut-être jamais été chez les Anciens.

*Causes éloignées & prochaines de la
seconde guerre Punique.*

AVANT que de parler de la déclaration de la guerre entre les Romains & les Carthaginois , je croi devoir en exposer les véritables causes , & marquer comment cette rupture entre les deux peuples se prépara de loin.

*Lib. 3. pag.
162-168.* Ce seroit se tromper grossièrement , dit Polybe , que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première guerre Punique ; l'injustice & la violence des Romains , qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois ; & pour leur imposer un nouveau tribut ; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voila quelles furent les véritables causes de la rupture du traité ,

* comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

En effet Amilcar, surnommé Barca, souffroit avec peine le dernier traité que le malheur des tems avoit obligé les Carthaginois d'accepter; & il songea à prendre de loin de justes mesures pour se mettre en état de le rompre à la première occasion favorable.

Dès que les troubles d'Afrique furent apaisés, il fut chargé d'une expédition contre les Numides, & après y avoir donné de nouvelles preuves de son habileté & de son courage, il mérita qu'on lui confiât le commandement de l'armée qui devoit agir en Espagne. Annibal son fils, qui n'avoit alors que neuf ans, demanda avec empressement de l'y suivre, & employa pour cela les caresses ordinaires à cet âge, langage puissant sur l'esprit d'un père qui aimoit tendrement son fils. Amilcar ne put donc lui refuser cette grace, & après lui avoir fait préter

Polyb. lib. 2. pag. 90.

Idem, lib. 3. pag. 167. Liv. l. 21.

a Angebant ingentis spiritus virum Sicilia Sardiniaque amissa: nam & Sicilian nimis ceteri desperatione rerum concessam; &

Sardiniam inter motum Africæ fraude Romanorum, stipendio etiam superimposito, interceptam.

Liv. lib. 21. n. 1.

Q v.

serment sur les autels , qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains dès qu'il le pourroit , il l'emmena avec lui.

Amilcar avoit toutes les qualités d'un grand Général , joignant des manières douces & infinuantes à un courage invincible & à une prudence consommée. Il soumit en peu de tems la plupart des peuples d'Espagne , soit par la force des armes , soit par les charmes de sa douceur , & après y avoir commandé pendant neuf ans , il fit une fin digne de lui , en mourant glorieusement dans une bataille pour le service de sa patrie.

AN. M. 3776.

ROME, 110.

Polyb. l. 2.

pag. 101.

Les Carthaginois nommèrent à sa place Asdrubal son gendre. Celui-ci , pour s'assurer du pays , bâtit une ville , que l'avantage de sa situation , la commodité de ses ports , ses fortifications , l'abondance de ses richesses procurée par la facilité du commerce , rendirent une des plus considérables villes du monde : il l'appella Carthage la neuve , & nous l'appellons aujourd'hui Carthagène.

A toutes les démarches de ces deux grands Généraux , il étoit aisé de voir qu'ils avoient en tête un grand dessein qu'ils ne perdoient point de vûe , &

pour l'exécution duquel ils préparoient tout de loin. Les Romains s'en aperçurent bien , & ils se reprochèrent à eux-mêmes la lenteur & l'engourdissement qui les avoient tenus comme endormis, pendant que l'ennemi faisoit en Espagne de rapides progrès , qui pourroient un jour tourner contre eux. L'attaquer de force , & lui arracher ses conquêtes , auroit bien été de leur goût : mais la crainte d'un autre ennemi non moins formidable, qu'ils appréhendoient de voir au premier jour à leurs portes, (c'étoient les Gaulois) ne leur permettoit pas d'éclater. Ils emploierent donc la voie des négociations , & conclurent un traité avec Asdrubal , dans lequel , sans s'expliquer sur le reste de l'Espagne , on se contentoit de marquer que les Carthaginois ne pourroient point s'avancer au-delà de l'Ebre.

Asdrubal cependant pouffoit toujours ses conquêtes , mais en se tenant dans les bornes dont on étoit convenu ; & s'attachant à gagner les principaux du pays par ses manières honnêtes & engageantes , il avançoit encore plus les affaires de Carthage par la voie de la persuasion , que par celle de

Polyb. lib. 2.

pag. 123.

liv. lib. 21.

n. 2.

la force ouverte. Mais malheureusement, après avoir gouverné l'Espagne pendant huit ans, il fut tué en trahison par un Gaulois, qui se vengea ainsi de quelque mécontentement particulier qu'il en avoit reçu.

AN. M. 378.

ROME, 530.

Liv. lib. 21.

n. 3. & 4.

Trois ans avant sa mort il avoit écrit à Carthage pour demander qu'on lui envoiât Annibal, qui étoit alors âgé de vingt-deux ans. La chose souffrit quelque difficulté. Le Sénat étoit partagé par deux puissantes factions, qui, dès le tems d'Amilcar, avoient déjà commencé à suivre des vûes opposées dans la conduite des affaires de l'Etat. L'une avoit pour chef Hannon, à qui sa naissance, son mérite, & son zèle pour le bien de l'Etat, donnoient une grande autorité dans les délibérations publiques; & elle étoit d'avis en toute occasion de préférer une paix sûre, & qui conservoit toutes les conquêtes d'Espagne, aux événemens incertains d'une guerre onéreuse, qu'elle prévoyoit devoir un jour se terminer par la ruine de la patrie. L'autre faction, qu'on appelloit la faction Barcine, parce qu'elle soutenoit les intérêts de Barca & de ceux de sa famille, avoit ajouté à l'ancien crédit qu'elle avoit dans

la ville la réputation que les exploits signalés d'Amilcar & d'Asdrubal lui avoient donnée ; & elle étoit ouvertement déclarée pour la guerre. Quand il s'agit donc de délibérer dans le Sénat sur la demande d'Asdrubal, Hannon représenta qu'il étoit dangereux d'envoyer de si bonne heure à l'armée un jeune homme qui avoit déjà toute la fierté & le caractère impérieux de son pere , & qui par cette raison avoit un besoin particulier d'être retenu longtemps sous les yeux des Magistrats , & sous le pouvoir des loix, pour apprendre à obéir , & à ne pas se croire supérieur à tous les autres. Il finit en disant qu'il craignoit que cette étincelle qui commençoit à s'allumer n'excitât un jour un grand incendie. Ses remontrances furent vaines. La faction Barcine l'emporta , & Annibal partit pour l'Espagne.

Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les regards de toute l'armée , & l'on crut voir revivre en lui Amilcar son pere. C'étoit le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du visage, les mêmes traits & les mêmes manières. Mais ses qualités personnelles le firent encore plus estimer.

Il ne lui manquoit presque rien de ce qui forme les grands hommes : patience invincible dans le travail, sobriété dans le vivre étonnante , courage intrépide dans les plus grands dangers , présence d'esprit admirable dans le feu même de l'action ; & , ce qui est surprenant , un génie souple , également propre à obéir & à commander , en sorte qu'on ne pouvoit dire de qui il étoit plus aimé , des troupes ou du Général. Il servit trois campagnes sous Asdrubal.

AN.M. 3784. Quand celui-ci fut mort , les suffra-
 CARTH. 626. ges de l'armée & ceux du peuple se
 ROME, § 28. réunirent pour mettre Annibal à sa pla-
 Polyb. l. 3. ce. Je ne sai même si pour lors , ou en-
 P. 168-169. viron dans ce tems, la République, pour
 Liv. lib. 21. lui donner plus de crédit & d'autorité,
 n. 3-5. ne le nomma pas Suffète , qui étoit la
 première dignité de l'Etat , & que l'on
 conféroit quelquefois aux Généraux.
 In vit. An- C'est Cornélius Népos qui nous ap-
 nib. cap. 7. prend cette particularité , lorsque par-
 lant de la Préture qui fut donnée au
 même Annibal après son retour à Car-
 thage , & la conclusion de la paix , il
 dit que ce fut vingt-deux ans depuis
 qu'il avoit été nommé Roi : *Hic , ut re-
 diit , Prætor factus est , postquam Rex fue-
 rat anno secundo & vicesimo.*

Dès le moment qu'il eut été nommé Général, comme si l'Italie lui fût échue en partage, & qu'il fût déjà chargé de porter la guerre contre Rome, il tourna fecrettement toutes fes vûes de ce côté-là, & ne perdit point de tems, pour n'être point prévenu par la mort comme l'avoient été fon pere & fon beau-frere. Il prit en Efpagne plusieurs villes de force, & subjugua plusieurs peuples : & quoique l'armée ennemie, composée de plus de cent mille hommes, passât de beaucoup la fienne, il fut choisir si bien son tems & ses postes, qu'il la défit, & la mit en déroute. Après cette victoire rien ne lui résista. Cependant il ne toucha point encore à * Sagonte, évitant avec foin de donner aux Romains aucune occasion de lui déclarer la guerre, avant qu'il eût pris toutes les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour une si grande entreprise : & en cela il fuivoit le conseil que lui avoit donné fon pere. Il s'appliqua

* Cette ville étoit située en-deça de l'Ebre par rapport aux Carthaginois assez près de l'embouchure de cette rivière, dans le pays où il étoit permis aux Carthaginois de porter leurs armes : mais Sagonte, comme alliée des Romains,

étoit en vertu de ce titre, exceptée par le traité.

a Ibi largè partiendo prædam, stipendia præterita cum fide exolvendo, cunctas civium sociorumque animos in se firmavit, Liv. lib. 21, n 5.

sur-tout à gagner le cœur des citoiens & des alliés, & à s'attirer leur confiance, en leur faisant part avec largesse du butin qu'il prenoit sur l'ennemi, & en leur payant exactement tout ce qui leur étoit dû de leur solde pour le passé : précaution sage, & qui ne manque jamais de produire son effet dans le tems.

*Polyb. lib. 3.
p. 170-173.
Liv. lib. 21.
n. 6-15.* Les Sagontins de leur côté, sentant bien le danger dont ils étoient menacés, firent savoir aux Romains combien Annibal avançoit ses conquêtes. Ceux-ci nommèrent des députés, pour aller s'informer par eux-mêmes sur les lieux de l'état présent des affaires, avec ordre de porter leurs plaintes à Annibal en cas qu'ils le jugeassent à propos, & supposé qu'il ne leur donnât point satisfaction, d'aller à Carthage pour le même sujet.

Cependant Annibal forma le siège de Sagonte, prévoyant de grands avantages dans la prise de cette ville. Il comptoit que par là il ôteroit toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne : que cette nouvelle conquête assureroit toutes celles qu'il y avoit déjà faites : que ne laissant point d'ennemi derrière lui, sa marche en se-

roit plus sûre & plus tranquille : qu'il amasserait là de l'argent pour l'exécution de ses desseins : que le butin que les soldats en remporteroient les rendroit plus vifs & plus ardens à le suivre : qu'enfin avec les dépouilles qu'il enverroient à Carthage, il se gagneroit la bienveillance des citoyens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour presser le siège. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, se trouvoit à tous les travaux, & s'exposoit aux plus grands dangers.

On apprit bientôt à Rome que Sagonte étoit assiégée. Au lieu de voler à son secours, on perdit encore le tems en vaines délibérations, & en députations qui ne le furent pas moins. Annibal fit savoir à ceux qui le venoient trouver de la part des Romains, qu'il n'avoit pas le tems de les entendre. Les Députés se rendirent donc à Carthage, où ils ne furent pas mieux reçus, la faction Barcine l'ayant emporté sur les plaintes des Romains & sur les remontrances d'Hannon.

Pendant tous ces voïages & toutes ces délibérations, le siège continuoit avec beaucoup d'ardeur. Les Sagonins étoient réduits à la dernière extré-

mité, & manquoient de tout. On parla d'accommodement, mais les conditions qu'on leur proposoit leur parurent si dures, qu'ils ne purent se résoudre à les accepter. Avant que de rendre une dernière réponse, les principaux des Sénateurs, aiant porté dans la place publique tout leur or & leur argent, & celui qui appartenoit en commun à l'Etat, le jettèrent dans le feu qu'ils avoient fait allumer pour cet effet, & s'y précipitèrent eux-mêmes. Dans le même tems une tour que les béliers faisoient depuis longtemps étant tombée tout-à-coup avec un bruit épouvantable, les Carthaginois entrèrent dans la ville par la brèche, s'en rendirent maîtres en peu de tems, & égorgèrent tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Malgré l'incendie, le butin fut fort grand. Annibal ne se réservoit rien des richesses que lui procuroient ses victoires, mais les appliquoit uniquement au succès de ses entreprises. Aussi Polybe remarque-t-il que la prise de Sagonte lui servit à réveiller l'ardeur du soldat par la vûe du riche butin qu'il venoit de faire, & par l'espérance de celui qu'il se promettoit pour l'avenir; & à achever de gagner les

principaux de Carthage par les présens qu'il leur fit des dépouilles.

Il est difficile d'exprimer quelle fut à Rome la douleur & la consternation, quand on y apprit la triste nouvelle de la prise & du cruel sort de Sagonte. La compassion que l'on eut pour cette ville infortunée, la honte d'avoir manqué à secourir de si fidèles alliés, une juste indignation contre les Carthaginois auteurs de tous ces maux, de vives allarmes sur les conquêtes d'Annibal que les Romains croioient déjà voir à leurs portes; tous ces sentimens causèrent un si grand trouble, qu'il ne fut pas possible dans les premiers momens de prendre aucune résolution, ni de faire autre chose que de s'affliger & de répandre des larmes sur la ruine d'une ville, qui^a avoit été la malheureuse victime de son inviolable attachement pour les Romains, & de l'imprudente lenteur dont ceux-ci avoient usé à son égard. Quand les esprits furent un peu revenus à eux, on convoqua l'assemblée du peuple, & la guerre contre les Carthaginois y fut résolue.

Polyb. pag.

174. 175.

Liv. lib. 21.

n. 16. & 17.

^a Sanctitate disciplinæ, qua fidem socialem usque ad perniciem suam coluerunt. *Liv. lib. 21. num. 7.*

Déclaration de la guerre.

Polyb. pag. 187.
Liv. lib. 21.
n. 18. 19. POUR ne manquer à aucune formalité, on envoya des députés à Carthage pour savoir si c'étoit par ordre de la République que Sagonte avoit été assiégée, & en ce cas pour lui déclarer la guerre; ou pour demander qu'on leur livrât entre les mains Annibal, s'il avoit entrepris ce siège de son autorité. Comme ils virent que dans le Sénat on ne répondoit point précisément à leur demande, l'un d'eux montrant un pan de sa robe qui étoit plié, *Je porte ici*, dit-il d'un ton fier, *la paix & la guerre; c'est à vous de choisir l'un des deux.* Sur la réponse qu'on lui fit qu'il pouvoit lui-même choisir; *Je vous donne donc la guerre*, dit-il, en dépliant le pli de sa robe. *Nous l'acceptons de bon cœur, & la ferons de même*, répliquèrent les Carthaginois avec la même fierté. Ainsi commença la seconde guerre Punique.

Polyb. lib 3.
pag. 184. &
185. Si l'on en impute la cause à la prise de Sagonte, tout le tort, dit Polybe, étoit du côté des Carthaginois, qui ne pouvoient, sous aucun prétexte raisonnable, assiéger une ville comprise certainement, comme alliée de Rome, dans le Traité qui défendoit aux deux

peuples d'attaquer réciproquement leurs alliés. Mais si l'on remonte plus haut, & qu'on aille jusqu'au tems où la Sardaigne fut enlevée par force aux Carthaginois, & où sans aucune raison on leur imposa un nouveau tribut, il faut avouer, remarque le même Polybe, que sur cesdeux points la conduite des Romains est tout-à-fait inexcusable, comme fondée uniquement sur l'injustice & sur la violence; & que si les Carthaginois, sans chercher de vains circuits & de frivoles prétextes, avoient demandé nettement satisfaction sur ces deux griefs, & en cas de refus déclaré la guerre à Rome, toute la raison & toute la justice auroient été de leur côté.

L'espace entre la fin de la première guerre Punique, & le commencement de la seconde, fut de vingt-quatre ans.

*Commencement de la seconde guerre
Punique.*

QUAND la guerre fut résolue & déclarée de part & d'autre, Annibal, qui pour lors étoit âgé de 26 ou 27 ans, avant que de faire éclater son grand dessein, songea à pourvoir à la sûreté de l'Espagne & de l'Afrique; & dans cette

AN.M. 3787.
CARTH. 629.
ROME, 531.
AV. J.C. 217.
Polyb. lib. 3.
pag. 187.
Liv. lib. 21.
n. 21. & 22.

vûe il fit passer les troupes de l'une dans l'autre , en sorte que les Africains servoient en Espagne , & les Espagnols en Afrique. Il en usa ainsi , persuadé que ces soldats , éloignés chacun de leur patrie , seroient plus propres au service , & d'ailleurs lui demeureroient plus fidèlement attachés , se servant comme d'otages les uns aux autres. Les troupes qu'il laissa en Afrique montoient environ à quarante mille hommes , dont il y en avoit douze cens de cavalerie ; celles d'Espagne à un peu plus de quinze mille , parmi lesquelles il y avoit deux mille cinq cens cinquante chevaux. Il laissa à son frere Asdrubal le commandement des troupes d'Espagne, avec une flotte de près de soixante vaisseaux pour garder les côtes , & lui donna de sages conseils sur la manière dont il devoit se conduire soit par rapport aux Espagnols, soit par rapport aux Romains s'ils venoient l'attaquer.

Avant qu'Annibal partît pour son expédition , Tite - Live remarque qu'il alla à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule , & qu'il lui en fit de nouveaux pour obtenir un heureux succès dans la guerre où il al-

loit s'engager. Polybe nous donne en *Lib. 3. pag. 192. & 193.*
 peu de mots une idée fort nette de l'espace des lieux que devoit traverser Annibal pour arriver en Italie. On compte depuis Carthagène d'où il partit jusqu'à l'Ebre, deux mille deux cents stades : (110 lieues.) Depuis l'Ebre jusqu'à Emporium , petite ville maritime qui sépare l'Espagne des Gaules , selon Strabon , seize cents stades : (80 lieues.) Depuis Emporium jusqu'au passage du Rhône pareil espace de seize cents stades : (80 lieues.) Depuis le passage du Rhône jusqu'aux Alpes , quatorze cents stades : (70 lieues.) Depuis les Alpes jusques dans les plaines de l'Italie , douze cents stades : (60 lieues.) Ainsi depuis Carthagène jusqu'en Italie l'espace est de huit mille stades , c'est-à-dire de quatre cents lieues. *Lib. 3. pag. 199.*

ANNIBAL avoit lontems auparavant pris de sages précautions pour connoître la nature & la situation des lieux par où il devoit passer , pour pressentir la disposition des Gaulois à l'égard des Romains ,¹ pour gagner par des présens leurs Chefs qu'il savoit être *Polyb. lib. 3. pag. 188. & 189.*

■ Audierunt præoccupatos jam ab Annibale Gallorum animos esse : sed ne illi quidem ipsi satis mitem gentem fore , ni subinde auro , cujus avidissima gens est , principum animi conciliantur. *Liv. lib. 21. n. 10.*

fort intéressés , & pour s'assurer de l'affection & de la fidélité d'une partie des peuples. Il n'ignoroit pas que le passage des Alpes lui couteroit beaucoup de peine , mais il savoit qu'il n'étoit pas impraticable , & cela lui suffisoit.

*Polyb. pag.
189. 190.
Liv. lib. 22
n. 21. 24.*

Dès que le printems fut venu , Annibal se mit en marche , & partit de Carthagène , où il avoit passé le quartier d'hiver. Son armée pour lors étoit composée de plus de cent mille hommes , dont il y en avoit douze mille de cavalerie : il menoit près de quarante éléphants. Aiant passé l'Ebre , il subjugué en peu de tems les peuples qui se rencontrèrent sur sa marche , & perdit assez de monde dans cette expédition. Il laissa Hannon pour commander dans tout le pays entre l'Ebre & les Pyrénées avec onze mille hommes , & leur confia les bagages de ceux qui devoient le suivre. Il en renvoia autant , chacun dans leur pays , s'assurant par là de leur bonne volonté , quand il auroit besoin de recrues , & montrant aux autres une espérance certaine de retour , quand ils le voudroient. Il passe donc les Pyrénées , & s'avance jusqu'au bord du Rhône , avec cinquante mille hommes de pié , & neuf mille chevaux : armée formidable ,

DES CARTHAGINOIS. 385
midable, moins par le nombre que par
la valeur des troupes, qui avoient ser-
vi plusieurs années en Espagne, &
qui y avoient appris le métier de la
guerre sous les plus habiles Capitaines
qu'eût jamais eu Carthage.

Passage du Rhône.

ANNIBAL, arrivé * environ à quatre
journées de l'embouchure du Rhône, Polyb. lib. 3.
p. 195-200.
Liv lib. 21.
n 26 28.
entreprit de le passer, parce qu'en cet
endroit le fleuve n'avoit que la simple
largeur de son lit. Il acheta des habi-
tans du pays tous les canots & toutes
les petites barques qu'ils avoient en
assez grand nombre à cause de leur
commerce. Il fit construire aussi à la
hâte une quantité extraordinaire de ba-
teaux, de nacelles, de radeaux. A son
arrivée il avoit trouvé les Gaulois pos-
tés sur l'autre bord, & bien disposés
à lui disputer le passage. Il n'étoit pas
possible de les attaquer de front. Il com-
manda un détachement considérable
de ses troupes sous la conduite d'Han-
non, fils de Bomilcar, pour aller passer
le fleuve plus haut; & afin de dérober
sa marche & son dessein à la connois-
sance des ennemis, il le fit partir de
nuit. La chose réussit, comme il l'avoit

* Un peu au
dessus d'A.
vignon.

• On croit
que ce fut en-
tre Roque-
maure & le
Pont Saint-
Esprit.

projetée. Ils * passèrent le fleuve le lendemain , sans trouver aucune résistance.

Ils se reposèrent le reste du jour , & pendant la nuit ils s'avancèrent à petit bruit vers l'ennemi. Le matin , quand ils eurent donné les signaux dont on étoit convenu , Annibal se mit en état de tenter le passage. Une partie des chevaux tout équipés étoit dans les bateaux , afin que les cavaliers pussent à la descente attaquer sur le champ les ennemis : les autres passaient à la nage aux deux côtés des bateaux , du haut desquels un homme seul tenoit les brides de trois ou quatre chevaux. Les fantassins étoient ou sur des radeaux , ou dans de petites barques , & dans des espèces de petites gondoles , qui n'étoient autre chose que des troncs d'arbres qu'ils avoient eux-mêmes creusés. On avoit rangé les grands bateaux sur une même ligne au haut du courant , pour rompre la rapidité des flots , & rendre le passage plus aisé au reste de la petite flotte. Quand les Gaulois la virent s'avancer sur le fleuve , ils poussèrent , selon leur coutume , des cris & des hurlemens épouvantables , heurtèrent leurs boucliers les uns con-

tre les autres , en les élevant au dessus de leurs têtes , & lancèrent force traits. Mais ils furent bien étonnés , quand ils entendirent derrière eux un grand bruit , qu'ils aperçurent le feu qu'on avoit mis à leurs tentes , & qu'ils se sentirent attaqués vivement en tête & en queue. Ils ne trouvèrent de sûreté que dans la fuite , & se retirèrent dans leurs villages. Le reste des troupes passa ensuite fort tranquillement.

Il n'y eut que les éléphants qui causèrent beaucoup d'embarras. Voici comme on s'y prit pour les faire passer : ce ne fut que le jour suivant. On avança du bord du rivage dans le fleuve un radeau long de deux cens piés , & large de cinquante , qui étoit fortement attaché au rivage par de gros cables , & tout couvert de terre , en sorte que ces animaux en y entrants'imaginoient marcher à l'ordinaire sur la terre. De ce premier radeau ils passoient dans un second , construit de la même sorte , mais qui n'avoit que cent piés de longueur , & qui tenoit au premier par des liens faciles à délier. On faisoit marcher à la tête les femelles : les autres éléphants les suivoient : & quand ils étoient passés dans le second radeau ,

on le détachoit du premier , & on le conduisoit à l'autre bord en le remorquant par le secours des petites barques. Puis il venoit reprendre ceux qui étoient restés. Quelques - uns tombèrent dans l'eau ; mais ils arrivèrent comme les autres sur le rivage , sans qu'il s'en noiat un seul.

Marche qui suivit le passage du Rhône.

*Polyb. l. 3.
P. 200 202.
Liv. lib. 21.
n. 31. 32.*

LES DEUX Consuls Romains étoient partis dès le commencement du printemps chacun pour sa province. P. Scipion pour l'Espagne avec soixante vaisseaux , deux légions Romaines , quatorze mille fantassins , & douze cens chevaux des Alliés ; Tib. Sempronius pour la Sicile avec cent soixante vaisseaux , deux légions , seize mille hommes d'infanterie & dix-huit cens chevaux des Alliés. La légion pour lors chez les Romains étoit de quatre mille hommes de pié , & de trois cens chevaux. Sempronius avoit fait des préparatifs extraordinaires à Lilybée ville & port de Sicile , dans le dessein de passer tout-d'un-coup en Afrique. Scipion pareillement avoit compté de trouver encore Annibal en Espagne , & d'y établir le théâtre de la guerre. Il fut

bien étonné, quand, arrivant à Marseille, il apprit qu'Annibal étoit au bord du Rhône, & songeoit à le passer. Il détacha trois cens cavaliers pour aller reconnoître l'ennemi ; & Annibal de son côté, dès qu'il eut appris que Scipion étoit à l'embouchure du Rhône, envoya pour le même effet cinq cens Numides pendant qu'on étoit occupé à faire passer les éléphants.

Dans le même tems, aiant fait assembler l'armée, il donna une audience publique par le moien d'un truchement à un des Princes de la Gaule, située vers le Pô, qui venoit l'assurer, au nom de la nation, qu'on l'attendoit avec impatience ; que les Gaulois étoient prêts de se joindre à lui pour marcher contre les Romains ; & il s'offroit à conduire l'armée par des endroits où elle trouveroit des vivres en abondance. Quand le Prince se fut retiré, Annibal parla aux troupes, fit valoir extrêmement cette députation d'une nation Gauloise, releva par de justes louanges la bravoure qu'elles avoient montré jusques-là, & les exhorta à soutenir dans la suite leur réputation & leur gloire. Les soldats, pleins d'ardeur & de courage, levèrent

tous ensemble les mains , & témoignèrent qu'ils étoient prêts de le suivre partout où il les meneroit. Il marqua le départ pour le lendemain ; & après avoir fait des vœux & des supplications aux dieux pour le salut de tous les soldats , il les renvoia , en leur recommandant de prendre de la nourriture & du repos.

Les Numides revinrent dans ce moment. Ils avoient rencontré le détachement des Romains , & l'avoient attaqué. Le choc fut très rude , & le carnage fort grand , eu égard au nombre. Il resta sur la place du côté des Romains cent soixante hommes , & de l'autre plus de deux cens : mais l'honneur de cette action demeura aux premiers , les Numides aiant cédé le champ de bataille , & s'étant retirés. ^a Cette première action fut prise comme un présage du sort de cette guerre , & elle sembla promettre aux Romains un heureux succès , mais qui leur couteroit bien cher , & qui leur feroit bien disputé. De part & d'autre , ceux qui étoient restés du combat , & qui avoient

^a Hoc principium simulque omen belli , ut summâ rerum prosperum even-
sum, ita haud sanè incruen-

ram ancipitisque certaminis victoriam Romanis portendit, *Liv. lib. 21. n. 29.*

été à la découverte , retournèrent vers leurs Chefs pour leur en porter des nouvelles.

Annibal partit le lendemain , comme il l'avoit déclaré , & traversa la Gaule par le milieu des terres en s'avancant vers le Septentrion , non que ce chemin fût le plus court pour arriver aux Alpes , mais parce qu'en l'éloignant de la mer , il lui faisoit éviter la rencontre de Scipion , & favorisoit le dessein qu'il avoit d'entrer en Italie avec toutes ses forces , sans les avoir affoiblies par aucun combat.

Quelque diligence que fît Scipion , il n'arriva à l'endroit où Annibal avoit passé le Rhône que trois jours après qu'il en étoit parti. Désespérant de pouvoir l'atteindre , il retourna à sa flote , & se rembarqua , résolu de l'aller attendre à la descente des Alpes. Mais afin de ne pas laisser l'Espagne sans défense , il y envoya son frere Cnéius avec la plus grande partie de ses troupes pour faire tête à Asdrubal , & partit aussitôt pour Gènes , destinant l'armée qui étoit dans la Gaule vers le Pô , pour l'opposer à celle d'Annibal.

Celui-ci , après une marche de qua-

tre jours arriva à une espèce d'île formée par le confluent * de deux rivières qui se joignent en cet endroit. Là il fut pris pour arbitre entre deux frères qui se disputoient le royaume. Celui à qui il l'adjugea fournit à toute l'armée des vivres, des habits, & des armes. C'étoit le pays des Allobroges; on appelloit ainsi les peuples qui occupent maintenant les diocèses de Geneve, de Vienne, & de Grenoble. Sa marche fut assez tranquille, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la Durance; & il s'avança de là au pié des Alpes, sans trouver d'obstacle.

Passage des Alpes.

Polyb. l. 3.
p. 203-208.
Liv. lib. 21.
n. 32-37.

LA VUE de ces montagnes qui sembloient toucher au ciel, qui étoient couvertes par-tout de neiges, où l'on ne découvroit que quelques cabanes

* Le texte de Polybe, tel que nous l'avons, & celui de Tite-Live, mettent cette île au confluent de la Saône & du Rhône, c'est-à-dire à l'endroit où Lyon a été bâtie. C'est une faute visible. Il y avoit dans le grec *Σαῶνας*; & l'on a substitué à ce mot *Αἰῶνας*. Jacq. Gronove dit avoir vu dans un Manus

crit de Tite-Live, Bifarar: ce qui montre qu'il faut lire, *Isara Rhodanusque amnes*, au lieu de *Arar Rhodanusque*; & que l'île en question est formée par le confluent de l'Isère & du Rhône. La situation des Allobroges, dont il est parlé ici, en est une preuve évidente.

informes dispersées çà & là , & situées sur des pointes de rochers inaccessibles, que des troupeaux maigres & transis de froid, que des hommes chevelus d'un aspect sauvage & féroce : cette vûe , dis-je, renouvela la fraieur qu'on en avoit déjà conçue de loin , & glaça de crainte tous les soldats. Quand on commença à y monter, on aperçut les montagnards qui s'étoient emparés des hauteurs , & qui se préparoient à disputer le passage. Il falut s'arrêter. S'ils s'étoient cachés dans une embuscade , dit Polybe , & qu'après avoir laissé aux troupes le tems de s'engager dans quelque mauvais pas , ils fussent venus tout-d'un-coup fondre sur elles , l'armée étoit perdue sans ressource. Annibal apprit qu'ils ne gardoient ces hauteurs que de jour , après quoi ils se retiroient : il s'en empara de nuit. Quand les Gaulois revinrent de grand matin , ils furent fort surpris de voir leurs postes occupés par l'ennemi , mais ils ne perdirent pas courage. Accoutumés à grimper sur ces roches , ils attaquent les Carthaginois qui s'étoient mis en marche , & les harcellent de tous côtés. Ceux-ci avoient en même tems à combattre contre l'ennemi , & à luter con-

tre la difficulté des lieux où ils avoient peine à se soutenir. Mais le grand défordre fut causé par les chevaux & les bêtes de somme chargées du bagage, qui effraïées des cris & des hurlemens des Gaulois que les montagnes faisoient retentir d'une manière horrible, & blessées quelquefois par les montagnards, se renversoient sur les soldats, & les entraînoient avec elles dans les précipices qui bordoient le chemin. Annibal, sentant bien que la perte seule de ses bagages pouvoit faire périr son armée, vint au secours des troupes en cet endroit ; & aiant mis en fuite les ennemis, continua sa marche sans trouble & sans danger, & arriva à un château qui étoit la place la plus importante du pays. Il s'en rendit maître, aussi bien que de tous les bourgs voisins ; où il trouva de grands amas de blé, & beaucoup de bestiaux, qui servirent à nourrir son armée pendant trois jours.

Après une marche assez paisible, on eut un nouveau danger à essuier. Les Gaulois feignant de vouloir profiter du malheur de leurs voisins qui s'étoient mal trouvés d'avoir entrepris de s'opposer au passage des troupes, vinrent saluer Annibal, lui apportèrent des vi-

vres, s'offrirent à lui servir de guides, & lui laissèrent des otages pour assurance de leur fidélité. Annibal ne s'y fia que médiocrement. Les éléphants & les chevaux marchaient à la tête : il suivoit avec le gros de son infanterie, attentif & prenant garde à tout. On arriva dans un défilé fort étroit & roide, commandé par une hauteur où les Gaulois avoient caché une embuscade. Elle en sortit tout-à-coup, attaqua les Carthaginois de tous côtés, roulant contre eux des pierres d'une grandeur énorme. Ils auroient mis l'armée entièrement en déroute, si Annibal n'eût fait des efforts extraordinaires pour la tirer de ce mauvais pas.

Enfin le neuvième jour il arriva sur le sommet des Alpes. L'armée y passa deux jours à se reposer & à se refaire de ses fatigues, après quoi elle se remit en marche. Comme on étoit déjà en Autonne, il étoit tombé récemment beaucoup de neige qui couvroit tous les chemins, ce qui jetta le trouble & le découragement parmi les troupes. Annibal s'en aperçut ; & s'étant arrêté sur une hauteur d'où l'on découvroit toute l'Italie, il leur montra les campagnes * fertiles arrosées par le Pô aux

Du Piémont.

quelles ils touchoient presque , ajoutant qu'il ne falloit plus qu'un léger effort pour y arriver. Il leur représenta qu'une ou deux batailles alloient finir glorieusement leurs travaux , & les enrichir pour toujours , en les rendant maîtres de la capitale de l'empire Romain. Ce discours , plein d'une si flatteuse espérance , & soutenu de la vûe de l'Italie , rendit l'allégresse & la vigueur aux troupes abbattues. On continua donc de marcher. Mais la route n'en étoit pas devenue plus aisée : au contraire , comme c'étoit en descendant , la difficulté & le danger augmentoient. Car les chemins étoient presque par-tout escarpés , étroits , glissans , en sorte que les soldats ne pouvoient se soutenir en marchant , ni s'arrêter lorsqu'ils avoient fait un mauvais pas , mais tomboient les uns sur les autres , & se renversoient mutuellement.

On arriva à un endroit plus difficile que tout ce qu'on avoit rencontré jusques-là. C'étoit un sentier déjà fort roide par lui-même , & qui l'étant encore devenu davantage par un nouvel éboulement des terres , monroit un abyme qui avoit plus de mille piés de profondeur. La cavalerie s'y arrêta tout court.

Annibal étonné de ce retardement, y accourut, & vit qu'en effet il étoit impossible de passer outre. Il songea à prendre un long détour, & à faire un grand circuit : mais la chose ne se trouva pas moins impossible. Comme sur l'ancienne neige qui étoit durcie par le tems, il en étoit tombé depuis quelques jours une nouvelle qui n'avoit pas beaucoup de profondeur, les piés y entrant d'abord facilement s'y soutenoient : mais quand celle-ci par le passage des premières troupes & des bêtes de somme fut fondue, on ne marchoit que sur la glace, où tout étoit glissant, où les piés ne trouvoient point de prise, & où, pour peu qu'on fît un faux pas, & qu'on voulût s'aider des genoux ou des mains pour se retenir, on ne rencontroit plus ni branches ni racines pour s'y attacher. Outre cet inconvénient, les chevaux frappant avec effort la glace pour se retenir, & y enfonçant leurs piés, ne pouvoient plus les en retirer, & y demeuroient pris comme dans un piège. Il falut donc chercher un autre expédient.

Annibal prit le parti de faire camper & reposer son armée pendant quelque tems sur le sommet de cette colline qui

avoit assez de largeur , après en avoir fait nettoier le terrain , & ôter toute la neige qui le couvroit , tant la nouvelle que l'ancienne , ce qui couta des peines infinies. On creusa ensuite par son ordre un chemin dans le rocher même , & ce travail fut poussé avec une ardeur & une constance étonnante. Pour ouvrir & élargir cette route , on abbattit tous les arbres des environs ; & à mesure qu'on les coupoit , le bois étoit rangé autour du roc , après quoi on y mettoit le feu. Heureusement il faisoit un grand vent , qui alluma bientôt une flamme ardente : de sorte que la pierre devint aussi rouge que le brasier même qui l'environnoit. Alors Annibal , si l'on en croit Tite - Live (car Polybe n'en dit rien ,) fit verser dessus une grande quantité de * vinaigre , qui s'insinuant dans les veines du rocher entr'ouvert

* Plusieurs rejettent ce fait comme supposé. Pline ne manque pas d'observer la force du vinaigre pour rompre des pierres & des rochers Saxa rumpit infusum , quæ non ruperit ignis antecessens. Lib. 23. cap. 1. C'est pourquoi il appelle le vinaigre , succus rerum domitor : lib. 33.

cap. 2. Dion , en parlant du siège de la ville d'Eleuthère , dit qu'on en fit tomber les murailles par la force du vinaigre. Lib. 36. pag. 8. Apparemment ce qui arrête ici est la difficulté où Annibal dut être de trouver dans ces montagnes la quantité de vinaigre nécessaire pour cette opération :

DES CARTHAGINOIS. 399
 par la force du feu , le calcina & l'a-
 mollit. De cette sorte , en prenant un
 long circuit , afin que la pente fût plus
 douce , on pratiqua le long du rocher
 un chemin qui donna un libre passage
 aux troupes , aux bagages , & même
 aux éléphants. On employa quatre jours
 à cette opération. Les bêtes de somme
 mouroient de faim , car on ne trou-
 voit rien pour elles dans ces monta-
 gnes toutes couvertes de neige. On ar-
 riva enfin dans des endroits cultivés
 & fertiles , qui fournirent abondam-
 ment du fourage aux chevaux , & tou-
 tes sortes de nourriture aux soldats.

Entrée dans l'Italie.

L'ARMÉE d'Annibal , lorsqu'elle Polyb. lib. 3.
pag. 209. &
212-214.
 entra en Italie , étoit beaucoup infé-
 rieure en nombre à ce qu'elle étoit Liv. lib. 21.
n. 39.
 quand il partit de l'Espagne , où nous
 avons vû qu'elle montoit à près de
 soixante mille hommes. Sur la route
 elle avoit fait de grandes pertes , soit
 dans les combats qu'il falut soutenir ,
 soit au passage des rivières. En quit-
 tant le Rhône elle étoit encore de tren-
 te-huit mille hommes de pié , & de
 plus de huit mille chevaux. Le passage
 des Alpes la diminua de près de la moi-

tié. Il ne restoit plus à Annibal que douze mille Africains , huit mille Espagnols d'infanterie , & six mille chevaux. C'est lui-même qui l'avoit marqué sur une colonne près du promontoire Lacinien. Il y avoit cinq mois & demi qu'il étoit parti de la nouvelle Carthage , en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le passage des Alpes , lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô (à l'entrée du Piémont.) On pouvoit être alors dans le mois de Septembre.

Son premier soin fut de donner quelque repos à ses troupes , qui en avoient un extrême besoin. Lorsqu'il les vit en bon état , les peuples du territoire de Turin aiant refusé de faire alliance avec lui , il alla camper devant la principale de leurs villes , l'emporta en trois jours , & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les barbares , qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Le reste des Gaulois en auroit fait autant , si la crainte de l'armée Romaine qui approchoit ne les eût retenus. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre , qu'il falloit

avancer dans le pays, & hazarder quelque exploit qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de se déclarer pour lui.

Cette rapidité extraordinaire d'Annibal étonna Rome, & y jeta une grande allarme. Sempronius reçut ordre de quitter la Sicile pour venir au secours de sa patrie, & P. Scipion l'autre Consul s'avança à grandes journées vers l'ennemi, passa le Pô, & alla camper près du * Tésin.

Combat de cavalerie près du Tésin.

LES ARMÉES étant en présence, les Chefs de part & d'autre haranguent leurs soldats, avant que d'en venir aux mains. Scipion, après avoir représenté à ses troupes la gloire de leur patrie, & les exploits de leurs ancêtres, les avertit que la victoire est entre leurs mains, puisqu'ils n'auront affaire qu'à des Carthaginois si souvent vaincus, réduits à être leurs tributaires pendant vingt ans, & accoutumés depuis longtemps à être presque leurs esclaves : Que l'avantage qu'ils ont remporté contre l'élite de la cavalerie Carthaginoise, est un gage assuré du succès du reste de toute la guerre : Qu'Annibal au passage

* C'est une petite rivière de l'Italie dans la Lombardie.

Polyb. L. 3.

p. 214. 218.

Liv. lib. 21.

n. 39. 47.

des Alpes vient de perdre la meilleure partie de son armée ; que ce qui lui en reste , est épuisé par la faim , le froid , les fatigues , & la misère ; qu'il leur suffira de se montrer pour mettre en fuite des troupes qui ressemblent plus à des spectres qu'à des hommes : Qu'enfin la victoire est devenue nécessaire , non seulement pour couvrir l'Italie , mais pour sauver Rome même , du sort de laquelle le combat va décider , & qui n'a point d'autre armée à opposer aux ennemis.

Annibal , pour se mieux faire entendre à des soldats d'un esprit grossier , parle à leurs yeux avant que de parler à leurs oreilles , & ne songe à les persuader par des raisons , qu'après les avoir remués par le spectacle. Il offre des armes à plusieurs des prisonniers montagnards , les fait combattre deux à deux à la vûe de son armée , promettant la liberté & des présens magnifiques à ceux qui sortiroient vainqueurs. La joie avec laquelle ces barbares courent au combat sur de pareils motifs , donne occasion à Annibal de tracer plus vivement à ses gens , par ce qui vient de se passer à leurs yeux , une image sensible de leur situation présen-

te , qui en leur ôtant tous les moïens de reculer en arriére , leur impose une nécessité absolue de vaincre ou de mourir , pour éviter les maux infinis préparés à ceux qui seront assez lâches pour céder aux Romains. Il étale à leurs yeux la grandeur des récompenses , la conquête de toute l'Italie , le pillage de Rome , cette ville si riche & si opulente , une victoire illustre , une gloire immortelle. Il rabaisse la puissance Romaine , dont le vain éclat ne doit point éblouir des guerriers comme eux , qui sont venus des colonnes d'Hercule jusques dans le cœur de l'Italie , au travers des nations les plus féroces. Pour ce qui le regarde personnellement , il ne daigne pas se comparer avec un Scipion Général de six mois , lui presque né , du moins nourri dans la tente d'Amilcar son pere , vainqueur de l'Espagne , de la Gaule , des habitans des Alpes , & ce qui est beaucoup plus , vainqueur des Alpes mêmes. Il excite leur indignation contre l'insolence des Romains , qui ont osé demander qu'on le leur livrât avec les soldats qui avoient pris Sagonte ; & il pique leur jalousie contre l'orgueil insupportable de ces maîtres impérieux , qui

croient que tout leur doit obéir, & qu'ils ont droit d'imposer des loix à toute la terre.

Après ces discours de part & d'autre, on se prépare au combat. Scipion, aiant jetté un pont sur le Tésin, fit passer ses troupes. Deux mauvais présages avoient jetté le trouble & l'allarme dans son armée. Les Carthaginois étoient pleins d'ardeur. Annibal leur fait de nouvelles promesses, & aiant fendu avec une pierre la tête de l'agneau qu'il immoloit, il prie Jupiter de l'écraser de même, s'il ne donnoit à ses soldats les récompenses qu'il venoit de leur promettre.

Scipion fait marcher à la première ligne les gens de trait avec la cavalerie Gauloise, & forme sa seconde ligne de l'élite de la cavalerie des alliés, & avance au petit pas. Annibal marche audevant de lui avec toute sa cavalerie, plaçant au centre la cavalerie à frein, & la * Numide sur les ailes, pour envelopper l'ennemi. Les Chefs & la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc, les soldats de Scipion armés à la légère eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par la

* Les Numides ne mettoient à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni selle.

cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulés aux piés par les chevaux, ils plièrent, & s'enfuirent par les intervalles qui séparaient les escadrons. Le combat se soutint lontems à forces égales. De part & d'autre beaucoup de cavaliers mirent pié à terre, de sorte que l'action devint d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce tems-là les Numides enveloppent l'ennemi, & fondent par les derrières sur ces gens de trait, qui d'abord avoient échapé à la cavalerie, & les écrasent sous les piés de leurs chevaux. Les troupes qui étoient au centre des Romains, avoient combattu jusques-là avec beaucoup de valeur : de part & d'autre il étoit resté sur la place bien du monde, & plus même du côté des Carthaginois. Mais les troupes Romaines furent mises en désordre par l'attaque des Numides qui les prirent en queue, & sur-tout par la blessure du Consul, qui le mit hors d'état de combattre. Ce Général fut tiré des mains des ennemis par le courage de son fils, qui n'avoit pour lors que dix-sept ans, & qui mérita ensuite le surnom d'Africain, pour avoir terminé glorieusement cette guerre.

Le Consul, blessé dangereusement, se retira en bon ordre, & fut conduit dans son camp par un gros de Cavaliers qui le couvroient de leurs armes & de leurs corps : le reste des troupes l'y suivit. Il se hâta d'arriver au Pô, le fit passer à son armée, & rompit le pont : ce qui empêcha Annibal de l'atteindre.

On convient qu'Annibal dut cette première victoire à sa cavalerie, & on jugea dès lors qu'elle faisoit la principale force de son armée, & que pour cette raison les Romains devoient éviter les plaines larges & découvertes, telles que sont celles qui se trouvent entre le Pô & les Alpes.

Aussitôt après la journée du Tésin, tous les Gaulois du voisinage s'empresèrent à l'envi de venir se rendre à Annibal, de le fournir de munitions, & de prendre parti dans ses troupes. Et ce fut là, comme Polybe l'a déjà fait remarquer, la principale raison qui obligea ce sage & habile Général, malgré le petit nombre & la foiblesse de ses troupes, de hasarder une bataille, qui étoit devenue pour lui d'une absolue nécessité dans l'impuissance où il étoit de retourner en arrière, quand il l'auroit voulu : parce qu'il n'y avoit

qu'une bataille qui pût faire déclarer en sa faveur les Gaulois , dont le secours étoit l'unique ressource qui lui restât dans la conjoncture présente.

Bataille de la Trébie.

LE CONSUL Sempronius, sur les ordres du Sénat, étoit revenu de Sicile à Rimini. De là il marcha vers la Trébie, petite rivière de la Lombardie qui se jette dans le Pô un peu au dessus de Plaisance, où il joignit ses troupes avec celles de Scipion. Annibal s'approcha du camp des Romains, dont il n'étoit plus séparé que par la petite rivière. La proximité des armées donnoit lieu à de fréquentes escarmouches ; dans l'une desquelles Sempronius, à la tête d'un corps de cavalerie, remporta contre un parti de Carthaginois un avantage assez peu considérable, mais qui augmenta beaucoup la bonne opinion que ce Général avoit naturellement de son mérite.

Polyb. lib 3.

p. 220-227.

Liv. lib. 21.

n. 51-56.

Ce léger succès lui paroissoit une victoire complete. Il se vantoit d'avoir vaincu l'ennemi dans un genre de combat, où son Collègue avoit été défait, & d'avoir par là relevé le courage abattu des Romains. Déterminé à en

venir au plutôt à une action décisive , il crut , pour la bienfiance , devoir consulter Scipion , qu'il trouva d'un avis entièrement contraire au sien. Celui-ci représentoit que si l'on donnoit aux nouvelles levées le tems de s'exercer pendant l'hiver , on en tireroit plus de service la campagne suivante ; que les Gaulois , naturellement légers & inconstans , se détacheroient peu-à-peu d'Annibal ; que sa blessure étant guérie , sa présence pourroit être de quelque utilité dans une affaire générale : enfin il le prioit instamment de ne point passer outre.

Quelque solides que fussent ces raisons , Sempronius ne put les goûter. Il voioit sous ses ordres seize mille Romains , & vingt mille alliés , sans compter la cavalerie ; c'étoit le nombre où montoit dans ce tems-là une armée complete , lorsque les deux Consuls se trouvoient joints ensemble. L'armée ennemie étoit à peu près de pareil nombre. La conjoncture lui paroissoit tout-à-fait favorable. Il disoit hautement que tous demandoient la bataille , excepté son Collègue , qui devenu par sa blessure plus malade de l'esprit que du corps , ne pouvoit souffrir qu'on parlât de

de combat. Mais enfin étoit-il juste de laisser languir tout le monde avec lui ? Qu'attendoit-il davantage ? Espéroit-il qu'un troisième Consul, & qu'une nouvelle armée viendrait à son secours ? Il tenoit de pareils discours & parmi les soldats, & jusqu'à dans la tente de Scipion. Le tems de l'élection des nouveaux Généraux qui approchoit, lui faisoit craindre qu'on ne lui envoiât un successeur avant qu'il eût pu terminer la guerre, & il croioit devoir profiter de la maladie de son Collègue pour s'assurer à lui seul tout l'honneur de la victoire. Comme il ne cherchoit pas le tems des affaires, dit Polybe, mais le sien, il ne pouvoit manquer de prendre de mauvaises mesures. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts à combattre.

C'étoit tout ce que desiroit Annibal, qui avoit pour maxime qu'un Général qui s'est avancé dans un pays ennemi ou étranger, & qui a formé une entreprise extraordinaire, n'a de ressource qu'en soutenant toujours les espérances des alliés par quelque nouvel exploit. D'ailleurs, sachant qu'il n'auroit affaire qu'à des troupes de nouvelle levée qui étoient sans expérien-

ce , il desiroit profiter de l'ardeur des Gaulois qui demandoient le combat , & de l'absence de Scipion , à qui sa blessure ne permettoit pas d'y assister. Il ordonna donc à Magon de se mettre en embuscade avec deux mille hommes , tant cavalerie qu'infanterie , sur les bords escarpés du petit ruisseau qui séparoit les deux camps , & de se tenir caché parmi les arbrisseaux qui y étoient en grande quantité. Souvent une embuscade est plus sûre dans un terrain plat & uni , mais fourré , comme étoit celui-là , que dans des bois , parce qu'on s'en défie moins. Il fit ensuite passer la Trébie aux cavaliers Numides , avec ordre de s'avancer dès le point du jour jusques aux portes du camp des ennemis pour les attirer au combat , & de repasser la rivière en se retirant pour engager les Romains à la passer aussi. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Le bouillant Sempronius envoya d'abord contre les Numides toute sa cavalerie , puis six mille hommes de trait , qui furent bientôt suivis de tout le reste de l'armée. Les Numides lâchèrent le pié à dessein. Les Romains les poursuivirent avec chaleur , & passèrent la Trébie sans ré-

sistance, mais non sans beaucoup souffrir, aiant de l'eau jusques sous les esselles, parce qu'ils trouvèrent le ruisseau enflé par les torrens qui y étoient tombés des montagnes voisines pendant la nuit. On étoit pour lors vers le solstice d'hiver, c'est-à-dire en Décembre. Il neigeoit ce jour-là même; & faisoit un froid glaçant. Les Romains étoient sortis à jeun, & sans avoir pris aucune précaution: au lieu que les Carthaginois, par l'ordre d'Annibal, avoient bu & mangé sous leurs tentes, avoient mis leurs chevaux en état, s'étoient frotés d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

On en vint aux mains en cet état. Les Romains se défendirent assez longtemps & avec assez de courage: mais la faim, le froid, la fatigue leur avoient ôté la moitié de leurs forces. La cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, l'enfonça & la mit en fuite. Le désordre se mit bientôt aussi dans l'infanterie. L'embuscade étant sortie à propos, vint fondre tout-à-coup sur elle par les derrières, & acheva la déroute. Un gros de troupes, au nombre de plus de dix mille hommes, eut le

courage de se faire jour à travers les Gaulois & les Africains, dont ils firent un grand carnage; & ne pouvant ni secourir les leurs, ni retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la rivière, & la pluie ne leur permettoient pas de reprendre le chemin, ils se retirèrent en bon ordre à Plaisance. La plupart des autres qui restèrent, périrent sur les bords de la rivière, écrasés par les éléphants & par la cavalerie. Ceux qui purent échaper, allèrent joindre le gros dont nous avons parlé. Scipion se rendit aussi à Plaisance la nuit suivante. La victoire fut complète du côté des Carthaginois, & la perte peu considérable, si ce n'est que le froid, la pluie, la neige leur firent périr beaucoup de chevaux, & de tous les éléphants, on n'en put sauver qu'un seul.

*Polyb. lib. 3.
p. 228. 229.
Liv. lib. 21.
n. 60. 61.*

Cette campagne, & la suivante, furent plus heureuses pour les Romains en Espagne. Cn. Scipion la subjuga jusqu'à l'Ebre, défit Hannon, & le fit prisonnier.

*Polyb. pag.
229.*

Annibal profita des quartiers d'hiver pour faire reposer ses troupes, & pour gagner les habitans du pays. Dans cette vue, après avoir déclaré aux pri-

sonniers qu'il avoit fait sur les alliés des Romains, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre, mais pour remettre les Italiens en liberté, & pour les défendre contre les Romains; il les renvoia tous sans rançon dans leur patrie.

A peine l'hiver étoit-il fini, qu'il prit le chemin de la Toscane, où il se hâtoit de passer pour deux grandes raisons. La première étoit pour éviter les effets de la mauvaise volonté des Gaulois, qui se lassoient du long séjour de l'armée Carthaginoise sur leurs terres, & qui souffroient avec impatience de porter tout le poids d'une guerre dans laquelle ils n'étoient entrés que pour la faire chez leurs ennemis communs. La seconde, pour augmenter par une démarche hardie la réputation de ses armes parmi tous les peuples d'Italie, en portant la guerre jusques dans le voisinage de Rome, & pour ranimer l'ardeur de ses troupes & des Gaulois ses alliés par le pillage des terres ennemies. Mais il fut attaqué au passage de l'Apennin d'une horrible tempête, qui lui fit perdre beaucoup de monde. Le froid, la pluie, les vents, la grêle sembloient avoir conjuré sa ruine, en sorte

Liv. lib. 21.

n. 58.

que ce que les Carthaginois avoient souffert au passage des Alpes leur paroissoit moins affreux. De là il retourna à Plaisance, où il donna contre Sempronius qui étoit aussi revenu de Rome un second combat. La perte fut à peu près égale de part & d'autre.

Polyb. ibid. Ce fut dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisa d'un stratagème vraiment Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconstans : la liaison qu'il avoit contractée avec eux étoit encore toute récente. Il avoit à craindre que changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des pièges, & n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, il se fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges. Il prenoit tantôt l'un, tantôt l'autre, & se déguisoit si souvent, que non seulement ceux qui ne le voioient qu'en passant, mais ses amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

AN. M. 3788. On avoit nommé à Rome pour Consuls Cn. Servilius, & C. Flaminius. *ROME, 532.*
Polyb. pag. 230-231. Annibal aiant appris que celui-ci étoit déjà arrivé à Arrétium ville de la Toscane, crut devoir hâter sa marche pour l'atteindre au plutôt. De deux chemins

qu'on lui indiqua, il prit le plus court, quoiqu'il fût très difficile, & presque impraticable, parce qu'il falloit passer à travers un marais. L'armée y souffrit des fatigues incroyables. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pié dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut bien de la peine à en sortir. Les veilles continuelles, jointes aux vapeurs grossières qui s'exhaloient de ce lieu marécageux, & à l'intempérie de la saison, lui firent perdre un œil.

Bataille de Thrasymène.

ANNIBAL, après être sorti presque contre toute espérance de ce pas dangereux, & avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, alla camper entre Arrétium & Fésule, dans le territoire le plus riche & le plus fertile de la Toscane. Il s'attacha d'abord à connoître le caractère de Flaminius, pour tirer avantage de son foible; ce qui, selon Polybe, doit faire la principale étude d'un Général d'armée. Il apprit que c'étoit un homme entêté de son mérite, entreprenant, hardi, impétueux,

S iv

*Polyb. lib. 3.
p. 231-238.
Liv. lib. 22.
n. 3-8.*

avide de gloire. ^a Pour le précipiter de plus en plus dans ces vices qui lui étoient naturels, il commença à irriter sa témérité par le dégât & les incendies qu'il fit faire à sa vûe dans toute la campagne.

Flaminius n'étoit pas d'humeur à rester tranquille dans son camp, quand même Annibal seroit demeuré en repos. Mais quand il vit qu'on ravageoit à ses yeux les terres des alliés, il crut que c'étoit une honte pour lui qu'Annibal pillât impunément l'Italie, & s'avancât sans trouver de résistance vers les murailles même de Rome. Il rejetta avec mépris les sages avis de ceux qui lui conseilloyent d'attendre son Collègue, & de se contenter pour le présent d'arrêter les ravages de l'ennemi.

Cependant Annibal avançoit toujours vers Rome, aiant Cortone à sa gauche, & le lac de Thrasymène à sa droite. Quand il vit que le Consul le suivoit de près dans le dessein de le combattre pour l'arrêter dans sa marche, aiant reconnu que le terrain étoit propre à donner bataille, il ne songea

^a Apparebat ferociter in sua vitia, agitare eum omnia præpropere actum. Quoque pronior esset | atque irritare Pœnus parat. Liv. lib. 22. n. 30

aussi de son côté qu'aux moïens de la donner. Le lac de Thrasymène & les montagnes de Cortone forment un défilé fort ferré, au delà duquel on entre dans un vallon assez spacieux, bordé des deux côtés dans sa longueur par des hauteurs assez grandes, & fermé dans le débouché, qui est à l'autre extrémité, par une colline escarpée & de difficile accès. C'est sur cette colline qu'Annibal alla camper avec le gros de son armée, après avoir traversé tout le vallon, & avoir posté l'infanterie légère en embuscade sur les collines à droite, & fait couler une partie de sa cavalerie derrière les éminences jusques vers l'entrée du défilé par où Flaminius devoit nécessairement passer. En effet ce Général, qui suivoit l'ennemi avec chaleur pour le combattre, étant arrivé à la vûe du défilé près du Lac, fut obligé de s'y arrêter parce que la nuit approchoit; mais il y entra le lendemain dès la pointe du jour.

Annibal l'ayant laissé avancer avec toutes ses troupes plus de la moitié du vallon; & voyant l'ayantgarde des Romains assez près de lui, donna le signal du combat, & envoya ordre à ses trou-

pes de sortir de leur embuscade pour fondre en même tems sur l'ennemi de tous côtés. On peut juger du trouble des Romains.

Ils n'étoient pas encore rangés en bataille, & n'avoient pas préparé leurs armes, lorsqu'ils se virent pressés par devant, par derrière, & par les flancs. Le désordre se met en un moment dans tous les rangs. Flaminius seul intrépide dans une consternation si universelle, ranime ses soldats de la main & de la voix, & les exhorte à se faire un passage par le fer à travers les ennemis. Mais le tumulte qui règne par-tout, les cris affreux des ennemis, & le brouillard qui s'étoit élevé, empêchent qu'on ne puisse ni le voir, ni l'entendre. Cependant, lorsqu'ils aperçurent qu'ils étoient enfermés de tous côtés ou par les ennemis, ou par le lac, l'impossibilité de se sauver par la fuite rappella leur courage, & l'on commença à combattre de tous côtés avec une animosité étonnante. L'acharnement fut si grand dans les deux armées, que personne ne sentit un tremblement de terre qui arriva dans cette contrée, & qui renversa des villes entières. Dans cette confusion, Flaminius aiant été tué

par un Gaulois Insubrien, les Romains commencèrent à plier, & prirent ensuite ouvertement la fuite. Un grand nombre cherchant à se sauver, se précipita dans le lac : d'autres, aiant pris le chemin des montagnes, se jettèrent eux-mêmes au milieu des ennemis qu'ils vouloient éviter. Six mille seulement s'ouvrirent un passage à travers les vainqueurs, & se retirèrent en un lieu de sûreté : mais ils furent arrêtés & faits prisonniers le lendemain. Il y eut quinze mille Romains de tués dans cette bataille. Environ dix mille se rendirent à Rome par différens chemins. Annibal renvoia les Latins alliés des Romains sans rançon. Il fit chercher inutilement le corps de Flaminius pour lui donner la sépulture. Il mit ensuite ses troupes en quartiers de rafraîchissement, & rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui étoient restés sur le champ de bataille au nombre de trente. De son côté la perte ne fut en tout que de quinze cens hommes, la plupart Gaulois.

Annibal dépêcha alors un courier à Carthage, pour y porter la nouvelle des heureux succès qu'il avoit eus jusques-là en Italie. Elle y causa une joie

infinie pour le présent , fit concevoir de merveilleuses espérances pour l'avenir , & ranima le courage de tous les citoyens. Ils s'appliquèrent avec une ardeur incroyable à prendre des mesures pour envoyer en Italie & en Espagne tous les secours capables d'y soutenir les affaires.

A Rome au contraire la douleur & l'allarme furent universelles , quand le Préteur du haut de la tribune aux harangues eut prononcé ces mots en présence du peuple : *Nous avons perdu une grande bataille.* Le Sénat , uniquement occupé du bien public , crut que dans un si grand malheur & dans un danger si pressant il falloit avoir recours à des remèdes extraordinaires. On nomma pour Dictateur Quintus Fabius , personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. A Rome , dès qu'on avoit nommé un Dictateur , toute autorité cessoit , excepté celle des Tribuns du peuple. On lui donna pour Général de la cavalerie Marcus Minucius. C'étoit la seconde année de la guerre.



*Conduite d'Annibal par rapport
à Fabius.*

ANNIBAL , après la bataille de *Polyb. lib. 3.*
 Thrasymène , ne jugeant pas encore à *p. 239. 255.*
 propos de s'approcher de Rome , se *Liv. lib. 22.*
 contenta de battre la campagne , & de *n. 930.*
 ravager le pays. Il traversa l'Ombrie
 & le Picenum , & arriva dans le terri-
 toire * d'Adria après dix jours de mar-
 che. Il fit dans cette route un riche bu-
 tin. Ennemi implacable des Romains ,
 il avoit ordonné que l'on fit main basse
 sur tout ce qui s'en rencontreroit en
 âge de porter les armes ; & ne trou-
 vant d'obstacle nulle part , il s'avança
 jusques dans la Pouille , en abandon-
 nant au pillage les pays qui se trou-
 voient sur sa route , & faisant par-tout
 le dégât , pour forcer les peuples à quit-
 ter l'alliance des Romains , & pour ap-
 prendre à toute l'Italie que Rome dé-
 couragée lui cédoit la victoire.

Fabius , suivi de Minucius , & de qua-
 tre légions , étoit parti de Rome pour
 aller chercher l'ennemi , mais dans la
 ferme résolution de ne lui donner au-
 cune prise sur lui , de ne pas faire un
 seul mouvement sans avoir bien recon-
 nu les lieux , & de ne point hasarder de

*Petite ville
qui a donné
son nom à la
mer Adriatique.*

bataille , qu'il ne fût assuré du succès.

Dès que les deux armées furent en présence , Annibal , pour jeter l'épouvante dans les troupes Romaines , ne manqua pas de leur présenter bataille en s'avancant jusqu'auprès des retranchemens de leur camp. Mais quand il vit que tout y étoit calme , il se retira , blâmant en apparence la lâcheté de ses ennemis , à qui il reprochoit d'avoir enfin perdu cette valeur martiale si naturelle à leurs peres , mais outré au fond de voir qu'il avoit affaire à un Général si différent de Sempronius & de Flaminius , & que les Romains , instruits par leur défaite , avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal.

De ce moment il comprit qu'il n'auroit point à craindre d'attaques vives & hardies de la part du Dictateur , mais une conduite prudente & mesurée , qui pourroit le jeter dans de grands embarras. Restoit à savoir si le nouveau Général auroit assez de fermeté pour suivre constamment le plan qu'il paroïssoit s'être tracé. Il essaya donc de l'ébranler par les divers mouvemens qu'il faisoit , par le ravage des terres , par le pillage des villes , par l'incendie

des bourgs & des villages. Tantôt il décampoit avec précipitation ; tantôt il s'arrétoit tout d'un coup dans quelque vallon détourné , pour voir s'il ne pourroit point le surprendre en rase campagne. Mais Fabius conduisoit ses troupes par des hauteurs , sans perdre de vûe Annibal ; ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains , mais ne s'en éloignant pas non plus tellement qu'il pût lui échapper. Il tenoit exactement ses soldats dans son camp , ne les laissant jamais sortir que pour les fourages , où il ne les envoioit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de légères escarmouches , & avec tant de précaution , que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien il rendoit insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée , & il le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur.

Annibal , après avoir fait un butin immense dans la Campanie où il étoit demeuré assez longtems , décampa pour ne point consumer les provisions qu'il avoit amassées , & dont il se réservoit l'usage pour la saison où la terre n'en

fournit plus. D'ailleurs il ne pouvoit plus demeurer dans un pays de vignobles & de vergers, plus agréable pour le spectacle, qu'utile pour la subsistance d'une armée ; où il se feroit vû réduit à passer ses quartiers d'hiver entre des marais, des rochers, & des sables, pendant que les Romains auroient tiré abondamment leurs convois de Capoue, & des plus riches contrées d'Italie. Il prit donc le parti d'aller s'établir ailleurs.

Fabius jugea bien qu'Annibal seroit obligé de prendre pour son retour le même chemin par lequel il étoit venu, & qu'il seroit facile de l'inquiéter dans sa marche. Il commence par s'assurer de Casilin, petite ville située sur le Vulture, qui séparoit les terres de Falerne de celles de Capoue, en y jettant un corps de troupes assez considérable : il détache quatre mille hommes pour s'emparer du seul défilé par lequel Annibal pouvoit sortir : puis, selon sa coutume ordinaire, il va se poster avec le reste de l'armée sur les hauteurs qui bordoiient le chemin.

Les Carthaginois arrivent, & campent dans la plaine au pié des montagnes. Pour ce coup le rusé Carthagi-

nois tomba dans le même piège qu'il avoit tendu à Flaminius au défilé de Thrasymène, & il sembloit ne pouvoir jamais se tirer de ce mauvais pas, n'y aiant qu'une seule issue dont les Romains étoient les maîtres. Fabius, comptant que sa proie ne pouvoit point lui échaper, ne délibéroit plus que sur la manière de s'en faifir. Il se flatoit, avec assez d'apparence, de terminer la guerre par cette seule action. Cependant il jugea à propos de remettre l'attaque au lendemain.

Annibal reconnut qu'on employoit contre lui ses propres artifices. C'est dans de pareilles conjonctures qu'un Commandant a besoin d'une présence d'esprit & d'une fermeté d'ame non communes, pour envisager le péril dans toute son étendue sans s'effraier, & pour imaginer de sûres & de promptes ressources sans délibérer. Le Général Carthaginois sur le champ fait assembler une grande quantité de bœufs jusqu'au nombre de deux mille, & commande qu'on attache à leurs cornes de petits faisceaux de sarment. Vers le milieu de la nuit y aiant fait mettre le feu, il fait pousser ces ani-

a Nec Annibalem fefellit suis se artibus peti. *Liv.*

maux à grands coups vers le sommet des montagnes sur lesquelles étoient campés les Romains. Lorsque la flamme eut pénétré jusqu'au vif, ces animaux que la douleur rendoit furieux, se dispersèrent de tous côtés communiquant le feu aux buissons & aux arbrisseaux qu'ils rencontroient. Cet escadron d'une nouvelle espèce étoit soutenu par un bon nombre de soldats armés à la légère, qui avoient ordre de s'emparer du sommet de la montagne, & de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontraient. Tout réussit comme Annibal l'avoit prévu. Les Romains qui gardoient le défilé, voiant que les feux gagnoient les collines qui les commandoient, & croiant que c'étoit Annibal qui marchoit de ce côté-là à la faveur des flambeaux pour se sauver, quittent leur poste, & accourent vers les hauteurs pour lui en disputer le passage. Le gros de l'armée qui ne savoit que penser de tout ce tumulte, & Fabius lui-même n'osant faire aucun mouvement dans les ténèbres de la nuit de peur de surprise, attendent le retour du jour. Annibal saisit ce moment, fait traverser à ses troupes & au butin le défilé qui étoit sans

garde , & sauve son armée d'un piège où un peu plus de vivacité de la part de Fabius auroit pu la faire périr , ou du moins l'affoiblir considérablement. Il est beau de savoir tirer avantage de ses fautes mêmes , & de les faire servir à sa propre gloire.

L'armée Carthaginoise reprit le chemin de la Pouille , toujours poursuivie & harcelée par celle des Romains. Le Dictateur , obligé de faire un voiage à Rome pour quelque cérémonie de religion , conjura avant que de partir le Général de la cavalerie de ne faire aucune entreprise pendant son absence. Minucius ne fit aucun cas , ni de ses avis ni de ses prières , & à la première occasion qui se présenta , pendant qu'une partie des troupes d'Annibal étoit allée au fourage , il attaqua le reste , & remporta quelque avantage. Il en écrivit aussitôt à Rome comme d'une victoire considérable. Cette nouvelle , jointe à ce qui étoit arrivé tout récemment au passage des défilés , excita des plaintes & des murmures contre la lente & timide circonspection de Fabius. Enfin la chose en vint à ce point que le peuple lui égala en pouvoir son Général de cavalerie , ce qui

étoit fans exemple. Il apprit cette nouvelle en chemin : car il étoit parti de Rome , pour ne point être témoin oculaire de ce qui se tramoit contre lui. Sa constance n'en fut point ébranlée.^a Il favoit bien qu'en partageant l'autorité dans le commandement , on n'avoit pas partagé l'habileté dans le métier de la guerre. Cela parut bientôt.

Minucius , tout fier de l'avantage qu'il venoit de remporter sur son Collègue , proposa qu'ils commandassent chacun leur jour , ou même un plus long espace de tems. Fabius rejetta ce parti , qui auroit exposé toute l'armée au danger pendant le tems qu'elle auroit été commandée par Minucius. Il aima mieux partager les troupes , pour être en état de conserver au moins la partie qui lui seroit échue.

Annibal , parfaitement instruit de tout ce qui se passoit dans le camp Romain , eut une grande joie d'apprendre la division des deux Chefs. Il eut soin de présenter un appas & de tendre un piège à la témérité de Minucius. Celui-ci ne manqua pas d'y donner tête baissée , & engagea la bataille sur une

^a Satis fidens haud quamquam cum imperii jure ar- tem imperandi æquatam. Liv. lib. 22, n. 16.

colline, où l'on avoit caché une embuscade. Ses troupes furent mises en désordre, & alloient être taillées en pièces, lorsque Fabius averti par les premiers cris des blessés; » Courons, » dit-il à ses soldats, au secours de » Minucius. Allons arracher aux enne- » mis la victoire, & à nos citoyens l'a- » veu de leur faute. Il arriva fort à propos; & obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier, en se retirant, disoit » que cette nuée, qui depuis » longtemps paroissoit sur le haut des » montagnes, avoit enfin crevé avec » un grand fracas, & causé un grand » orage. Un service si important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius. Il reconnut son tort, reentra sur le champ dans le devoir & l'obéissance, & montra qu'il est quelquefois plus glorieux de savoir réparer ses fautes, que de n'en point commettre.

Etat des affaires en Espagne.

AU COMMENCEMENT de cette même campagne, Cn. Scipion étant venu fondre tout d'un coup sur la flotte des Carthaginois commandée par Amilcar, la défit, prit vingt-cinq vais-

Polyb. lib. 3.

P. 245-250.

Liv. lib. 22.

n. 19-22.

seaux , & remporta un grand butin. Cette victoire fit comprendre aux Romains qu'ils devoient donner une attention particulière aux affaires d'Espagne , d'où Annibal pouvoit tirer des secours considérables & d'argent & de troupes. Ils y envoièrent une flotte , & en donnèrent le commandement à P. Scipion , qui s'étant joint à son frere après son arrivée en Espagne , rendit de très-grands services à la République. Jusqu'alors les Romains n'avoient osé passer l'Ebre. Ils avoient cru assez faire de gagner l'amitié des peuples d'en deçà , & de la fortifier par des alliances : mais sous Publius , ils traversèrent ce fleuve , & portèrent leurs armes bien au delà.

Ce qui contribua le plus à avancer leurs affaires , fut la trahison d'un Espagnol qui étoit à Sagonte. Annibal y avoit laissé en dépôt les otages des peuples de l'Espagne : c'étoient les enfans des familles les plus distinguées du pays. Abelox , c'étoit le nom de cet Espagnol , persuada à Bostar qui commandoit dans la place , de renvoyer ces jeunes gens dans leur patrie pour attacher par là plus fortement les peuples au parti des Carthaginois. Il fut chargé

lui-même de cette commission. Il les conduisit aux Romains, qui les remirent ensuite entre les mains de leurs parens, & gagnèrent leur amitié par un présent si agréable.

Bataille de Cannes.

AU PRINTEMPS suivant on élut à Rome pour Consuls C. Téreñtius Varron, & L. Emilius Paulus. On fit dans cette campagne, (c'étoit la troisiéme de la seconde guerre Punique) ce qui ne s'étoit jamais pratiqué jusqu'alors, qui fut de composer l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les alliés. Car, comme nous l'avons déjà dit, les Romains ne levoient jamais que quatre légions, dont chacune étoit environ de quatre mille hommes & de * trois cens chevaux. Ce n'étoit que dans les conjonctures les plus importantes, qu'ils y mettoient cinq mille des uns, & quatre cens des autres. Pour les troupes des alliés, leur infanterie étoit égale à celle des légions, mais il y avoit trois fois plus de Cavalerie. On donnoit or-

AN. M. 3789.

ROME, 533.

Polyb. lib 3.

p. 255. 268.

Liv. lib. 22.

n. 34. 54.

* Polybe ne met que deux cens chevaux dans chaque légion; mais Juste Lypse croit que c'est une erreur de l'historien, ou une faute du copiste.

dinairement à chaque Consul la moitié des troupes des alliés , & deux légions pour agir séparément ; & il étoit rare que l'on se servît de toutes ces forces en même tems , pour la même expédition. Ici les Romains emploient non seulement quatre mais huit légions , tant l'affaire leur paroît importante. Le Sénat voulut même que les deux Consuls de l'année précédente , Servilius & Atilius , servissent dans l'armée en qualité de Proconsuls ; mais le dernier ne le put faire à cause de son grand âge.

Varron , en partant de Rome , avoit déclaré hautement que dès le premier jour qu'il rencontreroit l'ennemi , il donneroit le combat , & termineroit la guerre , ajoutant qu'elle ne finiroit point , tant qu'on mettroit des Fabius à la tête des armées. Un avantage assez considérable qu'il remporta sur les Carthaginois , dont près de dix - sept cens demeurèrent sur la place , augmenta encore sa fierté & sa hardiesse. Annibal regarda cette perte comme un véritable gain pour lui , persuadé qu'elle serviroit d'appas pour amorcer la témérité du Consul , & pour l'engager dans une action. Il en avoit un besoin extrême. On fut depuis qu'il étoit réduit

à une telle disette de vivres, qu'il ne lui étoit pas possible de subsister encore dix jours. Les Espagnols songeoient déjà à l'abandonner. C'en étoit fait de lui & de son armée, si sa bonne fortune ne lui eût envoyé Varron.

Les armées, après plusieurs mouvemens, se trouvèrent en présence près de Cannes petite ville située dans l'Apulie sur le fleuve Aufide. Comme Annibal étoit campé dans une plaine fort unie & toute découverte, & que sa cavalerie étoit de beaucoup supérieure à celle des Romains, Emilius ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit. Il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Son Collègue, Général sans expérience, fut d'un avis contraire. Et c'est le grand inconvénient d'un commandement partagé par deux Généraux, entre lesquels la jalousie, ou l'antipathie d'humeur, ou la diversité des vûes ne manquent guères de mettre la division.

Les troupes de part & d'autre s'étoient contentées pendant quelque tems de faire de légères escarmouches. Enfin, un jour que Varron commandoit, car le commandement rouloit de jour

à autre entre les deux Consuls , tout se prépara au combat des deux côtés. Emilius n'avoit point été consulté : mais , quoiqu'il désaprouvât extrêmement la conduite de son Collègue , comme il ne pouvoit l'empêcher , il le seconda du mieux qu'il lui fut possible.

Annibal , après avoir fait convenir ses troupes , que quand on leur auroit donné le choix d'un terrain propre pour combattre , supérieures comme elles étoient en cavalerie , elles n'en pouvoient pas choisir de plus favorable : » Rendez donc graces aux dieux , » leur dit-il , d'avoir amené ici les ennemis , pour vous en faire triompher ; » & sachez-moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la nécessité de combattre. Après trois grandes victoires consécutives , que faut-il pour vous inspirer de la confiance que le souvenir de vos propres exploits ? Les combats précédens vous ont rendu maîtres du plat pays : par celui-ci vous le deviendrez de toutes les villes , & (j'ose le dire) de toutes les richesses & de la puissance des Romains. Il n'est plus question de parler , il faut agir. J'espère de la protection des dieux que vous verrez

» dans peu l'effet de mes promesses. «

Les deux armées étoient bien inégales en nombre. Il y avoit dans celle des Romains , en comptant les alliés , quatre-vingts mille hommes de pié , & un peu plus de six mille chevaux : & dans celle des Carthaginois quarante mille hommes de pié , tous fort agueris , & dix mille chevaux. Emilius commandoit à la droite des Romains , Varron à la gauche ; Servilius , l'un des deux Consuls de l'année précédente , étoit au centre. Annibal , qui savoit profiter de tout , s'étoit posté de manière que le vent Vulture , qui se leve dans un certain tems réglé , devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat , & les couvrir de poussière ; & aiant appuyé sa gauche sur la rivière d'Aufide , & distribué sa cavalerie sur les ailes , il forma son corps de bataille en plaçant l'infanterie Espagnole & Gauloise au centre , & l'infanterie Africaine pesamment armée moitié à leur droite , & moitié à leur gauche , sur une même ligne avec la cavalerie. Après cette disposition , il se mit à la tête de ce corps d'infanterie Espagnole & Gauloise ; & l'aiant tiré de la ligne , il marcha en

avant pour commencer le combat , en arrondissant son front à mesure qu'il approchoit de l'ennemi , & en allongeant ses flancs en espèce de demi-cercle , afin de ne point laisser d'intervalle entre son corps & le reste de la ligne composée de l'infanterie pesante qui ne s'étoit point ébranlée.

On en vint bientôt aux mains , & les légions Romaines qui étoient aux deux ailes , voyant leur centre vivement attaqué , s'avancèrent pour prendre l'ennemi en flanc. Le corps d'Annibal , après une vigoureuse résistance , se voyant pressé de toutes parts , céda au nombre , & se retira par l'intervalle qu'il avoit laissé dans le centre de la ligne. Les Romains l'y aiant suivi pêle mêle avec chaleur , les deux ailes de l'infanterie Africaine qui étoit fraîche , bien armée , & en bon ordre , s'étant tout-d'un-coup , par une demi-conversion , tournée vers ce vuide dans lequel les Romains déjà fatigués s'étoient jettés en désordre & en confusion , les chargèrent des deux côtés avec vigueur , sans leur donner le tems de se reconnoître , ni leur laisser de terrain pour se former. Cependant les deux ailes de la cavalerie venoient

dé battre celles des Romains qui leur étoient fort inférieures ; & n'ayant laissé à la poursuite des escadrons rompus & défaits que ce qu'il falloit pour en empêcher le ralliement , elles vinrent fondre par derrière sur l'infanterie Romaine , qui étant en même tems envelopée de toutes parts par la cavalerie & l'infanterie des ennemis , fut toute taillée en pièces , après avoir fait des prodiges de valeur. Emilius , qui avoit été couvert de blessures dans le combat , fut tué ensuite par un gros d'ennemis qui ne le reconnurent point , & avec lui deux Questeurs , vingt & un Tribuns militaires , plusieurs hommes consulaires ou qui avoient été Préteurs , Servilius consul de l'année précédente , Minucius qui avoit été maître de la cavalerie sous Fabius , & quatre-vingts Sénateurs. Il demeura sur la place plus de * soixante & dix mille hommes ; & les ³ Carthaginois acharnés contre l'ennemi ne cessèrent de tuer , jusqu'à ce qu'Annibal dans la

* Tite - Live diminue beaucoup le nombre des morts qu'il ne fait monter qu'à quarante-trois mille environ. Mais Polybe est plus digne de foi.

a Duo maximi exercitus caesi ad hortium satietatem, donec Annibal diceret militi suo : Parce ferro. Flor. lib. 1. cap. 6.

plus grande ardeur du carnage se fut écrié plusieurs fois : *Arrête, soldat : épargne le vaincu.* Dix mille hommes qui avoient été laissés à la garde du camp , se rendirent prisonniers de guerre après la bataille. Le Consul Varon se retira à Venouse accompagné seulement de soixante & dix cavaliers : & quatre mille hommes environ se sauvèrent dans les villes voisines. Du côté d'Annibal la victoire fut complète , & il la dut principalement , aussi bien que les précédentes , à la supériorité de sa cavalerie. Il y perdit quatre mille Gaulois, quinze cens tant Espagnols qu'Africains, & deux cens chevaux.

Maharbal , l'un des Généraux Carthaginois , vouloit que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome , promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il falloit prendre du tems pour délibérer sur cette proposition ; ^a » Je. » voi bien , dit Maharbal , que les » dieux n'ont pas donné au même

^a Tum Maharbal : Non omnia nimirum eidem dii dedere. Vincere scis, Anni- | bal , victoria uti nescis. *Liv. lib. 22. n. 51.*

» homme tous les talens à la fois.
 » Vous savez vaincre , Annibal , mais
 » vous ne savez pas profiter de la vi-
 » ctore.

On prétend que ce délai sauva Rome , & l'Empire. Plusieurs , & Tite-Live entre autres , le reprochent à Annibal comme une faute capitale. Quelques-uns sont plus réservés , & ne peuvent se résoudre à condamner , sans des preuves bien claires , un si grand Capitaine , qui dans tout le reste n'a jamais manqué ni de prudence pour prendre le bon parti , ni de vivacité & de promptitude pour exécuter. Ils sont encore retenus par l'autorité , ou du moins par le silence de Polybe , qui , en parlant des grandes suites qu'eut cette mémorable journée , convient que parmi les Carthaginois on conçut de grandes espérances d'emporter Rome d'emblée : mais pour lui il ne s'explique point sur ce qu'il eût falu faire à l'égard d'une ville fort peuplée , extrêmement aguerrie , bien fortifiée , & défendue par une garnison de deux légions ; & il ne laisse nulle part entrevoir qu'un tel projet fût praticable , ni qu'Annibal eut tort de ne l'avoir point tenté.

En effet , en examinant les choses de plus près , on ne voit pas que les règles communes de la guerre permissent de l'entreprendre. Il est constant que toute l'infanterie d'Annibal avant la bataille , ne montoit qu'à quarante mille hommes ; qu'étant diminuée de six mille hommes qui avoient été tués dans l'action , & d'un plus grand nombre sans doute qui avoit été blessé & mis hors de combat , il ne lui restoit que vingt - six ou vingt - sept mille hommes de pié en état d'agir ; & que ce nombre ne pouvoit suffire pour faire la circonvallation d'une ville aussi étendue que Rome , & coupée par une rivière , ni pour l'attaquer dans les formes , n'ayant ni machines , ni munitions , ni aucune des choses nécessaires pour un siège. Par la même raison Annibal , après le succès de Thra-
 fyméne , tout victorieux qu'il étoit , avoit attaqué inutilement Spolete : & un peu après la bataille de Cannes , il avoit été contraint de lever le siège d'une petite ville sans nom & sans force. On ne peut disconvenir que si , dans l'occasion dont il s'agit , il avoit échoué , comme il devoit s'y attendre , il auroit ruiné sans ressource toutes ses affaires.

Liv. lib. 22.

n. 9.

Liv. lib. 23.

n. 18.

Mais il faudroit être du métier , & peutêtre du tems même de l'action , pour juger sainement de ce fait. C'est un ancien procès , sur lequel il ne sied bien qu'aux connoisseurs de prononcer.

Annibal , aussitôt après la bataille de Cannes , avoit dépêché son frere Ma-^{Li. 23} gon pour porter à Carthage la nou-^{n. 11-14.} velle de sa victoire , & pour demander du secours afin de terminer la guerre. Lorsque Magon fut arrivé , il fit en plein Sénat un discours magnifique sur les exploits de son frere , & sur les grands avantages qu'il avoit remportés contre les Romains. Et pour faire juger de la grandeur de la victoire par quelque chose de sensible en parlant en quelque sorte aux yeux , il fit répandre au milieu du Sénat un boisseau d'anneaux d'or qu'on avoit tirés des doigts des nobles Romains qui avoient été tués à la bataille de Cannes. Il termina sa harangue par demander de l'argent , des vivres , & de nouvelles troupes. Tous les assistans ressentirent une joie extraordinaire ; & Imilcon , partisan d'Annibal , croiant que c'étoit là une belle occasion d'insulter Hannon , chef de la faction contraire , lui demanda s'il étoit encore mécontent

de la guerre qu'on avoit entreprise contre les Romains , & s'il croioit qu'on leur dût livrer Annibal. Hannon, fans s'émouvoir , lui répondit qu'il étoit toujours dans les mêmes sentimens , & que les victoires dont on parloit , supposé qu'elles fussent véritables , ne lui pouvoient donner de joie qu'autant qu'on s'en serviroit pour faire une paix avantageuse : puis il entreprit de prouver que ces grands exploits que l'on faisoit sonner si haut, n'étoient que chimériques & imaginaires. » J'ai taillé en pièces, disoit-il » en reprenant le discours de Magon , » les armées Romaines : envoyez - moi » des soldats. Que demanderiez - vous » autre chose , si vous aviez été vaincu ? Je me suis deux fois rendu maître du camp ennemi , plein apparemment de toutes sortes de provisions : » envoyez - moi des vivres & de l'argent. Tiendriez - vous un autre langage , si vous-même aviez perdu votre camp ? « Ensuite il demanda à Magon si quelqu'un des peuples Latins s'étoit venu rendre à Annibal , si les Romains lui avoient fait quelques propositions de paix. Magon aiant été forcé d'avouer qu'il n'en étoit rien :

» Nous avons donc , reprit Hannon ,
 » la guerre dans l'Italie aussi forte que
 » jamais. « Sa conclusion fut qu'il ne
 falloit leur envoyer ni hommes ni ar-
 gent. Comme la faction d'Annibal étoit
 alors la plus puissante , on n'eut aucun
 égard aux remontrances d'Hannon ,
 qui furent regardées comme l'effet de
 sa jalousie & de sa prévention ; & il
 fut ordonné qu'on feroit incessamment
 des levées d'hommes & d'argent pour
 envoyer à Annibal les secours qu'il de-
 mandoit. Magon partit sur le champ
 pour lever en Espagne vingt - quatre
 mille hommes d'infanterie , & quatre
 mille chevaux. Mais ce secours fut ar-
 rêté dans la suite , & envoyé d'un au-
 tre côté : tant la faction contraire étoit
 appliquée à traverser les desseins d'un
 Général qu'elle ne pouvoit souffrir.
 Pendant qu'à Rome on remercioit un
 Consul qui avoit fui , de n'avoir pas
 désespéré de la République , à Cartha-
 ge on savoit presque mauvais gré à
 Annibal de la victoire qu'il venoit de
 remporter. Hannon ne lui pouvoit
 pardonner les avantages d'une guerre
 entreprise contre son avis. Plus jaloux
 de l'honneur de ses sentimens que du
 bien de l'Etat , plus ennemi du Géné-

*De Saint
 Evremont.*

ral des Carthaginois que des Romains ; il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir , ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus.

Quartier d'hiver passé à Capoue par Annibal.

*Liv. lib. 21.
n. 4. & 18*

LA JOURNÉE de Cannes soumit à Annibal les plus puissans peuples d'Italie , attira dans son parti ceux de la grande Grèce avec la ville de Tarente , & détacha des Romains leurs plus anciens alliés , entre lesquels Capoue tenoit le premier rang. C'étoit une ville que la bonté de son terroir , sa situation avantageuse , & la longue paix dont elle jouissoit , avoient rendu fort riche & fort puissante. Le luxe & les délices , qui sont une suite ordinaire de l'opulence , avoient corrompu l'esprit de tous ses citoiens , déjà portés par leur inclination naturelle au plaisir & à la débauche.

Annibal a choisit cette ville pour y passer son quartier d'hiver. Ce fut là que cette armée qui avoit essuié les

a Ibi partem majorem
hiemis exercitum in testis
habuit, adversus omnia hu-
mana mala sæpe ac diu du-
rantem, bonis inexpertum
atque insuetum. Itaque

quos nulla mali vicerat vis,
perdidere nimia bona ac
voluptates immodicæ : &
eo impensius, quò avidius
ex intolentia in eas se mer-
serant. *Liv. lib. 23. n. 18.*

plus grands travaux , & bravé les périls les plus affreux fans y succomber , fut vaincue par l'abondance & les délices , dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité , qu'elle n'y étoit point accoutumée. Leurs courages s'amollirent si fort pendant ce séjour , que s'ils se soutinrent encore quelque tems , ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires passées que par leurs forces présentes. Quand Annibal tira ses soldats de cette ville , on eût dit que c'étoient d'autres hommes , tout différens de ce qu'ils avoient été jusques-là. Accoutumés à demeurer dans des maisons commodes , à vivre dans l'abondance & dans l'oïseté , ils ne pouvoient plus souffrir la faim , la soif , les longues marches , les veilles , ni les autres travaux de la guerre : outre qu'ils ne savoient plus ce que c'étoit que d'obéir aux Officiers , ni de garder aucune discipline.

Je ne fais ici que copier Tite - Live. Si on l'en croit , le séjour de Capoue est dans la vie d'Annibal une grande tache , & il prétend que ce Général fit en cela une faute incomparablement plus grande , que quand , après le gain de la bataille , il manqua d'aller à Rome.

Car^a ce délai , dit Tite-Live , pouvoit paroître avoir seulement différé sa victoire : au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. En un mot , comme Marcellus fut bien le dire dans la suite , ^b ce que Cannes avoit été aux Romains , Capoue le fut aux Carthaginois & à leur Général. Là se perdit leur vertu guerrière , & leur attachement à la discipline : là disparut & leur gloire passée , & l'espérance presque sûre que leur monroit l'avenir. En effet depuis ce jour les affaires d'Annibal allèrent toujours en décadence , la fortune se rangea du côté de la prudence , & la victoire sembla s'être réconciliée avec les Romains.

Je ne fai si tout ce que dit ici Tite-Live des suites funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés par l'armée Carthaginoise dans cette ville délicieuse est bien juste & bien fondé. Quand on examine avec soin toutes les circonstances de cette histoire , on a de

^a Illa enim cunctatio distulisse modò victoriam videri potuit , hic error vires ademisse ad vincendum. *Liv. lib. 23. n. 18.*
^b Capuam Annibali Can-

nas fuisse. Ibi virtutem bellicam , ibi militarem disciplinam , ibi præteriti temporis famam , ibi spera futuri extinctam. *Liv. lib. 23. n. 45.*

la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal dans la suite au séjour de Capoue. C'en est bien une cause , mais la moins considérable ; & la bravoure avec laquelle ses troupes battirent depuis ce tems-là des Consuls & des Préteurs , prirent des villes à la vûe des Romains , maintinrent leurs conquêtes , & restèrent encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassés : tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagère les pernicioeux effets des délices de Capoue.

La véritable cause de la chute des affaires d'Annibal , c'est le défaut de recrues & de secours de la part de sa patrie. Après l'exposé de Magon , le Sénat de Carthage avoit jugé nécessaire , pour pousser les conquêtes d'Italie , d'y envoyer d'Afrique un renfort considérable de cavalerie Numide , quarante éléphants , mille talens qui font trois millions ; & d'acheter en Espagne vingt mille hommes de pié , & quatre mille chevaux , pour en renforcer leurs armées d'Espagne & d'Italie. Néanmoins Magon n'en put obtenir que douze mille fantassins , avec deux mille cinq cens chevaux : *Liv. lib. 23 n. 13.*

Ibid. n. 31.

& même , quand il fut prêt à partir pour l'Italie avec cette troupe si fort au-dessous de celle qu'on lui avoit promise , il fut contremandé pour passer en Espagne. Annibal , après de si grandes promesses , ne reçut donc ni infanterie , ni cavalerie , ni éléphants , ni argent ; & il fut absolument abandonné à ses ressources personnelles. Son armée se trouvoit réduite à vingt - fix mille hommes de pié , & à neuf mille chevaux. Comment , avec une armée si affoiblie , pouvoir occuper dans un pays étranger tous les postes nécessaires , contenir les nouveaux alliés , maintenir les conquêtes , en faire de nouvelles , & tenir la campagne avec avantage contre deux armées des Romains qui se renouvelloient tous les ans ? Voila la véritable cause de la décadence des affaires d'Annibal , & de la ruine de celles de Carthage. Si nous avions l'endroit où Polybe avoit parlé sur cette matière , nous verrions sans doute qu'il avoit plus insisté sur cette cause , que sur les délices de Capoue.

Affaires d'Espagne & de Sardaigne.

AN. M. 3790.

ROME , 534.

Liv. lib. 23.

LES deux Scipions avoient toujours le commandement des Espagnes , & y

faisoient d'assez grands progrès , lorsqu'Asdrubal , qui seul paroissoit capable de leur résister , reçut ordre de Carthage de passer dans l'Italie au secours de son frere. Avant que de quitter la province , il écrivit au Sénat pour lui faire connoître la nécessité qu'il y avoit d'envoier en sa place un Général qui pût tenir tête aux Romains. On y envoya Imilcon avec une armée , & Asdrubal se mit en chemin avec la sienne pour aller joindre son frere. La première nouvelle de son départ avoit rangé la plus grande partie des Espagnes sous le pouvoir des Scipions. Ces deux Généraux , animés par un si grand succès , se mirent en devoir de lui fermer la sortie de la province. Ils considéroient le danger auquel seroient exposés les Romains , si , aiant déjà bien de la peine à résister au seul Annibal , les deux freres venoient à leur tomber sur les bras avec deux puissantes armées. Ils le poursuivirent donc dans sa marche , & l'obligèrent malgré lui à combattre. Asdrubal fut vaincu ; & loin de pouvoir passer dans l'Italie , il ne se vit pas même en état de demeurer en sûreté dans l'Espagne.

Les Carthaginois ne réussirent pas

mieux dans la Sardaigne. Prétendant profiter de quelques revoltes qu'ils y avoient excitées , ils y perdirent douze mille hommes dans une bataille contre les Romains , qui firent encore un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels furent Asdrubal surnommé Calvus, Hannon , & * Magon , distingués par leur naissance & par leurs emplois militaires.

* C'en étoit
pas le frere
d'Annibal.

*Mauvais succès d'Annibal. Sièges de
Capoue & de Rome.*

AN.M. 3791. DEPUIS le séjour d'Annibal à Ca-
ROME, 535. poue les affaires des Carthaginois en
Liv. lib. 23. Italie ne se soutinrent plus avec le
n. 41-46. lib. même éclat. M. Marcellus , d'abord
25. n. 22. lib. comme Préteur , ensuite comme Con-
26. n. 5-16. sul , eut beaucoup de part à ce chan-
gement. Il harceloit Annibal en toute
occasion , il lui enlevoit des quartiers ,
il lui faisoit lever des sièges, il le bat-
tit même en plusieurs rencontres , en
forte qu'il fut appelé l'épée de Rome,
comme Fabius en avoit été nommé le
bouclier.

AN.M. 3793. Ce qui fut le plus sensible au Géné-
ROME, 335. ral Carthaginois, fut de voir Capoue
assiégée par les Romains. Pour ne point
perdre son crédit parmi ses alliés, en

négligeant de soutenir ceux qui y tenoient le premier rang, il vola au secours de cette ville, en fit approcher ses troupes, attaqua les Romains, leur donna plusieurs combats pour leur faire lever le siège. Enfin, voyant que toutes les tentatives étoient inutiles, pour faire une puissante diversion, il marcha brusquement vers Rome. Il ne désespéroit pas que s'il pouvoit dans la première surprise s'emparer de quelque quartier de la ville, le danger où seroit la capitale n'obligeât les Généraux Romains de lever le siège de Capoue, pour accourir avec toutes leurs troupes au secours de leur patrie; du moins il se flatoit que si, pour continuer le siège, ils partageoient leurs forces, leur affoiblissement pourroit faire naître aux assiégés ou à lui quelque occasion de les battre. Rome fut étonnée, mais non déconcertée. Sur ce que l'un des Sénateurs proposa de rappeler toutes les armées au secours de Rome, Fabius^a remontra qu'il seroit honteux de se laisser effraier & de changer de dessein aux moindres mouvemens d'Annibal. On se contenta de

AN.M. 3794.
ROME, 538.

^a Flagitiosum esse terreri | nibalis comminationes.
ac circumagi ad omnes An- | Liv. lib. 26, n. 2.

faire revenir avec une partie de l'armée l'un des deux Commandans qui étoient au siège : ce fut Q. Fulvius Proconsul. Annibal , après avoir fait quelques ravages , rangea son armée en bataille devant la ville , & les Consuls en firent autant. Chacun se dispoisoit à bien faire son devoir dans un combat dont Rome devoit être le prix , lorsqu'une tempête violente obligea les deux partis de se retirer. Ils ne furent pas plutôt rentrés dans leur camp , que le tems devint calme & serein. La même chose arriva plusieurs fois de suite ; en sorte qu'Annibal , croiant qu'il y avoit dans cet événement quelque chose de surnaturel , ^a dit , au rapport de Tite-Live , que tantôt la fortune , & tantôt la volonté lui manquoit pour se rendre maître de Rome.

Mais ce qui le surprit étrangement & l'effraia le plus, c'est qu'il apprit que pendant qu'il étoit campé à une des portes de Rome , les Romains avoient fait sortir par une autre des recrues pour l'armée d'Espagne , & que le champ dans lequel il s'étoit campé avoit

^a Audita vox Annibalis fertur , potiundæ sibi urbis Romæ , modò mentem

non dari , modò fortunam. Liv. lib. 26. n. 11.

été vendu dans le même tems, fans que cette circonstance eût rien diminué de son prix. Un mépris si marqué le piqua vivement : il fit mettre aussi à l'encan les boutiques d'orfèvres qui étoient autour de la place publique à Rome. Après cette bravade, il se retira, & pilla en passant le riche temple de la déesse Féronie.

Capoue, ainsi abandonnée à elle-même, ne tint pas lontems. Après que ceux de ses Sénateurs qui avoient eu le plus de part à la revolte, & qui par cette raison n'attendoient aucun quartier de la part des Romains, se furent donné à eux-mêmes la mort d'une manière tout-à-fait tragique, la ville se rendit à discrétion. Le succès de ce siège, qui fut décisif par les suites heureuses qu'il eut, & qui rendit pleinement aux Romains la supériorité sur les Carthaginois, montra en même tems combien la puissance Romaine étoit formidable, quand elle entreprenoit de punir des alliés infidèles, & combien peu il falloit compter sur Annibal pour la défense de ceux qu'il avoit reçus sous sa protection.

a Confesso expressa hosti, | hil in Annibale auxilii ad
 quanta vis in Romanis ad | receptos in fidem ruendos
 expetendas pœnas ab infi- | esset. *Livy. lib. 26. n. 16.*
 delibus sociis, & quàm ni-

*Défaite & mort des deux Scipions
en Espagne.*

AN. M. 3793.
ROME, 537.
Liv. lib. 25.
n. 32-39.

LA FACE des affaires étoit bien changée en Espagne. Les Carthaginois y avoient trois armées : l'une étoit commandée par Asdrubal fils de Giskon, l'autre par Asdrubal fils d'Amilcar, la troisième sous la conduite de Magon s'étoit jointe au premier Asdrubal. Les deux Scipions Cneus & Publius crurent devoir diviser leurs troupes, pour attaquer les ennemis séparément : & c'est ce qui fut la cause de leur perte. Ils convinrent que Cneus avec un petit nombre de Romains & trente mille Celtibériens, iroit contre Asdrubal fils d'Amilcar, pendant que Publius avec le reste des troupes, composé de Romains & d'alliés d'Italie, marcheroit contre les deux autres Généraux.

Publius fut accablé le premier. Aux deux Chefs qu'il avoit en tête s'étoit joint Masinissa, fier des victoires qu'il venoit de remporter contre Syphax, & il devoit bientôt être suivi par Indibilis, Prince puissant en Espagne. On en vint aux mains. Les Romains, attaqués en même tems de tous côtés, se

défendirent courageusement , tant qu'ils eurent leur Général à leur tête : mais , lorsqu'il eut été tué , le peu qui avoit échapé au carnage prit la fuite.

Les trois armées victorieuses partirent aussitôt pour aller contre Cneus , & pour terminer la guerre par sa défaite. Il étoit déjà plus qu'à demi vaincu par la désertion de ses alliés , qui avoient tous abandonné son parti ,^a & qui laissèrent aux Chefs Romains cette importante instruction de ne souffrir jamais que dans leur armée le nombre de leurs propres troupes fût inférieur à celui des troupes étrangères. Il eut quelque pressentiment de la mort & de la défaite de son frere , en voyant les ennemis arriver en si grand nombre. Il ne lui survécut pas longtemps , & fut tué dans le combat. Ces deux grands hommes furent également pleurés par leurs citoyens & par leurs alliés , & les Espagnes les regrettèrent à cause de leur justice & de leur modération.

La perte de ces vastes pays paroissoit inévitable pour les Romains , mais

^a Id quidem cavendum semper Romanis ducibus erit , exemplaque hæc verè pro documentis habenda , Ne ipsa externis cre-

dant auxiliis , ut non plus sui roboris suarumque propriè virium in castris habeant. *Liv. n. 33.*

la valeur d'un simple Officier , nommé L. Marcius , Chevalier Romain , les leur conserva. Bientôt après on y envoya le jeune Scipion , qui vengea bien la mort de son pere & de son oncle , & y rétablit entièrement les affaires des Romains.

Défaite & mort d'Asdrubal.

AN.M. 3798. UN ÉCHEC inopiné acheva de rui-
 ROME, 542. ner en Italie toutes les mesures & tou-
 Polyb. l. 11. tes les espérances d'Annibal. Les Con-
 p. 622-625. suls de cette année , l'onzième de la
 Liv. lib 27. seconde guerre Punique , (car je passe
 n. 36-39. 51. beaucoup d'événemens pour abréger)
 étoient C. Claudius Néro , & M. Livius. Celui-ci avoit pour département la Gaule Cisalpine , où il devoit s'opposer à Asdrubal qu'on disoit être près de passer les Alpes : l'autre commandoit dans le pays des Brutiens & dans la Lucanie , c'est-à-dire dans l'extrémité opposée de l'Italie , & là il tenoit tête à Annibal.

Le passage des Alpes ne couta presque point de peine à Asdrubal , parce qu'il trouva le chemin fraié par son frere , & tous les peuples disposés à le recevoir. Quelque tems après il dépêcha des couriers vers Annibal. Ils furent

furent arrêtés. Néron apprit par les lettres dont ils étoient chargés qu'Asdrubal devoit se joindre à son frere dans l'Ombrie. Il jugea que dans une conjoncture aussi importante qu'étoit celle-là , d'où dépendoit le salut de l'Etat , il étoit permis de se mettre au-dessus des * règles ordinaires pour le service & le bien même de la République ; & il crut devoir faire un coup hardi & imprévu , capable de jeter la terreur dans l'esprit des ennemis , en se hâtant d'aller joindre son Collègue pour attaquer brusquement Asdrubal avec leurs forces réunies. Ce dessein , à bien examiner toutes les circonstances , ne doit pas être facilement taxé d'imprudence. C'étoit sauver l'Etat , que d'empêcher la jonction des deux freres. On ne hazardoit pas beaucoup , en supposant même qu'Annibal dût être informé de l'absence du Consul. Sur son armée de quarante-deux mille hommes , il n'en avoit pris que sept mille pour son détachement , qui étoient à la vérité l'élite des troupes , mais qui n'en faisoient qu'une très pe-

* Il étoit défendu à un Général de sortir de la province qui lui étoit assignée , & de passer dans celle d'un autre.

tite partie. Le reste étoit demeuré dans le camp bien fortifié & bien retranché. Etoit-il à craindre qu'Annibal attaquât & forçât un bon camp défendu par trente-cinq mille hommes ?

Néron partit sans avertir ses soldats de son dessein. Lorsqu'il eut fait assez de chemin pour le leur découvrir sans danger , il leur dit qu'il les menoit à une victoire certaine : que dans la guerre tout dépendoit de la renommée : que le bruit seul de leur arrivée déconcerteroit les Carthaginois : qu'au reste ils auroient tout l'honneur de cette action.

Ils marchèrent avec une diligence extraordinaire. La jonction se fit de nuit , & sans multiplier les camps , pour mieux tromper l'ennemi. Les troupes nouvellement arrivées se joignirent à celles de Livius. L'armée du Préteur Porcius étoit campée tout près de celle du Consul. Dès le matin du lendemain on tint conseil. Livius étoit d'avis de donner quelques jours de repos aux troupes. Néron le pria de ne point rendre téméraire par le délai une entreprise que la promptitude seule pouvoit faire réussir , & de profiter de l'erreur de leurs ennemis tant absens

que présens. On donna donc le signal pour la bataille. Asdrubal s'étant avancé aux premiers rangs , reconnut à plusieurs marques qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes , & ne douta point que ce ne fussent celles de l'autre Consul : d'où il conjectura qu'il falloit que son frere eût reçu quelque perte considérable , & il craignit fort d'être venu trop tard à son secours.

Après ces réflexions il fit sonner la retraite. Son armée se mit en marche avec assez de désordre. La nuit survint ; & ses guides l'ayant abandonné , il ne fut quelle route tenir. Il suivoit au hazard le bord du fleuve Métaure , & il se mettoit en devoir de le passer , lorsqu'il fut joint par les trois armées ennemies. Il jugea dans cette extrémité , qu'il lui étoit impossible d'éviter le combat , & il fit tout ce qu'on pouvoit attendre de la présence d'esprit & du courage d'un grand Capitaine. Il prit tout-d'un-coup un poste avantageux , & rangea ses troupes dans un terrain étroit , qui lui donnoit lieu de placer sa gauche , composée des troupes les plus foibles , de manière qu'elle ne pouvoit être ni attaquée de front , ni prise en flanc ; & de

donner à son corps de bataille & à sa droite plus de profondeur que de front. Après cette disposition faite à la hâte, il se mit au centre, & marcha le premier pour attaquer la gauche des ennemis, bien convaincu qu'il s'agissoit de tout, & qu'il falloit ou vaincre, ou mourir. L'action dura longtems, & on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté. Asdrubal sur-tout mit dans cette journée le comble à la gloire qu'il s'étoit déjà acquise par un grand nombre de belles actions. Il mena ses soldats épouvantés & tremblans au combat contre un ennemi qui les surpassoit en nombre & en confiance. Il les anima par ses paroles, il les soutint par son exemple, il employa les prières & les menaces pour ramener les fuyards, jusqu'à ce qu'enfin voyant que la victoire se déclaroit pour les Romains, & ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avoient quitté leur patrie pour le suivre, il se jeta au milieu d'une cohorte Romaine, où il périt en digne fils d'Amilcar, & en digne frere d'Annibal.

Ce combat fut pour les Carthaginois le plus sanglant de toute cette

guerre , & soit par la mort du Chef , soit par le carnage qui fut fait des troupes Carthaginoises , il servit comme de représailles pour la journée de Canes. Il fut tué du côté des Carthaginois * cinquante-cinq mille hommes , & il y en eut six mille de pris. Les Romains perdirent huit mille hommes. Ils étoient si las de tuer , que quelqu'un étant venu avertir Livius qu'il étoit aisé de tailler en pièces un gros d'ennemis qui s'enfuoit : » Il est bon , dit-il , » qu'il en reste quelques-uns pour porter aux Carthaginois la nouvelle de » leur défaite.

* La perte , selon Polybe , fut beaucoup moindre , & n'en monta qu'à dix mille hommes.

Néron se mit en marche dès la nuit même qui suivit le combat. Par tout où il passoit les cris de joie & les applaudissemens prirent la place de l'inquiétude & de la fraieur qu'il y avoit laissées en venant. Il arriva à son camp le sixième jour. La tête d'Asdrubal , jettée dans le camp des Carthaginois , apprit à leur Chef le funeste sort de son frere. Annibal reconnut à ce cruel coup la fortune de Carthage. » C'en » est fait , dit-il , * je ne lui enverrai

* Horace le fait parler ainsi dans la belle Ode où il décrit cette défaite. Carthagini jam non ego nuntios Mittam superbos, Oc-

cidit , occidit Spes omnis & fortuna nostri Nominis, Asdrubale interempto. Horat. lib. 4. Od. 4.

» plus de superbes couriers. En perdant
 » Asdrubal , je perds toute mon espé-
 » rance & tout mon bonheur. « Il se
 retira ensuite dans l'extrémité du pays
 des Brutiens , où il ramassa toutes ses
 troupes qui eurent beaucoup de peine
 à y subsister , parce qu'il ne recevoit
 aucun convoi de Carthage.

*Scipion se rend maître de toute l'Espagne.
 Il est nommé Consul, & passe en
 Afrique. Annibal y est rappelé.*

AN.M. 3799.

ROME, 543.

Polyb. lib.

11. pag. 650.

61. 14 p 677.

687. & l. 15.

p. 689 694.

Liv. lib. 28.

n. 1-4. 16-38

40-46. l. 29.

n. 24 36. l. 30.

n. 20-28.

LE SORT des armes ne fut pas plus
 heureux pour les Carthaginois en Es-
 pagne. La sage vivacité du jeune Sci-
 pion y avoit rétabli entièrement les af-
 faires des Romains , comme la coura-
 geuse lenteur de Fabius l'avoit fait au-
 paravant en Italie. Les trois Chefs des
 Carthaginois , qui y commandoient de
 nombreuses armées , savoir Asdrubal
 fils de Gisgon, Hannon & Magon, aiant
 été défaits en plusieurs rencontres par
 les troupes Romaines , Scipion enfin
 se rendit maître de l'Espagne , & la
 soumit toute entière aux Romains. Ce
 fut pour lors que Masinissa , Prince
 très puissant en Afrique , se rangea de
 leur côté : Syphax au contraire em-
 brassa le parti des Carthaginois.

Scipion étant retourné à Rome, y fut nommé Consul : il avoit pour lors trente ans. On lui donna pour Collègue P. Licinius Crassus. Le département du premier fut la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeoit à propos : il partit le plus promptement qu'il put pour sa province. L'autre devoit commander dans le pays où Annibal s'étoit retiré.

La prise de Carthagène, où Scipion avoit fait paroître toute la prudence, tout le courage, toute l'habileté qu'on peut attendre des plus grands Capitaines, & la conquête de l'Espagne entière, étoient plus que suffisantes pour immortaliser son nom : mais il ne les avoit regardées que comme des degrés & des préparatifs qui devoient le conduire à une plus grande entreprise ; c'étoit la conquête de l'Afrique. Il y passa en effet, & y établit le théâtre de la guerre.

Le ravage des terres, le siège d'Utique une des plus fortes places de l'Afrique, la défaite entière des deux armées de Syphax & d'Asdrubal dont Scipion brula le camp, & ensuite la prise de Syphax même, qui étoit la plus puissante ressource des Carthagi-

nois : tout cela les obligea à songer enfin à la paix. Ils députèrent pour cet effet , trente des principaux Sénateurs , choisis dans cette Compagnie qui étoit si puissante à Carthage , & qu'on nommoit le Conseil des Cent. Dès qu'ils furent admis dans la tente du Général Romain , ils se prosternèrent tous par terre , (c'étoit la coutume du pays) lui parlèrent avec beaucoup de soumission , rejetant la cause de tous leurs malheurs sur Annibal , & promirent de la part du Sénat une aveugle obéissance à tout ce qu'ordonneroit le peuple Romain. Scipion leur répondit , que quoiqu'il fût venu dans l'Afrique pour vaincre & non pour faire la paix , il la leur accorderoit cependant , à condition qu'ils rendroient aux Romains leurs prisonniers & leurs transfuges ; qu'ils feroient sortir leurs armées de l'Italie & des Gaules ; qu'ils n'entreroient plus en Espagne ; qu'ils se retireroient de toutes les îles qui sont entre l'Italie & l'Afrique ; qu'ils livreroient aux vainqueurs tous leurs vaisseaux , excepté vingt ; qu'ils donneroient cinq cens mille boisseaux de froment , & trois cens mille boisseaux d'orge ; & qu'ils

paieroient la somme de cinq mille talens, c'est-à-dire quinze millions. Que si ces conditions les accommodoient, ils pourroient envoyer des Ambassadeurs au Sénat. Ils feignirent d'y donner les mains, mais en effet ils ne cherchoient qu'à gagner du tems jusqu'au retour d'Annibal. On accorda une trêve aux Carthaginois, qui firent partir sur le champ leurs députés pour Rome, & qui envoiérent en même tems vers Annibal pour lui ordonner de revenir en Afrique.

Il étoit pour lors retiré dans les extrémités de l'Italie, comme nous l'a-AN. M. 3802.
ROME, 546.
vons déjà dit. C'est là que lui furent portés les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des soupirs, & sans presque verser des larmes, frémissant de colère de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux & les hommes de son malheur, en prononçant contre lui-même, dit Tite-Live *, mille exé-

* Tit.-Live suppose toujours que ce délai étoit une faute essentielle pour An-
 | ni'al, dont lui-même se
 | repentit dans la suite.

crations de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumans du sang des Romains.

A Rome le Sénat, fort mécontent des mauvaises excuses qu'emploioient les députés de Carthage pour justifier leur République, & de l'offre absurde qu'ils faisoient en son nom de s'en tenir au traité de Lutatius, crut devoir renvoyer la décision du tout à Scipion, qui étant sur les lieux pouvoit mieux juger de ce que demandoit le bien de l'Etat.

Vers ce même tems, le Préteur Octavius passant de Sicile en Afrique avec deux cens vaisseaux de charge, fut attaqué près de Carthage par une furieuse tempête qui dissipa toute sa flotte. Le peuple de la ville ne pouvant se résoudre à laisser échaper de ses mains une si riche proie, demande à grands cris qu'on fasse sortir la flotte Carthaginoise pour s'en emparer. Le Sénat, après une foible résistance, y consent. Asdrubal, étant sorti du port, se saisit de la plupart des vaisseaux Romains, & les amène à Carthage malgré la trêve qui subsistoit encore.

Scipion envoya des députés au Sénat de Carthage pour en faire ses plaintes.

On y eut peu d'égard. L'approche d'Annibal leur avoit rendu le courage, & leur avoit fait concevoir de grandes espérances. Il s'en falut peu même que le peuple ne maltraitât les députés. Ils demandèrent une escorte pour s'en retourner en sûreté. Elle leur fut accordée, & deux vaisseaux de la République les accompagnèrent. Mais les Magistrats, qui ne vouloient point de paix, & qui étoient déterminés à recommencer la guerre, firent dire sous main à Asdrubal, qui étoit avec sa flotte près d'Utique, de faire attaquer la galère Romaine, lorsqu'elle seroit arrivée au fleuve Bagrada tout près du camp des Romains, où l'escorte avoit ordre de les laisser. Il le fit, & détacha contre les ambassadeurs deux galères. Ils se sauvèrent pourtant, non sans peine, ni sans danger.

Ce fut un nouveau sujet de guerre entre les deux peuples, plus animés, ou plutôt plus acharnés que jamais l'un contre l'autre; les Romains par le desir de venger une si noire perfidie, les Carthaginois par la persuasion où ils étoient qu'il n'y avoit plus de paix à attendre pour eux.

Dans ce tems-là même Lélius & Ful-

vius, chargés de pleins pouvoirs que le Sénat & le peuple Romain envoioient à Scipion, arrivent au camp, & avec eux les députés Carthaginois. Carthage aiant, non seulement rompu la trêve, mais violé le droit des gens dans la personne des ambassadeurs Romains, il étoit naturel d'user de représailles contre les députés Carthaginois. Mais Scipion, ^a considérant plus ce que demandoit la générosité Romaine que ce que méritoit la perfidie Carthaginoise, pour ne point s'éloigner des principes de sa nation, ni de son propre caractère, renvoia les députés sans leur faire aucun mal. Une modération si étonnante, dans de telles conjonctures, effraia & fit rougir Carthage même, & donna à Annibal une nouvelle estime pour un Chef, qui n'opposoit à la mauvaise foi de ses ennemis qu'une droiture & une noblesse d'ame, encore plus dignes d'admiration que toutes ses vertus guerrières.

Cependant Annibal, pressé par ses citoiens, avançoit dans le pays. Il arri-

^a Ε'σχεπείη παρ' αὐτῷ συν-
λογιζόμενος, ὅτι ἦτορ τι δύναιτο
παθεῖν Καρχηδονίους, ὥς τι
δύναιτο πρᾶξαι Ρωμαίους.
Polyb. pag. 693.

Dixit Scipio se nihil nec
initutis populi Romani
nec suis moribus indignum
in iis facturum. *Livy. lib. 30.*
n. 25.

va à Zama , qui est à cinq journées de Carthage , & il y fit camper ses troupes. Il envoya de là des espions , pour observer la contenance des Romains. Scipion les aiant surpris , loin de les punir , les fit promener par tout son camp ; & après leur en avoir fait remarquer soigneusement toute la disposition , il les renvoia à Annibal. Celui-ci sentoit bien d'où partoît une si noble assurance. Après tout ce qui lui étoit arrivé , il ne comptoit plus sur le retour de sa fortune. Pendant que tout le monde l'exhortoit à donner la bataille , il étoit le seul qui songeât à la paix. Il espéroit la faire à des conditions plus raisonnables, se trouvant à la tête d'une armée, & le sort des armes pouvant encore paroître incertain. Il envoya donc demander à Scipion une entrevûe. On convint du tems & du lieu.

Entrevûe d'Annibal & de Scipion en Afrique , suivie du combat.

CES DEUX Capitaines , non seulement les plus illustres de leur tems , mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux

AN M. 3803.
ROME , 547.
Polyb. l. 15.
p. 694-703.
Liv. lib. 30.
n. 29-35.

Généraux , s'étant rendus au lieu marqué , demeurèrent quelque tems en silence comme étonnés à la vûe l'un de l'autre , & comme saisis d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole ; & après avoir loué Scipion d'une manière fine & délicate , il lui fit une vive peinture des désordres de la guerre & des maux qu'elle avoit causés tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhorta à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires. Il lui représenta que quelque heureux qu'il eût été jusques - là , il devoit appréhender l'inconstance de la fortune : Que sans en chercher bien loin des exemples , il en étoit lui-même qui lui parloit une preuve éclatante : Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasymène & à Cannes : Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même , en faisant la paix dans un tems où il étoit maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile , la Sardaigne , l'Espagne , & toutes les îles qui sont entre l'Afrique & l'Italie : Qu'il falloit bien se résoudre , puisque les dieux en ordonnoient ainsi , à se

renfermer dans les bornes de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains faire respecter leurs loix jusques dans les régions les plus éloignées.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galères Romaines avant que la trêve fût expirée. Il rejetta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux qu'avoient entraîné les deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punir les Carthaginois d'avoir rompu la trêve.

Annibal ne put se résoudre à accepter ces conditions, & on se sépara dans le dessein de décider du sort de Carthage par une action générale. Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes à combattre vaillamment. Annibal faisoit le dénombrement des victoires qu'il avoit remportées sur

les Romains , des Chefs qu'il avoit tués , des armées qu'il avoit taillées en pièces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes , les succès qu'il avoit eus en Afrique , & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en venant demander la paix : ^a & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs ne furent plus puissans pour porter des troupes à bien combattre. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs , & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille , ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux Capitaines si expérimentés n'oublièrent rien de ce qui pouvoit contribuer à la victoire. Les Carthaginois , après un combat fort opiniâtre , furent enfin obligés de prendre la fuite , en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille , & les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte , & étant entré dans Carthage , il avoua

^a Celfus hæc corpore , cisse jam credens , dicebat ,
vultuque ita læto , ut vi- Liv. lib. 30. n. 32.

qu'il étoit vaincu fans reflource , & que la ville n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges , principalement fur fon habileté à prendre fes avantages , à difpofer fon armée , à donner les ordres dans le combat ; & il affura qu'Annibal s'étoit furpaffé lui-même dans cette journée , quoique le fuccès n'eût pas répondu à fon courage ni à fa prudence.

Pour lui , il fut bien profiter de fa victoire , & de la confternation des ennemis. Il ordonna à un de fes Lieutenans de mener fon armée de terre à Carthage , pendant que lui-même alloit y conduire la flotte.

Il n'en étoit pas éloigné , lorsqu'il rencontra un vaiffeau couvert de banderoles & de branches d'oliviers , qui portoit dix ambaffadeurs , choifis d'entre les plus confidérables de la ville , & chargés d'aller implorer fa clémence. Il les renvoia fans réponfe , avec ordre de le venir trouver à Tunis , où il devoit s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué , & lui demandèrent la paix en des termes très

soumis. Il assembla son Conseil. La plupart étoient assez d'avis qu'il prît & rasât Carthage , & qu'il en traitât les habitans avec la dernière sévérité. Mais la vûe du tems que dureroit le siège d'une ville si bien fortifiée , & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoiât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siège , le firent pancher vers la douceur.

Paix conclue entre les Carthaginois & les Romains. Fin de la seconde guerre Punique.

Polyb. L. 15.

P 704-707.

Liv. lib. 30

n. 36 44.

LES CONDITIONS de paix qu'il leur dicta furent : Que les Carthaginois vivroient libres en conservant leurs loix , aussi - bien que les villes & les terres qu'ils possédoient en Afrique avant cette guerre ; qu'ils rendroient aux Romains tous les transfuges , les esclaves , les prisonniers qu'ils avoient à eux ; qu'ils leur livreroient tous leurs vaisseaux , à l'exception de dix à trois rangs de rames ; qu'ils livreroient aussi tous les éléphans qu'ils avoient alors , & qu'ils n'en dresseroient plus dorénavant pour la guerre ; que toute guerre hors l'Afrique leur seroit absolument interdite , & que dans l'Afrique même

ils ne pourroient la faire sans la permission du peuple Romain ; qu'ils restitueroient à Masinissa tout ce qu'ils avoient pris sur lui , ou sur ses ancêtres ; qu'ils fourniroient des vivres & paieroient la solde aux troupes auxiliaires des Romains , jusqu'à ce que leurs députés fussent de retour de Rome ; qu'ils paieroient aux Romains dix mille talens * Euboïques d'argent en cinquante paiemens d'année en année ; qu'ils donneroient cent otages au choix de Scipion. Pour leur donner le tems d'envoyer à Rome , il convint de leur accorder une trêve , à condition qu'ils rendroient les vaisseaux qu'ils avoient pris à l'occasion de la première , sans quoi , ils ne devoient espérer ni trêve, ni paix.

Quand les députés furent de retour à Carthage , ils exposèrent au Sénat les conditions que Scipion leur avoit dictées. Alors Gisgon , qui les trouvoit insupportables , se leva , & fit un discours pour détourner ses citoyens d'une

* Dix mille talens Attiques feroient trente millions. Dix mille talens Euboïques font un peu plus de vingt-huit millions trente-trois mille livres : parce que , selon Budé, le talent Euboïque ne vaut que cinquante-six mines & quelque chose de plus , au lieu que le talent Attique vaut soixante mines.

paix si honteuse. Annibal , indigné qu'on écoutât tranquillement un tel harangueur , prit Gisgon par le bras , & le jeta en bas de son siège. Une démarche si violente , & bien éloignée du goût d'une ville libre comme étoit Carthage , excita un murmure universel. Annibal en fut troublé , & sur le champ s'excusa. » Sorti de cette ville à » l'âge de neuf ans , leur dit-il , & n'y » étant revenu qu'après trente-six ans » d'absence , j'ai eu tout le tems de » m'instruire dans l'art militaire , & je » me flatte d'y avoir assez bien réussi. » Pour vos loix & vos coutumes , on » ne doit pas être surpris que je les » ignore ; & c'est de vous que je veux » les apprendre. « Il s'étendit ensuite sur la nécessité indispensable où ils étoient de faire la paix. Il ajouta qu'on devoit remercier les dieux de ce que les Romains vouloient bien l'accorder même à ces conditions ; & il leur montra de quelle importance il étoit de se réunir dans le Sénat , & de ne point donner lieu , par le partage des sentimens , à porter devant le peuple une affaire de cette nature. Tout le monde revint à son avis , & la paix fut acceptée. Le Sénat satisfit Scipion sur les

vaisseaux qu'il avoit redemandés, & après avoir obtenu de lui une trêve de trois mois, il fit partir des ambassadeurs pour Rome.

Quand ils y furent arrivés, le Sénat leur donna audience. Ils étoient tous recommandables par leur âge & leur dignité. Asdrubal surnommé Hoëdus, toujours ennemi d'Annibal & de sa faction, parla le premier; & après avoir excusé autant qu'il put le peuple de Carthage, en rejetant la rupture du traité sur l'ambition de quelques particuliers, il ajouta que si les Carthaginois eussent voulu suivre ses conseils & ceux d'Hannon, ils auroient donné aux Romains la paix; qu'ils étoient obligés de leur demander. »^a Mais, » ajouta-t-il, il est bien rare que la » prospérité & la modération se ren- » contrent ensemble, & qu'il soit don- » né aux hommes d'être en même » tems heureux & sages. Le peuple » Romain est invincible, parce qu'il ne

^a Rarò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invidum esse, quòd in secundis rebus sapere & consulere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter facerent. Ex insolentia, quibus nova bona fortuna sit, impotentes lætitiæ insanire: populo Romano usitata ac propè obsoleta ex victoria gaudia esse; ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxisse. *Liv. lib. 30. n. 42.*

» se laisse point aveugler par la bonne
» fortune. Et il faudroit s'étonner , s'il
» agissoit autrement. Car la prospérité
» ne transporte de joie & n'éblouit
» que ceux pour qui elle est nouvelle;
» au lieu que les Romains sont si ac-
» coutumés à vaincre , qu'ils ne sont
» presque plus sensibles au plaisir que
» cause la victoire ; & qu'on peut dire à
» leur honneur qu'ils ont en un sens plus
» augmenté leur empire en traitant les
» vaincus avec bonté , qu'en rempor-
» tant des victoires. « Les autres dé-
putés parlèrent d'un ton plus plain-
tif , en représentant le triste état où
Carthage alloit être réduite , après s'être
vue au comble de la grandeur &
de la puissance.

Le Sénat & le peuple , qui étoient
également portés à la paix , donnèrent
un plein pouvoir à Scipion pour en
traiter , le laissèrent maître des condi-
tions , & lui permirent de ramener son
armée après la conclusion du traité.

Les ambassadeurs demandèrent la
permission d'entrer dans la ville , &
de racheter quelques-uns de leurs pri-
sonniers. Il s'en trouva environ deux
cens qu'ils souhaitoient recouvrer. Le
Sénat les envoya à Scipion pour les

rendre fans rançon, en cas que la paix se conclût.

Les Carthaginois , après le retour de leurs ambassadeurs , firent la paix avec Scipion aux conditions qu'il leur avoit imposées. Ils lui remirent plus de cinq cens vaisseaux , qu'il fit bruler à la vûe de Carthage : spectacle bien triste pour les habitans de cette malheureuse ville ! Il fit trancher la tête aux alliés du nom Latin , & pendre les citoiens Romains qui lui furent rendus comme transfuges.

Quand on procéda au premier paiement de la taxe imposée par le traité , comme les fonds de l'Etat étoient épuisés par les dépenses d'une si longue guerre , la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le Sénat , & plusieurs ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hoëdus , lui faisant de vifs reproches de ce qu'il insultoit ainsi à l'affliction publique , dont il étoit la cause : » Si l'on pou-
» voit , dit-il , pénétrer dans le fond
» de mon cœur , & en démêler les
» dispositions , comme on voit ce qui
» se passe sur mon visage , on recon-
» noitroit bientôt que ce ris qu'on me

» reproche n'est pas un ris de joie ;
» mais l'effet du trouble & du tranf-
» port que me causent les maux pu-
» blics. Et ce ris , après tout , est-il plus
» hors de saison , que ces larmes que
» je vous vois répandre ? C'étoit lors-
» qu'on nous a ôté nos armes , qu'on
» a brûlé nos vaisseaux , qu'on nous
» a interdit toute guerre contre les
» étrangers ; c'étoit alors qu'il faloit
» pleurer : car voila le coup & la plaie
» mortelle qui nous a abbatus. Mais
» nous ne sentons les maux publics
» qu'autant qu'ils nous intéressent per-
» sonnellement ; & ce qu'ils ont pour
» nous de plus affligeant & de plus
» douloureux , est la perte de notre
» argent. C'est pourquoi , lorsqu'on
» enlevoit à Carthage vaincue ses dé-
» pouilles , lorsqu'on la laissoit sans
» armes & sans défense au milieu de
» tant de peuples d'Afrique puissans &
» armés , personne de vous n'a poussé
» un soupir. Et maintenant , parce qu'il
» faut contribuer par tête à la taxe pu-
» blique , vous vous déssolez comme si
» tout étoit perdu. Ah ! que j'ai lieu de
» craindre que ce qui vous arrache au-
» jourd'hui tant de larmes , ne vous pa-
» roisse bientôt le moindre de vos mal-
» heurs !

Scipion ,

Scipion , après que tout fut terminé , s'embarqua pour repasser en Italie. Il arriva à Rome à travers une multitude infinie de peuples que la curiosité attiroit sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vû , & on lui donna le surnom d'*Africain* , honneur inoui jusques-là , personne avant lui n'ayant pris le nom d'une nation vaincue. Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique , après avoir duré dix-sept ans.

AN. M. 3804.
CARTH. 645.
ROME , 548.
AV. J. C. 200.

Courte réflexion sur le gouvernement de Carthage au tems de la seconde guerre Punique.

JE FINIRAI ce qui regarde la seconde guerre Punique par une réflexion de Polybe , qui peut beaucoup servir à faire connoître la différence des deux Républiques dont nous parlons. Au commencement de la seconde guerre Punique , & du tems d'Annibal , on peut dire en quelque sorte que Carthage étoit sur le retour. Sa jeunesse , sa fleur , sa vigueur étoient déjà flétries. Elle avoit commencé à décheoir de sa première élévation , & elle penchoit vers sa ruine : au lieu que Rome alors étoit pour ainsi dire , dans la

Lib. 6. pag.
493. 494.

force & la vigueur de l'âge , & s'avancoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une , & de l'accroissement de l'autre , est tirée de la différente manière dont étoient gouvernées ces deux Républiques dans le tems dont nous parlons. Chez les Carthaginois le peuple s'étoit emparé de la principale autorité dans les affaires publiques : on n'écoutoit plus les avis des vieillards & des magistrats : tout se conduisoit par cabales & par intrigues. Sans parler de ce que la faction contraire à Annibal fit contre lui pendant tout le tems de son commandement , le seul fait des vaisseaux Romains pillés pendant un tems de trêve , perfidie à laquelle le peuple força le Sénat de prendre part & de prêter son nom , est une preuve bien claire de ce que dit ici Polybe. Au contraire à Rome c'étoit le tems où le Sénat , c'est-à-dire cette Compagnie composée d'hommes si sages , avoit plus de crédit que jamais , & où les anciens étoient écoutés & respectés comme des oracles. On fait combien le peuple Romain étoit jaloux de son autorité , sur-tout dans ce qui regarde l'élection

des Magistrats. Une Centurie, composée des jeunes, à qui il étoit échu *Liv. lib. 14. n. 8. & 9.*

par le sort de donner la première son suffrage, qui entraînoit ordinairement celui de toutes les autres, avoit nommé deux Consuls. Sur la simple remontrance de Fabius, ^a qui représenta au peuple que dans un tems de tempête & d'orage, comme étoit celui où l'on se trouvoit pour lors, on ne pouvoit choisir de trop habiles pilotes pour conduire le vaisseau de la République, la Centurie retourna aux suffrages, & on nomma d'autres Consuls. De cette différence de gouvernement Polybe conclut qu'il étoit nécessaire qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un Etat gouverné par les avis téméraires de la multitude. Rome en effet, guidée par les sages conseils du Sénat, eut enfin le dessus dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats, & elle établit sa puissance & sa

^a Quilibet nautarum re-
torumque tranquillo mari
gubernare potest: ubi sæva
orta tempestas est, ac tur-
bato mari rapitur vento na-
vis, tum viro & gubernatore
opus est. Non tranquil-

lo navigamus, sed jam ali-
quot procellis, submersi pe-
nè sumus. Itaque quis ad
gubernacula sedeat, sum-
mâ curâ providendum ac
præcavendum nobis est.

grandeur sur les ruines de sa rivale.

INTERVALLE

entre la seconde & la troisième guerre Punique.

CET INTERVALLE, quoiqu'affez considérable pour la durée, puisqu'il est de plus de cinquante ans, l'est fort peu par raport aux événemens qui regardent Carthage. On peut les réduire à deux chefs : dont l'un concerne la personne d'Annibal, l'autre regarde quelques différens particuliers entre les Carthaginois & Masinissa roi des Numides. Nous les traiterons séparément, mais sans leur donner beaucoup d'étendue.

§. I. SUITE DE L'HISTOIRE *d'Annibal.*

LORSQUE la seconde guerre Punique fut terminée par le traité de paix conclu avec Scipion, Annibal avoit quarante-cinq ans comme il le dit lui-même en plein Sénat. Ce qu'il nous reste à dire de ce grand homme comprend un espace de vingt-cinq ans.

Annibal entreprend & vient à bout de réformer à Carthage la Justice & les Finances.

DEPUIS la conclusion de la paix

Annibal fut fort considéré à Carthage , du moins dans les commencemens ; il y exerça les premiers emplois de la République avec honneur & avec éclat. Il fut chargé du commandement des troupes dans quelques guerres que les Carthaginois eurent à soutenir en Afrique. Mais les Romains , à qui le nom seul d'Annibal faisoit ombrage , ne pouvant voir tranquillement qu'on lui laissât encore les armes à la main , en firent des plaintes , & il fut rappelé à Carthage.

*Corn. Nep.
in Annib. c. 7.*

A son retour on le nomma Préteur. Il paroît que cette charge étoit très considérable , & donnoit beaucoup d'autorité. Carthage va donc être pour lui un nouveau théâtre , où il fera paroître des vertus & des qualités d'un genre tout différent de celles qui nous l'ont fait admirer jusqu'ici , & qui acheveront de nous donner de ce grand homme une juste & parfaite idée.

Tout occupé du désir de rétablir les affaires de sa patrie désolée , il comprit que les deux plus puissans moïens pour faire fleurir un État , sont une grande exactitude à rendre la justice à tous les sujets , & une grande fidélité dans le maniement des finances. L'une,

en maintenant l'égalité entre les citoyens , & en les faisant jouir d'une liberté tranquille sous la protection des loix qui mettent en sûreté leurs biens , leur honneur , & leur vie , lie plus étroitement les particuliers entre eux , & les attache plus fortement à l'Etat , à qui ils doivent la conservation de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux. L'autre , en ménageant avec fidélité les fonds publics , fournit ponctuellement à toutes les dépenses de l'Etat , tient en réserve des ressources toujours prêtes pour ses besoins imprévus , & épargne au peuple l'imposition des nouvelles charges , que la dissipation rend nécessaires , & qui contribuent le plus à indisposer les esprits contre le gouvernement.

Annibal vit avec douleur le désordre qui régnoit également dans l'administration de la justice , & dans le maniement des finances. Quand on l'eut nommé Préteur , comme son amour pour l'ordre lui faisoit regarder avec peine tout ce qui s'en écartoit , & le portoit à tout tenter pour le rétablir , il eut le courage d'entreprendre la réforme de ce double abus qui en entraînoit une infinité d'autres ,

sans craindre l'animosité de l'ancienne faction qui lui étoit opposée, ni les nouvelles inimitiés que son zèle pour la République ne manqueroit pas de lui attirer.

L'ordre des Juges exerçoit impunément les concussions les plus criantes. *Liv. lib 33. n. 46.*

C'étoient autant de petits tyrans qui dispofoient à leur gré des biens & de la vie des citoiens, sans qu'il fût possible de se mettre à l'abri de leurs violences, parce que leurs charges étoient à vie, & qu'ils se foutenoient mutuellement. Annibal en qualité de Préteur, manda chez lui un Officier de cette compagnie, qui abusoit apparemment de son pouvoir : Tite-Live dit qu'il étoit Questeur. Cet officier, qui étoit de la faction opposée à Annibal, & qui avoit déjà tout l'orgueil & toute la fierté des Juges dans l'ordre desquels il devoit passer en sortant de la Questure, refusa insolemment d'obéir. Annibal n'étoit pas d'un caractère à souffrir tranquillement une telle injure. Il le fit saisir par un Lieuteur, & le traduisit devant le peuple. Là, non content de s'en prendre à cet officier particulier, il accusa l'ordre entier des Juges, dont l'orgueil insuppor-

table & tyrannique n'étoit arrêté ni par la crainte des loix , ni par le respect des Magistrats. Et comme il s'aperçut qu'on l'écoutoit favorablement, & que les plus foibles d'entre le peuple témoignoient ne pouvoir plus souffrir l'insolente fierté de ces Juges , qui sembloit en vouloir à leur liberté ; il proposa & fit passer une loi , qui ordonnoit qu'on choisiroit tous les ans de nouveaux Juges , sans qu'aucun pût être continué au delà de ce terme. Autant que par cette loi il gagna l'amitié du peuple , autant s'attira-t-il la haine du plus grand nombre des puissans & des nobles.

Ibid. n. 46.
6 47.

Il entreprit une autre réforme qui ne lui fit pas moins d'ennemis ni moins d'honneur. Les deniers publics , ou étoient dissipés par la négligence de ceux qui les manioient, ou devenoient la proie & le butin des principaux de la ville & des Magistrats , en sorte que ne se trouvant plus d'argent pour fournir chaque année au paiement du tribut que l'on devoit aux Romains , on étoit prêt d'imposer une taxe sur les particuliers. Annibal, entrant dans un fort grand détail, se fit rendre un compte exact des revenus de la Répu-

blique , de l'usage qu'on en faisoit , des charges & des dépenses ordinaires de l'Etat ; & aiant reconnu par cet examen qu'une grande partie des fonds publics étoit détournée par la mauvaise foi des gens d'affaires , il déclara & promit en pleine assemblée du peuple , que sans imposer de nouvelles taxes aux particuliers , la République seroit désormais en état de paier le tribut aux Romains ; & il accomplit sa promesse. ^a Les Fermiers Généraux , dont il avoit dévoilé au peuple les vols & les rapines , accoutumés jusques-là à s'engraïsser des deniers publics , jettèrent alors les hauts cris , comme si c'eût été leur ravir leur bien , & non arracher de leurs mains avares celui qu'ils avoient volé à l'Etat.

Retraite & mort d'Annibal.

CETTE double réforme fit beaucoup crier contre Annibal. Ses ennemis ne cesssoient d'écrire à Rome aux premiers de la ville & à leurs amis , qu'il avoit de secretes intelligences avec Antiochus roi de Syrie ; qu'il recevoit sou-

^a Tum verò isti , quos paverat per aliquot annos publicus peculatus , velut bonis creptis , non furto

eorum manibus extorto , infensi & irati Romanos in Annibalem instigabant. Liv.

vent des couriers , & que ce Prince lui avoit envoyé sous main des députés pour prendre avec lui de justes mesures sur la guerre qu'il méditoit. Que comme il y a des animaux si féroces, qu'ils ne s'apprivoient jamais , ainsi cet homme , d'un esprit inquiet & implacable , ne pouvoit souffrir le repos, & que tôt ou tard il éclateroit. Ces discours étoient écoutés à Rome , & ce qui s'étoit passé dans la guerre précédente , dont il avoit été presque seul l'auteur & le promoteur , y donnoit une grande vraisemblance. Scipion s'opposa toujours fortement aux violentes résolutions qu'on vouloit prendre sur ce sujet , en représentant qu'il n'étoit point de la dignité du peuple Romain de prêter son nom à la haine & aux accusations des ennemis d'Annibal , d'appuyer de son autorité leurs injustes passions , & de s'acharner à le poursuivre jusques dans le sein de sa patrie , comme si c'eût été trop peu pour les Romains de l'avoir vaincu dans la guerre les armes à la main.

Malgré de si sages remontrances , le Sénat nomma trois Commissaires , & les chargea de porter leurs plaintes à Carthage , & de demander qu'on leur

livrât Annibal. Quand ils y furent arrivés , quoiqu'ils couvriſſent leur voyage d'un autre prétexte , Annibal ſentit bien que c'étoit à lui ſeul qu'on en vouloit. Il ſe ſauva vers le ſoir ſur un vaiſſeau qu'il avoit fait préparer ſecretement , déplorant le ſort de ſa patrie encore plus que le ſien : *Sæpiùs patriæ quàm* * *ſuorum eventus miſeratus.*

* Il paroît qu'il faut lire *ſeuſ*.

C'étoit la huitième année depuis la concluſion de la paix. La première ville où il aborda , fut Tyr. Il y fut reçu comme dans une ſeconde patrie , & on lui rendit tous les honneurs dûs à un homme de ſa réputation. Après ſ'y être arrêté quelques jours , il partit pour Antioche , d'où le Roi venoit de ſortir : il alla le trouver à Ephéſe. L'arrivée d'un Capitaine de ce mérite lui fit grand plaifir , & ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains : car juſques-là il avoit toujours paru incertain & flotant ſur le parti qu'il devoit prendre. C'eſt dans cette ville qu'un Philoſophe , qui paſſoit pour le plus beau diſcoureur de l'Asie , eut l'imprudence de parler fort lontems en préſence d'Annibal ſur les devoirs d'un Général d'armée , & ſur les règles de l'art militaire. Tout l'au-

AN. M. 1809.
ROME , 1113.

Cic. lib. 2.
de Orat. n.
75 & 76.

ditore fut charmé de son éloquence. Comme on demanda au Carthaginois ce qu'il en pensoit : » J'ai bien vû des » vieillards , dit-il , qui manquoient de » sens & de jugement , mais je n'en ai » point vû de moins sensé & de moins » judicieux que celui-ci.

Les Carthaginois , qui craignoient avec raison de s'attirer les armes Romaines , ne manquèrent pas de faire savoir à Romé qu'Annibal s'étoit retiré près d'Antiochus. Ce fut un grand sujet d'inquiétude pour les Romains , & ce pouvoit être une grande ressource pour le Roi , s'il en eût su profiter.

*Liv. lib. 3.
n. 60.*

Le premier conseil qu'Annibal lui donna pour lors , & qu'il ne cessa de lui donner dans la suite , fut de porter la guerre dans l'Italie , qui ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il demandoit cent vaisseaux avec onze ou douze mille hommes de débarquement , & s'offroit de commander la flotte , de passer en Afrique pour engager les Carthaginois à entrer dans cette guerre , & d'aller ensuite faire une descente en Italie , pendant que le Roi demeureroit en Grèce avec son armée , se tenant toujours prêt à passer en Italie lorsqu'il en seroit tems. C'étoit l'u-

nique parti qu'il y eût à prendre , & le Roi d'abord goûta fort cet avis.

Annibal crut devoir prévenir & préparer les amis qu'il avoit à Carthage , pour les mieux faire entrer dans ses desseins. Outre que des lettres sont peu sûres , elles ne peuvent s'expliquer suffisamment , ni entrer dans un assez grand détail. Il envoie donc un homme de confiance , & lui donne ses instructions. A peine est-il arrivé à Carthage , qu'on se doute du sujet qui l'y amène. On l'épie , on le fait suivre , enfin on donne des ordres pour l'arrêter : mais il les prévient , & se sauve de nuit , après avoir fait afficher en plusieurs endroits des placards , où il déclaroit nettement le sujet de son voyage. Le Sénat sur le champ donna avis aux Romains de ce qui s'étoit passé.

Villius, l'un des députés qui avoient été envoyés en Asie , pour s'informer sur les lieux de l'état des affaires , & pour découvrir s'ils pouvoient quels étoient les desseins d'Antiochus , rencontra Annibal à Ephèse. Il eut avec lui plusieurs entretiens , lui rendit plusieurs visites , & affecta de lui témoigner par-tout une considération particulière. Sa principale vûe étoit de di-

Ibid. n. 61.

*AN. M. 3813.
ROME, 557.
Liv. lib. 35.
n. 14.
Polyb. lib. 3.
p. 166. 167.*

minuer son crédit auprès du Roi , en le lui rendant suspect : & en effet il y réussit.

Liv. lib. 35.

n. 14.

Plut. in vit.

Flamin. &c.

Il y a quelques auteurs qui assurent que Scipion étoit de cette ambassade , & qui raportent même l'entretien qu'il eut avec Annibal. Ils disent que le Romain lui aiant demandé qui il croioit avoir été le plus grand de tous les Capitaines , il répondit que c'étoit Alexandre le Grand , parce qu'avec une poignée de Macédoniens il avoit défait des armées innombrables , & porté ses conquêtes dans des pays si éloignés , qu'à peine paroissoit-il possible d'y aller même en voiageant. Interrogé ensuite à qui il donnoit le second rang , il dit que c'étoit à Pyrrhus : Que ce Prince avoit été le premier qui avoit enseigné à camper avantageusement : que personne n'avoit jamais mieux sù choisir ses postes , ni ranger ses troupes : qu'il avoit eu une dextérité merveilleuse pour se concilier l'amitié des peuples , jusques-là que ceux d'Italie auroient mieux aimé l'avoir pour maître tout étranger qu'il étoit , que les Romains établis depuis si lontems dans le pays. Scipion continuant à l'interroger pour savoir qui

il mettoit le troisiéme, il ne fit point de difficulté de se donner cette place à lui-même. Scipion ne put s'empêcher de rire : » Et que feriez-vous donc , lui » dit-il , si vous m'aviez vaincu ? Je me » mettrois , reprit Annibal , au-dessus » d'Alexandre , de Pyrrhus , & de tous » les Généraux qui ont jamais été. « Scipion ne fut pas insensible à une flatterie si délicate & si fine à laquelle il ne s'attendoit pas , & qui le mettant hors de pair sembloit insinuer que nul Capitaine ne méritoit d'entrer en parallèle avec lui. La réponse , dans *Plut. in Pyrrho* , p. 687. est moins spirituelle , & moins vraisemblable. Annibal met au premier rang Pyrrhus , au second Scipion , & ne se donne à lui-même que la troisiéme place.

Annibal s'étant aperçu du refroidissement d'Antiochus pour lui depuis les entretiens qu'il avoit eus avec Villius , ou avec Scipion , dissimula quelque tems , & ferma les yeux. Mais enfin il jugea plus à propos d'avoir un éclaircissement avec le Roi , & de s'expliquer nettement avec lui. » Ma haine » ne contre les Romains , lui dit-il , » est connue de tout le monde. Je m'y » suis engagé par serment dès ma plus

*Liv. lib. 35.
n. 19.*

» tendre enfance. C'est cette haine qui
 » a armé mes mains contre eux pen-
 » dant trente - six ans. C'est elle qui
 » pendant la paix m'a fait chasser de
 » ma patrie, & qui m'a obligé de ve-
 » nir chercher un asyle dans vos Etats.
 » Toujours conduit & animé par cette
 » haine, si je vois ici mes espérances
 » frustrées, j'irai par toute terre cher-
 » cher & susciter des ennemis aux Ro-
 » mains. Je les hais, & je les haïrai tou-
 » jours mortellement : ils me haïssent
 » de même. Tant que vous serez dé-
 » terminé à leur faire la guerre, vous
 » pouvez mettre Annibal au nombre
 » de vos meilleurs amis. Si d'autres rai-
 » sons vous font penser à la paix, je
 » vous le déclare une fois pour toutes,
 » cherchez d'autres conseils que les
 » miens. « Un tel discours qui partoît
 du cœur, & dont la sincérité se faisoit
 sentir, toucha le Roi, & parut dissiper
 tous ses soupçons. Il résolut de lui don-
 ner le commandement d'une partie de
 sa flotte.

Liv. lib. 35.
n. 32. & 43. Mais quels ravages ne fait point la
 flatterie dans la Cour & dans l'esprit
 des Princes ? On représenta à celui-ci
 qu'il n'étoit pas de sa prudence de se
 fier à Annibal : Que c'étoit un exilé

& un Carthaginois , à qui sa fortune ou son génie pouvoient suggérer dans un même jour mille projets différens : Que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre , & qui faisoit comme son apanage , étoit trop grande pour un simple Lieutenant ; que le Roi devoit être seul Chef, seul Général : qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux & l'attention ; au lieu que , si Annibal étoit employé , cet étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès. ^a Il n'y a point , dit Tite-Live , d'esprits plus susceptibles de jalousie , que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur naissance & à leur rang : parce qu'alors tout mérite leur devient odieux par cette raison seule qu'il leur est étranger. Cela parut bien clairement dans cette occasion. On avoit sù prendre Antiochus par son foible. Un sentiment de basse jalousie , qui est la marque & le défaut des petits esprits , étouffa en lui toute autre pensée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès ven-

^a Nulla ingenia tam pro-quant : quia virtutem &
na ad invidiam sunt, quam bonum alienum oderunt.
eorum qui genus ac fortu-Il semble qu'on pourroit
nam suam animis non ex-lire , ut bonum alienum.

gea bien celui-ci , & montra quel malheur c'est pour un Prince d'ouvrir son cœur à l'envie , & ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

Liv. lib. 36.

N. 7.

Dans un conseil qui se tint quelque tems après , où Annibal avoit été appelé pour la forme , lorsque son rang de parler fut venu , il s'appliqua surtout à prouver qu'il falloit , à quelque prix que ce fût , engager dans l'alliance d'Antiochus Philippe & la Macédoine , ce qui n'étoit pas si difficile qu'on se l'imaginoit. » Pour la manière de faire » la guerre , dit-il , je m'en tiens toujours à mon premier sentiment : & si » l'on m'avoit cru d'abord , on entendroit dire maintenant que la Tos- » cane & la Ligurie sont en feu , & , » ce qui fait la terreur des Romains , » qu'Annibal est en Italie. Quand je ne » serois pas fort habile pour le reste , » j'ai dû certainement apprendre par » mes bons & mes mauvais succès comment il leur faut faire la guerre. Je ne » puis que vous donner mes conseils , » & vous offrir mes services. Puissent » les dieux faire réussir le parti que » vous prendrez quel qu'il soit. « On applaudit à Annibal , mais on n'exécuta rien de ce qu'il avoit proposé.

Antiochus , trompé & endormi par ses flatteurs , demeurait tranquille à Ephèse après avoir été chassé de la Grèce par les Romains , ne pouvant s'imaginer que ceux-ci songeassent à le venir attaquer dans son propre pays. Annibal , qui pour lors étoit rentré en faveur , lui répétoit sans cesse qu'au premier jour il verroit la guerre en Asie , & l'ennemi à ses portes : Qu'il falloit qu'il se résolût ou à renoncer à son Empire , ou à tenir tête à un peuple qui vouloit se rendre maître de toute la terre. Ces discours réveillèrent un peu le Roi de son assoupissement. Il fit quelques légers efforts : mais comme dans sa conduite il n'y avoit rien de suivi , après plusieurs pertes considérables , la guerre se termina par une paix honteuse , dont une des conditions fut qu'il livreroit Annibal aux Romains. Celui-ci ne lui en laissa pas le tems , & se retira d'abord dans l'île de Crète , pour y délibérer sur le parti qu'il auroit à prendre.

Les richesses qu'il avoit emportées avec lui , & dont on eut quelque connoissance dans l'île , pensèrent l'y faire périr. Les ruses ne manquoient pas à Annibal : il en fit usage ici pour sau-

*Liv. lib 36.
n. 41.*

*Corn. Nep.
in Annibal.
cap. 9 & 10.
Justin lib 32.
cap. 4.*

ver ses trésors , & pour se sauver lui-même. Il remplit plusieurs vases de plomb fondu , couvrant seulement la surface d'or & d'argent : & il les mit en dépôt dans le temple de Diane en présence des Crétois , à la bonne foi desquels , disoit-il , il confioit toutes ses richesses. On fit bonne garde depuis ce tems-là autour du Temple , & on laissa une entière liberté à Annibal , de qui l'on croioit tenir les trésors. Il les avoit cachés dans des statues d'airain creuses qu'il portoit toujours avec lui. Aiant trouvé un moment favorable , il partit , & alla chercher un asyle chez Prusias roi de Bithynie.

AN. M. 382.
ROME, 564.

Corn. Nep. in Annib. l. c. 10. & 11.
Justin. l. 32. cap. 4. Il paroît qu'il fit quelque séjour dans la cour de ce Prince , qui entra bientôt en guerre contre Eumène roi de Pergame , ami déclaré des Romains. Annibal fit remporter aux troupes de Prusias plusieurs victoires tant sur terre que sur mer.

Justin. l. 32. cap. 4.
Corn. Nep. in vit. Annib. Il employa un stratagème assez extraordinaire dans un combat naval. La flotte des ennemis étant plus nombreuses que la sienne , il appella à son secours la ruse. Il fit enfermer dans des pots de terre toutes sortes de serpents , & donna ordre de jeter ces pots dans

les vaisseaux des ennemis. Son principal dessein étoit de faire périr Eumène. Il falloit s'affurer du vaisseau qu'il montoit. Annibal le découvrit , en dépêchant une chaloupe sous prétexte de lui porter une lettre. Après cela il commanda aux Officiers de ses vaisseaux de s'attacher principalement à celui d'Eumène. Ils le firent ; & ils l'auroient pris , s'il ne s'étoit retiré à force de voiles. Les autres vaisseaux de Pergame se battirent vigoureusement , jusqu'à ce qu'on y eût jetté les pots de terre. D'abord ils n'avoient fait que rire , surpris qu'on emploîât contre eux de telles armes. Mais quand ils se virent environnés des serpens qui sortoient de ces pots cassés , la fraieur les saisit ; ils se retirèrent en désordre , & cédèrent la victoire à l'ennemi.

Des services si importans sembloient assurer pour toujours à Annibal un asyle chez ce Roi. Mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos , & députèrent Quintius Flamininus vers ce Roi , pour se plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner le sujet de cette ambassade , & il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord

AN. M. 382.
ROME, 566.
Liv. lib. 39.
n. 51.

il effaia de se sauver par la fuite : mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son palais , étoient occupées par les soldats de Prusias , qui vouloit faire sa cour aux Romains , en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis lontems pour s'en servir dans l'occasion , & le tenant entre ses mains : » Délivrons , dit-il , le peuple » Romain , d'une inquiétude qui le » tourmente depuis lontems , puisqu'il » n'a pas la patience d'attendre la mort » d'un vieillard. La victoire que rem- » porte Flamininus sur un homme dé- » sarmé & trahi , ne lui fera pas beau- » coup d'honneur. Ce jour seul fait » voir combien les Romains ont dé- » généré. Leurs peres avertirent Pyr- » rhus de se garder d'un traître qui vou- » loit l'empoisonner , & cela dans le » tems que ce Prince leur faisoit la » guerre dans le cœur de l'Italie : & » ceux-ci ont envoyé un homme con- » sulaire pour engager Prusias à faire » mourir par un crime abominable son » ami & son hôte. « Après avoir fait des imprécations contre Prusias , & invoqué contre lui les dieux. prote- » ctors & vengeurs des droits sacrés de

l'hospitalité , il avala le poison , & mourut , âgé de soixante & dix ans.

Cette année fut célèbre par la mort de trois grands hommes, Annibal , Philopémen , & Scipion , qui eurent cela de commun , qu'ils terminèrent tous trois leur vie hors de leur patrie par un genre de mort qui répondoit peu à la gloire de leurs actions. Les deux premiers périrent par le poison , Annibal aiant été trahi par son hôte , & Philopémen fait prisonnier dans un combat par les Messéniens, & ensuite jetté dans un cachot , où on le força de prendre du poison. Pour Scipion il se condamna lui-même à un exil volontaire , pour éviter une accusation injuste qu'on lui intentoit à Rome ; & il y mourut dans une sorte d'obscurité.

Eloge & caractère d'Annibal.

CE SEROIT ici le lieu de représenter les excellentes qualités d'Annibal , qui a fait tant d'honneur à Carthage. Mais comme j'ai tâché ailleurs d'en marquer le caractère , & d'en donner une juste idée , en le comparant avec Scipion , je ne croi pas devoir beaucoup m'étendre sur son éloge.

4e. Vol. de
la man. d'é-
tudier.

Les personnes destinées à la profes-

sion des armes ne peuvent trop étudier ce grand homme, que les connoisseurs regardent comme le Capitaine le plus accompli presque en tout genre, qui ait jamais été.

Dans l'espace de dix-sept ans que dura la guerre, on ne lui reproche que deux fautes : la première, de n'avoir pas, aussitôt après la bataille de Canne, mené ses troupes victorieuses vers Rome pour en former le siège ; la seconde, d'avoir laissé amollir leur courage dans les quartiers d'hiver qu'il leur fit prendre à Capoue, fautes qui montrent seulement que les grands hommes ne le sont pas en tout ; *summi enim sunt, homines tamen* ; & qui peut-être même peuvent être excusées en partie.

Mais pour ce peu de fautes, que d'éminentes qualités dans Annibal ! quelle étendue de vûes & de desseins, même dès sa plus tendre jeunesse ; quelle grandeur d'ame ; quelle intrépidité ; quelle présence d'esprit dans le feu même de l'action pour savoir profiter de tout ; quelle dextérité à manier les esprits, en sorte que parmi tant de nations différentes, qui manquoient souvent de vivres & d'argent,
il

il n'y eut jamais aucune sédition dans son camp ni contre lui , ni contre aucun de ses Généraux ! Quelle équité , quelle modération dut-il faire paroître à l'égard des nouveaux alliés , pour être venu à bout de les tenir inviolablement attachés à son service , quoiqu'il fût obligé de leur faire porter presque tout le poids de la guerre par les séjours de son armée , & par les contributions qu'il en tiroit ! Enfin quelle fécondité de ressources pour soutenir si longtems la guerre dans un pays éloigné , malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout , & le traversoit en tout ! On peut dire que pendant le cours d'une si longue guerre Annibal parut seul le soutien de l'Etat , & l'ame de tout l'empire des Carthaginois , qui ne purent jamais croire qu'ils étoient vaincus , jusqu'à ce qu'Annibal leur eût avoué lui-même qu'il l'étoit.

Ce ne seroit pas bien connoître Annibal , que de ne le considérer qu'à la tête des armées. Ce que l'histoire nous apprend des intelligences secrètes qu'il entretenoit avec Philippe roi de Macédoine , des sages conseils qu'il donna à Antiochus roi de Syrie , de la

doubling la réforme qu'il mit à Carthage dans l'administration des finances & dans celle de la justice, montre qu'il étoit un grand homme d'Etat en toutes manières. Son génie supérieur & universel lui faisoit embrasser toutes les parties du gouvernement, & ses talens naturels le rendoient capable d'en remplir avec gloire toutes les fonctions. Il étoit aussi grand politique que grand guerrier, aussi propre aux emplois civils qu'aux militaires. En un mot, il réunissoit les différens mérites de toutes les professions, de l'épée, de la robe, & des finances.

Il n'étoit pas même sans érudition, & tout occupé qu'il fût des travaux militaires & d'une infinité de guerres qu'il eut à soutenir, il trouva des momens pour cultiver les lettres. Plusieurs reparties spirituelles d'Annibal que l'histoire nous a conservées, marquent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent; & il le perfectionna par la meilleure éducation qu'on pouvoit recevoir dans ce tems, & dans une République telle qu'étoit celle de Car-

^a Atque hic tantus vir, litteris, &c. *Corn. Nep.*
 tamisque bellis districtus, *in vit. Annib. cap. 13.*
 non nihil temporis tribuit

thage. Il parloit passablement le grec, & avoit même écrit quelques livres en cette langue. Il avoit eu pour maître un Lacédémonien nommé Sofile, qui l'accompagna toujours dans ses expéditions guerrières, aussi bien que Philénus, autre Lacédémonien : ils travailloient tous deux à l'histoire de ce grand Capitaine.

Pour ce qui regarde la religion & les mœurs, il n'étoit point tout-à-fait tel que Tite-Live nous le représente, Lib. 21. n. 4. d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que Carthaginoise, sans respect pour la vérité, pour la probité, pour la sainteté du serment, sans crainte des dieux, sans religion. *Inhumana crudelitas, perfidia plusquam Punica : nihil veri, nihil sancti, nullus deum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.* Polybe dit qu'il rejetta avec horreur une proposition cruelle qu'on Excerpt. à Polyb. p. 33. lui fit avant son entrée en Italie, qui étoit de manger de la chair humaine, parce que les vivres lui manquoient. Quelques années après, loin de sévir, Excerpt. à Diod. p. 281. Liv. lib. 25. n. 17. comme on l'y exhortoit, contre le cadavre de Sempronius Gracchus que Magon lui avoit envoyé, il lui fit rendre les derniers honneurs à la vûe de

Lib. 31. c. 4.
 * Trogue
 Pompée.

toute son armée. Nous l'avons vû en plusieurs occasions marquer un grand respect pour les dieux ; & Justin , qui écrivoit d'après un * Auteur bien digne de foi , remarque qu'il fit toujours paroître beaucoup de sagesse & de modération parmi le grand nombre de femmes qu'il fit prisonnières pendant le cours d'une si longue guerre , en sorte qu'on n'auroit pas cru qu'il fût né en Afrique , où l'incontinence étoit le vice du pays & de la nation : *Pudicitiamque eum tantam inter tot captivas habuisse , ut in Africa natum quivis negaret.*

Son désintéressement au milieu de tant d'occasions de s'enrichir par les dépouilles des villes qu'il prenoit & des peuples qu'il domtoit , nous marque qu'il savoit le véritable usage qu'un Général doit faire des richesses , qui est de gagner le cœur des soldats , & de s'attacher les alliés , en faisant à propos des largesses , & n'épargnant point les récompenses ; qualité bien importante pour un Commandant , & qui n'est pas commune. Annibal ne se servoit de l'argent que pour acheter les succès , bien persuadé qu'un homme qui est à la tête des affaires trouve

tout le reste dans la gloire de réussir.

^a Il mena toujours une vie dure & sobre : même en tems de paix , & au milieu de Carthage , lorsqu'il y occupoit la première dignité , où l'histoire remarque qu'il ne mangeoit jamais couché sur un lit , comme c'étoit la coutume , & qu'il ne buvoit que fort peu de vin. Une vie si réglée & si uniforme est un grand exemple pour nos guerriers , qui mettent souvent parmi les privilèges de la guerre , & parmi les devoirs des Officiers , de faire bonne chere , & de vivre dans les délices.

Je ne prétends pas cependant justifier pleinement Annibal de tous les reproches qu'on lui a faits. Au milieu de ces grandes qualités que nous avons rapportées , on ne peut dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère & des vices de sa nation , & qu'il y a dans sa vie des actions & des circonstances qu'il feroit difficile d'excuser.

^a Cibi portionisque desiderio naturali , non voluptate , modus finitus. *Liv. lib. 21. n. 4.*

Constat Annibalem , nec tum cum Romano combattente bello Italia con-

tremuit , nec cum reversus Carthaginem summum imperium tenuit , aut cubantem cernasse , aut plus quam sextario vini indulisse. *Justin. lib. 31. cap. 4.*

Excerpt.
Polyb. p. 34
 & 37.

Polybe remarque qu'il étoit accusé d'avarice à Carthage , & de cruauté à Rome. Il ajoute en même tems que les sentimens étoient partagés sur son sujet ; & il ne seroit pas étonnant que les ennemis qu'il s'étoit faits dans l'une & l'autre de ces villes , eussent répandu des bruits contraires à sa réputation. En supposant même que les faits qu'on lui impute fussent vrais , Polybe est porté à croire qu'ils venoient moins de son naturel & de son fonds , que de la difficulté des tems & des affaires pendant une longue & pénible guerre , & de la complaisance qu'il étoit forcé d'avoir pour des Officiers généraux , qui étoient absolument nécessaires à l'exécution de ses entreprises , & qu'il ne pouvoit pas toujours contenir , non plus que les soldats qui servoient sous eux.

§. II. DIFFÉRENS

*entre les Carthaginois & Masinissa roi
 de Numidie.*

ENTRE les conditions de la paix accordée aux Carthaginois , il y en avoit une qui portoit qu'ils rendroient à Masinissa toutes les terres & les villes qui lui avoient appartenu avant la

guerre : & d'ailleurs Scipion , pour récompenser le zèle & la fidélité qu'il avoit fait paroître à l'égard du peuple Romain , avoit ajouté à son domaine tout ce qui étoit de celui de Syphax. Ce présent fut dans la suite une source de disputes & de divisions entre les Carthaginois & les Numides.

Ces deux Princes , Syphax & Masinissa , régnoient tous deux en Numidie , mais sur différens peuples. Ceux qui obéissoient au premier s'appelloient *Masæfuli*, & avoient pour capitale *Cirtha* : les autres se nommoient *Massyli*. Les uns & les autres sont plus connus sous le nom de Numides , qui leur est commun. Leur principale force étoit la cavalerie. Ils se tenoient à cru sur les chevaux : plusieurs même les conduisoient sans bride , d'où vient que Virgile les appelle *Numidæ infræni*.

Æn. lib. 4.

Au commencement de la seconde guerre Punique , Syphax s'étoit rangé du côté des Romains. Gala pere de Masinissa , pour prévenir les progrès d'un voisin si puissant , crut devoir embrasser le parti des Carthaginois , & envoya contre lui une armée nombreuse sous la conduite de son fils , âgé seulement alors de 17 ans. Syphax, vaincu

*v. 41.
Liv. lib. 24.
1. 43. & 49.*

dans une bataille, où l'on dit qu'il y eut trente mille hommes de tués, se sauva en Mauritanie. Mais dans la fuite les choses changèrent bien de face.

Liv. lib. 29.

n. 29-34.

Masinissa ayant perdu son pere, se trouva plusieurs fois réduit à la dernière extrémité, chassé de son royaume par un usurpateur, poursuivi vivement par Syphax, prêt à chaque moment de tomber entre les mains de ses ennemis, sans troupes, sans argent, sans ressources. Il étoit alors allié des Romains, & ami de Scipion, avec qui il avoit eu une entrevûe en Espagne. Ses malheurs ne lui laissèrent pas le moien d'amener de grands secours à ce Général. Quand Lélius arriva en Afrique, Masinissa alla le joindre avec une petite troupe de cavaliers, & depuis ce tems-là il demeura toujours inviolablement attaché au parti des Romains. Syphax au contraire, ayant épousé la fameuse Sophonisbe fille d'Asdrubal, passa dans celui des Carthaginois.

Liv. lib. 29

n. 23.

Lib. 30. n.
11. & 12.

Le sort des deux Princes changea encore une fois, mais sans retour. Syphax perd une grande bataille, & tombe vivant entre les mains de l'ennemi. Masinissa vainqueur attaque Cirtha ca-

pitale de son royaume , & s'en rend maître. Mais il y trouve un danger plus grand que dans le combat , Sophonisbe , aux attraites & aux caresses de laquelle il ne peut résister. Pour la mettre en sûreté , il l'épouse : mais il est bientôt obligé , pour présent nuptial , de lui envoyer du poison , n'imaginant point d'autre voie de lui tenir sa parole , & de la soustraire au pouvoir des Romains.

C'étoit une faute considérable en elle-même , & qui d'ailleurs ne pouvoit pas manquer de déplaire extrêmement à une nation fort jalouse de son autorité. Ce jeune Prince la répara avantageusement par les services signalés qu'il rendit depuis à Scipion. Nous avons dit qu'après la défaite & la prise de Syphax il fut mis en possession du royaume de ce Prince , & que les Carthaginois furent obligés de lui restituer tout ce qui lui appartenoit. C'est ce qui donna lieu aux contestations dont il nous reste à parler.

Ibid. n. 44.

Un territoire situé vers le bord de la mer , près de la petite Syrte , en fut le sujet. C'étoit un pays très fertile & très riche. La preuve en est que la seule ville de Leptis , qui y étoit si-

*Liv. liq. 34.
n. 62.*

tuée , paioit chaque jour aux Carthaginois pour tribut un talent, c'est-à-dire mille écus. Mafiniffa s'étoit emparé d'une partie de ce territoire. De part & d'autre , on envoya des députés à Rome , qui plaidèrent chacun leur cause dans le Sénat. On jugea à propos d'envoyer sur les lieux Scipion l'Africain , & deux autres Commissaires , pour examiner l'affaire. Ils revinrent fans avoir prononcé de jugement , & laissèrent tout en suspens. Peutêtre agirent-ils ainsi par ordre du Sénat : & c'étoit secrettement favoriser Mafiniffa , qui étoit en possession du territoire.

AN.M. 3823. Dix ans après , de nouveaux Com-
 ROME , 567. missaires nommés pour examiner la
Liv. lib. 40. même affaire , en usèrent comme les
 n. 17. premiers , & ne décidèrent rien.

AN.M. 3833. Après un pareil espace de tems , les
 ROME , 577. Carthaginois portèrent encore leurs
Liv. lib. 41. plaintes devant le Sénat , mais avec
 n. 23. 24. beaucoup plus de force qu'aupara-
 vant. Ils représentèrent qu'outre les
 terres dont il s'étoit agi d'abord , Ma-
 finiffa , dans les deux années précé-
 dentes , avoit usurpé sur eux plus de
 soixante & dix places ou châteaux :
 Qu'ils avoient les mains liées par l'ar-

ticle du dernier traité qui leur défendoit de faire la guerre à aucun des alliés du peuple Romain : qu'ils ne pouvoient plus soutenir la fierté , l'avarice , la cruauté de ce Prince : Qu'ils étoient envoiés pour demander au peuple Romain qu'il lui plût d'ordonner de trois choses l'une , ou que l'affaire feroit examinée & jugée dans le Sénat ; ou qu'il leur feroit permis de repousser la force par la force , & de se défendre par la voie des armes ; ou que , si la faveur l'emportoit sur la justice , il plût au peuple Romain de marquer une fois pour toutes ce qu'il vouloit qui fût donné à Mafiniffa des terres qui appartiennent aux Carthaginois : qu'au moins ils sauroient désormais à quoi s'en tenir , & que le peuple Romain garderoit quelque mesure à leur égard , au lieu que ce Prince ne mettroit d'autres bornes à ses prétentions que son insatiable avidité. Les députés finirent par demander que si , depuis la conclusion de la paix , les Romains avoient quelque faute à leur reprocher , ils la punissent par eux-mêmes , plutôt que de les abandonner à la discrétion d'un Prince, qui leur rendoit & la liberté & la vie

insupportables. Après ce discours , pénétrés de douleur , & versant des larmes en abondance , ils se prosternèrent par terre : spectacle qui toucha de compassion tous les assistans , & rendit Masinissa extrêmement odieux. On demanda à Gulussa son fils qui étoit présent ce qu'il avoit à répliquer. Il répondit que le Roi son pere ne lui avoit donné aucunes instructions , ne sachant pas qu'on dût l'accuser : Qu'il prioit les Romains de faire réflexion que ce qui lui attiroit la haine de Carthage , étoit l'inviolable fidélité qu'il avoit toujours gardée à leur égard. Le Sénat , après les avoir entendus , répondit , Qu'il étoit disposé de rendre à chacun d'eux la justice qui leur étoit dûe : Que Gulussa eût à partir sur le champ , pour avertir Masinissa d'envoyer au plutôt des députés avec ceux de Carthage : Qu'ils feroient pour lui tout ce qui dépendroit d'eux , mais sans faire tort aux autres : Qu'il étoit juste de s'en tenir aux anciennes bornes , & que l'intention du peuple Romain n'étoit pas que pendant la paix on enlevât par violence aux Carthaginois les terres & les villes qui leur avoient été laissées par le traité. On les

renvoia ainſi de part & d'autre , après leur avoir fait les préſens ordinaires.

Tout cela n'étoit que des paroles. Il eſt viſible qu'à Rome on ne ſe mettoit point du tout en peine de ſatisfaire les Carthaginois , ni de leur rendre juſtice ; & qu'on y traînoit expreſſ cette affaire en longueur , pour laiſſer à Maſiniſſa le tems de ſ'affermir dans ſes uſurpations , & d'affoiblir ſes ennemis. *Polyb. pag. 251.*

On ordonna une nouvelle députa-
tion pour aller ſur les lieux faire de
nouvelles enquêtes. Caton étoit du
nombre des Commiſſaires. Quand ils
furent arrivés , ils demandèrent aux
parties ſi elles vouloient ſ'en raporter
à leur arbitrage. Maſiniſſa y conſentit
volontiers. Les Carthaginois répondi-
rent qu'ils avoient une règle fixe à la-
quelle ils ſ'en tenoient , qui étoit le
traité conclu par Scipion , & deman-
dèrent à être jugés en rigueur. On ne
put donc rien décider. Les députés vi-
ſitèrent tout le pays qu'ils trouvèrent
en fort bon état , & ſur-tout la ville de
Carthage ; & ils furent étonnés de la
voir ſi peu de tems après le malheur
qui lui étoit arrivé , rétablie au point
de grandeur & de puiffance où elle
étoit. A leur retour ils ne manquèrent

AN.M. 3849.

ROME , 192.

App. de bell.

l'un. pag. 37.

pas d'en rendre compte au Sénat , déclarant que Rome ne feroit jamais en sûreté tant que Carthage subsisteroit. Et depuis ce tems-là , sur quelque affaire qu'on délibérât dans le Sénat , Caton ajoutoit toujours à son avis , *& je conclus de plus qu'il faut détruire Carthage* ; sans que ce grave Sénateur se mît en peine de prouver que les seuls ombrages de la puissance d'un voisin soient des titres suffisans pour détruire une ville contre la foi des traités. Scipion Nafica pensoit au contraire que la ruine de cette ville entraîneroit celle de la République , parce que Rome , n'ayant plus de rivale à craindre , quitteroit ses anciennes mœurs , & s'abandonneroit absolument au luxe & aux délices , qui sont la peste certaine des Etats les plus florissans.

Ibid. pag. 38 Cependant la division se mit dans Carthage. La faction populaire étant devenue supérieure à celle des Grands & des Sénateurs , exila quarante citoyens , & fit prêter serment au peuple que jamais il ne souffriroit qu'on parlât de rappeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa , qui envoya à Carthage deux de ses fils , Gulussa & Micipsa , pour solliciter leur rétablisse-

ment. On leur ferma les portes de la ville, & l'un d'eux même fut vivement poursuivi par Amilcar l'un des Généraux de la République. Nouveau sujet de guerre : on leve une armée de part & d'autre. La bataille se donne. Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage, en fut spectateur. Il étoit venu vers Masinissa de la part de Lucullus qui faisoit la guerre en Espagne, & sous qui il servoit, pour lui demander des éléphants. Pendant tout le combat il se tint sur le haut d'une colline qui étoit tout près du lieu où il se donnoit. Il fut étonné de voir Masinissa, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du pays, donner par-tout les ordres comme un jeune Officier, & soutenir les fatigues les plus dures. Le combat fut très opiniâtre, & dura depuis le matin jusqu'à la nuit : mais enfin les Carthaginois plièrent. Scipion disoit dans la suite qu'il avoit assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avoit fait tant de plaisir que celle-ci, où tranquille & de sang froid il avoit vû plus de cent mille hommes en venir ensemble aux mains, & se disputer lontems la victoire. Et

comme il étoit fort versé dans la lecture d'Homère , il ajoutoit que jusqu'à son tems , il n'avoit été donné qu'à Jupiter & à Neptune de jouir d'un pareil spectacle : lorsque l'un du haut du mont Ida , l'autre du haut de la Samothrace, avoient eu le plaisir de voir un combat entre les Grecs & les Troiens. Je ne sai si la vûe de cent mille hommes qui s'entrecoupent la gorge cause une joie bien pure , ni si cette joie peut subsister avec le sentiment d'humanité qui nous est naturel.

bid. p. 40. Les Carthaginois après le combat prièrent Scipion de vouloir bien terminer leurs disputes avec Mafiniffa. Il écouta les deux parties. Les premiers consentoient à céder le territoire d'Emporium qui avoit fait le premier sujet du procès , à paier actuellement à Mafiniffa deux cens talens d'argent , & à y en ajouter dans la suite huit cens en différens termes dont on conviendrait. Mais comme Mafiniffa demandoit le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point voulu écouter cette proposition , on se sépara sans rien conclure. Scipion, après avoir fait ses complimens & ses remercimens à Mafiniffa, partit avec les éléphans qu'il y étoit venu chercher.

Le Roi depuis le combat, tenoit le *Ibid. p. 40.* camp des ennemis enfermé sur une colline, où il ne pouvoit leur arriver ni vivres ni troupes. Sur ces entrefaites arrivent des députés de Rome. Ils avoient ordre, en cas que Mafiniffa eût eu du deffous, de terminer l'affaire ; autrement, de ne rien décider & de donner de bonnes espérances au Roi : & c'est ce dernier parti qu'ils suivirent. Cependant la famine augmentoit tous les jours dans le camp des ennemis, & pour surcroît de malheur la peste s'y joignit, & fit un horrible ravage. Réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent, avec promesse de livrer à Mafiniffa les transfuges, de lui paier cinq mille talens d'argent dans l'espace de cinquante années, & de rétablir les exilés, malgré le ferment qu'ils avoient fait au contraire. Ils furent tous passés sous le joug, & renvoïés chacun avec un habit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement que nous avons dit auparavant qu'il avoit reçu, envoya contre eux un corps de cavalerie, dont ils ne purent ni éviter l'attaque, ni soutenir le choc, dans l'état de foiblesse où ils étoient. Ainsi de cinquante

522 HISTOIRE
te-huit mille hommes il en retourna
fort peu à Carthage.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

AN. M. 3855. LA TROISIÈME guerre Punique ,
CARTH. 697. moins considérable que les deux pre-
ROME, 199. mières par le nombre & la grandeur
AV. J. C. 149. des combats , & par la durée qui ne fut
guères que de quatre ans , le fut beau-
coup plus par le succès & l'événement,
puisqu'elle se termina par la ruine &
la destruction entière de Carthage.

App. pag. 41. 42. Cette ville sentit bien depuis sa der-
nière défaite , ce qu'elle avoit à crain-
dre des Romains , en qui elle avoit
toujours remarqué beaucoup de mau-
vaise volonté , toutes les fois qu'elle
s'étoit adressé à eux dans ses démêlés
avec Mafiniffa. Pour en prévenir l'es-
fet , les Carthaginois déclarèrent par
un décret du Sénat Asdrubal & Car-
thalon , qui avoient été l'un Général
de l'armée , l'autre * Commandant des
troupes auxiliaires , coupables de cri-
me d'Etat , comme étant les auteurs de
la guerre contre le Roi de Numidie.
Puis ils députèrent à Rome , pour sa-

* Les troupes étrangères | semble étoient commandés
avoient chacune des Chefs | par un Officier Carthaginois,
de leur nation, qui tous en- | qu'Appien appelle Bubaꝛꝛu.

voir ce qu'on pensoit & ce qu'on souhaitoit d'eux. On leur répondit froidement que c'étoit au Sénat & au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devoient aux Romains. N'ayant pu tirer d'autre réponse ni d'autre éclaircissement par une seconde députation, ils entrèrent dans une grande inquiétude ; & saisis d'une vive crainte par le souvenir des maux passés, ils croioient déjà voir l'ennemi à leurs portes, & se représentoient toutes les suites funestes d'un long siège, & d'une ville prise d'assaut.

Cependant à Rome on délibéroit dans le Sénat sur le parti que devoit prendre la République ; & les disputes entre Caton l'ancien & Scipion Nasica, qui pensoient tout différemment sur ce sujet, se renouvelèrent. Le premier, à son retour d'Afrique, avoit déjà représenté vivement qu'il avoit trouvé Carthage, non dans l'état où les Romains la croioient, épuisée d'hommes & de biens, affoiblie & humiliée ; mais au contraire remplie d'une florissante jeunesse, d'une quantité immense d'or & d'argent, d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, & d'un riche appareil de guerre ; & si fière & si

*Plut. in vit.
Cat. p. 352.*

pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses espérances. On dit même qu'après avoir tenu ce discours, il jeta au milieu du Sénat des figues d'Afrique qu'il avoit dans le pan de sa robe; & que, comme les Sénateurs en admiroient la beauté & la grosseur, il leur dit : *Sachez qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis. Telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi.*

*Plin. lib. 15.
cap. 18.*

*Plut. ibid.
in vit. Caton.*

Caton & Nasica avoient tous deux leurs raisons pour opiner comme ils faisoient. Nasica, voyant que le peuple étoit d'une insolence qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé d'orgueil par ses prospérités, il ne pouvoit plus être retenu par le Sénat même, & que sa puissance étoit parvenue à un point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser : Nasica, dis-je, dans cette vûe vouloit lui laisser la crainte de Carthage comme un frein, pour modérer & réprimer son audace. Car il pensoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguier les Romains, & qu'ils étoient aussi trop forts pour en être

méprisés. Caton de son côté trouvoit que par rapport à un peuple devenu fier & insolent par ses victoires, & qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser pour rivale & pour ennemie une ville, jusques-là toujours puissante, mais devenue par ses malheurs mêmes plus sage & plus précautionnée que jamais, & de ne pas lui ôter entièrement toute crainte du dehors, lorsqu'il avoit au dedans tous les moyens de se porter aux derniers excès.

Mettant à part pour un moment les loix de l'équité, je laisse au Lecteur à décider qui de ces deux grands hommes pensoit plus juste selon les règles d'une politique éclairée, & par rapport aux véritables intérêts de l'Etat. Ce qui est certain, c'est que tous les ^a Historiens ont remarqué que depuis la destruction de Carthage le changement de conduite & de gouvernement

^a Ubi Carthago, & æmula imperii Romani, ab stirpe interiit... fortuna favere ac miscere omnia cœpit. *Sallust. in bell. Catil.*

Ante Carthaginem deletam populus & Senatus Rom. placidè modestèque

inter se remp. tractabant...

Metus hostilis in bonis artibus civitatem retinebat. Sed ubi formido illa mentibus decessit, illicet ea, quæ secundæ res amant, lascivia arque superbia incessere. *Id. in bell. Jugurth.*

fut sensible à Rome : que ce ne fut plus timidement & comme à la dérobée que le vice s'y glissa , mais qu'il leva la tête , & saisit avec une rapidité étonnante tous les Ordres de la République : & qu'on se livra sans réserve , & sans plus garder de mesures , au luxe & aux délices , qui ne manquèrent pas , comme cela est inévitable , d'entraîner la ruine de l'Etat. »^a Le premier Scipion , dit Paterculus en parlant des Romains , avoit jetté les fondemens de leur grandeur future : le dernier , par ses conquêtes , ouvrit la porte à toutes sortes de dérèglemens & de dissolutions. Depuis que Carthage , qui tenoit Rome en haleine en lui disputant l'empire , eut été entièrement détruite , la décadence des mœurs n'alla plus lentement , ni par degrés , mais fut prompte & précipitée.

App. pag. 42.

Quoi qu'il en soit , il fut résolu dans le Sénat qu'on déclareroit la guerre aux Carthaginois : & les raisons , ou les prétextes , qu'on en apporta fu-

^a *Potentia Romanorum prior Scipio viam aperuerat , luxuriae posterior aperuit. Quippe remoto Carthaginis periculo , sublataque imperii æmula , non gradu , sed præcipiti cursu à virtute descitum , ad vitia transcursum. Vell. Pat. lib. 2. cap. 1.*

rent que , contre la teneur du traité , ils avoient conservé des vaisseaux , conduit une armée hors de leurs terres contre un Prince allié de Rome , dont ils avoient maltraité le fils dans le tems même qu'il avoit avec lui un ambassadeur Romain.

Un événement , que le hazard fit tomber heureusement dans le tems qu'on délibéroit sur l'affaire de Carthage , contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Ce fut l'arrivée des députés d'Utique , qui venoient se mettre eux , leurs biens , leurs terres , & leur ville entre les mains des Romains. Rien ne pouvoit arriver plus à propos. Utique étoit la seconde place d'Afrique , fort riche & fort opulente , qui avoit un port également spacieux & commode , qui n'étoit éloignée de Carthage que de soixante stades , & qui pouvoit servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors , & la guerre fut déclarée dans les formes. On pressa les deux Consuls de partir le plus promptement qu'il seroit possible , c'étoient M. Manilius , & L. Marcius Censorinus. Ils reçurent du Sénat un ordre secret de ne terminer la guerre que par

AN.M. 3856.

ROME, 600.

App. bell.

Pan. p. 41.

Trois lieues.

la destruction de Carthage. Ils partirent aussitôt, & s'arrêtèrent à Lilybée en Sicile. La flotte étoit considérable. Elle portoit quatre-vingts mille hommes d'infanterie, & environ quatre mille de cavalerie.

*Polyb. ex-
cerpt. Legat.
pag. 971.*

Carthage ne savoit point encore ce qui avoit été résolu à Rome. La réponse que les députés en avoient rapportée n'avoit servi qu'à y augmenter le trouble & l'inquiétude. C'étoit aux Carthaginois, leur avoit-on dit, à voir par où ils pouvoient satisfaire les Romains. Ils ne savoit quel parti prendre. Enfin ils envoient encore de nouveaux députés, mais avec plein pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeront à propos, & même (à quoi ils n'avoient jamais pu se résoudre dans les guerres précédentes) de déclarer que les Carthaginois s'abandonnoient eux & tout ce qui leur appartenoit à la discrétion des Romains. C'étoit, selon la force de cette formule, *se suaque eorum arbitrio permittere*, les rendre maîtres absolus de leur sort, & se reconnoître pour leurs vassaux. Ils n'attendoient point cependant un grand succès de cette démarche, quelque humiliante qu'elle fût pour eux, parce que ceux d'Utique
les

les aiant prévenus , leur avoient enlevé le mérite d'une prompte & volontaire soumission. *

En arrivant à Rome , les députés apprirent que la guerre étoit déclarée , & que l'armée étoit partie. Rome avoit dépêché un courier à Carthage , qui y porta le décret du Sénat , & déclara en même tems que la flote étoit en mer. Ils n'eurent donc pas à délibérer , & se remirent eux & tout ce qui leur appartenoit entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche , il leur fut répondu que parce qu'enfin ils avoient pris le bon parti , le Sénat leur accordoit la liberté , l'usage de leurs loix , toutes leurs terres , & tous les autres biens que possédoient soit les particuliers , soit la République ; à condition que dans l'espace de trente jours ils enveroient en otage à Lilybée trois cens des jeunes gens les plus qualifiés de la ville , & qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les Consuls. Ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude : mais le trouble où ils étoient ne leur permit pas de rien répliquer , ni de demander aucune explication ; & ç'auroit été bien inutilement. Ils partirent donc pour Carthage , &

y rendirent compte de leur députation.

Id.

Tous les articles du traité étoient affligeans : mais le silence gardé sur les villes dont il n'étoit point fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien leur laisser, les inquiéta extrêmement. Cependant il ne leur restoit autre chose à faire que d'obéir. Après les pertes anciennes & récentes qu'ils avoient faites, ils n'étoient pas en état de tenir tête à un tel ennemi, eux qui n'avoient pu résister à Mafiniffa. Troupes, vivres, vaisseaux, alliés, tout leur manquoit : l'espérance & le courage encore plus que tout le reste.

Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours qui leur avoit été accordé ; mais pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promittude de leur obéissance, quoique pourtant ils n'osassent pas s'en flater, ils firent partir sur le champ les otages. C'étoit l'élite & toute l'espérance des plus nobles familles de Carthage. Jamais spectacle ne fut plus touchant. On n'entendoit que cris, on ne voioit que pleurs. Tout retentissoit de gémissemens & de lamentations. Sur tout les mères éplorées, toutes baignées de

larmes , s'arrachotent les cheveux , se frapoient la poitrine , & comme forcenées par la douleur & le désespoir jettoient des hurlemens capables de toucher les cœurs les plus durs. Ce fut encore toute autre chose dans le moment fatal de la séparation , lorsqu'après les avoir conduits jusqu'au bord du vaisseau , elles leur faisoient les derniers adieux ne comptant plus les revoir jamais , les baignoient de leurs larmes , ne se lassoient point de les embrasser , les tenoient étroitement serrés entre leurs bras , sans pouvoir consentir à leur départ , en sorte qu'il falut les leur arracher par force , ce qui étoit plus dur pour elles que si on leur eût arraché leurs propres entrailles. Quand ils furent arrivés en Sicile , on fit passer les otages à Rome , & les Consuls dirent aux députés que quand ils seroient à Utique , ils leur feroient savoir les ordres de la République.

Dans de pareilles conjonctures il n'y a rien de plus cruel qu'une affreuse incertitude , qui sans rien montrer en détail , laisse envisager tous les maux. Dès qu'on fut que la flotte étoit arrivée à Utique , les députés se rendirent au camp des Romains , marquant qu'ils

Polyb. pag.

975.

A2p. p. 44.

46.

venoient au nom de l'Etat pour recevoir leurs ordres , auxquels on étoit prêt d'obéir en tout. Le Consul , après avoir loué leur bonne disposition & leur obéissance , leur ordonna de lui livrer sans fraude & sans délai généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent , mais ils le prièrent de faire réflexion à quel état il les réduisoit dans un tems où Asdrubal , qui n'étoit devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains , étoit presque à leurs portes avec une armée de vingt mille hommes. On leur répondit que Rome y pourvoiroit.

App. p. 40. Cet ordre fut exécuté sur le champ. On vit arriver dans le camp une longue file de chariots , chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage : deux cens mille armures complètes , un nombre infini de traits & de javelots , deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Suivoient les députés de Carthage , accompagnés de ce que le Sénat avoit de plus respectables vieillards , & la religion de prêtres plus vénérables , pour tâcher d'exciter à compassion les Romains dans ce mo-

ment critique , où l'on alloit prononcer leur sentence , & décider en dernier lieu de leur sort. Le Consul Censorinus , car ce fut toujours lui qui porta la parole , se leva un moment à leur arrivée avec quelques témoignages de bonté & de douceur ; puis reprenant tout-à-coup un air grave & sévère : » Je ne puis pas , leur dit-il ,
 » ne point louer votre promptitude à
 » exécuter les ordres du Sénat. Il m'or-
 » donne de vous déclarer que sa der-
 » nière volonté est que vous sortiez de
 » Carthage qu'il a résolu de détruire ,
 » & que vous transportiez votre de-
 » meure dans quel endroit où il vous
 » plaira de votre domaine , pourvû que
 » ce soit à quatre - vingts stades de la
 » mer. «

*Quatre
liens.*

Quand le Consul eut prononcé cet arrêt foudroiant , ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frapés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur le champ , ils ne savoient ni où ils étoient , ni ce qu'ils faisoient. Ils se rouloient dans la poussière , déchirant leurs habits , & ne s'expliquant que par des gémissemens & des sanglots entrecoupés. Puis revenus un peu à eux , ils tendoient leurs mains

*App. pag.
1653.*

suppliantes tantôt vers les dieux, tantôt vers les Romains, & imploroient leur miséricorde & leur justice pour un peuple qui alloit être réduit au désespoir. Mais comme tout étoit sourd à leurs prières, ils les convertirent bientôt en reproches & en imprécations, les faisant ressouvenir qu'il y avoit des dieux vengeurs aussi bien que témoins des crimes & de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant, mais leur parti étoit pris. Les députés ne purent même obtenir qu'on fûrît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au Sénat, pour tâcher d'en obtenir la révocation. Il falut partir & porter la réponse à Carthage.

*App. pag.
53. 54.*

On les y attendoit avec une impatience & un tremblement qui ne se peuvent exprimer. Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressoit autour d'eux pour savoir la réponse, qu'il n'étoit que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le Sénat : & qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avoient reçu, un cri général apprit au peuple quel étoit son sort : & dès ce moment ce ne fut plus dans toute la ville que

hurlemens , que désespoir , que rage ,
& que fureur.

Qu'il me soit permis de m'arrêter ici un moment , pour faire quelque attention sur la conduite des Romains. Je ne puis assez regretter que le fragment de Polybe , où cette députation est rapportée , finisse précisément dans l'endroit de cette histoire le plus intéressant ; & j'estimerois beaucoup plus une courte réflexion d'un Auteur si judicieux , que les longues harangues qu'Appien met dans la bouche des députés , & dans celle du Consul. Or je ne puis croire que Polybe , plein de bon sens , de raison , & d'équité comme il étoit , eût pu approuver dans l'occasion dont il s'agit le procédé des Romains. On n'y reconnoît point , ce me semble , leur ancien caractère : cette grandeur d'ame , cette noblesse , cette droiture , cet éloignement déclaré des petites ruses , des déguisemens , des fourberies , qui ne sont point , comme il est dit quelque part , du génie Romain : *minimè Romanis artibus*. Pourquoi ne point attaquer les Carthaginois à force ouverte ? Pourquoi leur déclarer nettement par un traité , qui est une chose sacrée , qu'on leur

accorde la liberté , & l'usage de leurs loix , en sousentendant des conditions qui en font la ruine entière ? Pourquoi cacher sous la honteuse réticence du mot de *ville* dans ce traité le perfide dessein de détruire Carthage , comme si à l'ombre de cette équivoque ils le pouvoient faire avec justice ? Pourquoi enfin ne leur faire la dernière déclaration qu'après avoir tiré d'eux à différentes reprises leurs otages & leurs armes , c'est-à-dire , après les avoir mis absolument hors d'état de leur rien refuser ? N'est il pas visible que Carthage , après tant de pertes , tant de défaites , toute affoiblie & épuisée qu'elle est , fait encore trembler les Romains , & qu'ils ne croient pas la pouvoir dompter par la voie des armes ? Il est bien dangereux d'être assez puissant pour commettre impunément l'injustice , & pour en espérer même de grands avantages. L'expérience de tous les empires nous apprend qu'on ne manque guères de la commettre , quand on la croit utile.

*Polyb l. 13.
p. 671. 672.* L'éloge magnifique que Polybe fait des Achéens , est bien éloigné de ce que nous voions ici. Ces peuples , dit-il , loin d'employer des ruses & des

tromperies à l'égard de leurs alliés pour augmenter leur puissance, ne croioient pas même qu'il leur fût permis d'en user contre leurs ennemis, & ne comptoient pour solide & glorieuse victoire que celle qui se remporte les armes à la main par le courage & la bravoure. Il avoue dans le même endroit, qu'il ne reste plus chez les Romains que de légères traces de l'ancienne générosité de leurs peres ; & il se croit obligé, dit-il, de faire cette remarque contre un principe devenu fort commun de son tems parmi ceux qui étoient chargés du gouvernement, qui croioient que la bonne foi n'est point compatible avec la bonne politique, & qu'il est impossible de réussir dans l'administration des affaires publiques soit en guerre, soit en paix, sans employer quelquefois la fraude & la tromperie.

Je reviens à mon sujet. Les Consuls ne se hâtèrent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense : car il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour Général au dehors Asdrubal qui étoit

*App. p. 25.
Strab. lib.
17. pag. 833.*

à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier en faveur de la patrie l'injustice qu'on lui avoit faite de la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Asdrubal, petit-fils de Mafiniffa. Puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changées en autant d'ateliers. Hommes & femmes y travailloient jour & nuit. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cens épées, cinq cens piques ou javelots, mille traits, & un grand nombre de machines propres à les lancer; & parce qu'on manquoit de matières pour faire des cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, & en fournirent abondamment.

App p. 55. Mafiniffa étoit mécontent de ce qu'après qu'il avoit extrêmement affoibli les forces des Carthaginois, les Romains venoient profiter de sa victoire, sans même qu'ils lui eussent fait part en aucune sorte de leur dessein, ce qui causa entre eux quelque refroidissement.

Pag. 55 58. Cependant les Consuls s'avancent vers la ville pour en former le siège.

Ils ne s'étoient attendus à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance , & la hardiesse incroyable des assiégés les jetta dans un grand étonnement. Ce n'étoient que sorties fréquentes & vives pour repousser les assiégeans , pour bruler les machines , pour harceler les fourageurs. Censorinus attaquoit la ville d'un côté , & Manilius de l'autre. Scipion surnommé depuis l'Africain , servoit alors en qualité de Tribun , & se distinguoit parmi tous les Officiers autant par sa prudence que par sa bravoure. Le Consul , sous qui il commandoit, fit plusieurs fautes pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Ce jeune Officier tira les troupes de plusieurs mauvais pas où l'insprudence des Chefs les avoit engagées. Un célèbre Phaméas , chef de la cavalerie ennemie , qui harceloit sans cesse & incommodoit beaucoup les fourageurs , n'osoit paroître en campagne , quand le tour de Scipion étoit venu pour les soutenir ; tant il savoit contenir ses troupes dans l'ordre , & se poster avantageusement. Une si grande & si générale réputation lui attira d'abord de l'envie ; mais comme il se conduisoit en tout avec beaucoup de modestie &

de retenue , elle se changea bientôt en admiration , de sorte que quand le Sénat envoya des députés dans le camp pour s'informer de l'état du siège , toute l'armée se réunit pour lui rendre un témoignage favorable , Soldats , Officiers , Généraux même , & ce ne fut qu'une voix pour relever le mérite du jeune Scipion : tant il est important d'amortir , pour parler ainsi , l'éclat d'une gloire naissante par des manières douces & modestes , & de ne pas irriter la jalousie par des airs de hauteur & de suffisance , dont l'effet naturel est de réveiller dans les autres l'amour propre , & de rendre la vertu même odieuse !

AN. M. 1857.

ROME , 601.

Pag. 63.

Dans le même tems Masinissa se voyant près de mourir , pria Scipion de vouloir bien venir lui rendre une visite , afin qu'il pût lui mettre en main un plein pouvoir de disposer comme il le jugeroit à propos de son royaume & de ses biens en faveur des enfans qu'il laissoit. Il le trouva mort en arrivant. Ce Prince leur avoit commandé en mourant de s'en rapporter pour toutes choses à ce que régleroit Scipion , qu'il leur laissoit pour père & pour tuteur. Je diffère à parler ailleurs avec plus d'étendue de la famille & de

la postérité de Mafiniffa, pour ne point interrompre trop longtems l'histoire de Carthage.

L'estime que Phaméas avoit conçue pour Scipion, l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille cavaliers, & il fut dans la suite d'un grand secours aux assiégés.

Pag. 65.

Calpurnius Pison Consul, & L. Mancinus son Lieutenant, arrivèrent en Afrique au commencement du printemps. La campagne se passa sans qu'ils fissent rien de considérable. Ils eurent même du dessous en plusieurs occasions, & ils ne poussèrent que lentement le siège de Carthage. Les assiégés au contraire avoient repris courage. Leurs troupes augmentoient considérablement : ils faisoient tous les jours de nouveaux alliés. Ils envoièrent jusques dans la Macédoine vers le faux * Philippe qui se faisoit passer pour le fils de Persée, & qui faisoit pour lors la guerre aux Romains, l'exhortant de la presser vivement, & lui promettant de lui fournir de l'argent & des vaisseaux.

Pag. 66.

** Andrisicus.*

Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome. On commença à crain-

Pag. 67.

dre le succès d'une guerre qui devoit de jour en jour plus douteuse & plus importante qu'on ne se l'étoit d'abord imaginé. Autant qu'on étoit mécontent de la lenteur des Généraux, & qu'on parloit mal d'eux, autant chacun s'empressoit à dire du bien du jeune Scipion, & à vanter ses rares vertus. Il étoit venu à Rome pour demander l'Edilité. Dès qu'il parut dans l'assemblée, son nom, son visage, sa réputation, la croiance commune que les dieux le destinoient pour terminer la troisième guerre Punique, comme le premier Scipion son grand-pere adoptif avoit terminé la seconde; tout cela frapa extrêmement le peuple; & quoique la chose fût contre les loix, & que par cette raison les anciens s'y opposassent, au lieu de l'Edilité qu'il demandoit, le peuple lui donna le Consulat, laissant dormir les loix pour cette année, & voulut qu'il eût l'Afrique pour département, sans tirer les provinces au sort, comme c'étoit la coutume, & comme Drusus son Collègue demandoit qu'on le fît.

AN.M. 3858.
ROME, 62.

App. F. 69. Dès que Scipion eut achevé ses recrues, il partit pour la Sicile, & arriva bientôt après à Utique. Ce fut fort à

propos pour Mancinus Lieutenant de Pison, qui s'étoit engagé témérairement dans un poste où les ennemis le tenoient enfermé, & où ils alloient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau Consul, qui apprit en arrivant le danger où il étoit, n'eût fait remonter de nuit ses troupes dans ses vaisseaux, & n'eût volé à son secours.

Pag. 70.

Le premier soin de Scipion à son arrivée fut de rétablir parmi les troupes la discipline qu'il y trouva entièrement ruinée. Nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance. On ne songeoit qu'à piller, qu'à faire bonne chère, & qu'à se divertir. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles, régla la qualité des viandes que les vivandiers pourroient apporter, & n'en voulut point d'autres que de simples & de militaires, écartant avec soin tout ce qui sentoit le luxe & les délices.

Quand il eut bien établi cette réforme, qui ne lui couta pas beaucoup de tems ni de peine, parce qu'il donnoit l'exemple aux autres, il compta pour lors avoir des soldats, & songea sérieusement à pousser le siège. Aiant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers, & des échelles, il les con-

duisit de nuit en grand silence vers une partie de la ville appelée Mégare , & aiant fait jeter tout d'un coup de grands cris , il l'attaqua fort vivement. Les ennemis , qui ne s'attendoient pas à être attaqués de nuit , furent d'abord fort effraïés , mais ils se défendirent avec beaucoup de courage , & Scipion ne put point escalader les murs. Mais aiant aperçu une tour qu'on avoit abandonnée , qui étoit hors de la ville , fort près des murs , il y envoya un nombre de soldats hardis & déterminés , qui par le moien des pontons passèrent de la tour sur les murs , entrèrent dans Mégare , & en brisèrent les portes. Scipion y entra dans le moment , chassa de ce poste les ennemis , qui troublés par cette attaque imprévue , & croiant que toute la ville avoit été prise , s'enfuirent dans la citadelle , & y furent suivis par ces troupes mêmes qui campoient hors de la ville , qui abandonnèrent leur camp aux Romains , & crurent devoir aussi se mettre en sûreté.

App. pag.

56. & 57.

Strab l. 17.

pag. 832.

Avant que de passer outre , je dois donner ici quelque idée de la situation & de la grandeur de Carthage , qui contenoit au commencement de la

guerre contre les Romains sept cens mille habitans. Elle étoit située dans le fond d'un golfe , environnée de mer en forme d'une presqu'île , dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui la joignoit au continent , étoit large d'une lieue & un quart , (vingt-cinq stades.) La presqu'île avoit de circuit dix-huit lieues, (360 stades.) Du côté de l'occident il en sortoit une longue pointe de terre , large à peu près de douze toises , (un demi stade) qui s'avancant dans la mer , la séparoit d'avec le marais , & étoit fermée de tous côtés de rochers , & d'une simple muraille. Du côté du midi & du continent , où étoit la citadelle appelée *Byrsa* , la ville étoit close d'une triple muraille , haute de trente coudées sans les parapets , & les tours qui la flanquoient tout à l'entour par égales distances , éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux ; elles étoient voutées , & dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois cens éléphans avec les choses nécessaires pour leur subsistance , & des écuries au-dessus , pour quatre mille chevaux , & les greniers pour

leur nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi y loger vingt mille fantassins, & quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre étoit renfermé dans les seules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit de la ville dont les murs fussent foibles & bas, c'étoit un angle négligé qui commençoit à la pointe de terre dont nous avons parlé, & continuoit jusqu'aux ports, qui étoient du côté du couchant. Il y en avoit deux, qui se communiquoient l'un à l'autre, mais qui n'avoient qu'une seule entrée, large de soixante & dix piés, & fermée avec des chaînes. Le premier étoit pour les marchands, où l'on trouvoit plusieurs & diverses demeures pour les matelots. L'autre étoit le port intérieur pour les navires de guerre, au milieu duquel on voioit une île, nommée Cothon, bordée, aussi bien que le port, de grands quais, où il y avoit des loges séparées pour mettre à couvert deux cens vingt navires, & des magasins au-dessus, où l'on gardoit tout ce qui est nécessaire à l'armement & à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges, destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage Ioni-

que, de sorte que tant le port que l'île représentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île étoit le palais de l'Amiral : & comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit de là découvrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisoit dans l'intérieur du port. Les marchands de même n'avoient aucune vûe sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille, & il y avoit dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage. Le port qui étoit double, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite île de ce nom : la citadelle, appelée *Byrsa* : la ville proprement dite, où demeuroient les habitans, qui environnoit la citadelle, & étoit nommée *Megara*.

*Boch in
Pabl p. 512.*

Asdrubal * au point du jour voiant la honteuse déroute de ses troupes, pour se venger des Romains, & en même tems pour ôter aux habitans

App. p. 72.

* C'est celui qui commandoit d'abord hors de la ville, & qui ayant fait périr un autre Asdrubal

petit-fils de Mafiniffa, s'étoit fait donner le commandement dans la ville même.

toute espérance d'accommodement & de pardon , fit avancer sur le mur tout ce qu'il avoit de prisonniers Romains , en sorte qu'ils fussent à portée d'être vûs de toute l'armée. Là il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux ; on leur coupoit le nez , les oreilles , les doigts ; on leur arrachoit toute la peau de dessus le corps avec des peignes de fer ; & après les avoir ainsi tourmentés , on les précipitoit du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois : mais il ne les épargnoit pas eux-mêmes , & il fit égorger plusieurs des Sénateurs qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Fig. 71.

Scipion , se voyant maître absolu de l'Isthme , brula le camp que les ennemis avoient abandonné , & en construisit un nouveau pour ses troupes. Il étoit de forme quarrée , environné de grands & de profonds retranchemens armés de bonnes pallissades. Du côté des Carthaginois il éleva un mur haut de douze piés , flanqué d'espace en espace de tours & de redoutes ; & sur la tour qui étoit au milieu s'en élevoit une autre de bois fort haute , d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit

dans la ville. Ce mur occupoit toute la largeur de l'Isthme, c'est-à dire vingt-cinq stades. Les ennemis, qui étoient à portée du trait, firent tous leurs efforts pour empêcher cet ouvrage : mais comme toute l'armée y travailloit sans relâche jour & nuit, il fut achevé en 24 jours. Scipion en tira un double avantage : premièrement, parce que ses troupes étoient logées plus sûrement & plus commodément ; en second lieu, parce qu'il coupa par ce moien les vivres aux assiégés, à qui l'on n'en pouvoit plus porter que par mer, ce qui souffroit de très grandes difficultés, tant à cause que la mer de ce côté-là est souvent orageuse, que par la garde exacte que faisoit la flotte Romaine. Et ce fut là une des principales causes de la famine qui se fit bientôt sentir dans la ville. D'ailleurs Asdrubal ne distribuoit le blé qui lui arrivoit qu'aux trente mille hommes de troupes qui servoient sous lui, se mettant peu en peine du reste de la multitude.

*Une lieue
& un quart.*

Pour leur couper encore davantage les vivres, Scipion entreprit de fermer l'entrée du port par une levée qui commençoit à cette langue de terre,

Fig. 74

dont nous avons parlé , laquelle étoit assez près du port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés , & ils insultoient aux travailleurs. Mais quand ils virent que l'ouvrage avançoit extraordinairement chaque jour , ils commencèrent véritablement à craindre , & songèrent à prendre des mesures pour le rendre inutile. Femmes & enfans , tout le monde se mit à travailler , mais avec un tel secret , que Scipion ne put jamais rien apprendre par les prisonniers de guerre , qui raportoient seulement qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le port , mais sans qu'on fût pourquoi. Enfin , tout étant prêt , les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du port , & parurent en mer avec une flotte assez nombreuse qu'ils venoient tout récemment de construire des vieux matériaux qui se trouvèrent dans les magasins. On convient que s'ils avoient été sur le champ attaquer la flotte Romaine , ils s'en seroient infailliblement rendus maîtres , parce que , comme on ne s'attendoit à rien de tel , & que tout le monde étoit occupé ailleurs , ils l'auroient trouvée sans rameurs , sans soldats , sans Officiers. Mais , dit l'Histo-

rien , il étoit arrêté que Carthage seroit détruite. Ils se contentèrent donc de faire comme une insulte & une bravade aux Romains , & rentrèrent dans le port.

Deux jours après ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre tout de bon , & ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Cette bataille devoit décider du sort des deux partis. Elle fut longue & opiniâtre , les troupes de côté & d'autre faisant des efforts extraordinaires , celles-là pour sauver leur patrie réduite aux abois , celles-ci pour achever leur victoire. Dans le combat les brigantins des Carthaginois se coulant par dessous le bord des grands vaisseaux des Romains , leur rompoient tantôt la poupe , tantôt le gouvernail , & tantôt les rames ; & s'ils se trouvoient pressés , ils se retiroient avec une promptitude merveilleuse pour revenir incontinent à la charge. Enfin les deux armées aiant combattu avec égal avantage jusqu'au soleil couchant , les Carthaginois jugèrent à propos de se retirer , non qu'ils se comptassent vaincus , mais pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux ne pouvant entrer assez promte-

Pag. 75.

ment dans le port , parce que l'entrée en étoit trop étroite , se retira devant une terrasse fort spacieuse qu'on avoit faite contre les murailles pour y descendre les marchandises , sur le bord de laquelle on avoit élevé un petit rempart durant cette guerre , de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Là le combat recommença encore plus vivement que jamais , & dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup , & ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu , Scipion attaqua la terrasse , & s'en étant rendu maître avec beaucoup de peine , il s'y logea , s'y fortifia , & y fit faire une muraille de brique du côté de la ville fort proche des murs , & de pareille hauteur. Quand elle fut achevée , il y fit monter quatre mille hommes avec ordre de lancer sans cesse des traits & des dards sur les ennemis , qui en étoient fort incommodés , à cause que les deux murs , étant d'une hauteur égale , ils ne jettoient presque aucun trait inutilement. Ainsi fut terminée cette campagne.

Fig. 78.

Pendant les quartiers d'hiver , Scipion s'appliqua à se débarrasser des troupes

troupes de dehors , qui incommo-
doient fort les convois, & facilitoient
ceux qu'on envoioit aux assiégés. Pour
cela il attaqua une place voisine, nom-
mée Néphéris , qui leur servoit de re-
traite. Dans une dernière action , il pé-
rit du côté des ennemis plus de soix-
ante & dix mille hommes , tant sol-
dats que payfans ramassés , & la place
fut emportée avec beaucoup de peine
après vingt-deux jours de siège. Cette
prise fut suivie de la reddition de pres-
que toutes les places d'Afrique , &
contribua beaucoup à la prise même de
Carthage , où depuis ce tems-là il n'é-
toit presque plus possible de faire en-
trer des vivres.

Au commencement du printems Sci-
pion attaqua en même tems le port ap-
pellé Cothon , & la citadelle. S'étant
rendu maître de la muraille qui envi-
ronnoit ce port , il se jeta dans la gran-
de place de la ville qui en étoit pro-
che , d'où l'on montoit à la citadelle
par trois rues en pente bordées de côté
& d'autre d'un grand nombre de mai-
sons, du haut desquelles on lançoit une
grêle de dards sur les Romains , qui
furent contraints , avant que de passer
outre , de forcer les premières mai-

AN. M. 38592
ROME , 603.
Pag. 77.

sons , & de s'y poster , pour pouvoir de là chasser ceux qui combattoient des maisons voisines. Le combat au haut & au bas des maisons dura pendant six jours , & le carnage fut horrible. Pour nettoier les rues , & en faciliter le passage aux troupes , on tiroit avec des crocs les corps des habitans qu'on avoit tués , ou précipités du haut des maisons , & on les jettoit dans des fosses , la plupart encore vivans & palpitans. Dans ce travail , qui dura six jours & six nuits , les soldats étoient relevés de tems en tems par d'autres tout frais , sans quoi ils auroient succombé à la fatigue. Il n'y eut que Scipion qui pendant tout ce tems-là ne dormit point , donnant par-tout les ordres , & s'accordant à peine le tems de prendre quelque nourriture.

Pag. 81.

Il y avoit tout lieu de croire que ce siège dureroit encore longtems , & cou-teroit beaucoup de sang. Mais le septième jour on vit paroître des hommes en habits de supplians , qui demandoient pour toute composition qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle : ce qui leur fut accordé , à la réserve seulement des transfuges. Il

fortit cinquante mille tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf cens, voiant qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme, & ses deux enfans; où, quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils pouvoient se défendre lontems, parce que le lieu étoit fort élevé, assis sur des rochers, & qu'on y montoit par soixante degrés. Mais enfin, pressés de la faim, des veilles, & de la crainte, & voiant leur perte prochaine, l'impatience les saisit, & abandonnant le bas du temple, ils se retirèrent au dernier étage, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal, songeant à sauver la sienne, descendit secrètement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, & se jeta à ses piés. Scipion le fit voir aussitôt aux transfuges, qui transportés de fureur & de rage, vomirent contre lui mille injures, & mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit, on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put, & se mettant à la vûe de

Scipion avec ses deux enfans , lui parla à haute voix en cette sorte : » Je ne
 » fais point d'imprécation contre toi ,
 » ô Romain : car tu ne fais qu'user des
 » droits de la guerre. Mais puissent les
 » dieux de Carthage , & toi de con-
 » cert avec eux , punir comme il le mé-
 » rite, ce perfide , qui a trahi sa patrie ,
 » ses dieux , sa femme , & ses enfans ! «
 Puis adressant la parole à Asdrubal :
 » Scélérat , dit-elle , perfide , le plus
 » lâche de tous les hommes , ce feu va
 » nous ensevelir moi & mes enfans ;
 » pour toi , indigne Capitaine de Car-
 » thage , va orner le triomphe de ton
 » vainqueur , & subir à la vûe de Ro-
 » me la peine que tu mérites. « Après
 ces reproches elle égorgea ses enfans ,
 les jeta dans le feu , puis s'y précipita
 elle-même. Tous les transfuges en fi-
 rent autant.

Pag. 81.

Pour Scipion voiant cette ville , qui
 avoit été si florissante pendant sept
 cens ans , comparable aux plus grands
 empires par l'étendue de sa domina-
 tion sur mer & sur terre , par ses ar-
 mées nombreuses , par ses flotes , par
 ses éléphants , par ses richesses : supé-
 rieure même aux autres nations par le
 courage & la grandeur d'ame , qui ,

toute dépouillée qu'elle étoit d'armes & de vaisseaux , lui avoit fait soutenir pendant trois années entières toutes les misères d'un long siège :voiant , dis-je , alors cette ville absolument ruinée , on dit qu'il ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage. Il considéroit que les villes , les peuples , les empires , sont sujets aux révolutions , aussi bien que les hommes en particulier : que la même disgrâce étoit arrivée à Troie , jadis si puissante ; & depuis aux Assyriens , aux Médes , aux Perses , dont la domination s'étendoit si loin ; & tout récemment encore aux Macédoniens , dont l'empire avoit jetté un si grand éclat. Plein de ces lugubres pensées , il prononça deux vers d'Homère , dont le sens est : *Il y viendra un tems où la ville sacrée de Troie , & le belliqueux Priam , & son peuple périront* ; désignant par ces vers le sort futur de Rome , comme il l'avoua à Polybe , qui lui en demanda l'explication.

S'il avoit été éclairé des lumières de la vérité , il auroit sù ce que nous apprend l'Ecriture , » Qu'un royaume *Eccli. 10. 4.*

^a *Ἐπιστάς ἑμαρ ἔσας ποτ' ἐλάλη Ἰάσις ἔρη ,
καὶ Πριάμης , ὃ λαὸς ἱμελίσω Πριάμους .*

A a iij

» est transféré d'un peuple à un autre à
 » cause des injustices , des violences ,
 » des outrages qui s'y commettent , &
 » de la mauvaïse foi qui y régné en
 » différentes manières. « Carthage est
 détruite , parce que l'avarice , la per-
 fidie , la cruauté y étoient montées à
 leur comble. Rome aura le même sort ,
 lorsque son luxe , son ambition , son
 orgueil , ses injustes usurpations , pal-
 liés sous le faux dehors de vertu &
 de justice , auront forcé le souverain
 maître & distributeur des empires à
 donner par sa chute une grande leçon
 à l'univers.

AN M. 3859.
 CARTH. 701
 ROME , 603.
 AV. J.C. 155
 Pag. 83.

Carthage aiant été prise de la sorte ,
 Scipion en abandonna le pillage aux sol-
 dats pendant quelques jours , à la réser-
 ve de l'or , de l'argent , des statues , &
 des autres offrandes qui se trouve-
 roient dans les temples. Ensuite il leur
 distribua plusieurs récompenses mili-
 taires , aussi bien qu'aux Officiers , par-
 mi lesquels deux s'étoient sur-tout di-
 stingués , Tib. Gracchus , & Cai. Fan-
 nius , qui les premiers avoient escaladé
 le mur. Il fit parer des dépouilles des
 ennemis un navire fort léger , & l'en-
 voia à Rome porter la nouvelle de la
 victoire.

En même tems il fit savoir aux habitans de la Sicile qu'ils eussent chacun à venir reconnoître & reprendre les tableaux & les statues que les Carthaginois leur avoient enlevés dans les guerres précédentes. Et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que ce taureau, qui étoit en même tems un monument de la cruauté de leurs anciens rois, & de la bonté de leurs nouveaux maîtres, devoit leur apprendre s'il leur feroit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens, que sous le gouvernement du peuple Romain.

Aiant mis en vente une partie des dépouilles qu'on avoit trouvées à Carthage, il fit de sévères défenses à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter de ces dépouilles, tant il étoit attentif à écarter de sa personne & de sa maison jusqu'au plus léger soupçon d'intérêt.

Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome, on s'y livra sans mesure aux sentimens de la

App. p. 83.

a Quem taurum Scipio cum redderet Agrigentinis, dixisse dicitur, æquum esse illos cogitare utrum esset Siculis utilius, suisne servire,	aut populo R. obtemperare, cum idem monumentum & domesticæ crudelitatis & nostræ mansuetudinis haberent. Cic. l'or. 6. n. 73.
--	--

A a iv.

joie la plus vive , comme si ce n'eût été que de ce moment que le repos public fût assuré. On repassoit dans son esprit tous les maux qu'on avoit soufferts de la part des Carthaginois en Sicile , en Espagne , & même en Italie pendant seize ans consécutifs , durant lesquels Annibal avoit saccagé quatre cens villes , fait périr en diverses rencontres trois cens mille hommes , & réduit Rome même à la dernière extrémité. Dans le souvenir de ces maux , on se demandoit l'un à l'autre , s'il étoit donc bien vrai que Carthage fût ruinée. Tous les Ordres témoignèrent à l'envi leur reconnoissance envers les dieux , & la ville pendant plusieurs jours ne fut plus occupée que de sacrifices solennels , de prières publiques , de jeux & de spectacles.

Ag. 84.

Après qu'on eut satisfait aux devoirs de la religion , le Sénat envoya dix Commissaires en Afrique pour en régler l'état & le sort à l'avenir conjointement avec Scipion. Le premier de leurs soins fut de faire démolir tout ce qui restoit de Carthage. Rome , ^a déjà

a Neque se Roma ; jam nomen usquam maneret
terrarum orbe superato , Carthaginis. Adeo odium
securam speravit fore ; si certaminibus ortum , ul

maîtresse du monde presque entier , ne crut pas pouvoir être en sûreté tandis que le nom de Carthage subsisteroit : tant une haine invétérée , & nourrie par de longues & cruelles guerres , dure au-delà même du tems où l'on a à craindre , & ne cesse de subsister que lorsque l'objet qui l'excite a cessé d'être. Défenses furent faites au nom du peuple Romain d'y habiter désormais , avec d'horribles imprécations contre ceux qui , au préjudice de cet interdit , entreprendroient d'y rebâtir quelque chose , & principalement le lieu nommé Byrsa , & la place appelée Mégare. Au reste on n'en défendoit l'entrée à personne : Scipion n'étant pas fâché qu'on vît les tristes débris d'une ville qui avoit osé disputer de l'empire avec Rome. Ils arrêtèrent encore que les villes qui dans cette guerre avoient tenu le parti des ennemis , seroient toutes rasées , & donnèrent leur territoire aux alliés du peuple Romain ; & ils gratifièrent en particulier ceux d'Utique de tout le pays qui est

tra metum durat , & ne in
victis quidem deponitur ,
neque ante invisum esse
desinit quàm esse desit.
Yell. Patere. lib. 1. c. 12. Agrar. 2. n. 50.

a Ut ipse locus eorum ,
qui cum hac urbe de impe-
rio certarunt , vestigia ca-
lamitatis ostenderet. *Cic.*

entre Carthage & Hippone. Ils furent tout le reste tributaire , & furent une province de l'empire Romain où l'on enverroient tous les ans un lieutenant.

Ibid.

Quand tout fut réglé , Scipion tourna à Rome , où il entra en triomphe. On n'en avoit jamais vu d'éclatant. Car ce n'étoit que statues que raretés , que pièces curieuses d'un prix inestimable , que les Carthaginois , pendant le cours d'un grand nombre d'années , avoient apporté en Afrique , sans compter l'argent qui fut porté dans le trésor public , & montoit à de très grandes sommes.

App. p. 85.

Plut. in vit.

Gracch. pag.

439.

Quelques précautions qu'on prit pour empêcher que jamais on pût songer à rétablir Carthage , moins de trente ans après , & du vivant même de Scipion , l'un des Gracques pour faire sa cour au peuple , entreprit de la repeupler , & y conduisit une colonie composée de six mille citoyens. Le Sénat aiant appris que plusieurs brigues funestes avoient répandu la terreur parmi les ouvriers lorsqu'on commençoit à fonder l'enceinte & qu'on jettoit les fondemens de la nouvelle ville , voulut en surseoir l'exécution : mais le t

bun, peu délicat sur la religion & peu scrupuleux, pressa l'ouvrage malgré tous ces présages sinistres, & le finit en peu de jours. Ce fut là la première colonie Romaine envoyée hors de l'Italie.

On n'y bâtit apparemment que des espèces de cabanes, puisque lorsque Marius dans sa fuite en Afrique s'y retira, il est dit qu'il menoit une vie pauvre sur les ruines & les débris de Carthage, se consolant par la vûe d'un spectacle si étonnant, & pouvant aussi en quelque sorte par son état servir de consolation à cette ville infortunée.

Appien rapporte que Jules César, après la mort de Pompée, étant passé en Afrique, vit en songe une grande armée qui l'appelloit en versant des larmes; & que touché de ce songe il écrivit dans ses tablettes le dessein qu'il avoit formé à cette occasion de rétablir Carthage & Corinthe: mais qu'ayant été tué bientôt après par les conjurés, César Auguste son fils adoptif, qui trouva ce mémoire parmi ses

a Marius cursum in Africam duxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit: cum Marius aspiciens Car-

thaginem, illa intruens Marius, alter alteri possent esse solatio. *Vell. Patere. lib. 2. cap. 19.*

A a vj

papiers, fit rétablir la ville de Cart
pres du lieu où étoit l'ancienne, j
ne pas encourir les exécutions q
avoit fulminées lorsqu'elle fut de
lie contre quiconque oseroit la reb

*Lib. 17.
pag. 833.*

Pag. 83.

Pag. 713.

Je ne sai pas sur quoi est fondé
que rapporte Appien : mais nous vo
dans Strabon que Carthage fut réta
en même tems que Corinthe par C
à qui il donne le nom de Dieu, par
un peu auparavant, il avoit clairem
désigné Jules César : & Plutarque, c
sa vie, lui attribue en termes form
l'établissement de ces deux colonies
remarque que ce qu'il y a de singu
sur ces deux villes, c'est que comme
leur étoit arrivé auparavant d'être
ses & détruites toutes deux en mê
tems, il leur arriva aussi à toutes d
d'être en même tems rebâties & rep
plées. Quoi qu'il en soit, Strabon
sure que de son tems Carthage é
aussi peuplée qu'aucune autre v
d'Afrique ; & elle fut toujours sous
Empereurs suivans la Capitale de to
l'Afrique. Elle a encore subsisté a
éclat pendant environ sept cens a
mais elle a été enfin entièrement
truite par les Sarrafins au commen
ment du septième siècle, sans que d

Le pays même on en connoisse le nom
ni les vestiges.

DIGRESSION

*Sur les mœurs & le caractère du second
Scipion l'Africain.*

SCIPION, le destructeur de Carthage, étoit propre fils du fameux Paul Emile qui vainquit Persée dernier roi de Macédoine, & par conséquent petit-fils de cet autre Paul Emile, qui fut tué à la bataille de Cannes. Il fut adopté par le fils du grand Scipion l'Africain, & nommé *Scipio Æmilianus*; ce qui, selon la loi des adoptions, réunissoit les noms des deux familles.^a Il en soutint également l'honneur par toutes les grandes qualités qui peuvent illustrer la robe & l'épée. Pendant tout le cours de sa vie, dit un Historien, on ne vit rien en lui que de louable; actions, discours, sentimens. Il se distingua particulièrement (éloge bien rare maintenant dans les gens de guerre!) par un goût exquis pour les Belles-Lettres &

^a P. Scipio Æmilianus vir
avitis P. Africani paternis
que L. Pauli virtutibus si-
millimus, omnibus belli ac
rogæ dotibus, ingenique ac
studiorum eminentissimus
seculi sui, qui nihil in vita
nisi laudandum aut fecit
aut dixit ac sensit. *Vell.*
Paterc. lib. 1 cap. 11.

pour toutes sortes de sciences, & pour l'estime singulière qu'il faisoit des personnes lettrées & savantes. Tout le monde fait qu'on lui attribuoit les comédies de Térence, ouvrage le plus achevé que Rome ait jamais produit pour l'élégance & la finesse. On dit à sa louange, que personne ne savoit mieux que lui entremêler le repos & l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse & de goût les vuides que lui laissoient les affaires. Partagé entre les armes & les livres, entre les travaux militaires du camp, & les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçoit son corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivoit son esprit par l'étude des sciences. Il montra par là que rien n'est plus capable de faire honneur à un homme de qualité, dans quelque profession qu'il se trouve, que les belles connoissances. Cicéron dit de lui qu'il avoit toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, si pleins d'instructions solides

a Neque enim quiquam hoc Scipione elegantius inter servalla negotiorum otio dispunxit : semperque aut belli aut pacis servit artibus semper inter arma ac studia versatus, aut cor-

pus periculis, aut animi disciplinis exercuit. *Ibid.* cap. 13.

b Africanus semper Socraticum Xenophontem in manibus habebat. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 61.*

soit pour la guerre , soit pour la politique.

Ce goût exquis pour les Belles-Lettres & pour les Sciences , étoit le fruit de l'excellente éducation que Paul Emile avoit donnée à ses enfans. Il les avoit fait instruire par les plus habiles maîtres en tout genre , n'épargnant pour cela aucune dépense quoiqu'il n'eût qu'un bien très médiocre , & il assistoit à tous leurs exercices autant que les affaires publiques le lui permettoient, voulant par là devenir lui-même leur premier maître.

*Plut. in vit.
Emil. Paul.*

L'union intime de notre Scipion avec Polybe , acheva de perfectionner en lui les rares qualités qu'un heureux naturel & une excellente éducation y faisoient déjà admirer. Polybe , avec un grand nombre d'Achéens , qui étoient devenus suspects aux Romains pendant la guerre de Persée , étoit retenu à Rome , où son mérite le fit bientôt connoître & rechercher par les personnes de la ville les plus distinguées. Scipion , âgé à peine de dix-huit ans , se livra tout entier à lui , & regarda comme le plus grand bonheur de sa vie de pouvoir être formé par un tel maître , dont il préféroit l'en-

*Excerpt. d
Polyb p. 1479
163.*

trerien à tous les vains amusemens ont ordinairement tant d'attrait pour les jeunes gens.

Polybe commença par lui inspi-
 rer une aversion extrême pour ces pla-
 isirs également dangereux & honteux ,
 auxquels s'abandonnoit la jeunesse
 romaine , déjà presque généralement
 réglée & corrompue par le luxe & la
 licence que les richesses & les nou-
 velles conquêtes avoient introduites
 à Rome. Scipion , pendant les cinq
 premières années qu'il fut à une si ex-
 cellente école , fut bien profiter des
 leçons qu'il y recevoit ; & se met-
 tre au-dessus des railleries & du mau-
 vais exemple des jeunes gens de son âge
 fut regardé dès lors dans toute la ville
 comme un modèle de retenue & de
 sagesse.

De là il fut aisé de le faire passer
 de la générosité , au noble desintéressement
 au bel usage des richesses , vertus si
 nécessaires aux personnes d'une gran-
 de naissance , & que Scipion porta à
 un suprême degré , comme on le p-
 voir par quelques faits que Polybe
 rapporte , qui sont bien dignes d'ad-
 miration.

‡ Elle étoit . * Emilie , femme du premier Scipion.

l'Africain , & mere de celui qui avoit frere de Paul-Emile , pere du second Sci- pion l'Afri- cain. adopté Scipion dont parle ici Polybe , avoit laissé à ce dernier en mourant une riche succession. Cette Dame, outre les diamans , les pierreries , & les autres bijoux , qui composoient la parure des personnes de son rang, avoit une grande quantité de vases d'or & d'argent destinés pour les sacrifices , un train magnifique , des chars , des équipages , un nombre considérable d'esclaves de l'un & de l'autre sexe , le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée. Quand elle fut morte , Scipion abandonna tout ce riche appareil à sa mere Papi-ria , qui aiant été répudiée il y avoit déjà quelque tems par Paul-Emile , & n'aiant pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance , menoit une vie obscure , & ne paroissoit plus dans les assemblées , ni dans les cérémonies publiques. Quand on l'y vit reparoitre avec cet éclat , une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion , sur-tout parmi les Dames qui ne s'en turent pas , & dans une ville où , dit Polybe , on ne se dépouilloit pas volontiers de son bien.

Il ne se fit pas moins admirer dans

une autre occasion. Il étoit obligé en conséquence de la succession qui étoit échue par la mort de sa grand-mère, de paier en trois termes différens aux deux filles de Scipion grand-pere adoptif la moitié de l'argent de dot qui montoit à cinquante mille écus. A l'échéance du premier terme Scipion fit remettre entre les mains du banquier la somme entière. Tibérius Gracchus & Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, croiant que Scipion s'étoit trompé, allèrent le trouver, & lui représentèrent que les loix lui laissoient l'espace de trois ans pour fournir cette somme en trois différens paiemens. Le jeune Scipion répondit qu'il n'ignoroit pas la disposition des loix : qu'on en pouvoit suivre la rigueur avec des étrangers, mais qu'avec des proches & des amis il convenoit d'en agir avec plus de simplicité & de noblesse ; & il les pria d'agréer que la somme entière leur fût payée. Ils s'en retournèrent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, & se reprochant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentimens par raport à l'intérêt, quoiqu'ils fussent les pre-

miers de la ville & les plus estimés. Cette libéralité leur parcissoit d'autant plus admirable, dit Polybe, qu'à Rome, loin de vouloir paier cinquante mille écus avant l'échéance du terme, personne n'auroit voulu en paier mille avant le jour prefix.

Ce fut par le même esprit que deux ans après, Paul-Emile son pere étant mort, il céda à son frere Fabius, qui étoit moins riche que lui, la part qu'il avoit dans la succession de leur pere, laquelle montoit à plus de soixante mille écus, afin de corriger ainsi l'inégalité de biens qui se trouvoit entre les deux freres.

Ce même frere aiant dessein de donner un spectacle de gladiateurs après la mort de son pere, pour honorer sa mémoire, comme c'étoit alors la coutume, & ne pouvant pas facilement soutenir cette dépense qui alloit fort loin, Scipion donna quinze mille écus pour en porter du moins la moitié.

Les présens magnifiques que Scipion avoit faits à sa mere Papiria lui revenoient de plein droit après sa mort; & ses sœurs, selon l'usage de ce tems, n'y pouvoient rien prétendre. Mais il auroit cru se deshonoré, & rétracter ses

dons, s'il les avoit repris. Il laissa à ses sœurs tout ce qu'il avoit don leur mere, ce qui montoit à une somme fort considérable, & s'attira nouveaux applaudiſſemens par cette nouvelle preuve qu'il donna de grandeur d'ame, & de se-tendre ami pour sa famille.

Ces différentes largesses, qui réunies ensemble montoient à de très grandes sommes, tiroient, ce semble, un nouveau prix de l'âge où il les faisoit, car il étoit très jeune, & encore plus des circonstances du tems où il plaçoit ses dons, & des manières gracieuses & obligantes dont il favoit les assaisonner.

Les faits que je viens de citer sont si éloignés de nos mœurs, qu'il y auroit lieu de craindre qu'on ne les regardât comme une exagération outrée d'un Historien prévenu en faveur de son héros, si l'on ne savoit que le caractère dominant de Polybe qui les rapporte étoit un grand amour de la vérité, & un extrême éloignement de toute flatterie. Dans l'endroit même d'où j'ai tiré ce récit, il a cru devoir prendre quelques précautions par rapport à ce qu'il dit des actions vertueuses & des rares qualités de Scipion; & il fait ob-

server que ses écrits devant être lus par les Romains , qui étoient parfaitement instruits de tout ce qui regarde ce grand homme , il ne manqueroit pas d'être démenti par eux , s'il osoit avancer quelque chose qui fût contraire à la vérité : affront , auquel il n'est pas vraisemblable qu'un Auteur , qui a quelque soin de sa réputation , voulût s'exposer gratuitement.

Nous avons déjà remarqué que Scipion n'avoit pris aucune part aux dérèglemens & aux débauches qui régnoient alors presque généralement parmi la jeunesse Romaine. Il fut avantageusement dédommagé & récompensé de cette privation volontaire des plaisirs par la santé ferme & vigoureuse qu'elle lui procura pour tout le reste de sa vie , qui le mit en état de goûter des plaisirs bien plus purs , & de faire ces grandes actions qui lui acquirent tant de gloire.

Les exercices de la chasse , auxquels il se plaisoit extrêmement , contribuèrent aussi beaucoup à rendre son corps robuste & capable de soutenir les plus rudes fatigues. La Macédoine , où il suivit son pere , lui fournit abondamment de quoi satisfaire son inclination ,

parce que la chasse qui y faisoit le divertissement ordinaire des Rois, aiant été suspendue depuis quelques années à cause de la guerre, il y trouva une quantité incroiable de gibier de toute espèce. Paul-Emile, attentif à procurer à son fils d'honnêtes plaisirs, pour le dégouter & le détourner de ceux que la raison lui interdisoit, lui laissa goûter avec une pleine liberté celui de la chasse pendant tout le tems que les troupes Romaines demeurèrent dans le pays, depuis la victoire qu'il avoit remportée sur Persée. Le jeune homme employa son loisir à cet exercice si convenable à son âge & à son inclination; & il n'eut pas moins de succès dans cette guerre innocente qu'il déclara aux bêtes de Macédoine, que son pere en avoit eu dans celle qu'il avoit faite contre les habitans de ce pays.

C'est au retour de ce voiage que Scipion trouva Polybe à Rome, & lia avec lui cette étroite amitié qui devint si utile à ce jeune Romain, & qui ne lui a guères moins fait d'honneur dans la postérité que toutes ses conquêtes. Il paroît que Polybe demouroit & mangeoit avec les deux freres. Un jour que Scipion se trouva seul avec lui, il lui

ouvrit son cœur avec une pleine effusion , & se plaignit, mais d'une manière douce & tendre , de ce que Polybe, dans les conversations qu'on avoit à table , adreffoit toujours la parole à son frere Fabius , & jamais à lui. » Je sens » bien , lui dit-il , que cette indifférence vient de la pensée où vous êtes , » comme tous nos citoiens, que je suis » un jeune homme inappliqué , & qui » n'ai rien du goût qui régné aujourd'hui dans Rome , parce qu'on ne voit pas que je m'attache aux exercices du barreau , & que je m'applique au talent de la parole. Mais comment le ferois-je ? On me dit perpétuellement que ce n'est point un Orateur que l'on attend de la maison des Scipions, mais un Général d'armée, » Je vous avoue , pardonnez - moi la franchise avec laquelle je vous parle, » que votre indifférence pour moi me touche & m'afflige sensiblement. « Polybe , surpris de ce discours auquel il ne s'attendoit point , le consola du mieux qu'il put , & l'assura que s'il adreffoit ordinairement la parole à son frere , ce n'étoit point du tout faute d'estime pour lui , mais uniquement parce que Fabius étoit l'aîné , & que

d'ailleurs sachant que les deux freres pensoient de même , il avoit cru que parler à l'un c'étoit parler à l'autre. Qu'au reste il s'offroit de tout son cœur à son service , & qu'il pouvoit disposer absolument de sa personne. Que par raport aux sciences , pour lesquelles il lui voioit beaucoup de goût , il trouveroit des secours suffisans dans ce grand nombre de savans qui venoient tous les jours de Grèce à Rome : mais que pour le métier de la guerre , qui étoit proprement sa profession aussi bien que sa passion , il pourroit lui être de quelque utilité. Alors Scipion lui prenant les mains , & les serrant avec les siennes : » Oh , dit-il , quand ver-
 » rai je cet heureux jour , où libre de
 » tout autre engagement , & vivant
 » avec moi , vous voudrez bien vous
 » appliquer à me former l'esprit & le
 » cœur ! C'est alors que je me croirai
 » digne de mes ancêtres. « Depuis ce
 tems-là Polybe , charmé & attendri de
 voir dans un jeune homme de si nobles
 sentimens , s'attacha particulièrement
 au jeune Scipion , qui le respecta tou-
 jours dans la suite comme son propre
 pere.

La qualité d'Historien n'étoit pas la
 seule

seule que Scipion estimât dans l'olybe : il faisoit bien plus de cas & d'usage de celle de grand capitaine & de grand politique. Aussi il le consultoit en tout, & ne se conduisoit que par ses avis, lors même qu'il fut à la tête des troupes, concertant en secret avec lui toutes les opérations de la campagne, tous les mouvemens de l'armée, toutes les entreprises contre l'ennemi, & toutes les mesures propres à les faire réussir. En un mot, l'opinion constante étoit que ce Romain n'avoit rien fait de bon dont il n'eût l'obligation à Polybe ; & qu'il ne faisoit de fautes, que lorsqu'il agissoit sans le consulter.

*Pausan. in
Arcad. L. 8.
pag. 505.*

Je prie le Lecteur de me pardonner cette longue digression, qui peut paroître étrangère à mon sujet, puisque je ne traite point de l'histoire Romaine, mais qui m'a paru si propre au dessein que je me propose en général dans cet ouvrage de former la jeunesse, que je n'ai pu m'empêcher de l'insérer ici, quoique je sentisse bien que ce n'étoit pas tout-à-fait sa place. En effet, on y voit de quelle importance est la bonne éducation, & combien il est avantageux aux jeunes gens de se lier de bonne heure avec des personnes de

mérite : car ce furent-là les fondemens de cette gloire & de cette réputation qui ont rendu le nom de Scipion si illustre. Mais sur-tout quel exemple pour notre siècle , où souvent les plus légers intérêts divisent les freres & les sœurs , & troublent la paix des familles , que ce généreux désintéressement de Scipion , à qui les sommes les plus considérables ne coutoient rien , quand il s'agissoit d'obliger ses proches ? Ce bel endroit de Polybe m'avoit échappé , parce qu'il ne se trouve point dans l'édition *in folio* que nous en avons. Sa place naturelle étoit le lieu où , traitant du goût de la solide gloire j'ai parlé du mépris & du noble usage que les Anciens faisoient de l'argent. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de rendre ici aux jeunes gens ce que j'avois lieu de me reprocher de leur avoir en quelque sorte alors dérobé.

HISTOIRE

De la famille & de la postérité de Masinissa.

J'AI PROMIS , après que j'aurois achevé ce qui regarde la République de Carthage , de revenir à la famille & à la postérité de Masinissa. Ce point

d'histoire fait une partie considérable de celle d'Afrique, & par cette raison n'est pas tout-à-fait étranger à mon sujet.

Depuis que Masinissa, sous le premier Scipion, eut embrassé le parti des Romains, il étoit toujours demeuré dans cette honorable alliance avec un zèle & une fidélité qui ont peu d'exemples. Se voyant près de mourir, il écrivit au Proconsul d'Afrique sous qui servoit alors le jeune Scipion, pour le prier de vouloir bien le lui envoyer, ajoutant qu'il mourroit content s'il pouvoit expirer entre ses bras, après l'avoir rendu le dépositaire de ses dernières volontés. Mais sentant que sa fin approchoit avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir la femme & ses enfans, & leur dit : Qu'il ne connoissoit dans toute la terre que le seul peuple Romain, & parmi ce peuple que la seule famille des Scipions : Qu'il laissoit en mourant un pouvoir suprême à Scipion Emilien de disposer de ses biens, & de partager son royaume entre ses enfans : Qu'il vouloit que tout ce qu'il auroit décidé fût exécuté ponctuellement, comme si lui-même l'avoit arrêté par son testament. Après leur avoir

*App. p. 63.
Val. Max.
lib. 5, cap. 2*

AN. M. 185.
ROME, 601.

ainsi parlé , il mourut , âgé de plus de quatre-vingts dix ans.

App. ibl.

Ce Prince , qui pendant sa jeunesse avoit essuié d'étranges malheurs, s'étant vû dépouillé de son royaume , obligé à fuir de province en province , & près mille fois de perdre la vie ; soutenu , dit l'Historien , par la protection divine , n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continuelle de prospérités, qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non seulement il recouvra son royaume , mais il y ajouta celui de Syphax son ennemi ; & maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrène , il devint le Prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très robuste, qu'il dut sans doute & à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire & le manger , & au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. Agé de quatre-vingts dix ans , il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme , & se tenoit à cheval sans selle ; & Polybe fait remarquer (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque) que le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois , on l'a-

*An seni gerenda sit
Resp. p. 791.*

voit trouvé devant sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis.

Il laissa en mourant cinquante quatre fils , dont trois seulement étoient d'un mariage légitime , savoir Micipsa , Gulussa , & Mastanabal. Scipion partagea le royaume entre ces trois derniers , & donna aux autres des revenus considérables. Mais bientôt après Micipsa demeura seul possesseur de ces vastes Etats par la mort de ses deux freres. Il eut deux fils , Adherbal & Hiempsal ; & il fit élever avec eux dans son palais Jugurtha son neveu , fils de Mastanabal , & en prit autant de soin que de ses propres enfans. Ce dernier avoit des qualités excellentes , qui lui attirèrent une estime générale. Bien fait de sa personne , beau de visage , plein d'esprit & de sens , il ne donna point , comme c'est l'ordinaire des jeunes gens , dans le luxe & le plaisir. Il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course , à lancer le javelot , à monter à cheval ; & supérieur à tous , il savoit pourtant s'en faire aimer. La chasse étoit son unique plaisir , mais la chasse contre les lions , & d'autres bêtes féroces. Pour achever son éloge , il excelloit en tout , & parloit peu de lui-même : *Plurimum*

*App. ibid.
Val. Max.
lib. 5. cap. 2.*

Toute l'histoire de Jugurtha est tirée de Salluste.

facere , & minimum ipse de se loqui.

Un mérite si éclatant , & si généralement approuvé , commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voioit âgé , & ses enfans fort jeunes.^a Il favoit de quoi l'ambition est capable , quand il s'agit d'un trône ; & qu'avec beaucoup moins de talens que n'en avoit Jugurtha , il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate , sur-tout quand elle est aidée de circonstances si favorables. Afin d'éloigner un compétiteur si dangereux pour ses enfans , il lui donna le commandement des troupes qu'il envoioit au secours des Romains , occupés alors au siège de Numance sous la conduite de Scipion. Il se flatoit que Jugurtha , brave comme il étoit , pourroit bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuse , & y laisser la vie. Mais il se trompa.^b Ce jeune Prince à un courage intrépide joignoit un grand sang

^a Terrebat eum natura
mortalium avida imperii
& præceptis ad explendam
animi cupidinem : præ-
teret opportunitas suæ li-
berorumque ætatis , quæ
etiam medicæ vires spe-
ræde transverberat agit.
Sallust.

^b Ac sanè , quæd diffi-
cilius imprimis est , &
prælio strenuus erat , &
bonus consilio : quorum
alterum ex providentia ti-
morem , alterum ex au-
dacia temeritatem adferre
plerumque solet.

froid ; & , ce qui est fort rare à cet âge , il étoit également éloigné & d'une prévoyance timide , & d'une hardiesse téméraire. Il gagna dans cette campagne l'estime & l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoia avec des lettres de recommandation pour son oncle , & des témoignages fort avantageux , après lui avoir donné pourtant de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir. Car , habile comme il étoit à connoître les hommes , il avoit apparemment entrevû dans ce jeune Prince une ambition dont il craignoit les suites.

Micipsa , touché de tout le bien qu'on lui mandoit de son neveu , changea de disposition à son égard , & ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta , & par son testament le fit son héritier comme ses deux autres enfans. Se voyant près de mourir , il les manda tous trois ensemble , & les fit approcher de son lit. Là , en présence de toute la Cour , il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en sa faveur , le conjurant au nom des dieux de défendre & de protéger toujours ses enfans , qui de proches qu'ils lui étoient par le sang , étoient

devenus ses freres par son bienfait :
 a Il lui représenta que ce n'étoient point les armes ni les trésors qui faisoient la force d'un royaume , mais les amis ; qui ne s'acquièrent ni par les armes , ni par l'or , mais par des services réels , & par une fidélité inviolable. Or peut-on trouver de meilleurs amis que des freres ? & quel fonds peut faire sur des étrangers quiconque devient ennemi de ses proches ? Il exhorta ses enfans à ménager avec grand soin , & à respecter Jugurtha , & à n'avoir d'autre dispute avec lui que pour tâcher de l'atteindre , & même , s'il se pouvoit , de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidèlement attachés au peuple Romain , & de le regarder toujours comme leur bienfaiteur , leur patron , leur maître. Micipsa mourut peu de jours après.

AN. M. 3887.
 ROME , 631

AN. M. 3888.
 ROME , 632. Jugurtha ne se contraignit pas longtemps. Il commença par se délivrer d'Hiempsal , qui lui avoit parlé avec beaucoup de liberté , & le fit égorger.

a Non exercitus , neque thesauri , præsidia regni sunt , verùm amici : quos neque armis cogere , neque auro parare queas ; officio & fide pariuntur. Quis autem amicior quàm frater fratri ? aut quem alienum fîlium invenies si tuus hostis fuerit ?

Adherbal vit par là ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. La Numidie se divise, & prend parti entre les deux freres. On leve de part & d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est vaincu dans un combat, & obligé de se réfugier à Rome. Jugurtha n'en est pas fort effraïé. Il savoit que presque tout y étoit vénal. Il y envoie donc des députés, avec ordre de corrompre à force de présens les principaux des Sénateurs. Dans la première audience qu'on leur donna, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvoit réduit, les injustices & les violences de Jugurtha, le meurtre de son frere, la perte de presque toutes ses places; & il insista principalement sur les derniers ordres que son pere en mourant lui avoit donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple Romain, dont l'amitié seroit pour lui & pour son royaume un appui plus ferme & plus sûr que toutes les troupes & tous les trésors du monde. Son discours fut long & pathétique. Les députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avoit été tué par les Numides à cause de sa cruauté,

qu'Adherbal avoit été l'agresseur, & qu'après avoir été vaincu, il venoit se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit souhaité; que leur Maître prioit le Sénat de juger de sa conduite en Afrique par celle qu'il avoit gardée à Numance, & de compter plus sur ses actions que sur les accusations de ses ennemis. Ils avoient employé en secret une éloquence plus efficace que celle des paroles; & elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de Sénateurs qui conservoient encore quelques sentimens d'honneur, & n'étoient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Il fut résolu qu'on enverroient sur les lieux des Commissaires pour partager également les provinces entre les deux frères. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entièrement à son avantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier succès enfla son courage, & augmenta sa hardiesse. Il attaque son frère à force ouverte; & pendant que celui-ci s'amuse à envoyer vers les Romains, il enleve plusieurs de ses places, pousse toujours ses con-

quêtes, & après le gain d'une bataille, l'assiége lui-même dans Cirtha capitale de son royaume. Cependant surviennent des députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux Princes de la part du Sénat & du peuple, qu'ils aient à mettre bas les armes, & à faire cesser toute hostilité. Jugurtha, après avoir protesté de son profond respect & de sa parfaite soumission pour les ordres du peuple Romain, ajouta qu'il ne croioit pas que son intention fût de l'empêcher de défendre sa propre vie contre les embûches de son frere: qu'au reste il enverroient au plutôt à Rome, pour informer le Sénat de sa conduite. Par cette réponse vague il éluda les ordres du Sénat, & ne laissa pas même aux députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Quelque serré qu'il fût dans la place, il trouva le moyen d'écrire à Rome pour implorer le secours du peuple Romain contre un frere qui le tenoit assiégé depuis cinq mois, & qui en vouloit à sa vie. Quelques Sénateurs étoient d'avis que sans perdre de tems on déclarât la guerre à Jugurtha: mais son crédit l'emporta encore, & l'on se contenta d'ordonner une députation.

composée de Sénateurs de grand poids; du nombre desquels étoit Emilius Scaurus, homme puissant dans la noblesse, factieux, & qui cachoit de grands vices sous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord effraïé, mais il sut éluder aussi leur demande, & les renvoia sans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune ressource, se rendit à condition qu'il auroit la vie sauve: mais il fut égorgé sur le champ, & un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le Sénat. Mais C. Memmius Tribun du peuple, homme vif, & ennemi de la Noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha. Le consul Calpurnius Bestia en fut chargé. Il avoit d'excellentes qualités; mais elles étoient gâtées & rendues inutiles par son avarice. Scaurus partit avec lui. Ils emportèrent d'abord plusieurs places: mais l'argent de Jugurtha arrêta ces con-

AN. M. 3894.

ROME, 638.

▲V. J. C. 110.

^a Multæ bonæque artes, quas omnes avaritia præ-
animi & corporis erant, | pediebat.

quêtes, ^a & Scaurus même, qui jusques-là avoit paru fort vif contre ce Prince, ne put résister à une attaque si violente. On fit un traité. Jugurtha parut se rendre au peuple Romain. Trente éléphans, quelques chevaux, & une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du Questeur.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le Tribun Memmius échaufa les esprits par ses discours. Il fit nommer Cassius, qui étoit Préteur, pour aller trouver Jugurtha, & l'engager à venir à Rome sous la garantie du peuple Romain, afin qu'en sa présence on examinât qui étoient ceux qui avoient reçu de l'argent. Il ne put se dispenser de s'y rendre. Sa vûe ranima la colére du peuple : mais un Tribun corrompu à force de présens, traîna l'assemblée en longueur, & enfin la dissipa. Un Prince Numide, petit-fils de Masinissa, qui se nommoit Massiva, & étoit pour lors à Rome, fut conseillé de demander le royaume de Jugurtha. Celui-ci le fut, & le fit égorger au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté, & mis entre les mains de la justice ; &

^a Magnitudine pecuniæ | vum abstractus est,
à bono honestoque in pra-

Jugurtha eut ordre de se retirer de l'Italie. Ce fut pour lors que sortant de la ville, & tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit ^a, » Que » Rome n'attendoit pour se vendre » qu'un acheteur, & qu'elle périroit » s'il s'en trouvoit un. «

La guerre recommence donc de nouveau. Elle réussit fort mal d'abord par la nonchalance, & peut-être par la connivence du consul Albinus; puis, lorsqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les assemblées, par l'ignorance de son frere Aulus, qui aiant engagé l'armée dans un défilé d'où elle ne pouvoit sortir, se rendit honteusement à l'ennemi, qui fit passer les Romains sous le joug, & leur fit promettre qu'ils sortiroient de Numidie dans l'espace de dix jours.

Il est aisé de juger comment une paix si ignominieuse, conclue sans l'autorité du peuple, fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes espérances pour le succès de cette guerre, que lorsque le soin en fut confié au consul L. Métellus. A toutes les autres vertus d'un

^a Postquam Romam egressus perituram, si emptorem est, ferunt sæpe tacitus eò invenerit.
^b In Numidiam proficiscens, Urbem venalem & maturam, magnâ spe civium,

excellent Général , il joignoit un parfait défintéreflement , qualité la plus effentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha , qui jufques-là , pour vaincre , avoit moins employé l'épée que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là , comme de tout autre. Il falut donc paier de fa perfonne & de fon courage , au défaut de cette reffource qui commença à lui manquer. Auflî fit-il des efforts extraordinaires ; & tout ce qu'on peut attendre de la bravoure , de l'habileté , de l'attention d'un grand Capitaine , à qui le défefpoir fournit de nouvelles forces & de nouvelles lumières , il l'employa dans cette campagne : mais toujours fans fuccès , parce qu'il avoit affaire à un Consul à qui il n'échapoit aucune faute , & qui ne manquoit aucune occafion de prendre avantage fur fon ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de fe mettre à couvert du côté des traîtres. Depuis qu'il eut fû que Bomilcar , en qui il avoit une entière confiance , avoit fongé à attenter fur fa vie , il n'eut plus un moment de repos. Il ne

cum propter artes bonas , sum divitias invictum antum maximè quòd adver- sum gerebat.

trouvoit nulle part de sûreté. Le jour, la nuit, le citoien, l'étranger, tout lui étoit suspect, tout le faisoit trembler. Il ne prenoit le sommeil qu'à la dérobée, changeant même souvent de lit sans garder les bienséances de son rang. Quelquefois s'éveillant en sursaut, il prenoit des armes, & jettoit de grands cris, tant la crainte le troubloit & l'agitoit comme un forcené.

Marius servoit en qualité de Lieutenant sous Métellus. Dévoré d'ambition, il travailla d'abord secrettement à le décrier dans l'esprit des soldats; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de son Général, il vint à bout par ces voies indignes de le supplanter, & de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha.^a Quelque force d'ame qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abbatu par ce coup imprévû, qui lui arracha des larmes & des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avoit en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuse, qui montre clairement ce que c'est que l'ambition, &

^a Quibus rebus supra bonum atque honestum percussus, neque lacrymas retere, neque moderari linguam : vir egregius in aliis artibus, nimis molliter ægritudinem pati.

comment elle est capable d'étouffer dans quiconque s'y livre tout sentiment d'honneur & de probité. Métellus, ayant pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur dont la seule vûe auroit été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudissement général. L'honneur du triomphe lui fut accordé, & il prit le surnom de Numidicus. AN.M. 3898.
ROME, 642.

J'ai cru devoir réserver pour l'Histoire Romaine le détail des actions particulières, qui se sont passées en Afrique sous Métellus & sous Marius, dont Salluste nous a laissé un récit fort circonstancié dans une admirable histoire de Jugurtha. Je me hâte de venir à la fin de cette guerre.

Jugurtha, dans la déroute de ses affaires, avoit eu recours à Bocchus roi des Maures, dont il avoit épousé la fille. La Mauritanie est un pays qui s'étend depuis la Numidie jusques par delà les bords de la mer, qui répondent à l'Espagne. A peine le nom du peuple Romain y étoit-il connu; & cette nation de son côté étoit absolument inconnue aussi aux Romains. Jugurtha fit entendre à son beau-pere que s'il laissoit subjuguier la Numidie, son pays auroit

sans doute le même sort, d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la roiauté, sembloient avoir juré la ruine de tous les trônes. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux, & il en reçut à différentes reprises des secours fort considérables.

Cette liaison, qui de part & d'autre n'étoit fondée que sur l'intérêt, n'avoit jamais été bien ferme entre eux. Une dernière défaite de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir dessein de livrer son gendre aux Romains. Dans cette vûe il avoit écrit à Marius de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut fort propre pour cette négociation. C'étoit un jeune Officier d'un rare mérite, qui servoit sous lui en qualité de Questeur. Il ne craignit point de se mettre à la discrétion du barbare, & il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus, qui, selon le génie de la nation, ne se piquoit pas beaucoup de fidélité, & qui de moment à autre changeoit de dessein, délibéra s'il ne le livreroit point lui-même à Jugurtha. Il demeura longtems dans cette incertitude, combattu en lui-même par des pensées toutes contraires, & le changement subit

qu'on voioit sur son visage , dans son air , dans tout son maintien , marquoit assez ce qui se passoit dans son esprit. Enfin revenant à son premier dessein , il fit ses conditions avec Sylla , & lui remit entre les mains Jugurtha , qui fut conduit aussitôt à Marius.

^a Sylla , dit Plutarque , se conduisit dans cette occasion en jeune homme avide & altéré de gloire , dont il commençoit tout récemment à goûter la douceur. Au lieu d'attribuer à son Général l'honneur de cet événement comme son devoir l'y obligeoit , & comme ce doit être une règle inviolable , il s'en réserva la plus grande partie , & fit faire un anneau qu'il portoit toujours , où il étoit représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus , & il affecta dans la suite de s'en servir toujours pour son cachet. Marius , piqué jusqu'au vif de cette espèce d'insulte , ne la lui pardonna jamais. Et ce fut là l'origine & la semence de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains , & qui couta tant de sang à la République.

*Plut. in vit.
Marii.*

^a Οὐκ ἔστι φιλιππος , | *Plut. Præcep. reip. ger.*
ἀπὸ δὲ τῆς γυναικὸς , ἐκ | *pag. 806.*
ἔργου μεγάλου . τὸ ἐνέχεσθαι

AN. M. 3901.

ROME, 645.

AV. J. C. 103

Plut. ibid.

Marius entra en triomphe dans Rome , faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire même en le voiant , Jugurtha captif : cet ennemi redoutable , pendant la vie duquel on n'avoit osé espérer de voir la fin de cette guerre , tant son courage étoit mêlé de ruses & de fineses , & son génie fertile en nouvelles ressources au milieu des malheurs les plus désespérés. On dit que dans la marche du triomphe il perdit l'esprit , qu'après la cérémonie il fut mené en prison , & que les sergens se hâtant d'avoir sa dépouille lui déchirèrent toute sa robe , & lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendans qu'il y portoit. En cet état il fut jeté tout nud & plein d'effroi dans une fosse profonde, où il passa six jours entiers à luter contre la faim & contre la crainte de la mort , aiant toujours conservé jusqu'au dernier soupir un désir ardent de la vie : digne fin , ajoute Plutarque , digne récompense de ses forfaits , s'étant toujours cru tout permis pour assouvir son ambition , ingratitude , perfidie , noires trahisons , cruautés sanglantes & barbares.

JUBA , roi de Mauritanie , a fait trop

d'honneur aux lettres & aux sciences, pour être entièrement omis dans l'histoire de la famille de Masinissa, dont son pere, nommé aussi Juba, étoit arrière petit-fils, & petit-fils de Gulussa. Juba le pere se signala dans la guerre entre César & Pompée par son attachement inviolable au parti du dernier. Il se donna la mort après la bataille de Thapse, où ses troupes & celles de Scipion furent entièrement défaites. Juba son fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornemens de son triomphe. Il paroît qu'on prit grand soin de son éducation à Rome, où il acquit des lumières qui dans la suite l'égalèrent aux plus savans hommes qu'ait jamais eu la Grèce. Il ne quitta le séjour de cette ville que pour aller prendre possession des Etats de son pere. Auguste les lui rendit, lorsque par la mort d'Antoine il se vit le maître absolu de disposer des provinces de l'empire. Juba, par la douceur de son règne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs dieux. Pausanias parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville de

AN. M. 395.
ROME, 703.

AN. M. 3074,
ROME, 719.
AY. J. C. 30.



tout tems consacrée aux Muses donnât des marques publiques de son estime à un Roi qui tenoit un rang illustre parmi les savans. Suidas attribue à ce Prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragmens. Il avoit écrit de l'histoire d'Arabie, des antiquités d'Assyrie, des Antiquités Romaines, de l'histoire des théâtres, de celle de la peinture & des peintres, de la nature & des propriétés de différens animaux, de la grammaire, & d'autres matières semblables, dont on peut voir le dénombrement dans la petite dissertation de M. l'Abbé Sévin sur la vie & sur les ouvrages de Juba le jeune, d'où j'ai tiré le peu que j'en ai dit ici.

*In voce I^{ti}-
bas*

*Tome 4 des
Mémoires de
l'Académie
des Belles-
Lettres, pag.
457.*

Fin du premier Tome.

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1769



T A B L E

DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS ET DES CARTHAGINOIS.



P R E F A C E.

§. I. Utilité de l'Histoire Profane , sur-
tout par raport à la Religion. p. j.

§. II. Observations particulières sur cet
Ouvrage. xxxiv,

AVANT-PROPOS.

Origine & progrès de l'établissement des
Royaumes. pag. i

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS.

PREMIÈRE PARTIE.

D E S C R I P T I O N de l'Egypte , &
de ce qui s'y trouve de plus re-
marquable, 19

T A B L E.

CHAPITRE I. THÉBAÏDE.	II
CHAP. II. <i>Egypte du milieu</i> , ou HEP-	
TANOME.	14
§. I. Obélisques.	16
§. II. Pyramides.	19
§. III. Labyrinthe.	24
§. IV. Lac de Mæris.	26
§. V. Débordement du Nil,	29
1. Source du Nil.	30
2. Cataractes du Nil.	31
3. Cause du débordement.	33
4. Temps & durée du débordement.	34
5. Mesure du débordement.	36
6. Canaux du Nil. Pompes.	38
7. Fécondité causée par le Nil.	40
8. Double spectacle causé par le Nil.	44
9. Canal de communication entre les deux mers par le Nil.	46
CHAP. III. BASSE EGYPTÉ.	47

SECONDE PARTIE.

<i>Des mœurs & coutumes des Egyptiens.</i>	56
CHAPITRE I. De ce qui regarde les Rois & le Gouvernement.	57
CHAP. II. Des Prêtres & de la Religion des Egyptiens.	68
§. I. Culte de différentes divinités.	71
§. II. Cérémonies des Funérailles.	82
CHAP. III.	

T A B L E.

CHAP. III. <i>Des Soldats & de la Guerre.</i>	89
CHAP. IV. <i>De ce qui regarde les Sciences & les Arts.</i>	92
CHAP. V. <i>Des Laboureurs, des Pasteurs, des Artisans.</i>	96
CHAP. VI. <i>De la fécondité de l'Egypte.</i>	104

TROISIÈME PARTIE.

<i>Histoire des Rois d'Egypte.</i>	114
<i>Rois d'Egypte.</i>	118

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

PREMIERE PARTIE.

CARACTERE, Mœurs, Religion; Gouvernement des Carthaginois.	183
---	-----

§. I. <i>Carthage formée sur le modèle de Tyr, dont elle étoit une colonie.</i>	ibid.
---	-------

§. II. <i>Religion des Carthaginois.</i>	186
--	-----

§. III. <i>Forme du Gouvernement de Carthage.</i>	196
---	-----

<i>Suffètes.</i>	198
------------------	-----

<i>Le Senat.</i>	199
------------------	-----

Tome I.

Cc

T A B L E.

<i>Le peuple,</i>	201
<i>Le Tribunal des Cent.</i>	202
<i>Défaut du Gouvernement de Carthage.</i>	205
§. IV. <i>Commerce de Carthage , première source de ses richesses & de sa puissance.</i>	208
§. V. <i>Mines d'Espagne , seconde source des richesses & de la puissance de Carthage.</i>	212
§. VI. <i>La guerre.</i>	214
§. VII. <i>Les Sciences & les Arts.</i>	221
§. VIII. <i>Caractère , mœurs , qualités des Carthaginois.</i>	227

SECONDE PARTIE.

<i>Histoire des Carthaginois,</i>	232
CHAPITRE I. <i>Fondation de Carthage , & ses accroissemens jusqu'à la première guerre Punique.</i>	Ibid.
<i>Conquêtes des Carthaginois en Afrique.</i>	238
<i>Conquêtes des Carthaginois en Sardaigne.</i>	240
<i>Conquêtes des Carthaginois en Espagne.</i>	242
<i>Conquêtes des Carthaginois en Sicile.</i>	247
CHAP. II. <i>Histoire de Carthage depuis la première guerre Punique jusqu'à sa destruction.</i>	309

T A B L E.

ARTICLE I. <i>Première guerre Punique.</i>	305
ART. II. <i>Guerre de Libye, ou contre les Mercénaires.</i>	344.
ART. III. <i>Seconde guerre Punique.</i>	366
<i>Causes éloignées & prochaines de la seconde guerre Punique.</i>	368
<i>Déclaration de la guerre.</i>	380
<i>Commencement de la seconde guerre Punique.</i>	381
<i>Passage du Rhône.</i>	385
<i>Marche qui suivit le passage du Rhône.</i>	388
<i>Passage des Alpes.</i>	392
<i>Entrée dans l'Italie.</i>	399
<i>Combat de cavalerie près du Tésin.</i>	401
<i>Bataille de Trébie.</i>	407
<i>Bataille de Thrasymène.</i>	415
<i>Conduite d'Annibal par rapport à Fabius.</i>	421
<i>Etat des affaires en Espagne.</i>	429
<i>Bataille de Cannes.</i>	431
<i>Quartier d'hiver passé à Capoue par Annibal.</i>	444
<i>Affaires d'Espagne & de Sardaigne.</i>	448
<i>Mauvais succès d'Annibal. Sièges de Capoue & de Rome.</i>	450
<i>Défaite & mort des deux Scipions en Espagne.</i>	454
<i>Défaite & mort d'Asdrubal.</i>	456

T A B L E.

<i>Scipion se rend maître de toute l'Espagne.</i>	
<i>Il est nommé Consul & passe en Afrique. Annibal y est rappelé.</i>	462
<i>Entrevue d'Annibal & de Scipion en Afrique, suivie du combat.</i>	469
<i>Paix conclue entre les Carthaginois & les Romains. Fin de la seconde guerre Punique.</i>	474
<i>Courte réflexion sur le Gouvernement de Carthage au tems de la seconde guerre Punique.</i>	481
<i>Intervalle entre la seconde & la troisième guerre Punique.</i>	484
<i>§. I. Suite de l'Histoire d'Annibal. Ibid. Annibal entreprend & vient à bout de réformer à Carthage la Justice & les Finances.</i>	Ibid.
<i>Retraite & mort d'Annibal.</i>	489
<i>Eloge & caractère d'Annibal.</i>	503
<i>§. II. Différens entre les Carthaginois & Masinissa roi de Numides.</i>	510
<i>ART. IV. Troisième guerre Punique.</i>	522
<i>Digression sur les mœurs & le caractère du second Scipion l'Africain.</i>	565
<i>Histoire de la famille & de la postérité de Masinissa.</i>	578

F I N.

APPROBATION.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médes, & des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. On y voit régner les mêmes principes de Religion & de probité, & le même zèle pour l'instruction de la jeunesse, qui ont caractérisé les autres Ouvrages de l'Auteur. L'utilité de celui-ci ne se bornera pas aux jeunes gens: elle se répandra sur tout le Public, qui pourra y lire en François des Histoires curieuses, qui jusqu'à présent n'ont guères été connues que des gens de Lettres. Donné à Paris, ce 3 Septembre 1719.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Nos biens amés *la Veuve Jacques Estienne, & Jacques Estienne fils aîné, Libraires à Paris*, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au Public, les Ouvrages qui ont pour titre, *La manière d'Enseigner & d'Etudier les Belles-Lettres, Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Médes &*

des Perses, des Macédoniens & des Grecs ; *Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium*, Quintiliani *Oratoria Institutionis Libri XII.* par ROLLIN : le *Spectacle de la Nature*, l'*Histoire du Ciel*, la *Mécanique des Langues* & l'*art de les enseigner*, par PLUCHE, *Dictionnaire Universel de Commerce*, le *Parfait Négociant*, par SAVARY ; *Instruction d'un Pere à son Fils & à sa Fille*, par DUPUY : *Conférences de Parls sur le Mariage & l'Usure* ; *Cours de Peinture & Abrégé de la Vie des Peintres*, par DE PILES ; *Les Œuvres du Pere DU CERCÉAU*, contenant ses *Poésies diverses & la conjuration de Gabrini* : *Sacrifice de Foi & d'Amour*, par le Pere GOURDAN ; *Selectæ à Veteri Testamento & profanis Scriptoribus Historia* ; les *Avantures de Telemaque* ; *Dialogues sur l'Eloquence* ; *Démonstration de l'existence de Dieu* ; *Lettres sur la Religion & la Métaphysique* ; *Dialogues des Morts*, *Abrégé des Vies des anciens Philosophes* ; *Sermons sur divers sujets*, par M. DE FENELON : S'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon leur semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quarante années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits

Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autrement, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers ausdits Exposans ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1715; qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons

& enjoignons de faire jouir lesdits Exposants ; & leurs ayants-causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires ; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Versailles le premier jour du mois de Mars , l'an de grace mil sept cent cinquante deux , & de notre regne le trente-septieme, Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 584, folio 737, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 23 Février 1723, A Paris, ce 7 Mars 1752.

Signé, J. HERISSANT, Adjoint.



543158

